Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mariecarolinedu00reis

DC
260
.B5
RH
19
SM

MARIE-CAROLINE

DUCHESSE DE BERRY

IL A ÉTÉ TIRÉ

DE

MARIE-CAROLINE

DUCHESSE DE BERRY

HUIT CENTS EXEMPLAIRES

Sur papier à la main des Manufactures de Blanchet Frères & Kléber

NUMÉROTÉS DE 1 A 800 EN CHIFFRES ARABES

EXEMPLAIRE N° 312

MARIE-CAROLINE-FERDINANDE-LOUISE DE BOURBON

DUCHESSE DE BERRY

(1798-1870)

Miniature anonyme peinte à l'Élysée-Bourbon vers 1819

A. M. le Duc de Guise

VICOMTE DE REISET

MARIE-CAROLINE

DUCHESSE DE BERRY

1816-1830

PARIS

GOUPIL & Cie, ÉDITEURS-IMPRIMEURS

MANZI, JOYANT & Cie, ÉDITEURS-IMPRIMEURS, SUCCESSEURS

24, BOULEVARD DES CAPUCINES

1906

1 2 3 4 5

LES FRÈRES ET LES SŒURS DE LA DUCHESSE DE BERRY

1. Ferdinand-Charles de Bourbon, duc de Noto (1810-1875), prince des Deux-Siciles, 8 novembre 1830.
2. Charles-Ferdinand de Bourbon, prince de Capoue (1811-1862).
3. **Léopold-Benjamin-Joseph de Bourbon, comte de Syracuse (1813-1860).**
4. **Antoine-Pascal de Bourbon, comte de Lecce (1816-1843).**
5. **Louis-Charles-Marie-Joseph de Bourbon, comte d'Aquila (1824-1897).**

1. Louise-Charlotte-Marie-Isabelle de Bourbon (1804-1857), mariée à l'Infant d'Espagne Don François de Paule.
2. Marie-Christine-Ferdinande de Bourbon (1806-1878), mariée à Ferdinand VII, roi d'Espagne.
3. Marie-Antoinette-Anne de Bourbon (1814-1898), mariée à Léopold II, grand-duc de Toscane.
4. **Marie-Caroline-Ferdinande de Bourbon** (1820-1861), mariée à Don Charles-Louis-Marie-Ferdinand de Bourbon, Infant d'Espagne (le comte de Montemolin).
5. **Thérèse-Caroline-Marie de Bourbon** (1822-1889), mariée à Pierre II, empereur du Brésil.

Miniatures anonymes représentant les fils et les filles de François, prince royal des Deux-Siciles (depuis le roi François Ier) et de sa seconde femme, Marie-Isabelle, Infante d'Espagne.

A. S. A. R. [illegible]

MARIE-CAROLINE

DUCHESSE DE BERRY

I

DE L'ENFANCE AU MARIAGE

LES BOURBONS DES DEUX-SICILES

C'est le 21 mai 1816, il est neuf heures et demie du matin, et le fort de Notre-Dame de la Garde vient d'annoncer par une salve de cent coups de canon que la *Fleur-de-Lys* et la *Néréide* viennent de pénétrer dans la rade de Marseille et de jeter l'ancre au mouillage d'Eudonne. Depuis la veille, l'approche de la flotte napolitaine est signalée, et le *Momus,* fin voilier chargé d'éclairer la route et commandé par M. de Villeneuve-Bargemont, est entré dans le port, précédant de quelques heures seulement les deux navires français que l'amiral de Missiessy a envoyés

se joindre à l'escorte. La petite escadre du royaume des Deux-Siciles se compose de trois vaisseaux. C'est d'abord la frégate la *Christine,* que commande le capitaine Barone et sur laquelle a pris passage la princesse napolitaine, puis le *Saint-Ferdinand,* vaisseau de ligne de quatre-vingts canons, commandé par le capitaine Staiti, et enfin la corvette la *Renommée,* capitaine Bauzi. — Sept jours se sont écoulés depuis que les navires ont quitté le port de Naples, et cette longue traversée a été des plus pénibles. Une violente tempête a assailli les deux escadres combinées et a failli les jeter sur les récifs de l'île d'Elbe; plusieurs vaisseaux, pendant quelques heures, ont même couru les dangers les plus graves. Mais tout cela, heureusement, n'est plus maintenant qu'un mauvais souvenir, la tempête s'est calmée, le ciel est redevenu sans nuages et un soleil radieux éclaire cette rade immense de Marseille, assez large pour donner asile aux flottes les plus puissantes et que domine la colline où apparaît la poétique chapelle de Notre-Dame de la Garde, patronne des matelots. Dans sa ceinture de feuillage, au milieu des bouquets d'orangers et de citronniers, la cité Phocéenne, encadrée par les hautes montagnes qui ferment l'horizon, apparaît toute blanche, pavoisée de guirlandes et de banderoles qui flottent joyeusement au souffle du vent. En un instant, la population envahit les quais et le rivage, la rade se couvre d'embarcations innombrables, décorées de fleurs et de drapeaux blancs, sur lesquelles se presse une foule joyeuse et bruyante, avide d'apercevoir les traits de la jeune princesse qui va réunir une fois de plus les deux branches de la maison de Bourbon. Mais les règles de la salubrité publique ne souffrent pas d'exception, même pour les personnages les plus augustes; une quarantaine de dix jours au Lazaret a été imposée à la princesse et à sa suite par le comité sanitaire, et les barques officielles qui portent le préfet, le maire et les autorités, ne peuvent franchir les limites fixées par les règlements de police. La maison de la future duchesse, envoyée de Paris au-devant d'elle, est astreinte aux mêmes obligations, et c'est de loin seulement que ses dames peuvent lui souhaiter la bienvenue. A l'aide d'un porte-voix, le duc d'Havré, représentant le Roi, et le baron de Damas, commandant la place de

CHAMBRE DANS LAQUELLE EST NÉE LA DUCHESSE DE BERRY

AU CHATEAU ROYAL DE CASERTE, PRÈS NAPLES

Aquarelle de Garnéray

(Musée du Louvre)

Marseille, lui adressent leur compliment d'arrivée. La princesse apparaît à l'une des fenêtres de la chambre du conseil, à l'arrière de sa frégate, répondant timidement par des saluts aux vivats et aux démonstrations ; tous les yeux sont fixés sur le même point, tous les cœurs sont remplis du même sentiment, tous les visages reflètent le même enthousiasme. On la suit du regard jusqu'au moment où elle débarque pour entrer au Lazaret, saluée par le bruit du canon, des musiques militaires et des acclamations mille fois répétées. Cette princesse, qui vient pour la première fois de mettre le pied sur la terre française et dont l'arrivée est saluée par de si unanimes ovations, c'est Marie-Caroline-Ferdinande-Louise de Bourbon, fille du prince héréditaire des Deux-Siciles, et déjà moralement l'épouse de Charles-Ferdinand d'Artois, duc de Berry, petit-fils de France, à qui elle a été unie par procuration avant de quitter son pays natal.

On raconte qu'au moment où la future duchesse de Berry venait au monde, par une superbe journée de l'automne de 1798, on vit s'élever tout à coup, sans que rien l'eût fait prévoir, une tempête effroyable, et qu'un terrible cyclone balaya tout sur son passage, dévastant la ville de Naples et les campagnes voisines, puis, après une heure de ravages, les éléments déchaînés se calmèrent et le soleil se remit à briller dans un ciel sans nuages. Le temps n'est plus où l'on interrogeait les astres et où l'on tirait l'horoscope des princes au moment de leur naissance; il semble cependant que ce singulier accident météorologique ait été comme le présage de cette douloureuse destinée et que cette tempête inattendue ait été le symbole du malheur effroyable qui vint, en 1820, briser sa vie, qui avait commencé en France sous de si heureux auspices.

Marie-Caroline-Ferdinande-Louise de Bourbon naquit à Naples le 5 novembre 1798, de François, duc de Calabre, prince héréditaire du royaume des Deux-Siciles, et de l'archiduchesse Marie-Clémentine d'Autriche. Depuis 1759, Ferdinand IV régnait à Naples, où il avait remplacé Charles III lorsque celui-ci était allé occuper le trône d'Espagne devenu vacant par suite de la mort de son frère Ferdinand VI.

Le bras frêle de cet enfant de huit ans, au nom duquel gouvernaient

d'ambitieux premiers ministres, semblait bien insuffisant pour défendre une couronne, et pourtant pendant trente-neuf ans il allait la conserver malgré les assauts des émeutes et des révolutions. Mais, désireux avant tout de confisquer le pouvoir à leur profit le plus longtemps possible, c'étaient ses aptitudes physiques que les membres du Conseil de Régence s'étaient efforcés de développer chez le jeune souverain plus que son instruction morale. Sous leur direction, Ferdinand IV était devenu un cavalier intrépide et un pêcheur émérite, mais son instruction était nulle lorsque, à dix-sept ans, son père obtint pour lui la main de Marie-Caroline, archiduchesse d'Autriche et sœur de Marie-Antoinette. La jeune princesse n'était âgée que de seize ans, mais la grande Marie-Thérèse avait donné elle-même à ses filles une éducation virile qui les avait préparées de bonne heure au rôle qu'elles auraient à remplir, et les avait formées de telle sorte qu'elles pussent supporter sans fléchir le poids accablant d'une couronne.

Marie-Caroline tenait de sa mère un esprit vif et pénétrant, et surtout une volonté indomptable, elle n'eut donc pas de peine à obtenir de son jeune époux qu'il lui abandonnât complètement cette autorité laissée jusque-là aux mains des ministres. Ce fut bientôt la nouvelle reine qui gouverna sous le nom de son mari et qui dirigea en maîtresse souveraine les affaires du royaume.

Madame Vigée-Le Brun nous a laissé un portrait célèbre de Marie-Caroline qui nous donne une idée de son imposante beauté. « La reine de Naples, sans être aussi jolie que sa sœur cadette la reine de France, me la rappelait beaucoup, a écrit la célèbre artiste en parlant de son modèle. Ses mains, ses bras surtout, étaient la perfection pour la forme et pour la couleur du ton des chairs..... » Malheureusement, à de grandes qualités incontestables, Marie-Caroline joignait des défauts éclatants qu'elle n'avait ni la volonté ni le désir de maîtriser. Si elle était simple dans son intérieur, affectueuse avec les siens, généreuse et charitable avec tous, elle ne savait pas résister à la violence de ses passions que sa piété sincère ne parvenait pas à refréner. Extrême en tout, dans le bien comme dans le mal, elle n'avait de mesure ni dans ses affections ni dans ses haines. La

MARIE-CLÉMENTINE JOSEPHE JEANNE

ARCHIDUCHESSE D'AUTRICHE

1777-1801

Première femme de François, prince des Deux-Siciles

mère de la duchesse de Berry

FERDINAND IV

ROI DES DEUX-SICILES

1751-1825

Grand-père de la duchesse de Berry

Aquarelles peintes par la duchesse de Berry

A M. le comte de la Rappe

puissance grandissante de son favori Acton, élevé peu à peu par elle au rang de premier ministre, la déplorable influence de Lady Hamilton, dont la reine avait fait sa conseillère et qui devait être son mauvais génie, toutes ces fatales erreurs devaient aboutir promptement à une catastrophe.

Ulcérée et indignée à la fois par la mort de sa sœur et de son beau-frère, elle lutta contre les progrès de la Révolution avec une violence qui lui devint funeste. La défaite du général Mack, la victoire de Championnet, jointes à son opiniâtreté et à son fanatisme, ne firent que hâter l'événement qu'elle redoutait, et, pour ne pas subir à son tour le triste sort de Marie-Antoinette et de Louis XVI, elle dut s'enfuir avec le roi et la famille royale, puis, à l'aide de la flotte anglaise, se réfugier en Sicile. Comme les Tuileries en 1792, son palais de Naples était devenu une prison, mais cette fois, le départ, mieux combiné, ne devait pas échouer aussi tragiquement que le voyage de Varennes. Un passage souterrain conduisait jusqu'au rivage; c'est par là que, pendant toute une semaine, on transporta chaque nuit, mystérieusement, dans des caisses, ce que la famille royale avait de plus précieux : vingt millions de ducats, les diamants de la couronne, les antiquités et les orfèvreries les plus rares, furent successivement portés sur les vaisseaux de Nelson. Une nuit, la chute d'un meuble d'argent retentissant dans le souterrain, sous les murs du palais, faillit donner l'alarme, mais le secret fut bien gardé et le roi et la reine purent enfin s'embarquer clandestinement avec leurs enfants. Cependant tout devait se réunir pour accabler la malheureuse famille fugitive. Durant deux jours, les vaisseaux, retenus par un vent contraire, furent contraints de rester dans le golfe de Naples, et, à peine en pleine mer, furent assaillis, au milieu de la nuit, par une tempête effroyable qui arracha les voiles et brisa les mâts du *Vanguard,* réduit à errer à l'aventure, séparé du reste de la flotte anglaise. Rien ne devait manquer à cette fuite tragique : sur ce vaisseau démonté, battu par la tempête, le plus jeune des enfants de la reine de Naples, le prince Albert, âgé de sept ans, fut atteint de convulsions, et, lorsque au bout de trois jours de mortelles

angoisses, on aborda à grand'peine dans le port de Palerme, où l'on allait trouver la sécurité et le repos, le pauvre enfant avait cessé de vivre!

La future duchesse de Berry n'était âgée que de deux mois lorsqu'elle avait fait cette douloureuse traversée dans les bras de sa mère à peine remise de ses couches. Marie-Clémentine, archiduchesse d'Autriche, née le 24 avril 1777, était fille du grand-duc de Toscane (devenu empereur sous le nom de Léopold II, à la mort de son frère Joseph II) et de Marie-Louise, infante d'Espagne, sœur aînée du roi Ferdinand IV. Elle avait été mariée le 15 juin 1797 à son cousin germain, l'aîné des fils de Marie-Caroline et de Ferdinand IV, François-Janvier-Joseph, prince de Naples, né le 17 août 1779. Un triple mariage avait été célébré ce même jour. En même temps que Marie-Clémentine épousait le prince de Naples, ses deux frères étaient mariés aux deux sœurs de son époux, resserrant encore par ces nouvelles unions les liens déjà existant entre les deux familles.

L'éducation du prince de Naples, qui régna plus tard sous le nom de François Ier, ne ressemblait en rien à celle qu'avait reçue son père; versé dans la connaissance des langues anciennes et modernes, il parlait couramment sept idiomes et possédait une instruction aussi solide qu'étendue. Il semble qu'à ces qualités d'intelligence il en ait réuni beaucoup d'autres, si l'on s'en rapporte à la façon dont sa femme, Marie-Clémentine, parle de lui dans ses lettres :

Je me trouve parfaitement bien de l'air de ce pays, écrivait-elle de Naples le 5 février 1790, à son amie la princesse de Lorraine, née princesse de Rohan, je me porte à merveille, malgré la chaleur très grande qu'il fait ici, et je crois même que je suis engraissée. Ce qui a contribué à me remettre et à être mieux que je n'ai jamais été, c'est le contentement dont j'ai joui; mon mari fait mon bonheur, je l'aime tendrement et je ne puis assez remercier la Providence de m'en avoir donné un qui réunisse toutes les qualités du cœur à beaucoup d'esprit, à un grand fond de piété et à une jolie figure.

Le roi et la reine me comblent de leurs bontés et me regardent comme leur enfant; il n'y a pas la plus petite attention que maman n'ait pour moi, et il paraît qu'elle ne soit occupée, du matin jusqu'au soir, qu'à m'obliger et à me faire plaisir... Nous sommes tous extrêmement unis avec mes belles-sœurs et mes petits beaux-frères, et notre plus grand plaisir est de nous réunir pour passer ensemble les soirées ou les après-midi. Nous dînons tous les jours en famille et faisons aussi de grandes promenades dans les environs qui sont superbes; les grands chemins, tout plantés, paraissent des jardins; vous voyez des vignes remplies de

LES ANCÊTRES MATERNELS DE LA DUCHESSE DE BERRY

LÉOPOLD II

EMPEREUR D'ALLEMAGNE

D'abord grand-duc de Toscane

1747-1792

MARIE-LOUISE DE BOURBON

INFANTE D'ESPAGNE

Mariée à Léopold, grand-duc de Toscane

1745-1792

Peintures anonymes

A M. le duc Della Grazia

raisins formant des guirlandes qui s'enroulent d'un arbre à l'autre, et ceux-ci sont si rapprochés que la vue en est offusquée. L'on n'a pas idée de la beauté du pays si on ne l'a vu, et chaque jour on s'y plaît davantage. La cour est montée bien plus grandement que celle que j'ai quittée et cela me plaît, car dans ces temps il est plus nécessaire que jamais d'en imposer au peuple ; c'est ce que LL. MM. disent sans cesse et mon mari et moi sommes bien de leur avis. Mesdames de France sont établies à Caserte ; elles paraissent y être contentes ; quand nous y sommes, nous les voyons presque tous les jours ; elles sont très aimables et remplies d'esprit...

Quelques mois plus tard, elle lui annonçait sa grossesse :

Nous sommes à Naples, lui écrivait-elle le 29 juillet 1798; j'en partirai à la fin du mois prochain pour Portici, qui est tout près, et c'est là où je ferai mes couches.

Mesdames de France dont parlait la princesse dans sa précédente lettre étaient, on le sait, les deux filles de Louis XV, Adélaïde et Victoire, qui avaient été des premières à quitter la France après les journées d'Octobre et avaient trouvé près de Marie-Caroline un accueil empressé, qui ne se démentit pas, même après ses propres malheurs.

Les malheureuses princesses, écrivait cette dernière à sa fille l'impératrice Thérèse, en 1799, pour les lui recommander, sont depuis près de trois ans chez nous; elles logeaient à Caserte, où elles vivaient, très retirées et contentes, à leurs frais; nous ne leur donnions que la maison, deux vieux carrosses et six mauvais chevaux ; elles étaient heureuses et tranquilles, reconnaissantes et pleines d'attention pour nous. Si elles arrivent vivantes à Trieste, je vous les recommande, c'est une charité, j'ose dire une hospitalité due à leur nom et à leur naissance. Aussi je vous prie de leur accorder protection et amitié, et vous obligerez infiniment celle qui, étant elle-même si malheureuse, sent plus le malheur d'autrui.

Les deux filles de Louis XV devaient gagner Trieste à grand'peine et y mourir presque aussitôt tristement, l'une et l'autre, à quelques mois de distance.

Pendant que le cardinal Ruffo combattait à la tête de ses vaillantes troupes pour reconquérir le royaume de Naples, et qu'il employait tour à tour, selon sa pittoresque expression, « les clefs de saint Pierre et l'épée de saint Paul », la princesse héréditaire se consacrait tout entière à ses devoirs d'épouse et de mère, et se tenait en dehors de toute politique, restant, comme son mari, volontairement étrangère aux terribles et cruelles représailles exercées à Naples par le roi Ferdinand lorsque son royaume lui avait été rendu.

Sa correspondance d'alors marque les tendres soins qu'elle prodigue à sa fille :

Ma petite Caroline se porte à merveille, écrit-elle le 15 septembre 1799, je m'en occupe beaucoup, aussi m'est-elle plus attachée qu'à sa nourrice, qui, heureusement, est excellente. Caroline a déjà eu deux dents sans souffrir, j'espère qu'elle continuera à se bien porter pour mon bonheur qui est parfait à tous égards.

2 *février 1800.* — Nous jouissons de la tranquillité, aussi ma santé s'en trouve-t-elle bien. Puisse cette année ramener la tranquillité dans toute l'Europe; je suis grosse de trois mois et ma petite ne laisse rien à désirer.

2 *juin 1801.* — La santé de ma petite Caroline est parfaite; j'accoucherai au mois d'août et j'espère heureusement, ayant eu une superbe grossesse.

Détail piquant, dans une de ses lettres elle parlait du duc de Berry, qui devait, seize ans plus tard, devenir le mari de la petite Caroline :

Le duc de Berry m'a donné de vos nouvelles et m'a beaucoup parlé de vous, ma chère princesse, écrit-elle à la princesse de Lorraine; c'est un charmant prince auquel nous sommes tous bien attachés, mon mari l'aime comme son frère, il a gagné l'amitié de toute la famille et l'attachement général; il est très affligé du départ de la reine, de mes belles-sœurs et de Léopold; il partage bien mes sentiments à cet égard, aimant tendrement toute ma famille, et surtout la reine, qui me comble de ses bontés à la folie.

Le duc de Berry sollicitait alors la main de la future duchesse d'Orléans, Marie-Amélie, la belle-sœur de la princesse héréditaire, laquelle ne pouvait se douter qu'elle parlait de son futur gendre lorsqu'elle en faisait un si grand éloge.

Marie-Clémentine ne devait pas voir ce jour heureux, qui aurait comblé de joie son cœur d'excellente mère. La mort de son fils Ferdinand, enlevé quelques semaines après sa naissance, lui avait porté un coup dont elle ne devait pas se relever :

Je n'ai pu répondre plus tôt à votre lettre, ma chère princesse, écrivait-elle de Portici le 14 juillet 1801, car j'ai été très malade deux mois de suite, j'ai eu une fièvre tierce obstinée qui ne pouvait me quitter, vu toutes les inquiétudes et peines que j'ai éprouvées pour mon fils, et enfin le malheur et la profonde douleur que m'a causés sa perte! Vous, qui êtes si bonne mère, vous me comprendrez sûrement, il n'y a que l'idée du bonheur dont jouit ce cher enfant qui puisse me servir de consolation. Je tâche de prendre soin de ma santé autant que je peux...

Quatre mois plus tard, minée par la fièvre et le chagrin, elle était

MARIE-CLÉMENTINE-JOSÈPHE-JEANNE

ARCHIDUCHESSE D'AUTRICHE

Première femme de François, prince royal des Deux-Siciles

(1777-1801)

Peinture anonyme

[illegible]

emportée par une maladie de poitrine et s'éteignait à vingt-deux ans, le 16 novembre 1801, laissant à tous ceux qui l'avaient connue un souvenir attendri de son charme, de sa douceur et de sa bonté.

Les nécessités de la politique allaient contraindre le prince François à faire promptement violence à son chagrin et singulièrement abréger son veuvage. Dix mois plus tard, il épousait sa cousine, l'infante Isabelle, fille du roi d'Espagne Charles IV et sœur de Ferdinand VII.

Le journal manuscrit de la petite Caroline nous donne des détails curieux sur son enfance et sur ses rapports avec sa belle-mère. Ce petit cahier, écrit de sa main et déposé aux archives du château de Brunnsée, est intitulé :

PRÉCIS DES ÉVÉNEMENTS DE MA VIE, DEPUIS MON ENFANCE JUSQU'A MON MARIAGE AVEC LE DUC DE BERRY

Je suis née au château royal de Caserte, le 5 novembre 1798, de S. A. R. le prince héréditaire des Deux-Siciles, et de S. A. R. l'archiduchesse Marie-Clémentine. Mon auguste mère voulut me nourrir, mais sa santé trop délicate ne lui permit pas de continuer à le faire. Les médecins s'y opposèrent d'un commun accord. Les événements malheureux de la guerre obligèrent le roi mon grand-père de se retirer en Sicile avec toute sa famille, à la fin de décembre de la même année. Dans la suivante, j'eus la petite vérole, mais si légèrement que cela n'empêcha pas de me faire vacciner par la suite. Ma mère eut un fils en 1800, on le nomma Ferdinand ; mes parents retournèrent à Naples en 1801, plusieurs mois après que le royaume fut rendu au roi. Mon frère mourut la même année, et mon auguste mère fut attaquée d'un rhume qui dégénéra en mal de poitrine, dont elle perdit la vie le 15 novembre 1801. J'étais alors dans un âge trop tendre pour pouvoir en conserver le souvenir, mais j'en trouve d'ineffaçables dans les cœurs de toutes les personnes qui ont eu le bonheur de l'approcher et d'admirer ses vertus. Puisse le ciel accorder à ses prières la grâce que j'implore de travailler à les mériter, ses vertus, sa piété éclairée, sa bienveillance, enfin tout ce qui nourrit mes regrets de ne pas l'avoir connue! Combien je l'eus chérie ! J'en juge par les sentiments que j'éprouve pour la seconde et tendre mère que le ciel m'a donnée dans la personne de S. A. R. l'infante Marie-Isabelle d'Espagne, qui me comble sans cesse de ses bontés. Dès le moment que j'eus le malheur de perdre ma mère, je fus confiée aux soins de la respectable Madame de Dombasle, qui avait été gouvernante de Mesdames les Archiduchesses, et à laquelle mon auguste mère était si attachée qu'elle demanda et obtint de la faire venir près d'elle avec son intéressante fille Philippine, chanoinesse de Prague.

..... Je fus bien heureuse de me voir confiée à leurs soins. Elles en prirent beaucoup de moi, dans une maladie de coqueluche que je fis en 1804. Ma sœur Louise naquit le 24 octobre de la même année. Dans la suivante, Mesdames de Dombasle nous quittèrent, j'en eus un grand déplaisir. La chère comtesse de la Tour fut nommée notre gouvernante. Le 26 juillet, on éprouva, à Naples et aux environs, un violent tremblement de terre dont je ne fus effrayée que par la vue des désastres qu'il avait causés, parce que je dormais lors de la secousse.

Au mois de janvier 1806, de nouveaux malheurs politiques ramenèrent le roi et sa famille en Sicile. Je fis, en 1807, ma première communion, et je reçus la confirmation en 1812. Mon temps se passait en ville et à la campagne, toujours avec mes chers parents. J'eus le plaisir de voir augmenter successivement ma famille, de frères, de sœurs, que j'aime tendrement. La mort de la Reine, en 1814, nous affecta vivement. Je perdis en elle un appui, une mère, et il me reste le regret de n'avoir pu lui donner mes soins. J'en reçois d'habitude des maîtres chargés de m'instruire, c'est surtout à Mgr d'Oliviéri que je voue une vive reconnaissance.... Don Paolo de Giovanini, respectable ecclésiastique, a aussi bien des droits à mon souvenir et à ma reconnaissance pour la patience et le zèle qu'il a toujours mis à m'instruire.

On a vu quelle affection la jeune princesse avait pour la reine de Naples sa grand'mère. Il est curieux de remarquer combien cette femme, dominée par ses passions, absorbée par ses ambitions et terrible dans ses vengeances, se transformait dans la vie privée et témoignait, dans son intérieur, de tendresse et de sollicitude pour les siens; cette lettre qu'elle adressait à sa petite-fille, après la mort de sa mère, est vraiment touchante par la sincérité des sentiments qu'elle exprime :

Chère et bien aimée fille et petite-fille, lui écrivait-elle, notre malheur commun qui vous a privée d'une tendre mère et moi d'une fille tendrement aimée, me fait un devoir de vous l'exprimer par cette lettre ; vous êtes à un âge où vous ne pouvez sentir la grandeur et l'immensité de votre perte, mais je la sens pour vous ; je prends donc envers vous l'engagement, et je vous l'exprime sur ce papier, le plus sacré et le plus saint, de vous aimer et de vous traiter toujours comme ma propre fille, de vous surveiller avec la plus grande attention; je dois cela à ma tendresse et à mon attachement pour vous ; je le dois à votre bonne et sainte mère, à laquelle je désire que vous ressembliez et que vous imitiez ses vertus, et vous pouvez compter que toute ma vie, jusqu'à ma dernière minute et jusqu'au dernier soupir, je resterai votre bonne et tendre grand'mère, et amie.

Caroline.

Ses promesses ne devaient pas être vaines, et c'est avec raison qu'en remettant à sa petite-fille sa miniature, peinte par Dumont, elle avait fait graver sur le cadre : « Souvenir de votre plus sincère amie. » La lettre suivante montre qu'elle continuait à l'entourer de soins si assidus et si tendres, que même les événements terribles dont elle était victime ne lui faisaient pas oublier l'anniversaire de sa naissance :

Ma bien chère Caroline, lui écrivait-elle le 5 novembre 1810, sur un papier bordé de rouge brique enjolivé de vignettes qui devaient charmer les yeux d'une enfant de douze ans, recevez

MARIE-CAROLINE-FERDINANDE-LOUISE DE BOURBON

PLUS TARD DUCHESSE DE BERRY

A l'âge de trois ans

Peinture anonyme

A M. le duc de Berry

mes sincères compliments pour le jour de votre fête et l'assurance des vœux que je forme pour votre bonheur et prospérité; acceptez une vraie babiole, que les circonstances où nous nous trouvons ne me permettent point de faire comme mon cœur le désirerait. Vous entrez actuellement dans un âge qui décidera du reste de votre vie, tâchez, ma chère enfant, de profiter de ce précieux temps pour vous affermir dans les principes de notre sainte religion, de vous instruire, acquérir des talents utiles et agréables, et vous former; mes vœux seront toujours pour votre bonheur, et pouvoir y contribuer fera le bonheur de votre bien attachée et tendre grand'mère.

La mort de la reine de Naples devait être tragique comme l'avait été son existence. Au mois de janvier 1806, elle s'était vue contrainte, pour la seconde fois, de quitter Naples et de se réfugier en Sicile. Mais ce dernier asile ne devait pas même lui être laissé, et, à la fin de 1813, l'Angleterre exigeait qu'elle quittât la Sicile et prît définitivement le chemin de l'exil. Réfugiée en Autriche, elle avait reçu de son neveu l'empereur François, qui avait été aussi son gendre, l'hospitalité au château d'Hetzendorf, qui touche celui de Schœnbrünn. Ce fut là que, quelques mois plus tard, l'impératrice Marie-Louise, après la chute de l'Empire, arriva à son tour, accompagnée du roi de Rome, et, pendant plusieurs semaines, la vieille reine eut près d'elle sa petite-fille et son arrière-petit-fils. Les malheurs de Napoléon avaient fait oublier à Marie-Caroline la haine que jadis elle lui avait vouée. « Quand on est mariée, c'est pour la vie », répétait-elle sans cesse à Marie-Louise, et elle la pressait avec instance de se rapprocher de l'Empereur. Marie-Louise n'était guère disposée à se laisser convaincre, et, au mois de juin 1814, elle se séparait de la vieille souveraine, qu'elle ne devait plus revoir. Ce fut au moment où, toujours active et remuante, la reine Caroline, qui n'avait pas renoncé à l'espoir de reconquérir son royaume, renaissait à l'espérance, qu'elle fut emportée tout à coup, juste huit mois avant que son mari eût recouvré son trône de Naples. Une apoplexie foudroyante l'avait frappée tout à coup au milieu de la nuit, et ce ne fut qu'à l'aube qu'on la trouva dans une attitude effrayante, la bouche entr'ouverte pour appeler du secours, la main droite étendue vers le cordon de sonnette qu'elle n'avait pu atteindre. Elle n'avait pas encore soixante-deux ans. Ses obsèques eurent lieu à Vienne, où elle fut déposée au couvent des Capucins, qui renferme le caveau des Habsbourg. Vingt ans plus tard, son

arrière-petit-fils, le roi de Rome, devenu duc de Reichstadt, y descendait à son tour.

Depuis l'âge de huit ans, où la révolution, pour la deuxième fois, l'avait obligée à s'éloigner du royaume de Naples, la jeune Marie-Caroline n'avait plus quitté la Sicile. Son enfance s'était écoulée dans le palais royal de Palerme, auprès de son grand-père et de sa grand'mère, ou encore à Monreale et à Bocca di Falco, résidences habituelles du prince héréditaire. Dans cette île pittoresque et lointaine, l'étiquette n'avait point les rigueurs de la cour de Madrid ou de Vienne, et c'est dans la simplicité d'une existence familiale qu'elle avait passé sa jeunesse.

Le roi Ferdinand IV avait reçu une instruction trop sommaire pour ne pas affectionner cette vie libre de toute contrainte. Familier et populaire comme à Naples autrefois, il se mêlait volontiers, sur le port, aux lazaroni de la ville, dansant avec eux la tarentelle et leur vendant lui-même par amusement le produit de sa pêche.

Dans sa propriété de Monréale, le Prince royal, dont les goûts et les aptitudes n'étaient pas les mêmes, se consacrait presque exclusivement aux travaux de l'agriculture et à l'éducation de ses enfants. La jeune princesse avait donc été élevée dans des traditions de douce liberté et de tranquille indépendance dont jouissent bien rarement les filles des rois. Nous avons vu qu'elle était alors confiée aux soins de la comtesse de la Tour, que la Révolution française avait fait émigrer avec son mari. Marie-Louise-Henriette d'Heillimer, comtesse de la Tour-en-Woëvre, qui mourut à Naples en 1857, à quatre-vingt-douze ans, était une femme d'un haut mérite et d'une solide instruction, qui s'acquittait à merveille de ses fonctions de gouvernante. Vivant auprès de son élève dans l'intimité la plus étroite, elle s'était vite rendu compte que son esprit, malgré sa vivacité, était peu susceptible d'une longue application, et que l'indépendance de son caractère l'éloignerait de toute étude qui deviendrait astreignante. Sans lui demander trop d'efforts, elle avait su l'instruire tout en l'amusant et former peu à peu, sans fatigue, sa jeune intelligence aux connaissances utiles à son rang. La princesse avait pris goût à l'histoire et à la littérature ;

1. Ferdinand IV, roi des Deux-Siciles (1751-1825), miniature anonyme, *à M. le baron de Mesnard*.
2. Caroline-Ferdinande-Louise de Bourbon, duchesse de Berry (17[illegible]-[illegible]), miniature anonyme.
3. Léopold-Jean-Joseph de Lorraine, prince de Salm (17[illegible]-1801), miniature anonyme.
4. Marie-Caroline-Louise de Lorraine, reine de Naples et de Deux-Siciles (1752-181[illegible]), miniature anonyme.
5. Marie-Caroline-Ferdinande de Bourbon (1820-1861), sœur et filleule de la duchesse de Berry, fiancée par elle au duc de Bordeaux, mariée au comte de Montemolin, miniature de [illegible].
6. Marie-Amélie-Thérèse de Bourbon (1782-[illegible]), [illegible], miniature ancienne, [illegible].

et si la légèreté de son caractère la portait à effleurer toutes choses sans en approfondir suffisamment aucune, son jugement rapide n'en demeurait pas moins juste, grâce à son étonnante perspicacité. La langue française, qui était celle de leur patrie d'origine, était toujours en honneur près des Bourbons de Naples ; elle lui était donc presque aussi familière que la langue italienne. Son accent était peut-être encore un peu défectueux et son style légèrement incorrect, mais elle était en état de parler et d'écrire de façon acceptable. L'orthographe seule laissait à désirer, et il faut croire que toujours elle resta défectueuse. C'est du moins ce que nous laisse supposer une phrase de son journal, à la date du 3 janvier 1822 : « J'ai promis, écrivait-elle, de m'appliquer à l'ortographe français *(sic)*. » Son instruction artistique n'avait pas non plus été négligée ; Madame de la Tour avait su de bonne heure lui faire apprécier les chefs-d'œuvre dont elle était entourée dans ce pays privilégié, où ils semblent disputer le prix aux beautés de la nature ! La peinture, le dessin, la musique furent cultivés tour à tour, et lui permirent plus tard de protéger les arts avec le goût d'une artiste en même temps qu'avec la munificence d'une souveraine.

Malgré les bouleversements des révolutions et des guerres, dont l'écho douloureux parvenait jusqu'à sa lointaine retraite, l'éducation de Marie-Caroline s'était donc poursuivie paisiblement, et elle venait d'atteindre sa dix-huitième année lorsque furent entamées les premières négociations du mariage.

La future duchesse de Berry nous a raconté elle-même, dans son journal, comment elle apprit la recherche dont elle était l'objet :

> C'est en janvier 1816 que mon père me fit part des projets d'établissement formés par la Famille royale de France et proposés au roi mon grand-père, maître absolu de ses résolutions. La même liberté me fut accordée par ce tendre père. Je n'en usai que pour me conformer avec plaisir et confiance à tout ce que mes chers parents désireraient. Le comte de Blacas vint de Naples à Palerme en février. Sa présence, le sujet de mon mariage qui était celui de son voyage, me causèrent un embarras, une timidité que je n'avais jamais éprouvés.

C'était à la fin d'octobre 1815 que M. de Blacas était arrivé à Naples en qualité d'ambassadeur extraordinaire, porteur de félicitations pour Fer-

dinand IV, à l'occasion de la restauration des Bourbons sur le trône des Deux-Siciles. Mais les négociations à entamer pour obtenir la main de la princesse Marie-Caroline étaient le but réel de son voyage. Craignant de se voir devancé par la cour d'Autriche, qui semblait rechercher à ce moment l'alliance napolitaine, il se décida, dès sa seconde entrevue, à parler à Ferdinand de l'objet véritable de sa mission. Le roi et le prince héréditaire, consultés, accueillirent favorablement ces ouvertures, mais subordonnèrent leur consentement à celui de la jeune fille, restée à Palerme. Le comte de Blacas se hâta donc de passer en Sicile, aussitôt que le lui permit la quarantaine nécessitée par une peste qui désolait une partie du royaume de Naples. Les pourparlers engagés reçurent la solution la plus prompte, et, aussitôt après avoir obtenu le consentement de la princesse, l'heureux négociateur s'empressait d'adresser au duc de Berry le portrait de sa future épouse.

L'artiste n'avait pas, paraît-il, idéalisé son modèle, la jeune fille apparaissait sous un aspect si peu flatteur et le tableau était si mal peint, que le comte, pour atténuer le fâcheux effet de son envoi, se croyait obligé d'y joindre, dans ses dépêches, les réflexions suivantes : « Il serait difficile qu'un peintre qui n'a pas les premiers principes du dessin et qui fait de travers tous les traits du visage, puisse flatter quelqu'un..... La santé de la jeune princesse est très bonne; sa figure, sans être régulièrement jolie, est agréable; elle a des talents et beaucoup de goût pour la musique; son caractère est très doux et très timide, ce qui lui donne un maintien d'autant plus embarrassé que, le prince n'ayant jamais voulu consentir à ce qu'elle eût un maître de danse, elle n'a pas toute la grâce qu'il serait facile de lui donner. Quant à ses dents, il semble qu'on ne s'en est jamais occupé, et l'on m'assure qu'elles seront bien dès qu'elles auront été soignées; sa taille est à peu près celle de Madame de la Ferronnays..... »

Cette taille n'est pas bien haute, un mètre cinquante seulement. Mais si Marie-Caroline n'est ni majestueuse ni imposante, elle possède cette grâce naturelle qui ne saurait s'acquérir, et ce charme souverain dont on ne peut déterminer la cause. M. de Blacas, plus occupé des avantages politiques de cette alliance que des qualités extérieures de la princesse, n'a vu

que la gaucherie inhérente à son âge, rendue plus grande encore par la vie solitaire qu'elle a menée en Sicile. Il ne nous parle ni de la splendeur de son teint que la moindre émotion colore, ni de l'or éclatant de sa chevelure blonde qui entoure son visage d'une si lumineuse auréole. Il n'a été frappé ni de l'azur de ses yeux, ni de la douceur de son sourire, ni de la mobilité de ses traits; et il n'a pas deviné que quelques semaines suffiraient à cette jeune fille encore un peu timide et sauvage pour se transformer et devenir la reine de toutes les élégances et la femme la plus séduisante de la capitale. « Tout Paris, dira un contemporain, est aussi amoureux de la duchesse que son mari peut l'être, et ce n'est pas peu dire. » Sa coquetterie naturelle, son désir de plaire à chacun et de se gagner tout le monde suffiront à opérer cette métamorphose. C'est en vain qu'on objectera son regard un peu vague, l'épaisseur de sa lèvre et l'ovale trop allongé de son visage, qui rappellent son origine autrichienne; ses cheveux blonds bouclent sur son front de façon si harmonieuse, ses yeux bleus brillent si doucement, et sa bouche s'entr'ouvre en un si aimable sourire, qu'on oublie bien vite ces imperfections légères et l'on reste sous le charme de cette physionomie ouverte et charmante, resplendissante de l'éclat de ses dix-huit printemps.

Dès que Louis XVIII avait reçu avis du succès de ses démarches, il s'était empressé de s'adresser lui-même directement à la princesse Marie-Caroline pour intercéder en faveur de son neveu :

Madame ma sœur et nièce, c'est sous les auspices du Roi votre aïeul et du prince votre père que je viens demander à Votre Altesse Royale le bonheur d'un neveu qui m'est bien cher, et j'oserai dire le mien propre. Vos augustes parents consentent à votre mariage avec le duc de Berry et je viens vous conjurer d'y donner aussi votre consentement. Mon témoignage en faveur de celui que je regarde comme mon fils peut paraître suspect, croyez cependant que j'aurais assez de pouvoir sur mes affections les plus chères pour renoncer à l'espoir qui m'anime si je n'avais la certitude d'assurer votre bonheur autant que celui du duc de Berry. Je n'ai rien à ajouter à cette profession de foi, et je termine en priant Votre Altesse Royale de compter à jamais sur les sentiments bien tendres avec lesquels je suis, Madame ma sœur et nièce, de Votre Altesse Royale, le très affectionné frère et oncle.

Louis.

A Paris, ce 5 février 1816.

De son côté, tandis que M. de Blacas terminait les dernières démarches

officielles et se rembarquait pour Naples, où le prince royal n'allait pas tarder à le joindre avec Marie-Caroline, le duc de Berry écrivait à cette dernière pour lui faire lui-même la demande de sa main :

Paris, 18 février 1816.

Madame ma sœur et cousine, il y avait bien longtemps que je désirais obtenir l'aveu du roi votre grand-père et du prince votre père pour former une demande à laquelle j'attache le bonheur de ma vie ; mais avant que j'aie obtenu leur agrément, c'est Votre Altesse Royale que je viens solliciter de daigner me confier le bonheur de sa vie en s'unissant avec moi. J'ose me flatter que l'âge, l'expérience et une longue adversité m'ont assez formé pour me rendre digne d'être son époux, son guide et son ami. En quittant des parents si dignes de son amour, elle trouvera ici une famille qui lui rappellera le temps des patriarches ! Que vous dirai-je du Roi, de mon père, de mon frère, et surtout de cet ange, Madame, duchesse d'Angoulême, que vous n'ayez entendu dire, sinon que leurs vertus, leur bonté sont au-dessus des éloges qu'on peut faire ? L'union la plus intime règne parmi nous et n'est jamais troublée ; mes parents désirent tout simplement que Votre Altesse Royale comble mes vœux et qu'elle consente à augmenter le nombre des enfants de notre famille. Veuillez, Madame, vous rendre à mes prières et presser le moment où je pourrai mettre à vos pieds l'hommage des sentiments respectueux et tendres avec lesquels je suis, Madame ma sœur et cousine, de Votre Altesse Royale, le très affectionné frère et cousin.

Charles-Ferdinand.

A cette lettre pleine de sentiments délicats, exprimés avec une bonhomie et une rondeur que tempéraient à peine les formes diplomatiques, la jeune princesse répondait le 13 avril :

Monsieur mon frère et cousin, encouragée par la permission du roi mon grand-père et de mon tendre père, j'ose exprimer à Votre Altesse Royale combien mon cœur est pénétré de reconnaissance de ce qu'elle a voulu me choisir pour sa compagne ; le consentement à cette union de mes chers et adorés parents assure Votre Altesse Royale du mien, je n'ai jamais eu d'autre volonté que la leur, et leur tendresse, leur soin constant de mon bonheur, m'ont rendu ce devoir bien doux à remplir ; dans le chagrin que j'ai de m'en séparer, je trouve une grande consolation dans la certitude que Votre Altesse Royale me donne de retrouver dans sa famille les mêmes vertus, les mêmes douces habitudes, la même union, et dans Votre Altesse Royale un ami et un guide qui, daignant se charger du bonheur de ma vie, viendra m'apprendre à employer tous mes faibles moyens à faire le sien et à me rendre digne de la protection de S.M. le Roi son oncle, de celui que j'aurai le bonheur d'appeler du doux nom de père, et d'imiter les vertus de LL. AA. RR. le duc et la duchesse d'Angoulême. Je supplie Votre Altesse Royale d'être persuadée que l'occupation de toute ma vie sera celle de ne jamais lui faire regretter de m'avoir confié le soin de son bonheur. C'est avec ces sentiments que je suis, Monsieur mon frère et cousin, de Votre Altesse Royale, la bien affectionnée sœur et cousine.

Marie-Caroline.

Au moment où Marie-Caroline avait débarqué de Palerme à Naples, après une heureuse traversée, les cloches de toutes les églises et les canons des forts avaient annoncé la joie commune, les bâtiments anglais avaient salué son arrivée de cent coups de canon, et la cathédrale de Saint-Janvier s'était emplie d'une foule nombreuse, empressée à venir remercier le grand saint populaire de son heureuse intercession. En même temps, la ville de Naples lui faisait un cadeau vraiment royal : c'était un magnifique diadème d'une valeur d'un million et demi de francs.

Tout, à Naples, est nouveau pour Marie-Caroline qui en est éloignée depuis neuf ans; aussi veut-elle mettre à profit le peu de temps qui lui reste pour jeter un coup d'œil sur les principales merveilles de sa première patrie. Durant le mois qu'elle passe à Naples, elle visite le palais de Portici, le jardin de Villa Reale, la maison royale de Capo di Monte et le Pausilippe, puis Pompéi, Pouzzoles et le temple de Sérapis. Passionnée pour les arts et pour tous les souvenirs mythologiques, Marie-Caroline s'enthousiasme pour ces merveilles qu'elle ne connaît que de nom. Souvent M. de Blacas l'accompagne, et elle prend le plus vif intérêt à l'entretenir de tout ce qui touche à ses futurs parents. Le duc lui a présenté le portrait du duc de Berry, qui a produit sur la princesse l'impression la plus favorable.

Elle s'est empressée d'adresser, à quelques jours d'intervalle, des lettres de circonstance à chacun des membres de la Famille royale. Voici celle qu'elle écrivait à la duchesse d'Angoulême :

Je n'ai pas moins d'empressement de vous donner le doux nom de sœur que vous n'en avez eu de vouloir bien me témoigner qu'il vous était agréable que je le portasse; j'en ai pour vous l'amitié la plus vraie, qu'il me tarde bien de vous exprimer de vive voix, ma très chère sœur. J'espère qu'elle méritera la vôtre, j'y mets infiniment de prix et ferai tout ce qui dépendra de moi pour resserrer encore par ce tendre lien celui si cher qui va me placer au sein d'une famille seule capable de me consoler d'avoir quitté la mienne; nous nous y entretenons souvent de vos vertus, de vos qualités, elles m'étaient offertes comme un modèle que je vais m'appliquer à imiter; c'est le plus sûr moyen de me concilier les bontés, l'affection du Roi, de notre père commun, et bien certainement du duc de Berry, dont je connais toute la vénération et les sentiments pour vous, chère sœur. Avec quel plaisir je les partagerai et chercherai toutes les occasions de vous prouver combien vous m'êtes chère; recevez et croyez à cette assurance partant d'un cœur qui vous est attaché pour la vie et qui met son bonheur à vous convaincre, ma chère sœur, des sentiments d'amitié de

MARIE-CAROLINE.

Le duc de Blacas a reçu l'accueil le plus flatteur des souverains de Naples, qui vont lui faciliter jusqu'au bout l'accomplissement de sa mission diplomatique ; aussi la rédaction du contrat, qu'il établit avec le marquis de Circello, désigné à cet effet, ne soulève-t-elle aucune difficulté. Cet acte important contient onze articles et porte la date du 15 avril.

Après avoir fait mention de la dispense religieuse nécessitée par la parenté des deux époux et accordée par le Saint-Père, S. M. le roi des Deux-Siciles constitue en dot, à la sérénissime princesse sa petite-fille, la somme de 120,000 ducats de Naples, soit 500,000 francs, payables en dix-huit mois, dont elle pourra jouir et disposer conformément aux lois et coutumes de France, indépendamment d'une somme légale qui lui revient de sa mère, avec les intérêts dus par l'empereur d'Autriche. A ces libéralités viennent s'ajouter les bagues et joyaux donnés par Sa Majesté Sicilienne, évalués 500,000 ducats, et les pierreries offertes par le roi de France, qui montent à 300,000 francs. En cas de veuvage, celui-ci lui constitue, en douaire, une rente annuelle de 100,000 francs, « avec la facilité d'en jouir en tel lieu qu'il lui plaira, soit en France, soit dans les États de son grand-père ou dans tout autre État et pays en dehors des États de Sa Majesté Très Chrétienne ».

Puis, dans un dernier article, le roi de France s'engage, « en foi et parole de Roi, de faire observer et d'observer irrévocablement ces différentes conditions sans jamais y intervenir ni permettre qu'il y soit intervenu ni directement ni indirectement ».

Le contrat est signé sans protestation, et, le 24 avril, a lieu le mariage par procuration, célébré en grande pompe, en présence du corps diplomatique, des princes et de tous les grands du royaume. Le matin, la jeune princesse a fait ses pâques en cérémonie avec la famille royale. Le cardinal Ruffo, archevêque de Naples, donne la bénédiction nuptiale, et c'est le prince Léopold de Salerne, oncle de la jeune princesse, qui, en vertu d'une procuration spéciale, représente le duc de Berry. Le soir, la ville s'illumine et une représentation de gala a lieu au théâtre de Fondo, après un grand dîner diplomatique chez le comte de Narbonne-Pelet, ambassa-

TRANSLATION DES RESTES DE LL. MM. LOUIS XVI ET DE MARIE-ANTOINETTE
A LA BASILIQUE ROYALE DE SAINT-DENIS

JANVIER 1815

Dessin de Dugourc

Au Garde-Meuble de la Couronne.

deur de France. A la fin de la soirée, un transparent montre à l'assistance le roi Louis XVIII bénissant le duc de Berry et sa nouvelle nièce.

Le jour même, la duchesse de Berry écrit à son époux, qu'elle ne connaît pas encore, pour l'assurer de sa sincérité dans les engagements qu'elle vient de prendre :

C'est à l'autel que je viens, Monseigneur, de prendre l'engagement solennel d'être votre fidèle et tendre épouse ; ce titre si cher m'impose des devoirs que très volontiers je commence à remplir dès ce moment en venant vous donner l'assurance des sentiments que mon cœur vous a déjà voués pour la vie. Elle ne sera remplie et occupée que de chercher les moyens de vous plaire, de me concilier votre amitié et de mériter votre confiance...

Le moment du départ s'approche, mais un incident inattendu vient le retarder. La jeune mariée, déjà éprouvée par tant de fatigues et d'émotions, est prise d'une toux opiniâtre qui ne lui laisse pas de repos et d'une fièvre intense que rien ne peut faire céder. Elle a été saisie d'un refroidissement à Caserte, où elle s'est attardée à visiter le jardin et les cascades. Grand émoi dans son entourage ; on réunit la Faculté, qui ordonne des pilules de "cynoglosse" et du quinquina à haute dose, avec du lait pour toute nourriture. Cependant, le soulagement tarde à se faire sentir, et la malade se décide à user d'un remède énergique : elle a recours à un vésicatoire, mais il importe que, dans les circonstances actuelles, aucune cicatrice fâcheuse ne vienne déparer sa beauté, et, par une coquetterie bien explicable, c'est à la jambe au lieu du bras qu'elle se le fait appliquer pour en cacher l'empreinte.

Pendant ce temps, une correspondance nombreuse et répétée continue à s'échanger entre la jeune princesse et sa nouvelle famille ; le roi de France, tout le premier, se met en frais de coquetterie vis-à-vis de sa jeune nièce, et lui adresse de petits billets fort galamment tournés :

25 avril 1816.

J'ai reçu avec une bien douce satisfaction, ma chère nièce, car j'ose dès à présent vous appeler ainsi, votre lettre du 10 de ce mois. Votre prompte adhésion au consentement de vos parents me touche sensiblement ; mais je le suis peut-être encore plus de la manière bonne, douce, simple dont vous m'exprimez votre tendresse pour eux. Heureuse, comme j'espère que vous le serez,

vous éprouverez le même sentiment pour votre nouvelle famille. J'en réclame ma part et je me flatte que je la mériterai. Le ciel ne m'a point accordé d'enfants, mais ceux de mes frères sont les miens, et il m'est bien doux d'avoir en vous une fille de plus.

Soyez-en, ma chère nièce, aussi persuadée que de mes vœux pour votre bonheur et de mon désir d'y contribuer.

Louis.

Quelques jours plus tard, le 9 mai 1816, nouvelle lettre non moins galante et non moins charmante.....

Je vous remercie d'avoir saisi le premier moment qu'il vous a été possible pour me donner autrement qu'en cérémonie le nom de votre oncle. Ce nom a pourtant quelque chose d'effrayant pour la jeunesse ; les oncles, surtout quand ils sont vieux, et je le suis, passent communément pour être grondeurs, difficiles à vivre ! Ah, vous ne me trouverez jamais tel ! Chercher les moyens de vous rendre la vie agréable, de contribuer à votre bonheur, vous donner les avis que mon expérience dictera à ma tendresse, voilà l'emploi que je me réserve auprès de vous. De votre côté, j'ai la douce confiance que vous me rendrez amitié pour amitié, et que, de concert avec votre belle-sœur, cet ange que la Providence nous a si miraculeusement conservé, vous embellirez la fin d'une vie depuis longtemps orageuse. Adieu, ma chère nièce, j'use des droits du nom que vous m'avez donné et je vous embrasse de tout mon cœur.

Louis.

Enfin, après bien des retards, le départ tant de fois contremandé avait lieu ; tout s'était passé conformément aux instructions de M. de Blacas : deux frégates et une goélette françaises, la *Néréide,* la *Fleur-de-Lys* et le *Momus,* devaient accompagner la flotte napolitaine, aussi bien comme marque d'honneur que comme mesure de prudence, car les corsaires d'Alger et de Tunis étaient toujours à redouter. En plus d'un certain nombre de gentilshommes, de personnages de distinction et de gardes, la princesse était escortée du prince de San Nicandro, chargé de la remise, en qualité d'ambassadeur extraordinaire ; du comte et de la comtesse de la Tour, l'un comme chevalier d'honneur, l'autre en qualité de dame d'honneur.

Le 14 mai 1816, à neuf heures du matin, par un temps radieux, la *Christine* quitte le port et le golfe de Naples aux acclamations d'une population immense venue pour saluer une dernière fois la petite-fille de son souverain. Cette fois, ce n'est ni en fugitive, ni en exilée, comme jadis à deux reprises, que la princesse quitte sa patrie ; elle part en triomphatrice pour

aller s'asseoir sur les marches d'un trône, pleine de foi et d'espérance dans l'avenir.

* * *

LE LAZARET DE MARSEILLE

Nous avons vu la duchesse de Berry débarquant de son navire pour entrer au lazaret de Marseille, où elle va séjourner pendant la durée de sa quarantaine. C'est là que, quelques instants après son arrivée, se rend toute la maison de la princesse, qui vient lui présenter ses hommages.

L'entrevue a lieu dans une pièce coupée par une haute grille que nul n'a le droit de franchir. Au travers des épais barreaux, Marie-Caroline apparaît, gracieuse et charmante, et les quelques paroles qu'elle adresse, un peu rougissante, aux personnes qui vont lui être attachées, les laissent sous le charme de la bienveillance et de la simplicité de son accueil.

Cependant la princesse n'est pas seule avec sa suite napolitaine dans l'hospice du lazaret, car sa dame d'atours, la comtesse de la Ferronnays, a débuté par une grave dérogation à l'étiquette et aux usages établis. Au lieu de s'embarquer avec le reste de la maison pour se rendre au-devant de la future duchesse de Berry, dès que son approche a été signalée, elle est allée s'enfermer au lazaret pour partager avec elle les dix jours de quarantaine qui lui sont imposés. « Sans doute, dit Madame de Gontaut dans ses Mémoires, l'intention de Madame de la Ferronnays fut de chercher une occasion naturelle de faire connaître à la princesse les nobles sentiments de Monseigneur, son cœur et son esprit, et de lui apprendre d'avance à l'aimer ; ce fut son zèle qui l'égara. » Ni le Roi ni le duc de Berry ne devaient juger cet incident avec la même indulgence; le duc de Reggio, époux de la dame d'atours de la nouvelle duchesse, se plaignit avec violence de l'insulte faite à sa femme, à qui ce devoir eût incombé si quelqu'un avait dû le remplir, et Madame de la Ferronnays, qui avait froissé tout le monde, fut vivement blâmée en haut lieu de son incartade.

Cependant, on s'est ingénié à occuper le plus agréablement possible ces

dix jours de solitude auxquels la jeune princesse se voit condamnée. On lui offre le plaisir de la pêche, on lui fait entendre des aubades, on organise des régates, et enfin l'amiral de Missiessy met à sa disposition, pour ses promenades, un canot magnifiquement décoré. Le 23 mai, dans le courant de la soirée, après une excursion en mer, elle pénètre jusque dans le port, prenant soin seulement de ne communiquer avec aucun bateau et de ne pas toucher terre. Aussitôt, la nouvelle se répand dans la ville, et, en quelques instants, son canot se trouve entouré d'une multitude de barques qu'on pavoise à la hâte et que remplit une foule curieuse et enthousiaste. Marie-Caroline répond gracieusement aux acclamations qui s'élèvent de toutes parts ; elle est vêtue de taffetas blanc et coiffée d'une toque de même nuance surmontée de trois plumes blanches ; une écharpe amaranthe flotte sur ses épaules. Le canot longe les quais de la Cannebière et regagne la sortie du port, salué par des vivats et des cris de bonheur.

Tous les soirs, la ville s'illumine en signe d'allégresse, et chaque jour, dans le petit parloir du lazaret, au travers de la grille qui sert de clôture, la princesse reçoit de nombreuses visites; sa dame d'honneur et ses dames pour accompagner sont l'objet, de sa part, d'attentions particulières, elle se renseigne exactement sur les personnes qui l'approchent, et, avec une vraie mémoire de princesse, entretient chacune d'elles avec grâce et à-propos. Malgré sa timidité, qu'elle a peine à vaincre, son succès est complet. Elle a plu dès l'abord, mais toujours davantage à mesure qu'on l'a mieux connue.

De nombreuses lettres de la Famille royale sont venues en même temps égayer sa solitude et lui souhaiter la bienvenue à son arrivée dans sa nouvelle patrie :

Vous faites votre entrée en France par une espèce de prison, lui écrit le Roi, mais il fallait bien payer un tribut au temps où nous vivons, et j'espère que ce sera le seul. Si mon impatience a été contrariée par la sévérité des officiers de santé, je ne puis m'empêcher de l'approuver, et si mon cœur en murmure, ma raison le fait taire et me dit qu'il faut que ceux qui sont élevés au-dessus des autres donnent l'exemple de la soumission aux règles. Adieu, ma chère nièce, dans dix jours j'aimerai bien Fontainebleau ; en attendant, je vous embrasse de tout mon cœur.

Louis.

Enfin les dix jours de quarantaine se terminent et la duchesse de Berry fait son entrée officielle le 30 mai 1816, à dix heures du matin. Elle s'avance dans un canot tout brillant de dorures et de sculptures, conduit par vingt-quatre rameurs vêtus de satin blanc, une écharpe blanche en sautoir, et dont les rames dorées frappent l'eau en cadence au commandement de M. de Damas, capitaine de vaisseau. Assise sur des coussins de velours et semblant s'abriter sous les plis de l'étendard fleurdelisé qui flotte au-dessus de sa tête, la jeune épousée, resplendissante dans sa fraîche parure, éclatante de diamants, arrive jusqu'au quai, où elle débarque sur un tapis jonché de fleurs.

Toutes les fenêtres sont garnies de monde, la population se presse sur les quais et dans les rues avoisinantes, et les toits eux-mêmes sont envahis par des spectateurs innombrables. Les tambours battent aux champs, les cloches sonnent à toute volée et les troupes qui forment la haie présentent les armes. Le duc de Lévis, sur le seuil de l'hôtel de ville, commence à complimenter la princesse dans sa langue maternelle, mais elle l'interrompt dès les premiers mots : « En français, Monsieur le duc, lui dit-elle en souriant, je ne connais plus d'autre langue. » Quarante-six ans auparavant, sa grande-tante Marie-Antoinette a prononcé presque identiquement la même phrase à son entrée à Strasbourg.

Il a été décidé que Madame la duchesse de Berry sera reçue, pendant son passage en France, avec les mêmes honneurs qui ont été rendus jadis à la comtesse de Provence et à la comtesse d'Artois. Conformément aux usages diplomatiques, l'hôtel de ville a été neutralisé, c'est là que va avoir lieu la cérémonie de la remise. Une table, recouverte d'un tapis de velours vert frangé d'or, sépare en deux la grande salle. A droite, on voit flotter le pavillon des Deux-Siciles ; à gauche, le drapeau blanc de la France. De riches draperies dissimulent à tous les yeux les plaques de marbre scellées à la muraille, où sont gravés les noms des Marseillais tués le 10 août 1792.

La princesse entre par la droite et s'assied au milieu de la table, du côté napolitain, entourée de sa maison venue de Sicile : la comtesse de la

Tour, le prince de Ruffo-Scilla, le général de la Tour et le prince de San Nicandro. Du côté opposé, se range la maison française, et, sous la direction du marquis de Rochemore, qui fait les fonctions de maître des cérémonies, commence la lecture des documents officiels. Après un dernier discours, le prince de San Nicandro vient présenter la main à la jeune fiancée et la conduit auprès du duc d'Havré, représentant de Louis XVIII. Au même instant, trente-six coups de canon annoncent à la ville que la remise est effectuée et que Marie-Caroline est maintenant Française.

La scène des adieux commence, il faut se séparer de tous ceux qui l'ont accompagnée depuis son départ de Naples et qui versent des larmes en lui baisant la main. Seuls le comte et la comtesse de la Tour, qui ont été l'objet d'une faveur spéciale, vont l'accompagner jusqu'à Paris. Conduite par sa nouvelle dame d'honneur, la maréchale duchesse de Reggio, la duchesse de Berry se retire dans les appartements qui lui ont été préparés, on lui présente le trousseau et la corbeille qui lui sont envoyés par le Roi; elle y choisit les différentes pièces qui vont constituer sa nouvelle parure, et, d'après les règles strictes de l'étiquette, elle se dépouille de tous ses vêtements napolitains, y compris sa chemise et ses bas, afin de ne rien conserver de sa première patrie. Puis, parée à nouveau d'une éblouissante toilette, elle descend sur la place de l'Hôtel-de-Ville, où elle est complimentée par le préfet des Bouches-du-Rhône et le baron de Damas, commandant la 8e division militaire. Elle s'embarque alors sur une chaloupe de la marine marchande commandée par le chevalier de Ruyter, capitaine du port, pour aborder au quai de Monsieur, en face de la Cannebière, au milieu d'une forêt de mâts décorés de verdures et d'oriflammes. Le maire, M. de Montgrand, l'attend pour prononcer une nouvelle harangue et la mène jusqu'au carrosse qui va la conduire à la cathédrale de Saint-Martin. Accompagnée par la duchesse de Reggio et Madame de la Ferronnays, qui se sont assises sur le devant du carrosse tandis qu'elle est seule à en occuper le fond, elle va assister à la messe, puis au *Te Deum*, et rentre à la préfecture après avoir traversé les rues les plus populeuses de la ville. Elle trouve à son arrivée trente jeunes filles vêtues de blanc qui lui offrent des fleurs;

elle dîne seule à son grand couvert et termine cette journée bien remplie par une représentation de gala au Grand-Théâtre.

En même temps que la duchesse de Berry est l'objet de ces flatteuses ovations, le roi Louis XVIII multiplie ses protestations d'affectueuse tendresse, s'efforçant de lui adoucir le chagrin qu'elle a dû éprouver à se séparer de sa maison napolitaine :

J'ai reçu, ma chère nièce, par M. de Fougy, votre double lettre, plus j'en reçois, plus elles me sont chères. Ce même jour a été triste pour vous ; quitter les personnes avec qui vous êtes venue, c'était quitter une seconde fois votre patrie, votre famille ; oh ! ne me cachez pas les regrets que vous leur accordez, il n'y a pas un de nous qui ne vous dit comme ma mère, un jour que mon père s'efforçait de lui dérober les larmes que le souvenir de sa première femme faisait couler de ses yeux : « Pleurez-la, s'écria ma mère, pleurez-la, le sentiment que vous lui conservez est le gage de celui que j'espère mériter de vous. » Quand vous serez à mon âge, ou plutôt, bien avant cette époque, et que vous attendrez de quelque pays lointain une fille dont vous vous sentirez d'avance la mère, vous vous rappellerez, ma chère nièce, le voyage que vous faites actuellement et vous concevrez avec quelle tendre sollicitude je m'en occupe. J'ai parcouru la même route, il y a un peu longtemps, car votre père n'était pas encore né, mais je m'en souviens comme si c'était hier, je vous suivrai à Valence, à Vienne et à Lyon, mais le beau jour sera le 15, et puis, le 17 sera encore meilleur, puisque j'espère qu'il sera le commencement de votre bonheur, et assurera par conséquent le mien. Adieu, ma chère nièce, je vous embrasse aussi tendrement que je vous aime.

Louis.

Et ce ne sont pas de vaines paroles qu'adresse le Roi à sa petite-nièce ; le vieux souverain est radieux, la satisfaction et la joie brillent sur son visage, et, depuis vingt ans, le duc de la Châtre raconte qu'il ne l'a pas vu si content et si gai. « Ma goutte va beaucoup mieux, écrit-il au prince de Condé entré déjà dans sa quatre-vingtième année, et nous danserons tous les deux aux noces de la duchesse de Berry. »

Quant au fiancé, il n'a garde non plus d'oublier sa fiancée et lui adresse sans relâche de longues épîtres qui deviennent de plus en plus brûlantes :

26 mai... Vous avez déjà gagné les cœurs de ceux qui n'ont fait que vous entrevoir : votre esprit, vos grâces, votre aimable vivacité auront un bien grand succès sur nos Français, qui vous aiment déjà avant de vous connaître ; ceux qui sont bons, sont bien bons, et les autres le deviendront en vous voyant. Avec quelle impatience je vous attends ! que de plaisir je prendrai à vous rendre heureuse ! Je pense avec chagrin qu'il faut encore attendre trois semaines ; je chasse toutes les semaines dans la forêt de Fontainebleau, à l'endroit où je vous verrai pour la première fois, et mon cœur bat en y passant. Caroline, mon amie, aimable enfant dont le bonheur

doit être mon ouvrage, crois que j'y ferai tout ce qui dépendra de moi ! Mon cœur est bon, je puis le dire, et je mériterai ta confiance. Pardonne, chère amie, si déjà je te tutoie. Mais *le vous* est trop froid. Adieu, ma chère petite femme, je n'ai que le temps de t'embrasser de tout mon cœur, réponds-moi de même !

28 mai... Je crains que la lettre que je vous ai écrite avant-hier, ma bien chère amie, ne vous ait paru bien peu raisonnable, mais tout ce que l'on me mandait m'avait tellement enivré que je ne savais que sentir bien vivement ce que j'ai peut-être exprimé bien mal. Votre aimable lettre est venue achever de me tourner la tête et si vous continuez comme cela, il faudra que l'on m'enferme. Je compte les jours et j'en trouve encore une quantité énorme... Chère compagne de ma vie, vous dites que je vous ai inspiré déjà de tendres sentiments, que vous aimez à voir mon buste, que tout cela est aimable !...

31 mai... J'ai encore reçu aujourd'hui des nouvelles de Marseille ; je sais que vous enchantez tout ce qui vous entoure et tout ce qui peut vous apercevoir..... Je m'occupe de vous chercher des chevaux, et j'espère en trouver qui vous conviennent ; nous avons été voir la corbeille que le Roi vous donne, et j'espère que vous en serez contente ; il y a surtout une robe de bal que je serai charmé de voir à mon aimable petite femme. Mon père rassemble votre bibliothèque, mon frère et sa femme ornent votre chambre, chacun de nous se fait un si doux plaisir de vous être agréable ! Et, qui le désire plus que celui qui vous est déjà uni par les liens les plus sacrés ! *Le vous* me fait toujours de la peine ; avec quel plaisir je dirai *je t'aime,* avec quelles délices j'attendrai la réponse ! J'espère qu'elle sera pareille lorsque vous m'aurez connu ; je suis toujours effrayé de mes trente-huit ans, et je sais qu'à dix-sept ans je trouvais ceux qui approchaient de la quarantaine bien vieux ; je ne me flatte pas de vous inspirer de l'amour, mais bien ce sentiment si tendre, plus fort que l'amitié, cette douce confiance, mais qui doit venir d'elle-même !..... Mais je vois que je ne cesse de bavarder.....

Adieu, bien chère amie, encore quinze grands jours ; j'embrasse, je baise les mains de ma femme comme je l'aime déjà de tout mon cœur.

Charles-Ferdinand.

Le style brûlant de ces lettres n'avait pas déplu à la jeune princesse ; elle avait été touchée par la vivacité des sentiments exprimés, et leur ton de franchise avait su la convaincre. Se départant du style officiel employé jusque-là, voici ce qu'elle répondait à la lettre enflammée du 26 mai, où le prince lui demandait de la tutoyer désormais, donnant libre cours à sa nature franche et expansive :

Je viens de recevoir ta lettre du 26, mon cher ami, c'est déjà un grand rapprochement dont je jouis bien comme des expressions de ta lettre ; j'y réponds de même avec le plus entier abandon et confiance. Oui, mon ami, sois sûr que de mon côté il n'y aura jamais de froideur, mon but est et sera toujours de te prouver ma tendre amitié. J'espère encore recevoir des gages de la tienne avant d'arriver à Fontainebleau. En attendant, je t'embrasse et suis pour la vie

Ta Caroline.

La duchesse de Berry avait été ravie de l'accueil qu'elle avait reçu à Marseille et de l'enthousiasme qu'avait excité sa présence :

On ne peut, écrivait-elle, se faire une idée juste des démonstrations des habitants de Marseille; elles éclatèrent encore plus vivement dimanche passé dans la promenade que je fis sur mer; elle fut très heureuse et je me plus beaucoup à voir la foule des barques qui étaient remplies de monde moins soigneux d'éviter nos canots, qui pouvaient en les touchant les mettre en quarantaine, que de se contenter de les voir de loin. Avant de quitter le lazaret, j'ai pu en visiter toute l'étendue, qui est considérable, les magasins immenses pour y recevoir et soigner les marchandises; c'est un établissement bien utile dont il est bien triste qu'il faille avoir besoin pour éviter un grand fléau à l'humanité. Je continue à me très bien porter, c'est une bonne provision pour le voyage, je vais commencer par celui de Toulon, où l'on me promet de me faire voir beaucoup de choses intéressantes pour les marins. Cette ville met aussi beaucoup d'empressement et fait des préparatifs pour me recevoir.

Par une délicate pensée, en effet, Marie-Caroline a voulu dédommager la ville de la déception qu'elle a éprouvée à se voir préférer Marseille comme port de débarquement, et, malgré la fatigue de ces réceptions sans cesse répétées, le lendemain même de son entrée à Marseille, le 31 mai, dès huit heures du matin, elle monte en voiture et prend la route de Toulon. Ce ne sont partout qu'acclamations frénétiques, des arcs de triomphe sont dressés à l'entrée de la ville, et la population dételle ses chevaux pour traîner sa berline. L'amiral de Missiessy la reçoit à bord du *Royal-Louis* et lui offre sur ce bâtiment, le plus beau de la marine française tant par sa richesse que par son armement, un banquet magnifique, à la suite duquel a lieu un simulacre de combat naval. Le lendemain soir, elle est de retour à Marseille, où un splendide feu d'artifice est tiré en son honneur. La joie de la ville est à son comble et rien durant le séjour de Marie-Caroline n'est venu troubler l'universelle allégresse. Les dames de la halle et du port, pourtant, ont eu la malice de promener par les rues le buste de Sa Majesté après lui avoir mis des lunettes, mais les auteurs de cette plaisanterie criaient si consciencieusement vive le Roi! que Louis XVIII a été le premier à en rire.

Avant de quitter Marseille, qui lui a prodigué tant de marques de dévouement et d'amour, la princesse veut aller prier dans le sanctuaire fameux de Notre-Dame de la Garde. A Naples, au moment de son départ,

une main inconnue lui a remis une enveloppe contenant une image de la Vierge miraculeuse, et la jeune princesse a fait le vœu de s'y rendre en pèlerinage. Elle fait à pied l'ascension de la montagne, au milieu d'une foule empressée et recueillie, et, après avoir prié avec dévotion devant la statue de la Vierge protectrice des marins, elle redescend à Marseille, prend congé des autorités et monte en voiture pour se diriger sur Paris.

Aix est la première étape; on ressuscite pour elle l'antique procession du roi de Rome, où les souvenirs religieux se mêlent aux allégories mythologiques. C'est Moïse qui s'avance, portant les Tables de la Loi, et la reine de Saba qui va rendre visite au roi Salomon. Puis ce sont les apôtres qui succèdent à Vénus, à Cupidon, à Mars et à tout l'Olympe. La Mort avec sa faux termine le cortège. Ces naïves évocations du passé amusent grandement Marie-Caroline. Éprise de tout ce qui touche à l'antiquité, elle s'arrête à Orange pour y visiter le Théâtre Antique et l'arc de Marius. A Montélimar, elle parcourt les ruines romaines et gothiques, et à Vienne le temple d'Auguste et de Livie.

Le 6 juin, elle est à Valence :

Parmi les personnes qui me furent présentées, je reconnus le comte de Regis, que je me rappelai avoir vu à Naples et à Palerme. J'ai su que c'était à lui que je dus l'attention aimable de m'avoir fait trouver dans ma chambre le portrait de la feue reine de Naples, ma grand'mère, fort ressemblant, étant une bonne copie de celui fait par Madame Lebrun. Mademoiselle de Regis était au nombre des jeunes demoiselles qui m'offrirent un bouquet et un compliment. La ville de Valence était tout ornée et illuminée.

Le 8 juin, enfin, elle arrive à trois heures de l'après-midi à Lyon, où, sous un arc de triomphe dressé sur la place de la Charité, elle trouve cent dames et trente jeunes filles qui l'attendent pour la complimenter. Ce sont de nouvelles réceptions et de nouvelles harangues :

Je fis, dit la princesse, une grande toilette pour assister à la messe en musique à l'archevêché, ensuite je me rendis à l'hôtel de ville et je dînai en public vêtue d'une robe riche et charmante qui faisait partie des présents. J'allai à huit heures au théâtre et me couchai tard.

A la fin de la représentation de gala, le plafond de la salle s'entr'ouvre pour une apothéose ; une pluie de lis tombe sur les spectateurs et une colombe vient déposer une couronne sur la tête de la princesse aux accla-

mations mille fois répétées du public en délire. Dans la journée, au moment où la chambre syndicale du commerce vient lui offrir en présent les produits les plus beaux des manufactures, la jeune princesse a une inspiration heureuse et charmante. Elle retire le châle qui couvre ses épaules et le remplace par un de ceux contenus dans la corbeille qu'on vient de lui présenter. Elle met dans ce simple mouvement tant de bonne grâce et de spontanéité, que ce petit incident lui conquiert tous les suffrages.

C'est à Lyon qu'elle reçoit la dernière lettre de Louis XVIII :

Je ne laisserai sûrement pas, ma chère nièce, partir le prince de Castelcicala, ce bon et excellent serviteur de toute notre famille, sans lui donner un mot pour vous. Si le bonheur de vous voir avant aucun de nous n'était pas si bien dû à son tendre et fidèle attachement, je crois que je serais jaloux de lui; je ne veux pas trop m'interroger là-dessus, mais patience, j'aurai mon tour. En attendant, je ne suis pas sans plaisirs; j'ai souvent celui d'avoir de vos nouvelles, d'apprendre vos succès, d'en jouir, les jouissances ont leurs degrés : quand on me dit qu'on trouve votre figure agréable, je dis tant mieux sans trop m'émouvoir; mais quand j'apprends que ceux qui vous approchent de plus près vous trouvent aimable, bonne, affable, c'est alors que je ressens une véritable joie. Les agréments extérieurs passent bien vite, ceux qui tiennent à l'âme, à l'esprit, au caractère, sont durables et ne peuvent qu'aller croissant. Tel sera, je fais plus que l'espérer, votre partage. Adieu, ma chère nièce, je vous embrasse de tout mon cœur.

Louis.

Le 11, elle est à Moulins; sa suite s'est augmentée de Mesdames d'Hautefort et de Béthizy, venues à sa rencontre, et le 14 elle arrive à Nemours, où elle trouve Mesdames de Lauriston et de Gourgues, qui complètent définitivement sa maison. Les ducs de Damas, de Maillé et de La Châtre sont venus aussi au-devant d'elle, et la conduisent à la maison de ville, où elle va passer la nuit. C'est la dernière étape avant Fontainebleau.

A mesure qu'a diminué la distance qui le séparait de sa fiancée et à mesure que se sont écoulés les jours qui l'éloignent du moment de leur réunion, il semble que le duc de Berry ait vu peu à peu grandir son impatience, et ses sentiments devenir plus brûlants :

Ma Caroline, ma tendre amie, lui écrit-il, tu me le permets donc, et, entre nous, *le vous* est banni à jamais; que ta dernière lettre est bonne et que je suis heureux de penser que tu es toute Française à présent! Je sens tout ce que ton bon cœur a dû éprouver en quittant les personnes qui ont soigné ton enfance; au moins l'excellente Madame de la Tour te reste encore quelque temps, ainsi que son aimable fille; dis-lui, je t'en prie, combien je serai heureux de faire connaissance avec elle et de la remercier de l'excellente femme qu'elle m'a formée; tu as besoin

d'indulgence, dis-tu, je ne dois donc pas croire un mot de ce que l'on me mande; tout le monde a des défauts, et qui en a plus que moi? Mais l'âge les a tempérés. Une tendre indulgence est le bonheur du mariage, de là naît la confiance sans laquelle il n'y a pas de bonheur entre les deux époux. Tu me demandes si j'irai à Fontainebleau, en doutes-tu ? Si j'avais été le maître, j'aurais été bien plus loin, mais le Roi veut que la même étiquette s'observe pour nous que pour lui et pour mon père. Adieu, bien chère amie, en attendant cet heureux moment, j'embrasse ma Caroline et suis pour la vie

Ton CHARLES.

12 juin... Je brûle de te voir, ma Caroline, car tu m'entendras plus facilement que tu ne me lis ! Je conçois combien tu dois être fatiguée de tous ces hommages que tu reçois, et quand moi, qui ai plus de vingt ans de plus que toi, je perds quelquefois un peu la tête dans ces voyages-là, je dois croire que ma jeune et vive amie peut bien la perdre. Fais ce que tu pourras pour te contenir et sourire aux longues et ennuyeuses harangues. Je te prie de faire ma paix avec Madame de la Ferronnays; mais il y a si longtemps que je compte sur son amitié, que je crois que, cette fois encore, elle m'excusera... Je n'ai aujourd'hui qu'un instant pour embrasser ma bien chère petite femme comme je l'aime, c'est-à-dire de tout mon cœur.

C'est le 14 juin, de Fontainebleau, qu'il lui écrit pour la dernière fois, et le diapason de son enthousiasme a encore augmenté.

..... Mon cœur bat, et je crois qu'il battra bien plus fort demain lorsque mes lèvres presseront tes jolies joues ; je voudrais bien t'embrasser avant le Roi ; mais il n'y a pas moyen et tu auras un baiser au tabac, et cela tous les jours. Il faut que je te dise aussi que le Roi ne nous permet pas de nous tutoyer devant lui ; je ne sais si on t'a fait un portrait exact de Sa Majesté ; ah ! ah ! ne va pas rire, ma petite femme ! Quand je pense que tu seras aujourd'hui à quatre lieues de moi et que je ne puis pas aller te voir, cela m'enrage ! Que je voudrais être à mardi et pouvoir enfin être seul avec toi ! Ce seront encore trois jours bien fatigants pour toi, et tu dois être excédée de fatigues. Ne tarde pas à me répondre, je t'en prie. A demain, chère amie; en attendant la fin de ce long jour, reçois l'assurance du tendre attachement de

Ton CHARLES.

Rien mieux que cette longue correspondance ne peut nous éclairer sur le caractère et les sentiments des deux époux.

Les dernières lettres, bien différentes, de la correspondance officielle entre les deux fiancés, que l'on connaissait déjà, n'étaient jamais sorties des archives de la famille où elles étaient enfermées. Madame la duchesse de Berry les avait conservées comme un souvenir précieux de cette première et touchante idylle. Durant cette période de cinq mois, on assiste à une transformation lente et continue, le prince disparaît peu à peu pour faire place à l'amoureux, et sa froideur du début se change en une impatience

presque naïve de voir arriver sa fiancée pour lui témoigner sa tendresse. Ce soldat, dont la rude jeunesse s'est écoulée dans les camps, devient presque sentimental, ou plutôt « sensible », pour employer l'expression de l'époque, tout en s'exprimant avec tant de rondeur et un tel accent de vérité qu'il convainc tout de suite celle à qui il s'adresse. Aussi, loin d'être effrayée par son exubérance et sa familiarité, elle se sent immédiatement attirée par cette nature franche et droite; ce tutoiement même, qui semble si bizarre et si prématuré, et que le prince emploie tout à coup d'une façon si brusque, ne la rebute pas. C'est avec la même franchise et la même simplicité qu'elle accueille ses aveux et lui avoue sans embarras le doux émoi qu'ils lui causent.

Près de cette jeune femme qu'il ne connaît pas encore, il est déjà en confiance, à tel point qu'il n'hésite pas à plaisanter, un peu lourdement peut-être, la majesté royale elle-même. Après ses longues pérégrinations à travers l'Europe, on sent clairement son désir d'une vie tranquille, son idéal d'un bonheur presque bourgeois! Assurément, ces bonnes résolutions ne seront pas de longue durée, et la fougue de son caractère lui fera rechercher d'autres distractions en dehors de son ménage; mais à l'instant où il écrit, sa bonne foi est complète et ses promesses sont sincères; il est amoureux, sans l'avoir vue, de celle qui va être sa femme!

Dans ces curieuses épîtres, l'écriture du duc de Berry est hâtive et irrégulière; sa pensée, on le voit, va, la plupart du temps, plus vite que sa plume, et il ne songe pas davantage, en écrivant, à peser ses mots, qu'il ne pense généralement dans ses entretiens à mesurer ses paroles. Son caractère, par beaucoup de points, se rapproche de celui de Marie-Caroline, chez laquelle l'instinct joue un plus grand rôle que la réflexion, et dont l'esprit vif et prime-sautier est guidé par un cœur ouvert à tous les sentiments généreux. Aussi abandonne-t-elle avec lui la timide réserve que l'on sent dans ses lettres à la Famille royale, lettres qui semblent écrites par une écolière qui s'applique à soigner son écriture et son style.

Détail touchant qui montre le côté naïf et enfantin de son caractère : pour écrire au duc de Berry, elle a un papier spécial, bordé de rose

tendre et entouré d'une guirlande de feuilles de chêne et de laurier. Des vignettes ornent les angles avec des légendes appropriées : « Je blesse, mais j'attache », lit-on sous un groupe d'Amours qui transpercent deux cœurs avec une même flèche. « Nous chantons les accords des cœurs », dit la légende d'un second groupe portant des instruments de musique. Un autre motif nous montre des enfants couchés sur un lit de roses avec la devise : « Ne faites qu'effleurer et craignez d'effeuiller. » Dans la dernière allégorie, des Amours enlacés inscrivent sur des tablettes le mot : « Pax », tandis qu'un autre soutient près d'eux une corne d'abondance autour de laquelle s'enroule une banderole : « Gardons la paix, l'abondance la suit. »

Ce n'est pas sans appréhension que la princesse voit approcher le moment où elle va être réunie à sa nouvelle famille, sa modestie naturelle lui fait craindre qu'on ne l'ait trop vantée et que sa vue ne cause une désillusion à son époux. « Le cœur me bat rien que d'y penser seulement, écrivait-elle au duc de Berry, en parlant à l'avance de l'entrevue de Fontainebleau, faites toute provision d'indulgence; personne n'en a plus besoin que celle qui se dit pour la vie votre fidèle et tendre épouse. »

Les craintes de la jeune fille ne devaient pas se réaliser, et le duc de Berry, peu séduit par le premier portrait dont M. de Blacas lui avait fait l'envoi et dont la peinture, on le sait, était détestable, s'était tranquillisé quelque peu en en recevant un second qui lui sembla plus flatteur; mais le prince restait malgré tout fort perplexe sur la beauté de sa fiancée. Sa première entrevue avec Marie-Caroline allait dissiper toutes ses inquiétudes : « Elle est bien mieux que tous ses portraits ! s'écria-t-il en la voyant paraître, et je sens combien je l'aimerai ! »

C'est le 23 mars 1816 que le mariage du duc de Berry avait été officiellement connu à Paris, qui avait accueilli cette nouvelle avec une explosion de joie ainsi que la France tout entière. Le duc de Richelieu, ministre des Affaires étrangères, l'avait annoncé lui-même à la Chambre des députés. « Après tant d'années de troubles et de malheurs, la France, rendue à son ancienne destinée, à ses mœurs, à la famille de ses rois, demandait à assurer

pour l'avenir le bonheur dont elle commence à jouir; c'est à ce vœu, à ce grand intérêt de ses peuples, que la sagesse et la bonté du Roi viennent de pourvoir en arrêtant le plan du dernier établissement qui restait à former au sein de sa famille : S. A. R. Mgr le duc de Berry doit incessamment unir son sort à celui de la princesse Marie-Caroline des Deux-Siciles, comme lui issue de Louis XIV, et en même temps arrière-petite-fille de cette Marie-Thérèse qui fut illustre parmi les femmes et grande parmi les grands rois ! Une telle union, formée sous d'heureux auspices, vous le jugerez comme moi, Messieurs, nous permet de nous livrer, pour le présent et pour l'avenir, aux plus flatteuses espérances... » Puis il demandait à la Chambre de bien vouloir régler le chiffre de la dotation qui allait être attribuée au prince pour lui servir d'apanage et déterminer la somme qui serait affectée aux dépenses extraordinaires du mariage. Une dotation annuelle de un million avait été demandée par le ministère avec cette condition que, sur la demande même de la Famille royale, elle serait réduite de moitié pendant cinq années, en raison du malheur des temps. Une somme de un million, en outre, était proposée pour subvenir aux frais nécessaires. Jalouse de témoigner sa satisfaction de l'union projetée, la Chambre repoussait comme insuffisant le projet de la commission et s'empressait de porter à un million, dès la première année, la dotation du duc de Berry, et d'élever à 1,500,000 francs la somme proposée pour les dépenses du mariage.

Le Roi alors acceptait, mais ne voulant pas être en reste de générosité, annonçait aussitôt que, « résolu à maintenir la première économie et à écarter même dans l'événement heureux qui allait consoler la France, tout faste inutile, toute ostentation », il allait attribuer le supplément de crédit voté par la Chambre au soulagement immédiat des départements les plus éprouvés par les deux invasions.

« Bénissons Dieu, Messieurs, disait le duc de Richelieu en terminant le discours où il faisait part à la Chambre de ce généreux abandon, et remercions la Providence qui nous a rendu de tels princes ! »

Quelques jours plus tard, on publiait les bans en l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, paroisse des rois de France ; le libellé en avait été soigneu-

sement réglé par le marquis de Dreux-Brézé, grand maître des cérémonies de France :

PUBLICATION DU BAN

Il y a promesse de mariage entre très haut et très puissant prince Charles-Ferdinand d'Artois, duc de Berry, fils de France, fils de très haut et très puissant prince Charles-Philippe de France, comte d'Artois, Monsieur, frère du Roi, et de feue très haute et très puissante princesse, Madame, comtesse d'Artois, son épouse, d'une part ;

Et très haute et très puissante princesse Marie-Caroline, princesse des Deux-Siciles, fille de très haut et très puissant prince François-Joseph-Xavier, prince héréditaire des Deux-Siciles, et de feue très haute et très puissante princesse Marie-Clémentine d'Autriche, son épouse, d'autre part.

Pour copie conforme à l'original, approuvé et signé par Sa Majesté, resté en nos mains,

Le marquis DE DREUX-BRÉZÉ.

En même temps, les curieux se portent en foule à l'Hôtel des Menus pour admirer la corbeille de noce de la jeune princesse. Elle se compose d'une sorte d'urne reposant sur un socle de marbre blanc. Une draperie de velours rouge la recouvre, toute brodée de lis et d'épis d'or, avec les armoiries des deux maisons. Le vase supporte un massif de gazon d'où s'élance un lis colossal dont les feuilles sont d'or et les fleurs d'argent. C'est la corbeille proprement dite. On ne se lasse pas d'admirer les robes faites de tissus si légers qu'ils semblent presque impalpables, malgré la richesse des garnitures. Les unes sont brodées d'argent, les autres pailletées d'acier, quelques-unes rehaussées de perles fines. La robe de noce est en tulle blanc, entièrement couverte de broderies d'argent parsemées de brillants, et le manteau, en velours blanc frisé, est agrémenté des mêmes ornements. Plus loin, exposés sur des consoles, on se montre « le Sultan » et le sac destiné au livre d'église de Marie-Caroline. Tout le monde est d'accord pour déclarer que le goût le plus exquis a présidé à tous les arrangements et a guidé le choix et l'exécution de chacune des pièces. On se nomme les couturières et les marchandes de modes ou de frivolités qui viennent de confectionner ces merveilles. Ce sont Mesdames Germon et Huchez, les fameuses couturières de la rue Sainte-Anne ; c'est Fazy, qui s'intitule fournisseur du Roi et de la Cour, et enfin Madame Guenin, la marchande de modes la plus en vogue. Dans tout ce qui touche aux pré-

ENTREVUE DE LOUIS XVIII ET DE MARIE-CAROLINE-FERDINANDE-LOUISE
PRINCESSE DES DEUX-SICILES, A LA CROIX DE SAINT-HERIEM
FORÊT DE FONTAINEBLEAU

En août 1816

Tableau peint par H. Lecomte

Gravé par [illegible]

paratifs du mariage, Louis XVIII déploie un tact et une générosité qui lui attirent de toutes parts des bénédictions et des éloges. Un feu d'artifice magnifique devait être offert par la ville de Paris aux jeunes époux, le soir de leur mariage; mais, sur le désir du Roi d'en voir consacrer le prix à des œuvres plus durables, on décide que cette somme sera employée à doter quinze orphelines qui seront mariées le même jour que le duc et la duchesse de Berry. Et, toujours désireux de produire l'apaisement, le Roi spécifie que douze seulement des jeunes orphelines seront laissées au choix des curés de chacune des paroisses, trois autres seront présentées par le préfet sur la désignation des consistoires.

Le 16 juin, toute la Famille royale est réunie à Fontainebleau, où, la veille, il y a eu grand couvert dans la salle du Primatice; de son côté, la future duchesse de Berry vient de quitter Nemours, où a eu lieu la dernière couchée. Après avoir entendu la messe et fait ses dévotions, elle est montée en voiture avec la duchesse de Reggio et Madame de la Ferronnays, et s'est mise en route. Elle a fait une éblouissante toilette; vêtue de blanc, coiffée de roses, avec un diadème de perles fines et de brillants. Elle pénètre dans la forêt de Fontainebleau, qui rappelle tant de souvenirs et où Louis XV, en 1725, s'est rendu à la rencontre de Marie Leczinska. C'est à la Croix de Saint-Hérem, au lieu même où va se trouver tout à l'heure la Famille royale, que, douze années auparavant, Napoléon est allé recevoir le Pape. Le carrefour est situé en pleine forêt, à une heure de Fontainebleau. Sur cette vaste esplanade de verdure, deux tentes superbes ont été dressées; l'une est destinée à la princesse et à sa suite; l'autre est meublée d'un fauteuil bleu fleurdelisé d'or pour le Roi et de douze pliants pour la Famille royale. Dès le matin, tous les chemins et tous les sentiers de la forêt se sont remplis de monde, et à midi, les troupes de la Maison du Roi se rangent pour faire la haie tout autour de la clairière. Les dispositions ont été prises de telle sorte que les deux cortèges débouchent en même temps dans le rond-point, comme le veut l'étiquette, et, pour arriver à ce résultat, des signaux ont été établis sur les routes pour faire accélérer ou ralentir la marche des voitures.

En apercevant Louis XVIII, la princesse descend de sa berline, et, sans s'inquiéter des formalités de l'étiquette qui veut qu'elle s'arrête au milieu du tapis séparant les deux tentes, elle devance le Roi, qui marche à sa rencontre, et, se laissant aller à la vivacité de sa nature, elle se jette à ses pieds pour lui baiser la main. Le Roi la relève avec bonté, et, la pressant sur son cœur, il l'embrasse à plusieurs reprises. « Madame, lui dit-il en lui présentant les membres de la Famille royale, voici d'abord votre mari, moi je suis votre père; voilà votre frère et voilà notre ange », ajoute-t-il en lui montrant la duchesse d'Angoulême. Puis s'adressant au duc de Berry : « Mon neveu, voici la princesse qui vous est destinée; elle est charmante, c'est ma fille que je vous donne, car je l'aime déjà comme un père; efforcez-vous de la rendre heureuse. » Marie-Caroline se jette au cou de la fille de Louis XVI, et c'est presque les larmes aux yeux qu'elle embrasse cette princesse dont la vie n'a été qu'un long martyre; puis elle se tourne vers Monsieur, qui lui tend les bras en souriant. Les présentations officielles des deux cortèges durent un quart d'heure à peine, et le temps est si radieux que personne ne pénètre sous les deux tentes. Les tambours battent aux champs pendant qu'on échange des compliments et que l'ambassadeur remet à Louis XVIII les lettres du roi des Deux-Siciles. A ce moment, le coup d'œil qu'offre cette réunion incomparable est réellement merveilleux : les toilettes de cour des femmes, les brillants uniformes des princes et de leur suite, tout cela, encadré par les magnifiques troupes de la Maison du Roi sous les majestueux ombrages des vieux chênes de la Croix Saint-Hérem, forme un tableau inoubliable. Enfin le Roi offre la main droite à la jeune princesse, tandis que le duc de Berry lui présente la main gauche, pour la conduire au carrosse royal, qui est tout en glaces et dont les dimensions sont telles qu'il peut contenir la Famille tout entière. Louis XVIII y prend place sur la banquette du fond avec la duchesse d'Angoulême, Monsieur s'assied sur la deuxième avec la nouvelle duchesse de Berry, et les ducs d'Angoulême et de Berry occupent la troisième. C'est avec une satisfaction marquée que ce dernier regarde sa fiancée, il semble rayonnant de joie et de bonheur. Quant au Roi, il ne

songe pas non plus à dissimuler ses sentiments. « Il est tout à fait amoureux de vous, écrivait, quelques jours auparavant, le duc de Berry à Marie-Caroline, je crois que vous le rajeunissez. » Et il est manifeste que la joie qu'il ressent est peinte sur son visage.

Toute la Famille royale est conquise, et Marie-Caroline a produit l'impression la plus sympathique. Écoutons ce que nous en dit un témoin oculaire, le lieutenant général vicomte de Reiset, commandant des gardes du corps, qui fait partie du cortège : « Il est certain que la princesse n'est point régulièrement jolie, mais l'éclat de son teint, ses yeux bleus et ses cheveux blonds lui prêtent un grand charme ; elle est mince et bien faite dans sa petite taille, quoiqu'elle manque un peu de gorge, et elle aurait des traits charmants si sa bouche un peu en avant et dont les lèvres sont trop grosses, ne venait légèrement déparer le reste du visage. Il m'a semblé, en outre, qu'elle la tenait presque constamment ouverte ; mais ses lèvres sont si roses et ses dents sont si blanches, qu'on ne songe point à s'en plaindre. Cette éclatante fraîcheur est ce qui frappe le plus dans sa personne, et son air d'extrême jeunesse est son plus grand charme ; elle a dix-sept ans et c'est à peine si, en la voyant, on lui en donnerait quinze. Ses pieds m'ont semblé fort petits et ses mains sont d'une forme parfaite; enfin, si elle manque de majesté, elle a assurément la grâce et la gentillesse. De plus, la plus grande douceur se lit sur son intéressante physionomie, et malgré une timidité bien naturelle à son âge, elle a témoigné pour tous de la plus grande affabilité. Tout le monde a remarqué sur le parcours avec quelle simplicité et quelle bonté elle répandait des aumônes et accueillait les placets. J'ai entendu répéter de plusieurs côtés qu'elle avait un trait à l'œil droit qui la faisait loucher ; je l'ai vue longtemps de très près et j'avoue que je n'ai rien observé de ce genre ; elle a un regard des plus agréables et parfaitement droit. On ne sait vraiment quelle invention faire ! »

On pénètre au château par la cour du Cheval-Blanc ; le perron de l'escalier du fer à cheval disparaît sous un portique entièrement composé de

fleurs qui forment d'ingénieuses et louangeuses inscriptions. Le soir il y a grand couvert dans la Salle des Fêtes, et le public est admis à défiler devant la table royale; l'affluence est immense et l'on ne se lasse pas de contempler la duchesse de Berry qui, placée à la gauche de Louis XVIII, se trouve, de l'autre côté, voisine de son époux. Pendant tout le temps que dure le repas, la musique ne cesse de faire entendre les airs de *Vive Henri IV* et *Charmante Gabrielle*. Le soir, il y a une partie de « loto dauphin » à laquelle prennent part tous les princes et les personnes invitées, sous la direction du Roi, fort sévère pour la moindre distraction.

Mais chacun est fatigué et la soirée se termine de bonne heure. Avant de se retirer, le Roi se montre à l'une des fenêtres donnant sur la cour ovale, qui est remplie de monde. Il appelle alors Madame la duchesse de Berry, et la prenant par la main, il la présente à la foule qui l'acclame tandis qu'elle salue avec grâce et gentillesse. Le duc de Berry prend congé et se retire, car il ne doit pas coucher sous le même toit que sa fiancée tant que n'aura pas eu lieu la cérémonie de Notre-Dame, mais au dehors la fête se prolonge dans les rues de la ville, dont chaque maison est illuminée, et les danses et les réjouissances se continuent jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Le lendemain 16 juin, doit avoir lieu l'entrée solennelle dans la capitale. Dans la nuit, une forte pluie s'est mise à tomber, et le jour s'est levé gris et maussade. Habituée au soleil de la Sicile, la jeune princesse regarde avec tristesse les nuages qui couvrent l'horizon. Le mauvais temps serait un désastre, car d'immenses préparatifs ont été faits pour la recevoir ; aussi est-ce une grande joie lorsque le ciel s'éclaircit au moment où Marie-Caroline se met en voiture. C'est une double cérémonie, en effet, qui va se célébrer, car le 16 juin est le jour de la Fête-Dieu, et des reposoirs magnifiques ont été construits dans tous les quartiers. Partout on voit les emblèmes religieux unis aux attributs de la royauté, et les décorations de la procession qui a eu lieu le matin vont embellir l'entrée de la nouvelle duchesse. Plus de vingt arcs de triomphe ont été élevés sur le parcours de Fontainebleau à Paris. Le faubourg Saint-Antoine, par où la duchesse de Berry

doit faire son entrée, s'est surtout surpassé ; tous les employés se sont cotisés à vingt sous par tête pour la décoration des rues et des façades, et, dans un accès d'enthousiasme, ils ont demandé que le nom du faubourg Saint-Antoine soit changé en celui de Faubourg-Royal. Cependant, le canon de Vincennes a annoncé, à quatre heures, aux Parisiens, l'approche de Sa Majesté Très Chrétienne, et, une demi-heure plus tard, le cortège arrive à la barrière du Trône. Le Roi descend de sa berline de voyage et monte dans une calèche de gala. La duchesse d'Angoulême se place à sa gauche, et le duc et la duchesse de Berry s'asseyent sur la banquette du devant. Monsieur et le duc d'Angoulême montent à cheval et se placent aux portières. Les Cent-Suisses et la Garde royale entourent la voiture, suivis par les hussards de Berry, de nombreux détachements de grenadiers, de dragons, de chasseurs et de gendarmes. Le duc de Reggio a pris la tête du cortège, suivi des Gardes du corps. Sur la place du Trône a lieu la première halte. C'est M. de Chabrol, le préfet de la Seine, qui souhaite la bienvenue aux nouveaux époux, tandis qu'une députation de jeunes filles, vêtues de blanc, vient leur offrir des fleurs en chantant une cantate. Le cortège s'avance lentement entre une double haie formée par les troupes de ligne et de la garde nationale, suivant le faubourg Saint-Antoine et les boulevards. Les maisons sont reliées par des chaînes de verdure auxquelles sont suspendues des couronnes tressées de lis ou des cœurs enlacés formés par des roses, et au milieu des fleurs, des draperies et des verdures, des banderoles et des étendards sont chargés de devises symboliques. Au-dessus de la porte de leur hospice, les Enfants-trouvés ont placé un immense cartouche portant pour inscription : « Nous ne sommes plus orphelins. » Sur le boulevard du Temple, devant le café d'Apollon, une corde a été tendue à une grande hauteur au-dessus de la chaussée; vêtu en guerrier antique, c'est sur ce frêle appui que s'élance Saqui cadet, au moment où paraît le cortège, pour faire pleuvoir sur le carrosse une abondante moisson de lis et d'autres fleurs. Plus loin, ce sont des colombes qui s'envolent ou c'est une couronne qui descend d'elle-même sur la tête de la jeune princesse ; des orchestres, placés aux carrefours sur de hautes estrades, jouent des airs

royalistes; sur le boulevard Montmartre, le physicien Robertson fait entendre sa fameuse trompette mécanique sur le passage du cortège, qui fait halte un instant pour l'écouter, et jusqu'à l'arrivée aux Tuileries on voit se succéder les surprises et les attractions les plus ingénieuses. On entre au Château par le Carrousel, après une courte station devant l'église Saint-Roch, dont le curé vient présenter au jeune couple l'encens et l'eau bénite. Il est six heures et demie du soir. La Famille royale se montre au peuple qui se presse dans le jardin, sous les fenêtres du Château, et elle est accueillie par des acclamations unanimes; la ville s'illumine, et pendant toute la nuit, les chants et les cris de « Vive la duchesse de Berry! » ne cessent de retentir. La jeune princesse se retire, éblouie et charmée, dans les appartements qu'on lui a préparés au Pavillon de Marsan. Le duc de Berry prend congé de sa fiancée et se rend à l'Élysée, où demain il rentrera avec elle.

Le lundi 17 juin est le jour fixé pour la cérémonie du mariage; le temps est radieux et Paris tout entier est en fête. Dès huit heures toutes les troupes sont en mouvement pour aller occuper leurs places respectives, et à onze heures et demie précises, un coup de canon annonce que le cortège vient de quitter les Tuileries. A dix heures et demie, le duc de Berry s'était rendu, avec le comte Dambray, chancelier de France, dans le grand cabinet du Roi pour la lecture des actes civils; il était accompagné des quatre témoins : le duc de Bellune, le comte de Barthélemy, M. de Sèze et M. Bellart. Tous les grands officiers de la Couronne, les princes et aussi l'ambassadeur de Naples, s'y trouvaient réunis. Le duc et la duchesse d'Orléans et le duc de Bourbon, tous trois encore en Angleterre, manquaient seuls à la réunion.

Maintenant, le moment de la cérémonie religieuse est arrivé, l'église de Notre-Dame a reçu pour la circonstance une décoration magnifique. Devant le parvis de la vieille basilique s'élève un portique de seize colonnes supportant une tribune où s'installe un orchestre. La grande nef est tendue de velours bleu fleurdelisé d'or, et des blasons suspendus aux piliers portent les armoiries des bonnes villes de France. Dans le chœur, quatorze écussons de taille colossale retracent les circonstances les plus importantes du

CÉRÉMONIE DU MARIAGE A NOTRE-DAME DE PARIS
DU DUC DE BERRY ET DE MARIE-CAROLINE-FERDINANDE-LOUISE
PRINCESSE DES DEUX-SICILES

17 juin 1816

Tableau peint par Renoux

règne de Louis XVIII. Au-dessus ont été placés les portraits des patrons des deux époux et aussi ceux de saint Louis et de Louis XIV, que séparent six anges de bronze sur des socles de marbre blanc. L'église étincelle de lumières, de cristaux et de dorures; les candélabres et les lampadaires émergent de massifs de fleurs et de verdure, et des tapis de la Savonnerie recouvrent entièrement les dalles.

A midi retentit une nouvelle salve; c'est le Roi qui vient d'arriver sur la place du Parvis, après avoir suivi les quais en sortant par le Carrousel. Le cortège compte trente-six carrosses attelés de huit chevaux, vingt-quatre sortent des écuries du Roi et douze de celles de Monsieur. Dans le premier, que précèdent les hérauts d'armes et qu'escortent les Cent-Suisses, Louis XVIII a pris place avec Madame la duchesse de Berry. Le duc de Tarente et le duc de Mouchy escortent aux portières. Le Roi met pied à terre ; il est reçu à l'entrée de la cathédrale par le clergé, sorti processionnellement du chœur toutes cloches sonnantes, puis par le vicaire général, M. Galabert, qui vient à son tour le complimenter.

Le duc de Berry entre le premier, donnant la main à Marie-Caroline et la conduit jusqu'au bas des marches de l'autel. Il est suivi par le Roi, qui s'avance sous son dais porté par quatre chanoines. Il traverse ainsi toute la nef, bordée dans toute sa longueur d'un double rang de Cent-Suisses dans leur grand costume à la Henri IV; Madame la duchesse d'Angoulême vient à la suite avec son mari, puis le comte d'Artois, le prince de Condé, la duchesse de Bourbon et la duchesse douairière d'Orléans. Malgré la sainteté du lieu, des acclamations enthousiastes s'élèvent de toute part. Le coup d'œil est merveilleux. Louis XVIII, qui ne porte d'ordinaire qu'un simple frac uni, a revêtu, pour la circonstance, un habit bleu de roi à broderie d'or rehaussée de perles ; le Régent brille à son chapeau et le Sancy est enchâssé au pommeau de son épée.

Le duc de Berry porte un costume à la Henri IV avec manteau de satin blanc brodé d'or, bas roulés et chapeau à plumes blanches. Sur le pourpoint de drap d'or se détachent le cordon bleu du Saint-Esprit avec les ordres français, et sur sa fraise, le ruban rouge de la Toison d'or. Monsieur

a l'uniforme brodé d'argent de colonel général des gardes nationales. Le duc d'Angoulême est en grand amiral de France, le prince de Condé en colonel général de l'infanterie dans un uniforme blanc et or.

La duchesse d'Angoulême est vêtue de blanc, coiffée en diamants et en plumes, mais sa toilette, fort riche pourtant, pâlit à côté de celle de sa belle-sœur, qui s'avance légère et souriante, éblouissante dans sa robe de satin blanc recouverte de tulle entièrement brodé de lames d'argent. Les plus beaux joyaux de la Couronne scintillent dans ses cheveux au milieu des fleurs de sa coiffure et couvrent sa robe et son corsage d'une cuirasse étincelante. Les toilettes brillantes des femmes, qui portent à leurs coiffures les barbes exigées par l'étiquette, les broderies des uniformes, l'éclat des décorations et des ordres, tout cela resplendit sous le feu des bougies innombrables qui garnissent les lustres et les lampadaires ; sur six rangs de gradins qui remplissent les tribunes, pas une place ne reste vide ; c'est un décor unique et splendide.

Le Roi et les princes ont pris place aux prie-Dieu, qui leur sont réservés, et le grand aumônier de France commence son allocution ; il souhaite à la mariée l'amabilité de Rachel, jointe à la prudence de Rebecca, avec la douceur d'Esther unie à la fidélité de Sarah ; puis le Roi baise la patène, tandis que le célébrant bénit treize pièces d'or enchâssées dans un cierge de cire. Leur nombre et leur valeur sont prescrits par les anciens usages, qu'on a scrupuleusement respectés. C'est ainsi que se sont mariés tous les princes et les souverains depuis plus d'un siècle. Enfin, Mgr de Latil, évêque d'Amyclée, et l'abbé de Bombelles soutiennent au-dessus de la tête des mariés le poêle de brocart d'argent. Tandis que le grand aumônier donne la bénédiction nuptiale, les époux échangent leurs anneaux ; la messe est dite par M. de Villeneuve, aumônier ordinaire du Roi, et, pendant toute la durée de l'office, la musique de la Chapelle, dirigée par Plantade, se fait entendre. Un motet à grand chœur, composé par le chevalier Lesueur, est exécuté après l'évangile. La cérémonie va prendre fin ; on procède à la signature de l'acte de mariage, puis les douze orphelines dotées par le Roi lui sont amenées avec leurs époux. « Soyez heu-

MARIAGE DU DUC DE BERRY AVEC MARIE-CAROLINE-FERDINANDE LOUISE
PRINCESSE DES DEUX SICILES, A L'ÉGLISE MÉTROPOLITAINE DE PARIS

17 JUIN 1816

Aquarelle de Dugourc

Garde-Meuble national

reux, mes amis », leur dit-il avec bonté. « Priez pour moi et ne m'oubliez jamais », leur répond à son tour la duchesse de Berry en recevant la couronne de fleurs d'oranger qu'elles viennent de lui offrir. Il est trois heures et demie ; des salves d'artillerie se font entendre, les cloches sonnent à toute volée, les acclamations retentissent, et le cortège rentre aux Tuileries dans le même ordre que le matin.

A la même heure a lieu, dans les Champs-Élysées et le jardin des Tuileries, une fête populaire. Dans le carré du Jeu de paume on a réuni des attractions de toutes sortes : spectacles, danses de cordes, parades, concerts d'harmonie, orchestres de chants et de danses, avec distribution gratuite de vins et de comestibles. Depuis la place Louis XV jusqu'au rond-point, des fontaines de vin et des buffets de victuailles sont placés des deux côtés de l'avenue. Dès trois heures, les fontaines de vin sont ouvertes pour couler sans interruption jusqu'au soir.

En rentrant au Château, le Roi, accompagné de la Famille royale, se montre au balcon de la galerie vitrée, où il est acclamé par une foule immense. Le soir, il y a, à sept heures, jeu du Roi dans la Galerie de Diane ; trente tables ont été dressées, autour desquelles se pressent plus de cinq cents personnes. Le Roi invite successivement plusieurs dames à jouer avec lui, et avec les duchesses d'Angoulême et de Berry. La réception dure deux heures ; à neuf heures, le Roi et les princes se montrent encore un instant au balcon, puis se rendent au grand couvert qui a lieu dans la salle de spectacle. Celle-ci vient d'être décorée complètement à la mode du jour, et un parquet qui se démonte à volonté a été pratiqué au niveau des premières loges, ce qui permet de l'employer à divers usages. La Famille royale seule prend part au grand couvert, les princes du sang n'y sont point admis. Le prince de Condé en qualité de grand maître de la Maison du Roi doit y présider, mais il s'est fait excuser en raison de son grand âge ; le duc de Bourbon, qui a la survivance de sa charge, est en Angleterre ; c'est donc le prince de Talleyrand, grand chambellan, qui le remplace. Le comte de Cossé-Brissac, premier maître d'hôtel, conduit en cérémonie le Roi à son fauteuil, et les duchesses prennent place sur

leurs tabourets tandis que les gentilshommes de la chambre et les dames des princesses, en grand habit, se rangent debout des deux côtés de la table. Le duc d'Escars, grand échanson, annonce à haute voix quand le Roi demande à boire, et le plus petit détail du service est soumis aux lois de l'étiquette la plus rigoureuse. Une estrade est pratiquée le long de la Galerie de Diane, qui permet au public de jouir du brillant coup d'œil que présente la table royale couverte d'orfèvrerie magnifique. Les personnes non présentées y sont admises, comme à Versailles autrefois, « pourvu qu'elles aient une tenue propre et décente », mais il est défendu de s'arrêter et l'on doit circuler sans interruption. Un nombre incalculable de curieux défilent ainsi derrière la balustrade, durant toute la durée du repas.

Des chants et des cantates, composés pour la circonstance, alternent avec des morceaux joués par la musique du Roi. Le grand couvert terminé, le Roi reçoit les ambassadeurs, qui viennent le complimenter; malgré la fatigue excessive qu'il doit éprouver, chacun remarque à quel point sa physionomie exprime la satisfaction et le contentement. On se répète en souriant qu'il a l'air du marié et il répond, avec à-propos, à l'un des ambassadeurs qui vient lui adresser les félicitations de son souverain : « Le duc de Berry est amoureux de la princesse, mais il n'est pas le seul, et nous sommes tous ses rivaux. »

Il est dix heures et demie ; le Roi demande une calèche pour aller admirer les illuminations du château des Tuileries, qui apparaît ruisselant de feux de toutes parts, se dessinant sur le ciel en cordons lumineux, tandis que dans le jardin on voit resplendir une haute architecture étincelante figurant un temple magnifique dédié à l'Hymen. Des milliers de lampions relient l'un à l'autre des pilastres multicolores qui forment une avenue éblouissante terminée par un palais symbolique décoré du chiffre du duc et de la duchesse de Berry. Des feux de Bengale, brillant sous les arbres et dans les bosquets, achèvent de donner à la fête un aspect féerique.

Cependant Louis XVIII, après une courte promenade, se dirige vers l'Élysée, dont le duc et la duchesse de Berry viennent de prendre le

PLAQUE DE PORCELAINE DE LA MANUFACTURE DE SÈVRES

Aux armoiries accolées de Berry de France à la bordure engreslée de gueules

et de Bourbon-Sicile

A M. le duc Dela Gra[illegible]

chemin ; il tient à se conformer scrupuleusement à l'étiquette observée lors de son mariage et de celui de Marie-Antoinette ; une dernière cérémonie reste donc à accomplir.

Les jeunes époux pénètrent dans leur chambre pour le coucher public et prennent place sur le lit qu'on vient de bénir avec le cérémonial d'usage, puis les rideaux sont ouverts, et, suivi par les princes et leur maison qui défilent tour à tour en saluant les mariés, le Roi se retire en leur souhaitant publiquement le bonsoir.

Après le banquet royal, qui eut lieu à neuf heures, dit seulement dans son journal la nouvelle duchesse de Berry, je me retirai chez moi, suivie et accompagnée par ma belle-sœur, la duchesse d'Angoulême, qui ne cessa d'avoir pour moi les bontés et les sentiments d'une mère.

LE LIBÉRAL

CHEVAL FAVORI DE LA DUCHESSE DE BERRY, PRÉSENTÉ PAR PILARDEAU, PIQUEUR, EN GRANDE LIVRÉE DE LA MAISON

Tableau peint par Louis Chery

[illegible]

II

LES ANNÉES DE BONHEUR

L'ÉLYSÉE-BOURBON

L'Élysée-Bourbon où le duc et la duchesse de Berry allaient établir leur résidence, était construit depuis moins d'un siècle et avait pourtant passé déjà par bien des mains différentes ; de nombreux hôtes s'étaient abrités sous son toit, avaient respiré sous ses ombrages, et sa destination elle-même avait changé maintes fois.

Œuvre de l'architecte Molet, il avait été bâti à grands frais, en 1718, pour Henri de la Tour-d'Auvergne, comte d'Évreux, troisième fils du duc

de Bouillon et époux de la fille du banquier Crozat. Saint-Simon nous a dépeint dans ses mémoires les splendeurs de la fête d'inauguration. Mais le comte d'Évreux n'avait jamais su compter, et les sommes immenses gagnées par son beau-père dans la banque de Law fondirent entre ses doigts. A sa mort, l'hôtel d'Évreux fut vendu, et Louis XV l'acheta pour Madame de Pompadour.

Le premier étage était alors à peine terminé. La nouvelle propriétaire aimait trop à bâtir pour ne pas y faire quelques remaniements, et, quoique sa présence y fût rare, elle se plut à l'embellir. En mourant, elle souhaita que cette belle demeure retournât à celui-là même dont elle la tenait : le marquis de Marigny; son frère ne fit qu'y passer, et le Roi de nouveau en devint propriétaire. L'abbé Terray, puis le financier Beaujon en devinrent successivement acquéreurs lorsque l'hôtel fut remis en vente en 1773; les fêtes qu'y donna le fastueux fermier général sont restées célèbres.

Il appartenait depuis 1780 à la duchesse de Bourbon, qui l'avait baptisé « Élysée-Bourbon », quand la Révolution le confisqua comme bien d'émigré. Un entrepreneur en fit alors une sorte de restaurant et de lieu de divertissements divers, sous le nom de « Hameau de Chantilly ».

Lorsque commença sa prestigieuse fortune, Murat l'acheta comme bien national et y habita jusqu'à son départ pour Naples, en 1808, où il le céda ainsi que ses autres biens de France, à Napoléon. Ce dernier affectionnait beaucoup ce palais élégant et commode; il y habita à diverses reprises.

L'impératrice Joséphine y séjourna après son divorce, jusqu'au jour où la jalousie de la nouvelle impératrice l'en éloigna.

Ce fut à l'Élysée encore que Napoléon passa une partie des Cent-Jours, et ce fut de là qu'il partit pour Sainte-Hélène. Enfin, en 1814, il servit de résidence à l'empereur Alexandre, qui s'y trouvait tout près de l'hôtel de Madame de Krudner. Napoléon avait fait restaurer le pavillon situé à l'extrémité, du côté de la rue de l'Élysée. Ce pavillon, œuvre de Beaujon, se terminait par une sorte de rotonde surmontée d'une coupole; il y fit installer un boudoir pour Marie-Louise, et, plus tard, un appartement au deuxième étage fut approprié pour le roi de Rome.

La distribution du palais est restée, à peu de chose près, telle qu'elle était autrefois, sauf la salle à manger d'apparat actuelle, qui servait autrefois d'orangerie. A l'exception de quelques pièces, le rez-de-chaussée était disposé entièrement pour la réception. Les changements extérieurs eurent lieu sous Napoléon III. Ce fut sous son règne, en effet, qu'on perça la rue de l'Élysée, sur l'emplacement de l'hôtel Castellane, de l'hôtel Bagration et de l'hôtel Sébastiani, qu'un drame de famille a rendu célèbre. Depuis 1870, l'hôtel de la baronne de Hirsch, qui a remplacé celui qu'avait construit l'impératrice Eugénie après la mort de la duchesse d'Albe, a modifié profondément l'aspect de l'Élysée. En 1816, le palais se trouvait encore complètement entouré de jardins, dont les murs, peu élevés et dissimulés sous des lierres, donnaient l'illusion d'un parc de grande étendue.

A la Restauration, la duchesse de Bourbon, qui en avait repris possession, l'échangea, avec Louis XVIII, contre l'hôtel de Monaco, rue de Varennes, et le Roi décida qu'il ferait partie de l'apanage du duc de Berry.

Le palais était, à cette époque, en parfait état, aussi le duc de Berry, qui présidait lui-même à l'installation de la demeure de sa fiancée, s'était-il contenté, en faisant disparaître les emblèmes impériaux, de renouveler quelques meubles et quelques tentures ; mais il fallait en même temps monter sur un pied convenable la maison de la princesse, et le total des dépenses nécessaires s'élevait à un chiffre formidable. Les archives du grand maître contiennent ces interminables listes de fournitures de toutes sortes qui sont l'objet de longues discussions entre le comte de Pradel, grand maître de la Maison du Roi, et M. de la Ferronnays, chargé par le prince de s'occuper des mille détails que nécessite le nouvel état de choses. La seule fourniture de linge monte au chiffre de 103,800 francs, et M. de Pradel déclare que, pour certains objets, les prix sont trop élevés et les quantités trop importantes : il y a vingt-six paires de draps de première classe de vingt-quatre aunes, en toile de Hollande, à trois cent cinq francs la paire, et vingt-cinq autres en batiste à trois cent dix francs, qui forment un total de 15,375 francs. Il y a dix nappes damassées de quarante couverts, à 1,056 francs pièce, et quatre autres de soixante couverts, à 1,800 francs.

Ces quatorze nappes montent, avec trente douzaines de serviettes damassées, à cent soixante francs la douzaine, au chiffre respectable de 28,156 francs.

M. de Pradel se refuse à approuver de pareilles dépenses, et, sur le chapitre du linge de maison, il obtient du sieur Oudot, « linger du Roi », une diminution de 15,943 fr. 60. En même temps, on décide de modifier la marque et de remplacer le B couronné par les trois lettres C F B. Le linge du trousseau ne donne pas lieu à moins de critiques, et M. de la Ferronnays discute gravement sur la qualité des chemises et sur le nombre des jupons et des camisoles. Enfin ce dernier se résigne à quelques suppressions, et la note, de 37,000 francs, s'abaisse à 23,000.

C'est avec une joie sans mélange que les deux jeunes époux viennent, le 17 juin 1816, s'installer dans leur coquette résidence. Le présent leur sourit et ils ont devant eux l'avenir, qui semble s'ouvrir sous de si heureux auspices ; ils ont hâte l'un et l'autre de jouir en paix de leur bonheur. Dès le lendemain du mariage, ils organisent leur existence, désireux avant tout de se soustraire à l'étiquette régnant aux Tuileries qui leur semble si pesante, et d'assurer leur indépendance. A l'Élysée, au contraire, libres de toute contrainte, ils vont vivre dans la simplicité d'une vie presque bourgeoise et dans une union si intime qu'elle semble devoir les assurer contre tout péril ou tout malheur.

L'appartement choisi par la jeune duchesse donne sur le jardin, et la pièce où la princesse se tiendra de préférence en est voisine, c'est le boudoir d'argent aménagé pour Marie-Louise, qui a conservé à l'heure actuelle ses boiseries argentées. C'est dans ce salon, désormais historique, que Napoléon a signé sa seconde abdication, en 1815. Pour l'arrivée de Marie-Caroline, l'ameublement de taffetas violet galonné d'argent a été changé contre une étoffe bleue brodée de fleurs de lis d'argent. Les rideaux de gros de Tours blanc sont garnis d'une bande bleue brodée de lis blancs au naturel ; la garniture de cheminée est en bronze doré et les candélabres sont ornés de têtes de hiboux. Dans les fenêtres, deux grandes jardinières pleines de *fleurs vivantes*, que la jeune princesse soignera elle-même, à l'aide d'une petite bêche en argent et d'un arrosoir en porcelaine de Sèvres.

Marie-Caroline qui, depuis son enfance, tenait un succinct journal de ses faits et gestes, ne se départira pas de cette louable habitude que lui a inculquée Madame de la Tour. De ces précieux souvenirs, trop peu de fragments subsistent, mais nous y ferons de nombreux emprunts, car c'est son existence jour par jour qui s'y déroule, nous initiant aux plus petits détails de ses sorties, de ses toilettes, et de l'emploi de ses journées.

Le 18 juin, dit-elle, j'allai dîner chez le Roi en famille et ensuite entendre la messe, après laquelle je reçus les ambassadeurs, ministres étrangers et leurs femmes. Ensuite je fus me promener à la jolie petite maison de campagne de mon mari, appelée Bagatelle. Je dînai aux Tuileries, ce que je ferai chaque jour, et après je rentrai dans le charmant palais de l'Élysée-Bourbon, où nous sommes établis.

Le 19, je m'éveillai et me levai de bonne heure pour faire une promenade dans mon jardin, qui est de plain-pied avec l'appartement que j'ai choisi dans cette maison pour la saison d'été. J'ai déjeuné de bon appétit, puis entendu la messe, ce que je compte faire tous les jours à onze heures. Le Roi nous a donné à dîner à Saint-Cloud ; j'ai commencé à prendre des leçons de danse ; il y eut bal paré à la Cour, j'y dansai.

Cette jeune mariée de dix-sept ans, en effet, est tout à la joie de son changement de vie, où elle goûte presque à chaque heure une surprise ou un plaisir. Sa résidence la ravit. Avant son arrivée, comme le lui écrivait son fiancé durant son voyage, le duc et la duchesse d'Angoulême ont tenu à veiller eux-mêmes aux aménagements de l'Élysée, et c'est son beau-père qui, averti de son goût pour la lecture, a voulu lui offrir les livres qui composent sa bibliothèque. Plus de 1,500 volumes ont été réunis par ses soins. Habituée à la vie simple et modeste de la cour de Sicile, qui s'est écoulée pour elle un peu monotone pendant tant d'années, elle s'amuse comme une enfant ; la moindre chose la distrait et, gaie et souriante, elle ne se lasse pas d'admirer les raffinements du luxe qui l'entoure. C'est une joie pour elle de satisfaire ses désirs d'élégance et de céder à son attrait pour la toilette ; aussi donne-t-elle libre carrière à ses fantaisies et à son goût pour le plaisir. Loin de la contrarier ou d'essayer de la contraindre, le duc de Berry, au contraire, sourit à ses innocents caprices et s'efforce de les satisfaire.

Chose étrange, leur destinée dès le berceau a été la même ; tous deux

ont été victimes des révolutions et des émeutes, tous deux ont vu leurs parents détrônés, et tous deux ont dû prendre le chemin de l'exil! C'est presque en même temps encore que les Bourbons de France et les Bourbons de Naples ont été rappelés sur le trône et que leurs deux familles sont rentrées dans leurs droits héréditaires. Enfin, un même sang coule dans leurs veines, car tous deux, au même degré, descendent de Louis XIV. Malgré la différence d'âge qui les sépare, du reste, il est impossible de voir deux époux plus assortis ; ils s'intéressent aux mêmes objets et ils s'amusent des mêmes choses; le prince est resté jeune d'impressions et de caractère, et il se prête d'autant plus volontiers aux goûts de divertissement de sa femme que lui-même les partage et qu'il n'est blasé sur aucune distraction. Il n'est pas jusqu'à la vivacité de leur naturel qui ne soit entre eux une commune ressemblance ; si le duc est emporté, la princesse n'a guère de patience, et, chaque fois qu'elle lui échappe, elle ne manque jamais d'invoquer saint Spiridon, qui est, à l'en croire, le saint de la douceur et de la mansuétude. Du reste, on l'entend sans cesse s'adresser à des saints inconnus dans le calendrier, auxquels elle prête une compétence toute spéciale; c'est ainsi qu'à table elle prend à témoin saint Éboudiche et saint Goulifar, qui sont, dit-elle, les saints de la gourmandise. Et le prince rit aux éclats des originalités de langage de sa jeune épouse.

Le mari et la femme ont la même prédilection pour le mouvement et l'activité, le même goût pour les arts, la même ardeur pour le plaisir. Tous deux n'ont qu'une idée, c'est d'oublier qu'ils sont princes, et le duc tutoie Marie-Caroline même en public, sauf aux Tuileries, devant Louis XVIII, qui réprouve de pareilles familiarités et qui ne saurait admettre une pareille infraction à l'étiquette. Cette « jolie laide, » comme l'appellent quelques-uns, un peu injustement peut-être, sait plaire bien davantage que des beautés parfaites, et elle a conquis non seulement son mari, mais encore tous ceux qui l'approchent. « Sans être belle, a dit d'elle en la voyant la duchesse de Bourbon, elle est gentille à manger », et il semble que cette locution familière soit l'exacte expression du sentiment général. Malgré sa piété très sincère, la jeune princesse n'est nullement austère,

CHARLES-FERDINAND D'ARTOIS

DUC DE BERRY

(1778-1820)

Tableau peint par Gérard

A M. [illegible] Charles-Ferdinand de [illegible]

et les libertés de langage que le duc a gardées de ses campagnes, ainsi que de nombreuses crudités d'expression, ne sont faites ni pour l'effrayer ni pour lui déplaire ; du reste, tel qu'il est, elle aime son époux, et ne songe ni à feindre ni à dissimuler ses sentiments. Le duc de Berry est-il donc si séduisant ? Le nombre de ses bonnes fortunes pourrait nous le faire croire si ce n'était un prince ! Mais, dans le portrait que nous en a tracé Chateaubriand, on peut supposer avec raison que le grand écrivain a idéalisé quelque peu son modèle : « Il avait la tête grosse comme le chef des Capets, la chevelure mêlée, le front ouvert, le visage coloré, les yeux bleus et à fleur de tête, les lèvres épaisses et vermeilles ; son cou était court, ses épaules un peu élevées, ainsi que dans toutes les grandes races militaires. La poitrine, où son cœur battait sans défiance et sans peur, offrait une large place au poignard. Mgr le duc de Berry était de taille moyenne, de même que Louis XIV. Il avait la mine brave, l'air de visage franc et spirituel. Sa démarche était vive, son geste prompt, son regard assuré, intelligent et bon, son sourire charmant. Il s'exprimait avec élégance dans le commun discours, avec clarté dans les affaires, avec éloquence dans les passions. On retrouvait en lui le prince, le soldat, l'homme qui avait souffert, et l'on se sentait entraîné vers lui par une bonne grâce mêlée de brusquerie attachée à toute sa personne... »

Le duc de Berry avait fait ses preuves à l'Armée de Condé, et il avait, pour le métier des armes, une passion qui s'était manifestée dès ses jeunes années. Sa réputation justifiée de courage et de bravoure l'avait fait comparer fréquemment à son aïeul Henri IV et lui avait valu dans l'armée, où les souvenirs napoléoniens étaient restés si vivaces, une certaine popularité que ses allures militaires, sa rondeur familière et quelques mots heureux lancés avec à-propos, étaient venus promptement accroître. Un jour, en passant une revue, il entend quelques cris de « Vive l'Empereur ! » « Nous allons recommencer, mes amis, dit-il sans se troubler, vous vous êtes trompés par un reste de vieille habitude ! » A une autre cérémonie militaire, la même exclamation vient retentir à ses oreilles. « Vous l'aimiez donc bien ? » s'écrie-t-il en se retournant brusquement. — « Oui, Monseigneur, il

nous menait à la victoire! — Le beau mérite, avec des soldats tels que vous! »

Les deux époux ne se quittent guère, c'est ensemble qu'ils courent les théâtres, qu'ils se promènent à pied dans les rues et sur les boulevards, entrant dans les boutiques et faisant de nombreux achats. Pour n'avoir ni escorte ni suite, ils s'échappent par la porte des Champs-Élysées et se mêlent familièrement aux promeneurs au milieu desquels leur arrive plus d'une aventure. Un jour, ils s'assoient sur des chaises de la promenade, et, quand la loueuse vient, sans les reconnaître, réclamer le prix de la location, ils s'aperçoivent que ni l'un ni l'autre n'a sur lui d'argent, et se divertissent fort du crédit qu'on leur refuse. Une autre fois, un orage les surprend sur les boulevards ; le duc avise un jeune homme muni d'un parapluie et lui demande, au nom de la galanterie française, de le lui prêter pour abriter sa compagne. Le jeune homme hésite et ne consent enfin qu'à condition de les accompagner jusqu'à leur domicile. Mais la route lui semble longue. Va-t-on bientôt arriver ? Enfin on est devant l'Élysée : à la vue du duc et de la duchesse le poste prend les armes, le tambour bat aux champs, et le prince, avec force remerciements, restitue le parapluie au jeune homme tout confus de sa méprise.

La petite duchesse est curieuse de tout et veut tout voir; elle va admirer la naine de la rue des Petits-Champs, qui ne pèse que deux livres et mesure vingt-sept pouces, et, au Palais-Royal, le célèbre Mustapha, qui se promène à cloche-pied en avalant des petits cailloux et en chantant des couplets ; au théâtre de M. Comte, le fameux prestidigitateur de Falaise, qui termine ses expériences en avalant une épée; au boulevard du Temple, elle s'arrête devant les baraques où Bobèche et Galimafrée, les deux célébrités de l'époque, attirent le public, l'un par la drôlerie de son boniment, l'autre par son imperturbabilité de paillasse; au cirque Franconi, c'est le cerf Coco qui la fait accourir, et elle prendrait place avec joie dans les chars des montagnes russes, la nouveauté à la mode, établies dans les jardins Beaujon, aux Champs-Élysées, et à la Chaumière, près du Luxembourg, si on ne lui faisait comprendre que sa grandeur l'attache au rivage et qu'il est des distractions dont son rang l'empêche de jouir.

Le duc de Berry, comme tous les Bourbons, est grand amateur de chasse, mais ce plaisir ne séparera pas les nouveaux mariés ; à la chasse à courre, la princesse suivra son mari à cheval ou en voiture, et, à la chasse à tir, c'est à pied que bravement elle l'accompagnera, sans se lasser, pendant des journées tout entières. De tous les divertissements, c'est le bal qui, pour elle, a le plus grand attrait. A la cour de Sicile, c'est une distraction qu'on ne lui a pas permise ; le prince héréditaire a même interdit formellement qu'on lui apprît aucune danse. Mais sans doute la princesse a des dispositions naturelles, car, au moment des fêtes du mariage, le professeur mandé en toute hâte pour lui indiquer les premiers éléments du quadrille où elle doit paraître, se montre, au bout de peu d'instants, émerveillé des progrès de son élève. Le soir, sous les yeux de toute la Cour qui garnit les trois rangs de loges, la jeune duchesse ouvre le bal avec le duc d'Angoulême, dans la grande salle de spectacle des Tuileries, resplendissante sous l'éclat de dix-huit grands lustres enguirlandés de fleurs ; et, pendant plusieurs heures, elle se livre à la danse, pleine de grâce, d'entrain et de gaieté communicative.

Le 20 juin, dès le matin, le Corps municipal se rend à l'Élysée pour complimenter les nouveaux mariés et offrir à la jeune femme les présents traditionnels de la Ville, consacrés par un usage immémorial, et dont la simplicité rappelle les mœurs des premiers âges. Ils consistent en flambeaux de cire blanche parfumés à la bergamote, et en confitures sèches. Il y a douze douzaines de boîtes de confitures en carton fin, décorées de papier d'argent découpé, avec les armes de la Ville, et recouvertes de taffetas bleu.

La réception terminée, le duc et la duchesse se rendent au Champ de Mars, où doit avoir lieu la bénédiction et la distribution des drapeaux à la Garde royale. Le Roi, en uniforme de colonel général de la Garde, se place sur un trône élevé pour passer la revue des troupes, qui défilent sous les ordres du duc de Tarente ; puis le duc de Feltre, ministre de la Guerre, présente les nouveaux drapeaux, que chaque colonel vient recevoir à son tour. Le Roi les présente alternativement à la duchesse de Berry et à la duchesse d'Angoulême, et toutes deux attachent elles-mêmes les cravates

aux étendards, qui sont portés en cérémonie sur l'autel élevé au milieu du Champ de Mars pour la circonstance. Le grand aumônier de France les bénit au bruit des acclamations des troupes et des salves d'artillerie. C'est à cette même place que M. de Talleyrand, qui assiste à la revue comme grand chambellan de Louis XVIII, a officié jadis, comme évêque d'Autun, à la fête de la Fédération, le 14 juillet 1790.

Au retour, sur la place Louis XV, au moment où débouche la Famille royale, on voit s'élever dans les airs un ballon enguirlandé de fleurs; c'est Mademoiselle Garnerin, la célèbre aéronaute, qui, un drapeau blanc à la main, répand sur la multitude des myriades de brochures célébrant la jeune duchesse en prose et en vers.

Le soir, dit Marie-Caroline dans son journal, il y eut spectacle à la salle du Palais; on joua *la Caravane,* mêlée de ballets.

Le 21, le duc de Berry me donna le plaisir d'une chasse au bois de Boulogne et d'un dîner avec la Famille royale et toute la Cour à Bagatelle. La journée fut charmante. Je m'amusai beaucoup.

Le 22, j'écrivis à mes parents et je préparai mes paquets pour Naples, le départ du courrier de l'ambassade devant avoir lieu incessamment. Il n'y eut rien de particulier dans la journée ni le soir.

Le 23, le matin, je fus à la procession de Notre-Dame avec mes parents ; j'entendis la messe du Roi, puis je tins réception pour tous ces Messieurs de la Noblesse qui me furent présentés ; après le dîner, je reçus Messieurs de Damas.

Le 24, il y eut spectacle à la Cour, on joua *Adélaïde Du Guesclin* et *les Étourdis.* Je passai, quant à mes occupations personnelles, cette journée comme les précédentes.

Le 25, l'on me conduisit à Sèvres, Versailles et Trianon, où le Roi nous donna à dîner. Au retour, je fis ma toilette pour aller au bal de lord Wellington, où je dansai jusqu'à trois heures du matin.

Le 26, il y eut un troisième spectacle, celui des Variétés.

Le 27, je fus me promener, avec ma belle-sœur, à la Malmaison, dont je trouvai les jardins charmants.

Le 28, il y eut, à la Cour, un quatrième et dernier spectacle : ce fut l'Opéra Italien et *Un Français de circonstance,* avec des ballets.

Cette représentation de gala, où un opéra-ballet a présenté, dans une singulière allégorie, Louis XVIII, Henri IV et saint Louis, réunis aux dieux de l'Olympe, clôture la série des fêtes officielles du mariage; mais

ce n'est pas, pour la jeune duchesse, le signal du repos; les courtes indications contenues dans ses carnets de notes nous montrent qu'elle ne fait pas pour cela trêve à ses distractions et à ses plaisirs; après le bal, dont elle ne se lasse guère, le spectacle semble avoir ses préférences, et, même après une journée de chasse ou de promenade, elle demeure infatigable et n'hésite pas à se rendre à la Comédie ou à l'Opéra.

Le 1er juillet, j'ai été à la chasse dans la forêt de Meudon; ensuite je dînai chez moi, et le soir je fus au Théâtre-Français.

2 juillet. J'ai reçu les ambassadeurs au château; le soir, j'ai joué et dansé chez moi avec les dames de mon service.

3 juillet. J'ai été à Rambouillet avec mon mari, mon beau-frère et ma belle-sœur; on a chassé et promené toute la journée.

4 juillet. J'ai été de retour de Rambouillet et le soir au théâtre.

5 juillet. J'ai écrit à ma tante Amélie par M. de la Ferronnays, qui est parti pour l'Angleterre y chercher ses enfants. Je me suis promenée le matin, et le soir j'ai été au théâtre.

7 juillet. J'ai entendu la messe au château, ainsi que les vêpres, et suis restée chez moi le soir.

Le 8, j'ai accompagné S. M. à la revue de la Garde nationale, qui a eu lieu pour célébrer le retour du Roi, dont c'était l'anniversaire; la tenue de cette troupe est superbe. Le soir, j'ai été aux Français.

Dans ce compte rendu un peu succinct, il est une foule de choses pourtant dont la duchesse ne nous parle pas; elle passe sous silence ses visites aux hôpitaux et aux établissements de bienfaisance, elle ne nous raconte ni ses promenades dans les musées, ni ses visites aux manufactures et aux fabriques, ni même ses excursions pour aller admirer un monument ou une localité historique. C'est pourtant, et ce sera peut-être encore davantage, durant les années suivantes, le but de ses sorties quotidiennes; l'éducation qu'elle a reçue de Madame de la Tour lui a donné le goût de tout ce qui touche aux arts et à l'histoire, et elle a gardé la curiosité de toutes les belles choses; elle a le désir de s'instruire, elle s'intéresse à ce qu'elle voit. De plus, son innocente coquetterie naturelle lui donne le désir et la volonté de plaire, et il est bien rare qu'elle ne parvienne pas à son but; son caractère ouvert et enjoué, sa bonne grâce et son amabilité naturelle conquièrent tous ceux

qui l'approchent, et sa popularité grandit chaque jour. Elle possède cette bienveillance naturelle, cette aménité de caractère qui fait aimer les simples particuliers et qui fait adorer les princes et les rois. Elle visite avec son mari les ateliers des peintres et des sculpteurs, apportant des secours chez les plus pauvres d'entre eux ou faisant de nombreux achats. A quelqu'un qui s'étonne un jour de lui voir acquérir des toiles plus que médiocres, la princesse répond par un mot charmant : « Les pauvres gens, dit-elle avec un sourire, à qui donc vendraient-ils leur peinture, si je n'achetais pas leurs tableaux! » L'extrême simplicité de façons du duc de Berry n'est pas pour déplaire ; sa familiarité flatte singulièrement ceux auxquels elle s'adresse, et, en même temps, sous cette enveloppe un peu lourde, les artistes sont surpris de trouver une sûreté de goût et de jugement, une variété et une étendue de connaissances que ses dehors ne laissent guère soupçonner. Le prince a une magnifique galerie de tableaux qu'il a réunis en Angleterre et fort judicieusement choisis ; lui-même manie le pinceau et réussit surtout dans l'aquarelle, où il se plaît à traiter, non sans talent, des sujets militaires. La princesse partage ses aspirations ; elle s'intéresse à tout ce qui touche à l'art et ne va pas tarder à commencer une très belle collection de médailles ; plus tard, elle réunira toutes celles qui seront frappées à l'occasion de la naissance de son fils et les enverra à sa belle-mère. Elle s'empresse de reprendre des maîtres : Storelli pour la peinture, Truchot pour l'aquarelle, Bosio pour le modelage ; elle va même travailler l'aquatinta sur cuivre avec le vieux Debucourt. Souvent les deux époux passent de longues heures peignant l'un près de l'autre. Il en est de même pour la musique ; le duc de Berry chante agréablement et joue de plusieurs instruments, notamment du cor, où il excelle ; plus tard, à Brunnsée, sa veuve exilée conservera pieusement le cor d'argent dont il s'est servi tant de fois devant elle. La princesse a pour la musique une facilité merveilleuse, et, pour complaire à son époux, elle s'efforce de développer ses dispositions naturelles ; elle fait venir Paër pour lui donner des leçons de chant ; elle cultive en même temps le piano et la harpe, et ce dernier instrument, dont elle arrivera à jouer avec agrément, lui vaudra plus d'un

succès, faisant valoir la forme parfaite de sa main et la petitesse de son pied devenue proverbiale. Son goût pour les occupations de tous genres l'empêche de perdre aucune des minutes que lui laissent les obligations de son rôle de princesse royale. Sa vie, du reste, se trouve ordonnée d'une façon régulière ; le matin, elle déjeune à l'Élysée en tête-à-tête avec le duc de Berry, et souvent, lorsque le temps le permet, c'est dans le jardin qu'a lieu ce premier repas ; les après-midi sont, presque chaque jour, employés de façon différente, mais, tous les soirs, elle se rend aux Tuileries pour dîner avec le Roi et la Famille royale. Le dîner a lieu à six heures et dure jusqu'à sept, car le Roi a l'appétit légendaire chez les Bourbons, il fait largement honneur au menu du repas, et s'étonne lorsque ses convives ne suivent pas son exemple. La jeune duchesse se plaindra souvent du nombre des plats dont il lui faut prendre et des épices trop accentués dont son estomac ne s'accommode guère.

Après avoir quitté la table, la Famille royale reste réunie jusqu'à huit heures, et c'est à neuf heures seulement que le Roi entre dans la salle du Conseil pour donner l'ordre avant de se retirer dans ses appartements. C'est à ce moment que, lorsque le duc et la duchesse de Berry ne se sont pas rendus aussitôt après le dîner dans quelque théâtre, il leur est permis de rentrer chez eux. Lorsqu'ils ont regagné l'Élysée, le duc et la duchesse d'Angoulême, et bien souvent Monsieur, viennent les rejoindre et finir la soirée en famille. La duchesse d'Angoulême apporte son ouvrage, ou prend part à une partie de loto qu'elle organise ; mais Marie-Caroline apprécie peu ce jeu, qu'elle trouve trop sérieux, et préfère le creps ou mieux encore l'écarté, qui commence à être à la mode. Le dimanche seulement, elle se trouve astreinte à de plus grandes obligations ; ce jour-là, il lui faut assister à la messe aux Tuileries, avec toute la Famille royale ; puis, après un arrêt d'un instant dans la salle des Travées, elle doit paraître au balcon de la Galerie vitrée, aux côtés du Roi. Vient ensuite le cercle à tenir au Pavillon de Marsan, pour les Messieurs le matin et pour les Dames le soir. C'est la duchesse de Reggio qui fait les présentations et il en est de même pour la réception périodique du corps diplomatique où elle se tient debout

aux côtés de la princesse, avec M. de la Live, introducteur des ambassadeurs ; mais, à part des circonstances exceptionnelles, c'est le seul jour où elle soit obligée de paraître aux Tuileries avant le dîner du Roi. La petite cour de l'Élysée ne ressemble pas à celle des Tuileries et n'a rien de son aspect majestueux légèrement morose.

* * *

LES FAMILIERS ET LA FAMILLE

Le duc et la duchesse de Berry vivent dans une étroite intimité avec les officiers et les dames de leurs deux maisons ; du reste, celle du prince est composée presque entièrement de ses compagnons d'armes, qui ne l'ont pas quitté durant son long exil, et celle de la duchesse a été choisie de la manière la plus heureuse.

C'est d'abord la duchesse de Reggio, dame d'honneur, que la princesse estime d'une façon toute particulière.

Eugénie de Coucy, seconde femme du maréchal Oudinot, née en 1791, compte à peine vingt-cinq ans ; fille du comte de Coucy, capitaine au régiment d'Artois, et de Mademoiselle de Mersuay, elle appartient à l'illustre famille des Coucy et se trouve, par son mariage avec le maréchal dont la gloire militaire est éclatante, allier le nouveau et l'ancien régime. Au moment des Cent-Jours, alors que tant de consciences étaient inquiètes et que tant de dévouements se montraient hésitants, le maréchal est resté ferme dans son attitude et a montré, dans ces heures troublées, une dignité admirable, même en présence de son ancien maître ; aussi, sa situation à la Cour est-elle exceptionnelle, et Louis XVIII, en donnant à la duchesse de Reggio la première place auprès de la duchesse de Berry, a voulu rendre hommage au grand caractère du maréchal en même temps qu'aux rares qualités de sa femme. Madame de la Ferronnays nous a tracé d'elle, dans ses mémoires inédits, un portrait rayonnant de grâce et de charme :

Les yeux de la maréchale, dit-elle, étaient de velours noir, son teint était éblouissant, son sourire charmant, son ensemble infiniment gracieux, avec un rare mélange de douceur et de fermeté. Je crois impossible de rencontrer une femme de plus grand mérite. Je ne saurais dire trop de bien de ce que chacun pensait et sur ce que je pense d'elle. Elle a fait taire l'envie. Dans cette

LES DAMES DE LA DUCHESSE DE BERRY

Athénaïs de Pouget de Nadaillac, marquise de Podenas.
Suzette du la Tour, comtesse de Meffray.
Eugénie de Coucy, maréchale Oudinot, duchesse de Reggio.
Adèle de Guermonval d'Esquelbeck, comtesse de Béthisy.

[illegible]

[illegible]

situation élevée, où elle se trouvait souvent dans une position si délicate et où elle avait à jouer fréquemment un rôle si difficile, elle allait s'acquitter de sa tâche avec un tact et un zèle qui ne devaient jamais se ralentir. Profondément attachée à la duchesse de Berry, qui lui témoignait le sympathie la plus vive, elle devait toujours demeurer la même, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, et lui rester fidèle au jour du malheur. Lorsque la princesse, victime de la trahison de l'infâme Deutz, fut enfermée dans la citadelle de Blaye, le premier soin de la duchesse de Reggio fut de demander à aller partager sa captivité. Dépourvue de toute ambition, ennemie de toute intrigue, tant qu'elle fut auprès d'elle, le crédit qu'elle avait su acquérir sur l'esprit de la princesse ne lui servit qu'à la diriger de la façon la plus sage, et, connaissant mieux que personne sa charité inépuisable, elle s'occupait sans cesse à la faire connaître pour la faire aimer.

Madame de la Ferronnays était la sœur de la comtesse de Blacas, fille du comte de Montsoreau et de Mademoiselle de Nantouillet. Elle et son mari avaient vécu avec le duc de Berry, à Londres, pendant l'émigration, dans l'intimité la plus complète ; M. de la Ferronnays, aide de camp du prince, lui avait témoigné en toute circonstance le plus grand dévouement, et c'était une dette de reconnaissance qu'avait acquittée le duc en donnant à Madame de la Ferronnays la place de dame d'atours. Il fallut un grave malentendu, où le duc de Berry se laissa emporter par sa violence naturelle, pour rompre brusquement ces relations qui duraient depuis plus de vingt ans.

Madame de Bouillé était originaire de la Martinique. Née Marie-Louise-Zélie Carrère, elle se trouvait la proche parente de l'ancienne dame du palais de Joséphine et de Marie-Louise, la marquise de Bouillé née Walsh de Serrant. Un peu originale de manières et d'allures la princesse avait eu quelque peine à s'habituer à ses façons.

Il n'en était pas de même de la comtesse de Béthisy, dont le beau-père, lieutenant général et pair de France, était aussi gouverneur du château des Tuileries ; grande et belle, spirituelle et aimable, elle tenait le sceptre de l'élégance et avait su se rendre indispensable à la petite cour de l'Élysée.

Madame d'Hautefort, née Maillé de la Tour-Landry, était la femme de Jean-Louis-Gustave, comte d'Hautefort, colonel lieutenant des Gardes du corps du Roi dans la compagnie de Luxembourg ; jolie et élégante, elle n'avait pas encore trente ans; sa haute naissance et le grade de son mari

lui donnaient une situation prépondérante. Elle devait rester fidèle à la duchesse de Berry jusqu'à son dernier jour.

La marquise de Lauriston, née Julie Leduc, était la fille d'un maréchal de camp et la belle-sœur du général vendéen de la Bouère. Elle avait été dame du palais des deux Impératrices avant d'exercer les mêmes fonctions près de la duchesse de Berry. On lui reprochait de la hauteur et de la susceptibilité. Son mari devait devenir plus tard ministre de la Maison du Roi et maréchal de France.

Madame de Gourgues, née Montboissier, était aimée de tout le monde ; elle se montrait simple et bonne, et toujours disposée à rendre service ; son mari, maître des requêtes et gentilhomme de la Chambre, était comme sa femme réputé pour l'exagération de son embonpoint.

Enfin, la personne la plus influente de l'Élysée, après la duchesse de Reggio, était la vicomtesse de Gontaut. Née Montault-Navailles, fille du comte de Montault, menin du roi Louis XVI, colonel des hussards de la Garde, elle était également bien vue par tous les membres de la Famille royale, qui n'avaient pas toujours les mêmes préférences. Filleule du roi Louis XVIII et de la comtesse de Provence, elle avait vécu pendant une partie de l'émigration près des Princes, d'abord à Holyrood près de Monsieur, puis à Londres, où elle fréquentait assidument la petite cour d'Hartwell. Elle avait donc été l'une des premières désignées pour occuper une charge dans la maison de la princesse. Madame de Gontaut, qui avait été fort belle, avait passé la première jeunesse. Intelligente, instruite, pleine de fermeté et de jugement, mais autoritaire et ambitieuse, elle devait prendre vite une haute influence sur les deux jeunes époux, et, lors de la naissance de Mademoiselle, ce fut à elle qu'on offrit la place de gouvernante. Créée duchesse en raison de ses services, elle allait conserver les même fonctions à la naissance du duc de Bordeaux et s'en acquitter à la satisfaction générale.

Plus tard, des rivalités et des jalousies, jointes à trop d'omnipotence, devaient créer entre la duchesse de Berry et elle quelques difficultés, sans pourtant amener de rupture ; ce ne fut que plusieurs années après la révolution de 1830 que Charles X lui-même l'éloigna de ses petits-enfants.

Ces six dames pour accompagner, qui recevaient chacune un traitement de 8,000 francs, étaient seulement deux de service par semaine, sous les ordres de la dame d'honneur et de la dame d'atours. Bonne, simple et obligeante, la duchesse de Berry vivait avec ses dames sur un pied de camaraderie, s'efforçant de leur éviter tout service pénible et essayant d'aller toujours au-devant de leurs désirs.

Le premier aumônier était le marquis de Bombelles, évêque d'Amiens, ancien officier général et ambassadeur, qui, à la suite d'un chagrin de famille, était entré dans un couvent à Brunn, en Moravie, en 1803. Devenu par la suite évêque d'Ober-Glogau, il avait quitté son siège épiscopal pour rentrer en France à la Restauration. Sa grande piété ne l'empêchait pas de comprendre les plaisirs de la jeunesse et de se souvenir de son ancien métier; il portait sur sa mitre ses deux étoiles de maréchal de camp, et on raconte qu'un jour où l'on manquait d'orchestre, il ne dédaigna pas de se mettre au piano pour faire danser la petite cour de l'Élysée. Un tel prélat devait plaire également au duc et à la duchesse. Il avait eu une fille, la comtesse de Castéja, qui fut dame de la duchesse de Berry, et un fils, le comte Charles de Bombelles, qui épousa morganatiquement l'Impératrice Marie-Louise en 1833.

Le duc de Lévis, chevalier d'honneur, était un homme de l'ancien régime qui avait gardé les façons galantes du XVIII^e^ siècle; écrivain distingué, aussi simple dans son costume que dans ses manières quand il n'avait pas à paraître à la Cour. Lorsqu'il alla à Rome, on l'avait ainsi désigné dans le rapport quotidien de police : « Il est arrivé un duc français avec une petite queue et sans domestique. » On voit qu'il ne se targuait pas trop de ses titres de grand maréchal de la Foi et de cousin de la Sainte Vierge, auxquels prétendent les ducs de Lévis. « Je veux, avait dit Louis XVIII, qu'il représente la philosophie auprès de ma nièce. »

Le marquis Anjorrant, écuyer commandant, était l'objet de l'estime et de la sympathie générales.

Enfin, le premier écuyer était le comte de Mesnard, dont l'influence auprès de la duchesse devait être considérable. M. de Mesnard était un

vieux serviteur de la Famille royale. Né en 1762, à Luçon (Vendée), il était, en 1816, âgé de cinquante-quatre ans. Entré à quinze ans à l'École militaire, où il avait été le camarade de Napoléon, il en était sorti pour entrer dans le régiment de Monsieur, comte de Provence. Lorsque vint la Révolution, il émigra avec son père, qui, capitaine des Gardes de la porte de Monsieur, avait suivi son prince jusqu'à Coblentz, où, à sa mort, ce dernier lui avait fait faire des obsèques magnifiques en souvenir de ses bons et loyaux services. Le jeune Mesnard avait servi alors dans l'armée des Princes, où il avait fait la campagne de 1792, et ce ne fut qu'en 1797, lors du licenciement du corps de Condé, qu'il se retira en Angleterre. Tous les siens avaient combattu vaillamment et avaient payé de leur sang la dette à la cause royale. Son propre frère, fusillé dans la plaine de Grenelle, après le 18 fructidor, était mort en poussant une dernière fois le cri de : Vive le Roi ! Appelé près de Monsieur en 1800, il était resté deux ans attaché à sa personne, puis était devenu aide de camp du duc de Berry. En 1803, il était auprès de lui, vivant dans son intimité, et, en 1814, il était à ses côtés lorsqu'il avait débarqué à Cherbourg. On raconte que ce fut à lui que le prince confia la mission de se rendre au château de Navarre pour y rassurer l'Impératrice Joséphine et lui dire qu'on n'ignorait pas en haut lieu les services qu'elle avait rendus ni ceux qu'elle était encore prête à rendre durant cette période critique... Cette longue fidélité du comte de Mesnard demandait une récompense, et, quoiqu'il fut déjà colonel et chevalier de Saint-Louis, le prince l'avait désigné pour la place de premier écuyer dans la maison de la duchesse de Berry. Il avait tout ce qu'il fallait pour remplir à merveille les devoirs de sa charge ; de taille haute et bien prise, de tournure élégante, alerte malgré ses cheveux grisonnants, il était le type du véritable gentilhomme et semblait tout indiqué non seulement pour guider l'inexpérience et la jeunesse de la princesse, mais encore pour tempérer les emportements irréfléchis ou les subits caprices du duc de Berry, peu disposé à se plier aux lois de l'étiquette et de la représentation. Un peu sec, un peu froid, n'aimant pas la contradiction, il était prisé pourtant dans le monde, où il avait eu des succès et où sa

MARIE-THÉRÈSE-CHARLOTTE DE FRANCE

DUCHESSE D'ANGOULÊME

(1775-1844)

Dessin de J.-B. Isabey (1825

A. N. A. R. 1re duc de Parme

conversation spirituelle et instructive le faisait toujours rechercher. Tel est l'homme dont le dévouement à ses princes devait être interprété plus tard d'une façon si étrange et dont le nom devait prêter dans la suite aux inventions les plus indignes et les plus invraisemblables. Enfin, c'est de ce sage mentor, souvent rébarbatif et sévère, que la calomnie devait, quelques années plus tard, faire un soupirant empressé et galant.

C'est avec une touchante amitié que la duchesse d'Angoulême avait accueilli sa jeune belle-sœur, et c'est avec joie qu'elle avait vu son beau-frère, dont elle déplorait l'existence peu régulière, consentir à enchaîner sa liberté dans les liens du mariage. Son affection fraternelle et sa haute dévotion lui avaient fait espérer que le duc de Berry, en épousant cette jeune princesse, allait renoncer définitivement aux aventures bruyantes qui l'avaient trop souvent signalé à l'attention publique. Sa simplicité et sa douceur l'avaient charmée dès le premier abord, et elle s'était peu à peu sentie entraînée vers elle par un penchant dont il semblait que son âme, désillusionnée par tant d'infortunes et aigrie par tant de malheurs, ne fût désormais plus capable. C'était une jeune sœur qu'elle se plaisait à conseiller et à guider au milieu des difficultés et des écueils sans nombre auxquels Marie-Caroline allait se heurter dans cette cour où elle arrivait étrangère à nos habitudes et à nos usages. Outre le dîner qui les réunissait tous les soirs aux Tuileries à la table royale, les deux princesses se voyaient presque chaque jour, et bien souvent la duchesse d'Angoulême allait finir la soirée à l'Élysée lorsqu'elle n'avait pas fait, dans l'après-midi, avec sa belle-sœur, quelque excursion ou quelque promenade. De son côté, la duchesse de Berry, pendant toute sa jeunesse, avait été bercée par le récit des infortunes de l'orpheline du Temple ; maintes fois en sa présence, sa grand'mère, la reine Caroline, avait pleuré sur les malheurs de sa sœur Marie-Antoinette et gémi sur les tortures que lui avaient infligées ses bourreaux, aussi n'avait-elle pu voir sans attendrissement la seule survivante de tant de malheurs et de vicissitudes. La fille de Louis XVI avait alors trente-sept ans, et si elle n'avait pas conservé la beauté que son charme juvénile avait fait prévoir, si ses traits s'étaient trop accentués et si sa dignité un peu

froide commandait, au premier abord, plutôt le respect que la sympathie, le souvenir des douleurs qu'avait endurées sa jeunesse ne laissait que trop comprendre la sévérité de son visage, et ses vertus faisaient d'elle l'objet de la vénération universelle.

Une lettre qu'elle adressait à sa belle-sœur, un mois après le mariage de celle-ci, montre quels liens d'intimité s'étaient établis immédiatement entre elles. On dirait d'une sœur aînée s'adressant à une sœur plus jeune et tendrement aimée. La duchesse d'Angoulême se trouvait alors à Vichy, où elle s'était rendue le 9 juillet pour faire une saison d'eaux comme à son ordinaire.

J'ai reçu hier, ma chère sœur, votre aimable petite lettre, je suis fort sensible à l'amitié que vous me témoignez et à l'intérêt que vous prenez à mon voyage; il s'est bien passé et d'autant plus agréablement que partout j'ai entendu parler de vous sur ma route et d'une manière qui m'a fait plaisir; vous y avez laissé beaucoup de souvenirs; on se rappelle, on se répète combien vous y avez été bonne et aimable pour tout le monde; je sais mille petits détails que votre modestie vous a empêchée de faire connaître et qui font l'éloge de votre cœur; le mien, je vous l'assure, jouit bien de tous les succès que vous avez eus. Je suis bien aise de ce que vous me dites, que vous avez vaincu votre timidité et parlé à presque toutes les dames qui vous ont fait leur cour; plus vous connaîtrez les Français, plus vous sentirez la nécessité de faire des frais pour eux, de chercher à leur plaire et de s'en faire aimer. Depuis la Révolution, on en a plus besoin que jamais, et, j'en suis bien sûre, si vous le désirez, vous continuerez à réussir. Adieu, ma bien chère sœur, continuez-moi votre amitié et comptez toujours sur celle bien sincère que je vous ai vouée, avec laquelle je vous embrasse et suis votre bien attachée amie et sœur

MARIE-THÉRÈSE.

De son côté, le duc d'Angoulême est trop uni à sa femme et à son frère pour ne pas avoir les mêmes sentiments à l'égard de sa jeune belle-sœur. Frère aîné du duc de Berry, sans enfants et ayant perdu l'espoir d'en avoir, il a vu avec joie son cadet songer à faire refleurir la vieille souche si éprouvée des Bourbons. Il faudra sa bravoure et son intelligence militaire dans la guerre d'Espagne pour faire oublier sa timidité qui va jusqu'à la gaucherie et ses tics nerveux, si violents parfois qu'ils deviennent la cause des incidents les plus inattendus. Un jour, à la chapelle des Tuileries, le prince, qui assiste au sermon dans la tribune royale, se livre à des mouvements si désordonnés que le prédicateur, qui parle en ce moment des devoirs des princes, s'arrête tout décontenancé, prenant cette agitation involontaire pour des marques de désapprobation, et descend de la chaire

sans achever son homélie. Je tiens cette anecdote caractéristique du comte de la Roche, dernier fils naturel survivant du duc de Berry, qui assistait à la cérémonie aux côtés de sa mère. De pareilles aventures poussent le duc d'Angoulême à rechercher la solitude. D'ailleurs, simple et modeste, il est d'une piété sincère, d'une exemplaire fidélité à sa femme et d'une soumission parfaite au Roi, son oncle. Voici une lettre des plus affectueuses qu'il écrivait de Lyon, le 4 août 1816, à la duchesse de Berry :

Ma très chère sœur, j'ai reçu avant-hier, à Montbrison, votre aimable lettre du 29; je vous en fais tous mes remerciements; je suis honteux d'avoir été prévenu par vous, je ne suis point fatigué de mon voyage, et j'ai une grande impatience de vous revoir et d'être réuni à toute ma famille. Servez-moi, je vous prie, d'interprète auprès du Roi, de mon père et de mon frère, et soyez assurée de la sincère amitié que je vous ai vouée et qui sera d'autant plus vive que vous ferez le bonheur d'un frère que je chéris tendrement.

Votre affectionné frère,

Louis-Antoine.

Si les meilleurs rapports existaient entre Marie-Caroline et le duc et la duchesse d'Angoulême, dont les goûts et les caractères étaient si différents des siens, à plus forte raison devaient-ils être excellents entre elle et le comte d'Artois. Malgré ses cinquante-huit ans, ce dernier a conservé les allures d'un jeune homme. Jadis, à Versailles, il a fait tourner bien des têtes, et son âge ne l'empêcherait pas encore de prétendre à des succès personnels, si, depuis douze ans, il ne gardait religieusement à sa dernière amie, Madame de Polastron, le serment de fidélité fait à son lit de mort. Mais la profonde dévotion dans laquelle il s'est renfermé depuis ce jour n'a altéré en rien ces brillantes qualités extérieures qui lui ont valu jadis de si nombreuses conquêtes ; ce changement dans ses mœurs n'a rien ôté à l'élégance de sa tournure ni à la grâce de son maintien, sa physionomie est restée aimable et bienveillante, et son esprit fertile en mots heureux.

« Il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'un Français de plus », a-t-il dit en revenant de l'exil, et si, comme on l'a prétendu, cette parole lui a été soufflée par le comte Beugnot, du moins il l'a prononcée avec une affabilité si souriante qu'elle a suffi tout d'abord à le rendre populaire. Ses brillantes qualités devaient lui faire apprécier plus qu'un autre la vivacité spirituelle et la grâce mutine de Marie-Caroline; il avait

pour elle les sentiments et la tendresse d'un père, et à cette très réelle et sincère affection venait s'ajouter la courtoise galanterie qu'il avait conservée avec toutes les femmes et qui était restée chez lui comme la marque indélébile de son existence d'autrefois. Le beau-père et la belle-fille avaient donc les relations les plus affectueuses.

Quant au roi Louis XVIII, il avait montré dès le premier moment un grand faible pour la jeune princesse, séduit moins par ses traits que par l'enjouement de son humeur et l'animation de sa physionomie. « J'arrive de l'entrevue, écrivait-il le 15 juin à 3 h. 1/4 de l'après-midi à M. Decazes, ou plutôt de chez la duchesse de Berry que j'ai conduite à son appartement; yeux, nez, bouche, rien n'est joli; tout est charmant, faite à peindre, un teint de lys et de roses.....» La vivacité du caractère de Marie-Caroline et l'originalité de son esprit prime-sautier avaient achevé de le conquérir. Ce mariage, d'ailleurs, était son œuvre personnelle, il voyait, dans la nouvelle duchesse de Berry, le soutien de son trône et l'espoir de sa race, celle qui allait faire refleurir en France la tige appauvrie des lis. Cloué dans son fauteuil, impotent et podagre, il souriait à cette activité dévorante, à cette ardeur pour le plaisir ; il s'amusait des mordantes saillies et des répliques de sa charmante nièce et accueillait ses boutades inattendues d'enfant gâtée avec une indulgence qu'il n'avait pour personne. Il était en coquetterie réglée avec la jeune duchesse, et celle-ci, encouragée par ses bontés paternelles et ses attentions délicates, lui témoignait une affection confiante toujours naturelle et simple, se laissant aller sans crainte, en sa présence, à cette gaieté communicative inhérente à sa nature, dont le vieux Roi se trouvait comme rasséréné et rajeuni. Marie-Caroline était le rayon de soleil de cette cour un peu triste et sévère qui se ressentait encore de Mittau et d'Hartwell, et dont la duchesse d'Angoulême avait été depuis deux ans l'unique et mélancolique souveraine. L'affection que portait Louis XVIII à cette dernière était profonde, basée non seulement sur l'estime qu'inspiraient ses vertus, mais sur la reconnaissance que méritaient les soins touchants dont elle n'avait jamais cessé de l'entourer aux plus durs moments de son long exil ; cependant, ni leurs caractères ni leurs

LOUIS XVIII

ROI DE FRANCE

Tableau peint par Robert Lefèvre

[illegible]

goûts ne pouvaient sympathiser ensemble. La nouvelle Antigone, comme on se plaisait à la nommer, avait trop souffert pour pouvoir perdre jamais le souvenir des malheurs qui avaient abreuvé sa jeunesse, et sa piété austère s'accommodait mal de la philosophie un peu épicurienne de Louis XVIII. Aux œuvres légères des poètes de l'antiquité, favoris du roi de France, elle préférait des lectures pieuses et des méditations solitaires. Dans les grandes occasions, elle ne se refusait pas à présider les réceptions et les fêtes, et chaque jour on la voyait prendre place au cercle du Roi, où son rang l'obligeait de paraître, mais elle y demeurait comme absente, et c'est à peine si elle se mêlait par de rares paroles à la conversation brillante, émaillée d'anecdotes piquantes, étincelante de mots d'esprit, où se complaisait Louis XVIII au milieu de ses auditeurs.

Sans doute, la nouvelle duchesse de Berry n'était pas, comme le Roi, familière avec Horace, mais la vivacité de son intelligence suppléait aux lacunes de son instruction, et sa facilité d'assimilation lui donnait une teinture générale sur toutes choses qui lui permettaient d'aborder sans peine les sujets les plus divers. En même temps, son désir de plaire, sa verve toute méridionale, son absence de préjugés et de parti pris avaient charmé le vieux monarque. Il n'était pas jusqu'à la recherche de sa toilette à laquelle il ne fût sensible, découragé depuis longtemps par la répugnance de la duchesse d'Angoulême pour la parure et pour les bijoux. Son expérience lui avait appris que le luxe et l'élégance sont pour les princesses une nécessité impérieuse, et c'est avec satisfaction qu'il voyait sa nièce tenir le sceptre de la mode et devenir l'arbitre du goût. Il l'avait plaisantée avec persistance sur l'usage des robes courtes adopté, disait-il, pour faire valoir la petitesse de ses pieds, mais c'est avec la courtoisie d'un gentilhomme de l'ancien régime qu'il louait la finesse de ses attaches en lui baisant galamment la main. En toute circonstance, il lui prodiguait les attentions et les compliments, se départant même en sa faveur de sa sévérité habituelle sur les questions où il se montrait d'ordinaire le plus intraitable.

« L'exactitude est la politesse des rois » est une phrase passée en proverbe, dont l'auteur était Louis XVIII, et c'est pour la duchesse de Berry

seule qu'il consentait à ne pas la mettre en pratique. L'heure du dîner aux Tuileries était immuable. Parfois, la jeune duchesse de Berry arrivait la dernière, un peu confuse, se hâtant de gagner sa place où tout le monde était assis ; alors le vieux roi se contentait de tirer gravement de son gousset sa montre, qui était énorme, et lui désignait du doigt, en silence, l'aiguille qui indiquait son retard; puis il la mettait à l'amende de cinquante centimes, pendant que la Famille royale et même la duchesse d'Angoulême, peu facile à dérider, souriaient avec indulgence de ses explications embrouillées. Même, s'il faut en croire la légende, la tradition s'était transmise aux Tuileries jusque sous le second Empire, où l'impératrice Eugénie était la première à se mettre à l'amende pour cette somme minime lorsqu'elle arrivait en retard pour se mettre à table.

Si les récits de la duchesse de Berry avaient le don d'égayer Louis XVIII, qui écoutait volontiers les détails circonstanciés de ses nombreuses excursions ou de ses longues promenades à travers la ville, c'est qu'il s'était promptement rendu compte qu'elle servait de lien entre le peuple et la Famille royale. Elle seule allait au théâtre, elle seule se montrait en public, et c'est en sa personne que le Paris royaliste avait promptement incarné ses sympathies. Mais il n'appréciait pas moins le soin méticuleux avec lequel elle se tenait à l'écart des intrigues politiques, et la règle qu'elle s'était imposée de rester étrangère à la direction des affaires. La ligne de conduite qu'il entendait suivre ne rencontrait pas chez les siens, il le savait, une approbation complète, et il était heureux de n'avoir, au moins du côté de sa nièce, à redouter aucune allusion aux affaires publiques. La Famille royale, si unie en apparence, était en réalité divisée par des divergences d'opinions marquées, et souvent bien des intrigues et bien des dissentiments se dissimulaient sous le couvert d'une étiquette méticuleuse et d'une discipline invariable. Les idées libérales du Roi n'étaient partagées ni par le comte d'Artois ni par la duchesse d'Angoulême ; ennemis de toute concession aux idées nouvelles, tous deux, se remémorant l'exemple de Louis XVI, victime de sa bonté et de sa faiblesse, auraient voulu voir le Roi suivre une voie tout autre que celle qu'il avait adoptée ; le parti des ultras,

dont ils représentaient les idées et les aspirations, ne pardonnait pas au Roi sa politique de conciliation et lui reprochait les actes d'indulgence et de modération que sa perspicacité lui représentait comme nécessaires et que lui conseillait son cœur. On l'accusait d'être jacobin et de « n'être pas royaliste », ce à quoi M. de Talleyrand répondait, avec la froide ironie qui lui était coutumière : « Pourtant, il a été à Gand ! »

Cette opposition sourde qui lui était faite par sa propre famille aigrissait profondément Louis XVIII ; les querelles intestines qui éclataient quelquefois provoquaient chez lui des accès de colère dont on entendait les éclats jusque dans la cour du Carrousel. « J'ai pris ma voix de cloche », disait-il alors. En aucune circonstance le Roi ne prenait cette terrible voix de cloche en parlant à la duchesse de Berry, aussi avait-elle bien soin de ne pas se mêler à ces querelles ; et ni avec le Roi, ni avec les princes, aucun sujet politique n'était jamais effleuré. Pour rien au monde elle n'eût voulu prendre part aux conciliabules du Pavillon de Marsan, que Monsieur présidait d'une façon presque journalière ; et c'était à cette extrême réserve qu'elle devait de contenter à la fois son oncle et son beau-père, et de satisfaire également la duchesse d'Angoulême. Tenant avant tout à la liberté de sa vie privée, elle s'était mise sur le pied d'aller et de venir sans en demander l'autorisation à Louis XVIII, malgré l'ordre formel donné à tous les princes de ne jamais quitter Paris sans son assentiment. Son existence, du reste, du reste, nous l'avons vu, s'écoulait tout entière au dehors du Château, où la vie de représentation lui était à charge. C'est avec désespoir que M. de Blacas constatait le dédain avec lequel elle accueillait nos usages diplomatiques et sa négligence à s'y conformer. Et ce n'est pas son mari, lequel toute sa vie s'était affranchi le plus possible de toute contrainte, qui devait l'engager à se soumettre aux règles de l'étiquette. Son enfance tout entière, ainsi que celle de son frère, s'était écoulée, jusqu'à leur départ pour l'émigration, au château de Beauregard, où leur gouverneur, le duc de Serent, leur avait laissé prendre des habitudes un peu rustiques, et lorsque, au licenciement de l'armée de Condé, Louis XVIII, ami de la correction et des belles manières, vit ses

neveux d'un peu près pour la première fois, il trouva que leurs façons se ressentaient par trop de l'insuffisance de leur éducation première. Ç'avait été pour y remédier que M. de la Ferronnays, modèle de correction et d'élégance, avait été placé à Londres auprès du duc de Berry.

Pendant ces premières semaines qui avaient suivi le mariage, la duchesse de Berry avait été heureuse de conserver auprès d'elle le comte et la comtesse de la Tour, qui ne l'avaient pas quittée depuis son départ de la Sicile. Madame de la Tour qui lui avait prodigué depuis son enfance l'affection et le dévouement, avait pu, dans ces débuts si difficiles à une cour où tout lui était inconnu, lui donner mieux que personne, en qualité de Française, d'utiles conseils et des avis salutaires, mais elle avait dû reprendre la route de Naples et se séparer de son élève, après avoir joui de ses succès. Toutefois, au moment de son départ, elle avait consenti, sur les instantes prières de Marie-Caroline, à laisser auprès d'elle sa fille Suzette, à laquelle l'unissait, depuis l'enfance, une tendre amitié. Pendant toute la durée de la Restauration, la jeune fille ne devait pas quitter la duchesse de Berry, qui, après lui avoir donné des maîtres et fait terminer son éducation dans un couvent, la maria au comte de Meffray, issu d'une des meilleures familles du Dauphiné. En outre, la première place vacante de dame dans la maison de la princesse avait été naturellement pour cette compagne préférée qui sut toujours, dans cette situation, donner l'exemple des vertus les plus aimables. « Notre chère Suzette n'eut jamais un défaut, une action à cacher, a dit d'elle, dans ses mémoires, Madame de Gontaut, qui s'était intéressée à ses premiers pas. Affable, spirituelle et jolie, entourée et admirée, la médisance ne put l'atteindre. »

Livrée à elle-même, éloignée de tout ce qui lui rappelait ses jeunes années, Marie-Caroline avait vécu avec son mari dans une intimité de plus en plus grande; mêlée avec lui à tous les incidents futiles ou sérieux de la vie parisienne, on la suit presque jour par jour, organisant des œuvres de charité, accomplissant des pèlerinages, célébrant pieusement les anniversaires, sans abandonner pourtant les chasses, les fêtes, les réjouissances et les représentations théâtrales.

Le 15 août, elle assiste, avec le duc de Berry, à la procession du Vœu de Louis XIII, à Notre-Dame; le 19, elle va à la chasse à courre, qu'elle suit en calèche, dans les bois de Sèvres ; le 21, elle se rend en pèlerinage, avec son beau-frère et le duc et la duchesse d'Angoulême, à la chapelle du Mont-Valérien. Puis, le 9 octobre, elle organise, à l'Élysée, une fête en l'honneur du comte d'Artois, dont c'est le jour de naissance; les acteurs des Variétés y interprètent devant lui une pièce faite pour la circonstance, *Saint Louis villageois.* Quelques jours plus tard c'est le passage du duc de Kent et du duc de Cambridge, les deux fils de George III, roi d'Angleterre, en l'honneur desquels les fêtes se succèdent, dîner de gala, bal à l'ambassade d'Angleterre et chasse à Rambouillet.

L'anniversaire de la mort de Marie-Antoinette est à son tour célébré le 16 octobre, en grande pompe, Marie-Caroline y assiste pour la première fois et c'est ce jour-là même qu'on consacre la nouvelle chapelle installée dans le cachot de la Reine à la Conciergerie.

Rambouillet, Trianon, Vincennes, Compiègne, reçoivent successivement sa visite ; dans tous ces déplacements, ce sont ses parents qui l'accompagnent et lui font parcourir eux-mêmes tous ces théâtres de nos anciennes splendeurs.

A Chantilly, le duc de Berry veut mener sa femme chez le vieux prince de Condé, son ancien général de l'émigration. Le vaillant soldat, retiré dans un pavillon solitaire resté debout au milieu des ruines de l'ancienne résidence de ses ancêtres, achève à l'écart sa vaillante mais douloureuse carrière. Le meurtre affreux du duc d'Enghien, espoir de sa race, et cette longue suite de malheurs qui se sont abattus sur sa maison, ont obscurci son intelligence sans l'éteindre, et le vieillard se réveille de son accablement ordinaire pour faire à la jeune princesse et à son époux, ancien frère d'armes de son petit-fils, les honneurs de ces souvenirs d'un passé glorieux.

L'année 1816 s'achève : Marie-Caroline a vu revenir avec joie sa tante Marie-Amélie au Palais-Royal, où elle fréquente assidument la famille d'Orléans. On sait qu'en 1809 Louis-Philippe, duc d'Orléans, qui avait porté

longtemps le nom de duc de Chartres, était débarqué en Sicile, où il avait obtenu la main de la princesse Marie-Amélie des Deux-Siciles, fille de la reine Caroline et de Ferdinand IV, propre tante de la duchesse de Berry. La correction de l'attitude du jeune prince pendant l'émigration et sa soumission à Louis XVIII avaient difficilement fait oublier à Palerme le souvenir de Philippe-Égalité ; à Paris, il en était de même, et, bien que la générosité du Roi lui eût rendu, dès 1814, ceux de ses apanages qui avaient fait retour à l'État, il n'en était pas moins resté suspect à bien des points de vue. Sa conduite pendant les Cent-Jours était venue, un peu plus tard, donner lieu à plus d'une critique; ses protestations de fidélité lors de la seconde Restauration avaient pourtant semblé concluantes, et il avait été confirmé dans ses apanages; il fallut que son attitude devînt tout à fait hostile pour que le Roi se décidât à sévir. Au mois d'octobre 1815, le prince, qui avait pris parti pour MM. de Polignac et de la Bourdonnaye à propos de leur refus de serment au gouvernement, reçut de Louis XVIII, par l'entremise du comte Decazes, l'ordre de quitter Paris et de retourner en Angleterre, où la duchesse d'Orléans était encore installée à Twickenham. Ils étaient donc absents et en disgrâce au moment de l'arrivée en France de la duchesse de Berry, ce qui ne les avait pas empêchés d'envoyer à leur nièce, avec une lettre de félicitations, leur cadeau de mariage : une boîte à ouvrage en ivoire, clouée d'or, doublée de soie bleue, contenant un nécessaire avec bobines et dévidoirs, et quatre flacons d'odeurs. Ce fut seulement au mois d'avril 1817 que ce nouvel exil prit fin et que le duc et la duchesse d'Orléans se réinstallèrent avec leurs enfants à Paris. Presque aussitôt, une très grande intimité s'établit entre le Palais-Royal et l'Élysée : les deux princesses avaient éprouvé une joie extrême à se rappeler leurs souvenirs d'enfance et à parler ensemble de tous ceux dont elles étaient séparées. La duchesse d'Orléans était avide de détails sur les événements accomplis depuis son départ dans sa famille, et se trouvait doublement heureuse de les tenir de cette jeune nièce qu'elle avait vue naître et qu'elle avait toujours aimée tendrement. Malgré le peu de faveur dont jouissaient aux Tuileries le duc d'Orléans et Marie-Amélie, les fréquentes

visites de la duchesse de Berry au Palais-Royal ne lui avaient pas attiré de trop nombreuses remontrances, et les liens de parenté des deux princesses avaient fait accepter cette intimité sans trop de peine.

* * *

LA NAISSANCE DE MADEMOISELLE

Une légère indisposition avait forcé, au commencement de janvier, Marie-Caroline à interrompre le cours de ses plaisirs, mais bientôt guérie de son refroidissement, on la voit de nouveau paraître à toutes les fêtes et aux cérémonies officielles. Le 21 janvier, elle assiste, à Saint-Denis, avec le duc de Berry, au service de Louis XVI, dont les restes, pieusement recherchés par Louis XVIII, ont été transportés en grand appareil dans la basilique, avec ceux de la Reine. Le 28, elle est au bal donné, par le duc de Wellington, à l'hôtel de la Reynière, et quinze jours plus tard, le 14 février, elle préside, aux Menus-Plaisirs, une réunion de bienfaisance où l'on a réuni toutes les illustrations de la capitale. Le 18 février, la fête est encore plus complète : il y a dîner aux Tuileries et spectacle dans la Galerie de Diane avec les acteurs des Variétés et du Vaudeville ; la soirée se termine par un bal masqué chez le duc de Wellington. Sitôt la fin du spectacle, la princesse accourt à l'Élysée revêtir un costume de Sicilienne, ainsi que les dames de sa suite, et, après avoir fait au bal une entrée sensationnelle, elle reste à danser jusqu'au jour.

Cependant les bruits de grossesse de la duchesse, qui couraient déjà depuis plusieurs mois, venaient d'être confirmés, et, le 22 février 1817, le *Moniteur,* enregistrant l'anniversaire du mariage par procuration du duc et de la duchesse de Berry, apprenait en même temps qu'elle venait d'entrer dans son cinquième mois. Quelques jours plus tard, une nouvelle indisposition venait causer quelque inquiétude, la princesse était prise de la rougeole, mais bientôt tout se terminait heureusement, et, dès le 1er avril, elle se trouvait en état de faire ses pâques à l'Élysée et d'aller dîner le soir aux Tuileries. Le lendemain, pour fêter sa convalescence, elle invite sa tante d'Orléans, avec sa famille, à une soirée de comédie où les acteurs

des Variétés viennent chez elle jouer *le Solliciteur*. Cependant on se préoccupe, dans son entourage, de cette vie mouvementée, et les médecins interviennent pour qu'elle prenne quelques ménagements; mais l'immobilité est impossible à sa nature active et remuante, et c'est à grand'peine qu'on obtient d'elle une tranquillité relative. Malgré ce qu'on lui peut dire, elle circule sans cesse; on la voit à Saint-Cloud, aux jardins Beaujon ou à Bagatelle, au musée du Louvre, où elle visite longuement le salon de peinture, et à la représentation de l'Opéra.

Elle déclare que la Fête-Dieu est une trop grande solennité pour qu'elle puisse se dispenser d'y paraître, et, tandis que Monsieur, le duc et la duchesse d'Angoulême assistent à la procession de Saint-Germain-l'Auxerrois, elle-même avec le duc de Berry suit celle de l'église de l'Assomption. Le 15, octave de la fête, elle fait installer à l'Élysée un reposoir magnifique tout tendu de pourpre et d'or et rehaussé de blanc qu'elle fait décorer devant elle, et c'est là qu'elle reçoit la bénédiction.

Le 17, elle ne consent pas à s'abstenir de célébrer l'anniversaire de son mariage à Notre-Dame. Le matin, dès dix heures et demie, quarante personnes se trouvent réunies à l'Élysée pour un déjeuner auquel succède la messe à la chapelle des Tuileries, une réception au Pavillon de Marsan, et, le soir, un grand dîner au Château, suivi d'une représentation théâtrale où l'on joue *le Nouveau Pourceaugnac* et *M. Sans-Gêne*. Toute la Famille royale est venue apporter ses félicitations aux jeunes époux, à l'exception de la duchesse d'Orléans, encore alitée à la suite de ses couches. Le 3 juin, en effet, elle a mis au monde une fille, la princesse Marie-Clémentine, qui porte le nom de Mademoiselle de Beaujolais et qui deviendra princesse de Saxe-Cobourg-et-Gotha. La date habituelle du départ du Roi pour Saint-Cloud est arrivée; le 18 juin, la Famille royale va s'y installer avec lui; seuls le duc et la duchesse de Berry restent à l'Élysée, se contentant d'y aller dîner de temps à autre; le mois de juillet approche, l'accouchement ne peut tarder. Le Roi, qui veut être là au moment de l'événement, rentre aux Tuileries; mais le terme paraît si peu éloigné, que la princesse n'y vient plus, c'est lui-même qui chaque jour se rend à l'Élysée pour

y prendre des nouvelles, et le duc et la duchesse viennent dans la cour lui parler à la portière de sa voiture. Le 8 juillet, la duchesse fait encore, au bras de son mari, une promenade à pied aux Champs-Élysées, mais on les reconnaît bien vite, et le couple royal est l'objet d'ovations si vives et d'acclamations si répétées, que la fatigue l'oblige à rentrer. Toutes les dispositions sont prises : Deneux, l'accoucheur célèbre, occupe son appartement à l'Élysée, ainsi que Madame de Montsoreau, la nouvelle gouvernante ; enfin, la voiture du Roi attend, tout attelée, nuit et jour, dans la cour du Carrousel, et tous ceux qui doivent être présents à l'accouchement sont avertis de se tenir prêts, car c'est devant un public nombreux que le cérémonial exige qu'ait lieu la naissance. Enfin, le dimanche 13 juillet 1817, à onze heures vingt-cinq minutes du matin, la duchesse met au monde une fille qui reçoit le titre de « Mademoiselle » et les noms de Louise-Isabelle d'Artois. Depuis huit heures du matin, le Roi et toute la Famille royale, avertis par M. de la Ferronnays, se tiennent dans la chambre. L'accouchement est laborieux, l'enfant se présente mal et il faut employer les fers, au risque de blesser la mère ou l'enfant. Lorsque l'opération est faite, le Roi se lève et dit simplement aux ministres et aux grands dignitaires réunis dans le salon à côté : « Messieurs, elles se portent bien toutes les deux. »

Douze coups de canon sont alors tirés pour annoncer la naissance de la jeune princesse ; malgré la déception que cause la venue d'une fille, la nouvelle de l'heureuse délivrance de la princesse répand la joie dans la population tout entière ; le soir, toute la ville s'illumine et on chante dans les théâtres des couplets de circonstance. Mais la joie n'est pas de longue durée ; dès le surlendemain matin, un bulletin des médecins Guérin, Deneux et Bougon annonce de grands troubles dans les fonctions respiratoires de l'enfant, et le soir, à neuf heures, celle que le chancelier Dambray, dans son acte de naissance, avait qualifiée de *Très haute et puissante princesse Louise-Isabelle d'Artois, Mademoiselle, petite-fille de France,* avait cessé de vivre ; elle était morte étouffée dans une convulsion.

Le lendemain 16 juillet, le double cercueil de bois et de plomb, capitonné de satin blanc, qui renfermait la dépouille mortelle de la petite

princesse, était exposé à l'Élysée, sur une estrade décorée de draperies blanches brodées aux armes de France. Le soir même, le corps fut transporté à Saint-Denis, où avaient lieu les obsèques. Madame de Gontaut, dans ses mémoires, nous en a laissé le récit : « L'évêque d'Amiens, aumônier de Mgr le duc de Berry, la duchesse de Lévis et moi, fûmes nommés pour accompagner le convoi ; il se fit à minuit, allant au pas, escorté de gardes du corps, éclairé de flambeaux; l'église était solitaire, le tombeau royal ouvert. Ce jeune rejeton de la race royale fut déposé au pied du tombeau de Louis XVI; une nuit profonde, un pieux silence, interrompu seulement par le bruit des pas et des armes, attristait le cœur. »

La consternation avait été générale à la nouvelle inattendue de la disparition de cette enfant dont la mort était due, disait-on, à un accident. Des pastèques envoyées par la duchesse d'Orléans et dont la jeune mère avait mangé avec excès, avaient causé des désordres dont l'enfant avait été victime en venant au monde. Pourtant, si, pour les parents, la douleur était profonde, la perte cependant était réparable, et le duc, toujours très épris de sa femme, avait la satisfaction de la voir en peu de temps rétablir sa santé et surmonter ce premier chagrin. « La duchesse de Berry, écrivait-il au marquis de Villeneuve, le 28 juillet 1817, a montré un courage au-dessus de sa jeunesse ; affligée aussi profondément qu'une mère pouvait l'être, la Providence lui a donné des forces, et sa santé n'a point souffert de cette horrible secousse. »

Grâce à l'énergie et à l'optimisme de son caractère, elle reprend le dessus, et, dès le mois d'août, elle quitte sa chambre pour recommencer sa vie de mouvement et d'agitation. A l'automne, malgré tout, il semble qu'elle ait un peu abusé de ses forces ; sans doute par excès de fatigue, elle se trouve souffrante et obligée de garder la chambre. On croit aussitôt à une grossesse, et le *Moniteur* s'empresse de l'annoncer dans le style fleuri et sentimental qui est à la mode : « On assure, dit-il à la date du 20 octobre, que l'indisposition de cette princesse est moins faite pour alarmer les Français que pour leur donner les plus heureuses espérances. » Mais ce n'est qu'un malaise passager, et, au bout de quelques jours, la duchesse

de Berry a repris son existence habituelle. Elle a retrouvé tout son enjouement, et l'avenir, de nouveau, semble lui sourire. Jamais encore la princesse n'a été plus appréciée par la Cour et par la Ville; il semble que tout le monde lui sache gré d'aimer le plaisir et la gaieté, et d'avoir conservé, sur les marches du trône, cette exubérance de jeunesse, ce naturel et cette simplicité. Lisons le portrait que trace d'elle le *Moniteur,* en cette fin d'année 1817 : « Douce, bonne, vive et vraiment Française, la duchesse de Berry s'attire le respect, l'affection, la reconnaissance de toutes les personnes qui ont l'honneur de l'approcher. L'attachement que son illustre époux lui a voué, les sentiments que le monarque, si bon juge du mérite, a pour elle, l'amour paternel dont Monsieur lui prodigue les témoignages, les applaudissements qu'elle reçoit partout où elle veut bien se montrer, tout lui prouve combien elle est digne d'être chérie; et si elle n'était pas aussi modeste, elle serait fière de tous ses succès. »

Le 1er janvier 1818, le Roi donne à Marie-Caroline un coffret à bijoux sur lequel sont représentées des vues des environs de Naples, et le duc de Berry lui offre un magnifique service de table où l'histoire de l'humanité est représentée par des tableaux allégoriques. Une grande fête que donne la princesse à l'Élysée, à la fin de janvier, où elle convie la Cour et la Ville; l'incendie du théâtre de l'Odéon, où le duc de Berry se rend pour organiser les secours, et où il dirige lui-même les pompiers, sont les seuls événements de l'hiver; au printemps, c'est la mort du prince de Condé, qui s'éteint le 18 mai, au Palais-Bourbon, avant même que son fils, le duc de Bourbon, prévenu trop tard, ait eu le temps de revenir d'Angleterre, et, le 26, ses funérailles ont lieu en grande pompe, à la basilique de Saint-Denis. Puis c'est le mariage de Suzette de la Tour, qui épouse M. de Meffray et qui devient dame pour accompagner à la place de Madame de Gontaut, tandis que celle-ci succède à Madame de la Ferronnays dans la place de dame d'atours. « J'étais pénétrée d'attendrissement, dit Madame de Gontaut dans ses mémoires, en racontant la nouvelle faveur dont elle était l'objet, M. le duc et Madame la duchesse de Berry le virent et en furent heureux; comment ne pas se dévouer et ne pas aimer des princes

qui méritent tant de l'être? Ils se firent une fête de me mener dans l'appartement qui m'était destiné au-dessus de la duchesse. La vue donnant sur les Champs-Élysées était superbe et gaie. C'était celui qu'avait occupé le roi de Rome. On y trouvait partout des détails du soin qu'on avait donné à son enfance; les lambris matelassés jusqu'à la hauteur d'un enfant de six à sept ans, l'appartement entier tendu de soie verte, belle et fraîche encore, devait préserver ses yeux. L'examen de la prévoyance humaine, qui s'anéantit devant la volonté suprême, nous fit réfléchir et, pour un instant, attrista même notre princesse. »

Mais il n'était pas dans la nature de Marie-Caroline de s'appesantir longtemps sur de tristes sujets, et les vastes proportions de l'appartement de sa dame d'atours lui suggérèrent bien vite de tout autres idées : « Vous avez trois salons, lui dit-elle, vous me donnerez des bals qui seront cent fois plus amusants que les nôtres. » Et comme son mari lui faisait remarquer que le plaisir était presque son unique préoccupation : « Pourquoi pas, lui répond-elle avec insouciance, je suis si jeune ! »

Le 25 août a lieu sur le terre-plein du Pont-Neuf l'inauguration solennelle de la nouvelle statue de Henri IV, le héros symbolique de la Restauration, telle qu'elle fut reconstituée par Lemot ; Louis XVIII, entouré de ses deux nièces, y prononce une harangue et est longuement acclamé. En même temps que son discours, le *Moniteur* annonce de nouveau un événement sensationnel : « C'est le jour de la Saint-Louis, c'est le jour de l'inauguration de la statue de Henri IV, qu'il nous est doux et qu'il nous est permis d'annoncer que l'état certain de S. A. R. Madame la duchesse de Berry promet un nouveau rejeton à l'auguste dynastie des Bourbons. » Cette fois, la nouvelle est exacte, mais cette espérance ne va pas encore se réaliser.

Le 13 septembre, la princesse, qui se trouve dans le sixième mois de sa grossesse, éprouve des accidents qui nécessitent une médication énergique; on essaye de la saigner au bras pour éviter une fausse couche, mais l'accident redouté se produit à six heures du matin; c'est un fils, qui meurt au bout de deux heures. Au milieu de ses souffrances, avec une présence d'esprit admirable, dont elle fera preuve encore quelques années plus tard

dans une pareille circonstance, la princesse songe immédiatement à le faire baptiser par Mgr de Bombelles. Le lendemain, l'enfant royal, *Très haut et Très puissant N... d'Artois, petit-fils de France,* est enseveli à Saint-Denis, dans le caveau royal, à côté du cercueil de sa sœur, qui y repose depuis l'année précédente. Plus que la première fois peut-être, le duc de Berry est affecté par ce nouveau deuil, et le Roi et les princes viennent chaque jour à l'Élysée lui prodiguer, ainsi qu'à sa jeune femme, des témoignages de sympathie et d'affection. Cependant, ce second malheur n'a pas découragé la duchesse de Berry, sa force morale la soutient et sa santé se remet au bout de quelques semaines; elle reprend de nouveau confiance dans l'avenir. Tout ce qui l'entoure est empressé à lui plaire, et elle jouit en paix de son bonheur domestique. Il n'est pas de prévenances que les deux époux n'aient l'un pour l'autre, et, au mois de janvier 1819, pour reconnaître les attentions de tout genre que lui prodigue son mari, la princesse achète le tableau de la *Sibylle,* de Madame Vigée-Le Brun, qu'elle veut lui offrir pour ses étrennes. Le soir de ce même jour de l'An, aux Tuileries, le Roi, qui avait fait transporter les plus belles porcelaines de la manufacture de Sèvres dans la Galerie de Diane, à l'intention de la Famille royale, donnait, à la duchesse de Berry, un déjeuner représentant les jeux des divers pays d'Europe, tandis que le duc d'Angoulême recevait un service de table représentant l'histoire de Du Guesclin. Petites soirées, bals intimes, représentations théâtrales, se succèdent tour à tour; une loge est à la disposition des deux princes, à l'Opéra, à Feydeau, aux Italiens, qu'on appelle les Bouffes, et dans maints autres théâtres. Fréquemment aussi, le duc de Berry, qui est un chasseur infatigable, est en déplacement à Compiègne, à Fontainebleau ou dans les autres forêts de la Couronne, à Marly ou à Meudon, et, bien souvent, la jeune princesse l'accompagne.

Cependant Marie-Caroline est de nouveau enceinte; c'est Louis XVIII lui-même qui a pris soin de l'annoncer publiquement en recevant une députation de la ville de Bordeaux venue lui apporter ses protestations de fidélité et de dévouement : « Je reçois toujours, leur a-t-il dit, avec un nouveau plaisir, l'hommage des fidèles Bordelais. Je conserverai toute ma vie un

grand souvenir du 12 mars 1814. Pour mieux en perpétuer la mémoire, j'avais un nom à donner à quelqu'un... qui n'est pas encore venu. J'espère cependant que ce moment se présentera bientôt. »

La nouvelle devenait officielle dès le 8 avril, et le duc de Berry essayait alors de retenir davantage sa femme à l'Élysée, en lui ménageant des distractions dans le palais lui-même. « Le duc et la duchesse, dit encore Madame de Gontaut, passaient leur matinée dans le jardin; il s'y établit des jeux qui les amusaient fort; femmes, enfants, maris de la Maison des princes y venaient sans cesse, surtout les dimanches. Rien de plus gai, de plus aimable que n'était alors Monseigneur pour son entourage; tout le monde se plaisait, se convenait, on était heureux et à l'aise. » La jeune duchesse comprenait du reste que, cette fois, les précautions les plus rigoureuses étaient nécessaires pour mener à bien sa grossesse, et elle acceptait avec résignation les prohibitions sévères des médecins. La voiture lui était sévèrement interdite en même temps que toute fatigue. Aussi, c'est dans un fauteuil à roulettes qu'elle va visiter au Louvre, le 27 août, les produits de l'industrie française et admirer le magnifique berceau qui est destiné à l'enfant qu'elle va mettre au monde.

Cependant le terme de sa grossesse semble proche; dans la nuit du 20 au 21 septembre 1819, la duchesse de Berry ressent les premières douleurs, et, à six heures et demie du matin, elle donne le jour, non au prince attendu, mais à une fille robuste et bien conformée.

Comme la première fois, toute la Famille royale est là réunie avec les témoins et les grands dignitaires; à la nouvelle du sexe de l'enfant, les traces d'un désappointement cruel apparaissent clairement sur tous les visages, et c'est la princesse qui, la première, veut réagir contre cette fâcheuse impression. « Après la fille, le garçon », s'écrie-t-elle avec gaieté, en regardant l'assistance; et le duc de Berry à son tour, touché par tant d'énergie et de courage, se résigne à faire bonne contenance et sourit avec complaisance en prenant sa fille dans ses bras. Puis il la remet à la vicomtesse de Gontaut, la nouvelle gouvernante des enfants de France, et la petite Mademoiselle, posée sur un vaste oreiller, est conduite en céré-

ÉGÉDIE BEAUPOIL DE SAINTE-AULAIRE, DUCHESSE DECAZES

(1802-1873)

Miniature peinte par J. B. Isabey

monie jusqu'à son appartement, précédée du grand maître des cérémonies, qui fait ouvrir les deux battants de chaque porte entre la haie formée par les gardes du corps. Cette enfant est la future duchesse de Parme; sa destinée sera semblable à celle de sa mère; comme elle, elle verra son mari assassiné, et son fils exilé, dépouillé de son trône.

L'année 1820 venait de commencer, et les passions politiques, apaisées pendant quelques mois, semblaient de nouveau gronder plus ardentes et plus implacables ; une opposition formidable s'élevait contre le comte Decazes, le nouveau favori de Louis XVIII, qui avait pris près de lui la place vacante de M. de Blacas. Ancien secrétaire de Madame, mère de l'Empereur, il était devenu franchement royaliste sous la Restauration, et, nommé préfet de police après Waterloo, il était, peu de mois après, ministre tout-puissant et président du Conseil. Élégant, spirituel, charmant de figure et de manières, il joignait à ces dons extérieurs les qualités éminentes d'un homme d'État. Mais c'est surtout par le charme de sa conversation qu'il avait su prendre sur Louis XVIII une influence considérable. Admirateur enthousiaste du vieux monarque, auditeur attentif de ses moindres paroles, il avait eu le grand art de lui persuader qu'il n'était que son élève en politique et qu'il lui devait tous ses succès. Les lettres du Roi à son ministre, où il l'appelle paternellement « mon fils », montrent combien il lui témoignait de confiance et d'affection ; et c'est lui-même qui avait voulu négocier son mariage avec Mademoiselle Égédie de Sainte-Aulaire, fille d'un ancien chambellan de l'Empereur devenu député et petite-fille du prince de Nassau. Avec cette jeune femme, belle, riche et intelligente, le favori allait voir s'accroître encore sa puissance et son succès. La sœur du comte Decazes partageait sa faveur près de Louis XVIII. Brune piquante, au sourire divin, à l'œil voluptueux, et dont la chevelure luxuriante tombait, disait-on, jusqu'à ses pieds, elle avait tout pour plaire et réunissait tout pour charmer. Malgré sa jeunesse, bien des chagrins déjà s'étaient appesantis sur cette tête charmante. Délaissée par son époux, M. Princeteau, qui ne lui avait apporté qu'infidélités et amertumes, Zélia Decazes était venue se réfugier près de son frère, dont elle partageait la demeure, la table et la fortune. Ce fut

lui qui la présenta au Roi. « Ce dernier, nous dit Chateaubriand dans ses mémoires, s'en était amouraché en perspective. » Toujours est-il que, connaissant la source de ses pleurs, il avait voulu la tarir en devenant le père du « Bon Ange », comme il se plaisait à la nommer. Il avait été charmé par son esprit lettré, son inaltérable douceur et sa voix mélodieuse. On avait même vu son portrait, peint par le baron Ecraineville, orner le cabinet du Roi, signe certain d'une affection grandissante. La disgrâce du frère entraîna la sienne au moment où elle commençait à oublier ses chagrins et coupa court à la faveur naissante de Madame Princeteau, qui n'était âgée que de trente-deux ans.

Les ultra-royalistes ne pardonnaient pas au comte Decazes ses idées de modération, et il n'était à leurs yeux qu'un dangereux révolutionnaire. Sa politique avait amené ce singulier résultat que les amis du Roi étaient devenus les ennemis du ministère et que le ministère était soutenu par les ennemis du Roi. Malgré la discipline sévère que Louis XVIII imposait à tous les siens, la Famille royale s'était déclarée nettement hostile au nouveau favori ; quant au duc de Berry, sans lui être favorable, il avait gardé vis-à-vis de lui, ainsi que la duchesse, une attitude pleine de réserve et s'était abstenu de le combattre.

Fidèles l'un et l'autre à leur prudente tactique de se tenir en dehors de toute intrigue, ils continuaient à mener à l'Élysée la vie la plus gaie et la plus heureuse. Au mois de décembre, les deux époux avaient donné à l'Élysée, un grand bal, qu'une fête donnée, quelques jours plus tard, par la marquise de Lagrange, dans son hôtel de la rue Grange-Batelière, avait encore surpassé en splendeur. Détail typique de l'époque, la recherche y était poussée à un point si extrême qu'on y avait installé pour les dames de luxueux cabinets de toilette, avec du rouge et des gants de toutes les pointures. Du reste, la saison d'hiver s'annonçait comme fort brillante, et chaque jour semblait être le signal d'un nouveau plaisir. Jusqu'à la fin du Carnaval, les fêtes allaient se succéder presque sans interruption. Le journal de la princesse, qui, pour cette période, nous a été conservé, nous permet de la suivre presque heure par heure ; elle y consigne les plus petits

MARIE-ZELINA (ZÉLIA) DECAZES; — MADAME PRINCETEAU

(1787-1876)

Miniature peinte par J. B. Isabey

(Collection [illegible])

détails et donne même la description de ses toilettes. Suivons-la jour par jour pendant ce mois qui précède son veuvage.

16 JANVIER 1820. DIMANCHE. A onze heures, je suis en grand habit pour aller recevoir aux Tuileries, après avoir déjeuné avec la Maison de mon mari, la comtesse Juste de Noailles, ma dame d'atours, et Mesdames d'Hautefort et de Béthizy, dames pour accompagner. A midi, nous avons été à la messe du Roi, et à une heure je suis de retour à l'Élysée, où je vais embrasser ma Louise, qui est bien gentille. Je me suis mise à travailler et Charles a lu les gazettes jusqu'à deux heures et demie, heure à laquelle il s'est rendu à Bagatelle. Pendant ce temps, j'ai joué avec Louise et rangé mon appartement. A cinq heures trois quarts, nous sommes allés aux Tuileries, dîner en famille, et nous sommes restés chez le Roi jusqu'à huit heures. De là, je suis allée au Palais-Royal faire une visite à ma tante, et, à neuf heures, je suis rentrée pour écrire et travailler pendant que mon mari jouait du cor anglais. Je me suis couchée à onze heures.

TOILETTE DU MATIN : grand habit de crêpe blanc avec garnitures de point d'Alençon, toque de satin blanc à plumes, collier et boucles d'oreilles en diamants et turquoises. — TOILETTE CHEZ MOI : robe montante fleur de pensée en popeline, et mes cheveux nattés. — TOILETTE DU SOIR : robe montante de crêpe rose garnie de blonde, bonnet rose garni de blonde avec roses, bracelets en or turcs.

17 JANVIER. LUNDI. Après avoir déjeuné à dix heures et demie, nous sommes partis, mon mari et moi, à dix heures trois quarts, pour Saint-Germain-en-Laye, et à midi nous étions au Pavillon de la Muette, où se trouvait l'équipage de chasse. Nous nous arrêtons quelques minutes pour entendre plusieurs fanfares, puis nous nous rendons à un pâlis, où je suis restée derrière mon Charles et où il a tué deux chevreuils et deux marcassins. Ensuite je monte en voiture, tandis qu'il part à pied en avant. La chasse dure jusqu'à quatre heures : Charles a tué quatre sangliers, sept chevreuils, quatre faisans et un lapin. Nous rentrons à cinq heures et demie à Paris, après avoir goûté au Pavillon de la Muette, et à cinq heures trois quarts, comme à l'ordinaire, nous sommes aux Tuileries. A huit heures, nous allons, avec Madame d'Hautefort, à l'Opéra, où l'on donne *Tarare* et *la Servante justifiée*. Je rentre seule avec mon mari à onze heures et demie.

TOILETTE DU MATIN : robe couleur Jean de Paris avec garniture en peluche fleur de pensée, chapeau en velours noir avec plumes noires. — TOILETTE DU SOIR : robe basse de cachemire des Indes bleue, bonnet à fleurs rouges.

18 JANVIER. MARDI. Été à la messe, déjeuné à onze heures, et, à une heure, reçu la visite du duc et de Mademoiselle d'Orléans. Je prends ensuite une leçon de dessin avec M. Storelli, jusqu'à deux heures et demie, heure à laquelle mon mari est rentré de Bagatelle. Nous allons ensemble voir Louise, puis Charles se met à lire tandis que je travaille. A cinq heures, nous allons chez la duchesse d'Angoulême, et nous rentrons à six heures. Dîner en tête-à-tête. Pendant le dîner, j'ai eu le malheur de dire des choses qui ont déplu et de porter des jugements qui ont fait de la peine à mon bon et cher mari, ce qui m'a causé beaucoup de chagrin. A huit heures et demie, j'ai fait ma toilette pour monter chez Madame de Gontaut. J'ai dansé jusqu'à une heure, puis soupé, et à trois heures j'ai été me coucher. Bien que je ne le méritasse guère, mon bon Charles s'est montré pour moi, pendant le bal, d'une amabilité et d'une bonté parfaites.

TOILETTE DU MATIN : robe guimpe en soie à carreaux bleus et blancs. — TOILETTE DE BAL : robe de crêpe blanc, parure turquoise et or.

Le 19 janvier, la duchesse de Berry, malgré ses fatigues de la veille, se rend à l'Opéra, où l'on donne *la Caravane* et le ballet de *Aïna,* et le 20, elle va aux Italiens entendre *le Barbier de Séville.* La journée pourtant a été rude, car elle a été à la chasse à la Muette dès dix heures du matin, et n'est rentrée qu'à six heures et demie, par une pluie battante. La chasse est, du reste, un exercice auquel la princesse prend un sensible plaisir. Son mari lui a galamment fait faire, chez Bauchaon-Permet, arquebusiers des Princes, une légère carabine au canon fleurdelisé et dont la crosse, incrustée d'argent, est garnie de velours vert. Elle s'en sert avec adresse, à la grande satisfaction de son mari, qui a voulu être son professeur de tir. En quittant sa toilette de chasse, qui consiste en une redingote en drap vert à collet et revers en velours amaranthe avec boutons armoriés, et chapeau de feutre noir avec plumes, elle revêt, pour dîner avec les chasseurs, une robe de tulle brodé aux armes; elle est coiffée à la Ninon, avec filets de perles. Pendant le dîner, elle fait venir la petite Mademoiselle, qu'elle n'a pas vue de tout le jour, et trouve moyen, avant de se rendre au théâtre, d'aller faire une apparition aux Tuileries pour y saluer le Roi. On comprendra qu'après des journées si bien remplies, la duchesse se levât tard, et l'on s'étonnera un peu de la contrariété qu'en éprouvait son époux, qui aurait désiré qu'elle ne dormît pas plus de sept heures, hiver comme été!

Le 21 janvier est le service annuel pour l'anniversaire de Louis XVI; la toilette de circonstance se compose d'un grand habit de laine noire sans garniture, bonnet de gaze de laine noire, grande mante en crêpe lisse.

Le lendemain 22, c'est la leçon de danse avec M. Abraham, qui vient lui apprendre le cérémonial compliqué de l'ancienne Cour. A un quart de siècle de distance, ce dernier a retrouvé intactes dans sa mémoire toutes les traditions du beau maintien, et c'est lui qui, dès les premiers jours de la Restauration, a été appelé aux Tuileries. On devine quelle faveur il a rencontrée près de Louis XVIII. Gardien méticuleux des anciens usages, le Roi se montrait à ce point respectueux des règles de l'étiquette qu'aux plus mauvais jours de son exil, lorsqu'il s'était vu contraint de renoncer à tous

les signes extérieurs de la royauté, il n'avait pas consenti à se séparer de son cordon bleu et avait continué à le porter sur sa chemise. Je tiens cette anecdote de Mgr le duc de Parme, qui lui-même la tenait de la duchesse d'Angoulême. M. Abraham, mieux que personne, était donc à même d'expliquer à la jeune princesse les subtiles minuties des saluts et des révérences, et de lui enseigner la manœuvre savante du long manteau de cour.

Après la leçon de danse, venait pour la princesse la leçon de fleurs artificielles, copiées d'après nature, sous la direction de son professeur Batton, et, certains jours, la leçon de modelage avec Bosio, ou celle d'aquarelle avec Truchot ; ou bien encore les découpures de silhouettes à la manière de Huber.

Le 24, c'est l'anniversaire de naissance du duc de Berry ; dès le matin, elle vient avec Mademoiselle, « qui est pour la première fois en pantalon et en robe », lui apporter ses vœux.

Le 26 mai, Marie-Caroline, qui se trouve seule, va passer la journée aux Tuileries avec Mademoiselle, et le soir, Madame de Vathaire, sa première femme de chambre, couche dans sa chambre, comme le veut l'usage, en l'absence du mari.

Le 27, la princesse passe encore la soirée aux Tuileries, où le duc, de retour de la chasse, vient la rejoindre, près de la duchesse d'Angoulême.

Nous rentrons ensemble à l'Élysée, ajoute-t-elle, nous montons chez Louise, et nous nous couchons à une heure du matin. J'ai souffert toute la journée de fortes coliques.

Ce malaise, premier signe de la grossesse qui commence, va se reproduire le lendemain. « J'ai encore été souffrante », note-t-elle ce jour-là sur son cahier.

Le 29 janvier, le duc et la duchesse donnent, à l'Élysée, une fête qui va avoir le plus vif succès :

Notre bal a commencé à dix heures et demie, le souper a eu lieu à deux heures et demie, et la fête s'est terminée à cinq heures trois quarts ; je me suis couchée à six heures. J'avais une robe de bal lamée d'argent, à bouquets bleus, parure de turquoises et diamants.

Le lendemain, la princesse se repose, mais le 31, la série des plaisirs reprend, malgré les malaises qui reparaissent :

A cinq heures et demie, nous avons dîné chez nous, nous sommes allés à sept heures à l'Opéra, où on donnait le premier acte du *Jugement de Pâris* et *le Rossignol*. Pendant cette dernière pièce, nous allons à Feydeau, voir une pièce nouvelle, *la Bergère châtelaine*, que nous trou-

vons très ennuyeuse ; nous sommes revenus à l'Opéra pour voir le ballet des *Noces de Gamaches*, et nous rentrons à onze heures. Je souffre encore de violentes coliques.

8 FÉVRIER. Été me promener dans le jardin avec mon mari, déjeuné, puis été recevoir les ambassadeurs aux Tuileries. Je rentre à deux heures, puis je vais au Palais-Royal, et à trois heures je vais à la Paume, rue Mazarine, voir jouer mon mari ; mais comme il ne me l'avait pas dit, cela lui a déplu et il m'a fort grondée, ce qui m'a bien fait pleurer. Je rentre de suite. A cinq heures trois quarts, nous allons aux Tuileries, et à huit heures aux Français, où on joue *le Chevalier à la Mode* et *le Malade imaginaire*. Nous rentrons à minuit. J'ai eu mal au cœur horriblement.

9 FÉVRIER. MERCREDI. J'ai vomi toute la journée ; je vais le soir à l'Opéra, voir *les Danaïdes*, dans la loge de ma tante la duchesse d'Orléans.

10 FÉVRIER. Spectacle à la Cour, dans la Galerie de Diane.

Le 11, la princesse va à l'Opéra passer quelques instants, mais, après le troisième acte, elle rentre à l'Élysée « avec Madame d'Hautefort, pour concerter son costume du lendemain avec M. Leroy ». Le costume qu'elle prépare est destiné au bal masqué auquel elle doit se rendre, le 12, chez la comtesse Greffulhe. C'est la dernière fête où elle assistera avec son mari.

Le journal s'arrête brusquement avec la journée du lendemain, et une année tout entière va se passer avant qu'elle ne rouvre le carnet confident de ses joies sans cesse renouvelées, et où elle décrit naïvement ses toilettes et ses parures. On éprouve une impression presque tragique devant ce cahier inachevé et dont tant de feuilles sont restées blanches. C'est le couteau de Louvel qui est venu tout à coup briser cette existence, arrêter cette série de fêtes et de plaisirs. Cette toute jeune femme, dont l'endurance nous étonne, et qui trouve moyen de dépenser une pareille somme d'activité au service de ses amusements, va l'employer désormais à un but moins futile, elle ne sera plus guidée, en toute circonstance, que par la raison et le devoir. L'épouse bien aimée va faire place à la veuve, et à la félicité la plus complète va succéder brusquement le plus affreux désespoir.

* * *

L'ASSASSINAT

Au milieu de ces nombreuses distractions pourtant, le duc de Berry était agité depuis quelque temps par de sinistres pressentiments ; il rece-

vait chaque jour des lettres anonymes qui lui annonçaient qu'on allait attenter à ses jours ; sa bravoure lui faisait mépriser ces menaces, mais la ténacité et le nombre de ces avis avaient fini par l'impressionner de façon fâcheuse. Des billets d'origine suspecte lui étaient parvenus à diverses reprises, remplis d'une poudre inconnue dont l'odeur pénétrante lui avait fait craindre qu'ils ne fussent empoisonnés. Enfin, un accident, futile en apparence, l'avait affecté plus que de raison, en lui apparaissant comme un nouveau signe de mauvais augure : un panneau de glace de la grande galerie de l'Élysée s'était effondré tout à coup, sans que rien justifiât cet accident, et s'était brisé en mille pièces. Le duc, un peu superstitieux, y avait vu un sinistre présage. Durant les longues heures de son agonie, il songera aussi malgré lui à ce chiffre 13 qui lui aura été si fatal, et il se rappellera ses deux enfants, enlevés successivement, à deux ans de distance, à cette même date qui va encore être celle de son trépas! Cependant, ces derniers jours de carnaval, dont chacun avait amené une nouvelle fête, semblaient avoir changé quelque peu ces idées sinistres.

Le dimanche gras, 13 février, deux grands bals devaient réunir tout ce que Paris comptait alors d'élégance et de beauté; l'un avait lieu chez la comtesse du Cayla, l'autre chez le maréchal Suchet, duc d'Albuféra, dans son magnifique hôtel du faubourg Saint-Honoré. Cependant, ni le prince ni la princesse ne devaient s'y rendre ; la veille ils avaient assisté au brillant bal costumé, donné par le comte Greffulhe, et avaient même été l'un et l'autre reconnus sous le domino. Quoique la jeune femme ne dansât plus depuis le bal de l'Élysée, elle était restée tard à cette fête, qui s'était prolongée jusqu'à une heure avancée, et le duc de Berry ne voulait pas qu'elle se livrât dès le lendemain à de nouvelles fatigues préjudiciables à sa position. Les malaises éprouvés par la princesse depuis quelques semaines, et que nous avons vus relatés par elle dans son journal, étaient trop significatifs en effet pour qu'on pût s'y méprendre.

Ravi de ce nouvel espoir de maternité de Marie-Caroline, il avait annoncé le matin même cette heureuse nouvelle à Madame de Gontaut, tandis que, de son côté, la duchesse de Berry faisait la même confidence à la duchesse de Reggio.

Les deux époux avaient dîné aux Tuileries, et ce fut après le repas qu'on décida d'aller passer la soirée à l'Opéra, où avait lieu une représentation extraordinaire, en raison de celle que le bal masqué du lundi gras empêchait de donner le lendemain. Le programme du spectacle comprenait *le Rossignol, le Carnaval de Venise* et *les Noces de Gamache*. Pendant un entr'acte, le duc et la duchesse de Berry étaient allés faire une visite dans sa loge à la famille d'Orléans, et le prince, qui adorait les enfants, joua un instant avec les jeunes princes, qui avaient accompagné leurs parents au théâtre, en l'honneur du dimanche gras. Il semblait plein d'entrain et de bonne humeur, et le public applaudit à plusieurs reprises à cette réunion familiale. Cependant la soirée s'avançait; la princesse qui, en retournant dans sa loge, s'était heurtée violemment à la clef d'une porte entr'ouverte, se trouva décidément fatiguée. Elle avait étouffé plusieurs bâillements, et le prince lui proposa de se retirer. Marie-Caroline accepte cette offre et descend, au bras de son mari, l'escalier de l'Opéra. Tous deux arrivent jusqu'à l'entrée du petit vestibule qui précède l'entrée particulière des princes sur la rue Rameau, il lui tend la main droite et elle remonte en voiture avec Madame de Béthisy, sa dame pour accompagner. « Adieu, Caroline, nous nous reverrons bientôt. » Sur ces derniers mots, le duc, qui est sans chapeau et sans manteau, se retourne pour rentrer au théâtre, où il va assister au dernier acte du ballet. Il est encore sous l'auvent peint, imitant le coutil, décorant l'entrée de la loge royale, lorsqu'il est frappé par l'assassin, qui s'est glissé avec promptitude entre lui et le factionnaire présentant les armes. Se sentant heurté fortement, il s'imagine avoir reçu un coup de poing. « Voilà un fameux brutal ! », s'écrie-t-il, et le comte César de Choiseul, de service auprès de lui, croyant également à une bousculade involontaire, repousse l'homme en lui disant : « Prenez donc garde à ce que vous faites ! » Cette cruelle méprise n'allait pas être de longue durée. « Je suis assassiné, s'écrie presque aussitôt le prince, qui a porté la main à sa poitrine, et je tiens le poignard ! »

Tandis que MM. de Choiseul et de Clermont poursuivent le meurtrier, le comte de Mesnard soutient le duc de Berry, qui vient d'arracher lui-

même le couteau tout sanglant, et qui chancelle en répétant : « Je suis un homme mort ! »

La princesse, du fond de sa voiture, a entendu le cri de son mari; elle essaie en vain d'ouvrir la portière que le valet de pied vient de refermer, et, repoussant Madame de Béthisy, qui tente inutilement de la retenir par sa robe : « Je vous ordonne de me laisser ! » s'écrie-t-elle; en même temps elle s'élance, malgré la hauteur de la voiture, avant que le marchepied soit abaissé, et tombe aux pieds de son mari qu'elle entoure de ses bras. On porte le blessé sur une des banquettes de velours rouge du vestibule où se tient la garde et qu'éclaire vaguement un quinquet à quatre becs suspendu à la voûte. On lui appuie la tête contre le mur, on enlève sa cravate, on entr'ouvre ses vêtements et on découvre la blessure, qui se trouve au-dessus du sein droit. Le sang jaillit avec violence et inonde la princesse et Madame de Béthisy. « Venez, dit le prince d'une voix mourante, venez, ma femme, que je meure dans vos bras. » Puis il perd connaissance. On profite de son évanouissement pour le transporter hors du vestibule ; un valet de pied le soulève par les épaules, deux autres soutiennent ses jambes, mais l'escalier est si raide et si étroit que, malgré l'aide de quelques employés du théâtre, on a grand'peine à lui éviter les chocs, et c'est avec une extrême difficulté qu'on parvient à le déposer dans le salon de sa loge.

Pendant ce temps, suivis par le factionnaire qui a nom Desbiès, MM. de Choiseul et de Clermont-Lodève se sont mis à la poursuite de l'assassin. Celui-ci s'est enfui par la rue de Richelieu, mais, au coin de l'arcade Colbert, il se heurte contre un garçon limonadier tenant sur sa tête un plateau chargé de glaces qu'il porte à l'Opéra, et le renverse. Cet incident va lui faire perdre quelques secondes ; l'homme, furieux du dégât, s'est mis à sa poursuite, et, un instant après, Louvel est arrêté. On le conduit alors au corps de garde, où M. de Mesnard a grand'peine à l'arracher aux mains des soldats qui veulent le massacrer. On le fouille et on trouve sur lui encore deux tire-points fraîchement aiguisés, qu'il déclare être des outils nécessaires à son métier de sellier. J'ai tenu dans mes mains

ces deux poinçons avec le couteau qui a servi à perpétrer le meurtre. C'est une lame épaisse, grossièrement fichée dans un manche de bois à peine équarri et que la violence du coup a fait fendre. Ces lugubres souvenirs sont conservés sous triple serrure à l'hôtel des Archives nationales dans une pièce écartée, fermée rigoureusement au public. Ils voisinent avec des objets de non moins tragique mémoire, les vêtements du régicide Damiens et le chapelet trouvé dans sa poche, et plus loin la chemise ensanglantée de la malheureuse duchesse de Praslin.

L'officier de paix devant lequel on amène le meurtrier est le commissaire de police Jolly, chargé de la surveillance de l'Opéra. La duchesse de Berry retrouvera ce fonctionnaire plus tard, dans d'autres douloureuses circonstances, car ce sera lui qui, à Nantes, arrêtera la princesse dans la maison de Mesdemoiselles du Guiny et qui lui servira de gardien dans la citadelle de Blaye. Par un curieux hasard, c'est ce même Jolly qui avait été chargé de veiller à sa sûreté pendant son voyage au moment de son arrivée en France.

Dans la salle, rien encore n'a transpiré de l'affreux événement, le spectacle n'est pas interrompu ; à travers le large carreau qui donne sur la loge, on aperçoit les groupes de danseuses qui évoluent gracieusement sur la scène, et, à chaque instant, les applaudissements témoignent du succès obtenu par le ballet et ses interprètes.

Le duc est étendu immobile dans un fauteuil au coin de la cheminée, les vêtements entr'ouverts et la chemise inondée de sang. La duchesse de Berry lui soutient la tête, et le teint du blessé, ordinairement coloré, a pris une telle pâleur qu'on peut croire qu'il a déjà cessé de vivre.

Dès le premier moment, trois médecins sont accourus près de lui : le docteur Lacroix, qui se trouvait dans la salle, le docteur Blancheton, qui demeure à deux pas, et le docteur Drogard. On essaie de débrider la plaie, et, pour empêcher l'engorgement des poumons, on ouvre la veine du bras droit, d'où le sang jaillit épais et noir. Le prince aussitôt fait un mouvement et semble reprendre connaissance, il prononce quelques mots indistincts ; on comprend qu'il demande un prêtre, mais ses yeux sont obscurcis

LES DERNIERS MOMENTS DU DUC DE BERRY A L'OPÉRA

13 FÉVRIER 1820

Tableau peint par Menjaud

Musée de Versailles

et il semble ne pas distinguer ceux qui se pressent autour de lui. « Ma femme, vous êtes là? » dit-il d'une voix entrecoupée. — « Je suis auprès de vous, mon ami, répond la princesse, et ne vous quitterai pas. » Mais on manque des objets de première nécessité, et on supplée à ce qui fait défaut par ce qu'on a sous la main; c'est dans une assiette qu'on recueille le sang qui s'écoule, puis, lorsqu'elle est pleine, c'est le seau de la garde-robe qu'on apporte pour la remplacer. Lorsqu'il s'agit de faire la ligature, le chirurgien demande une bande, et personne n'a pensé à en préparer. Madame de Béthisy et la duchesse détachent leurs jarretières, mais le tissu en est élastique et ne peut être d'aucune utilité. Roullet, le libraire du théâtre, est là qui propose sa cravate qu'il enlève de son cou, mais ce n'est point encore ce qu'il faut, et enfin, c'est la ceinture de la princesse, qu'elle arrache de sa robe, qui sert à fixer l'appareil. C'est à ce moment qu'arrive le prêtre mandé en toute hâte; c'est l'évêque d'Amyclée.

En le voyant entrer, le malheureux prince ne peut retenir un geste d'impatience, car jamais il n'a partagé pour M. de Latil la sympathie de Monsieur; mais bien vite il se résigne : « C'est une épreuve de plus que Dieu m'envoie, dit-il à voix basse, c'est à lui que je ferai mes aveux », et, du geste, il l'invite aussitôt à s'approcher de lui.

Le vicomte de Reiset, commandant des gardes du corps de la compagnie Gramont, a laissé, dans ses mémoires, un récit émouvant de cette scène tragique dont il avait été le témoin oculaire. Il nous a dépeint ce petit salon étroit au plafond surbaissé dont deux affiches de théâtre, accrochées à la tenture verte, formaient la seule décoration. C'est là, dit-on tout bas, que le duc, un peu volage, a eu l'habitude d'amener ses conquêtes lorsqu'il avait distingué quelque fille d'Opéra, et c'est dans cette pièce banale qu'il gît maintenant, un prêtre à son chevet, agonisant au milieu des plus atroces souffrances. Des lambeaux de musique joyeuse, derniers accords du ballet qui s'achève, couvrent par moments les paroles latines de l'évêque et les prières du mourant. Au milieu des linges souillés, des vêtements épars dans la pièce, on aperçoit la duchesse de Berry et Madame de Béthisy en grande parure, la tête nue, avec des guir-

landes de roses, leur riche toilette toute maculée de sang; plus loin, la duchesse d'Orléans, étincelante de joyaux, la tête couverte d'un chapeau à plumes blanches, et, à côté d'elle, une vulgaire figurante, appelée pour venir en aide aux médecins, encore revêtue du costume espagnol que, quelques instants auparavant, elle portait sur la scène. La violence de pareils contrastes ajoute encore, s'il est possible, à l'horreur de cette scène de désolation. Madame Adélaïde qui, avec son frère et sa belle-sœur, a été prévenue des premières avant d'avoir quitté la salle, ne peut soutenir plus longtemps un si déchirant spectacle, elle tombe en syncope et on l'emporte. Il est un peu plus de minuit quand Monsieur, le duc et la duchesse d'Angoulême entrent successivement, et leur entrevue est déchirante. Le duc d'Angoulême se jette sur le corps de son frère et baise en sanglotant la plaie saignante; puis c'est Mademoiselle, qu'on est allé chercher à l'Élysée et qu'amène Madame de Gontaut. Réveillée en sursaut, l'enfant, effrayée à la vue de tout ce monde, se débat en pleurant; on la présente au prince, qui l'embrasse et lève sur sa tête une main défaillante. « Pauvre enfant, lui dit-il, puisse-tu être moins malheureuse que tous ceux de ma famille! » Quelques instants après, arrive Dupuytren, que MM. de Maillé et d'Oudenarde sont allés querir. On attend beaucoup de sa venue, et il essaye de tenter l'impossible; il débride à nouveau la blessure, qui s'est refermée, et multiplie les sangsues et les ventouses, puis il ordonne un lavement et un bain de pieds. Pendant toutes ces opérations si cruellement douloureuses, le prince pousse des cris et des gémissements. « Laissez-moi, dit-il aux médecins, puisque je dois mourir; vous m'arrachez le cœur, ah! que vous me faites souffrir! » Cependant la duchesse l'encourage par les paroles les plus tendres : « Mon bon Charles, lui dit-elle, souffrez pour l'amour de moi. » Un léger soulagement semble résulter de toutes ces opérations successives, mais la douleur et la fatigue ont épuisé le malade, des vomissements surviennent, c'est le dernier espoir qui s'en va.

A la demande des médecins, le prince avait été emporté, vers minuit, hors du petit salon, où l'air et l'espace faisaient également défaut, dans

une pièce attenante qui servait à l'administration de l'Opéra. On l'y avait installé sur une mauvaise couchette apportée en toute hâte, et, comme on n'avait pas de traversin, c'est une chaise qu'on avait dû mettre sous le matelas pour lui élever la tête. Son teint, ses lèvres étaient livides; à moitié sur son séant, il était incliné sur le côté droit, et, sur sa large poitrine, apparaissaient de longues traînées sanglantes, derniers vestiges des sangsues et des ventouses qu'on venait d'appliquer sans compter. Dans des flambeaux de cuivre, des bougies posées çà et là sur la cheminée et sur les piédestaux des bustes de musiciens qui décoraient la pièce, éclairaient vaguement cette scène de désolation : le duc d'Angoulême, à genoux, se tenait à la droite de son frère et sanglotait sans parler, tandis que la duchesse d'Angoulême, la tête enfoncée sous un grand chapeau qui laissait ses traits dans l'ombre, semblait, sous ses vêtements sombres, l'image même de la douleur. Monsieur était affaissé au pied du lit, la figure ensevelie dans ses deux mains, et, à travers ses doigts, on voyait s'échapper ses larmes qui coulaient en abondance. Le duc de Bourbon, assis derrière lui, considérait d'un œil fixe cet horrible spectacle, qui réveillait sans doute chez lui de si affreux souvenirs. Marie-Caroline était toujours agenouillée auprès de son époux; elle avait échangé sa toilette de bal contre une simple robe de tricot blanc, une camisole et un petit béguin garni de dentelles, qu'on lui avait apportés de l'Élysée, mais tout cela était couvert de larges taches rouges. L'expression de désespoir était peinte sur son visage, et ses yeux étaient baignés de pleurs; le prince lui adressait de temps en temps les mots les plus tendres : « Vous êtes bien malheureuse, ma pauvre femme, lui dit-il en lui caressant les cheveux, mais ne vous laissez pas abattre, et ménagez-vous pour l'enfant que vous portez dans votre sein. » La couche du malheureux duc était inondée par le sang répandu; il demanda du linge sec. Avec d'infinies précautions, on le souleva sur un matelas qu'on déposa à terre, et l'on se mit en devoir de réparer le désordre de son lit et de ses couvertures. Ce fut à ce moment qu'il voulut définitivement achever sa réconciliation avec Dieu et qu'il redemanda Mgr de Latil. « L'évêque, où est l'évêque ? » s'écriait-il avec impa-

tience. Celui-ci n'était pas loin ; il s'approcha du mourant, qui commença sa confession. Pendant plus de cinq minutes, l'évêque d'Amyclée resta à genoux, penché sur le prince moribond étendu à terre, collant son oreille sur ses lèvres pour ne rien perdre de ses paroles. Un religieux silence s'était fait dans la pièce, troublé seulement par les hoquets du malheureux duc, qui venaient hacher sa parole entrecoupée et haletante ; les plus rapprochés s'étaient écartés pour ne pas entendre ces suprêmes confidences, dont quelques mots parvenaient malgré tout jusqu'à eux, et c'est en vain qu'ils essayaient de faire reculer la haie de monde sans cesse grandissante qui encombrait les portes.

Enfin, l'évêque se releva, le mourant semblait régénéré par l'absolution qu'il venait de recevoir, il fit à haute voix une sorte de confession publique de ses fautes, puis, s'adressant à sa femme, il lui fit l'aveu de l'existence de deux enfants naturels qu'il avait eus à Londres pendant l'émigration, de sa longue liaison avec une Madame Brown. Il demanda à les embrasser et supplia la princesse de consentir à en prendre soin : « Qu'elles viennent, reprit-elle aussitôt, je veux désormais être leur mère » ; et, lorsque les deux pauvres petites arrivèrent, tremblantes et effarées, se jeter au pied du lit de leur père : « Charles, Charles, s'écria la duchesse de Berry, j'ai trois enfants à présent. »

Il est près de trois heures du matin, la sinistre nouvelle s'est répandue dans Paris et est venue comme un coup de foudre interrompre brusquement les danses et les mascarades ; et, peu à peu, le foyer et les corridors de l'Opéra se sont trouvés remplis de gens en tenue de bal, en masque ou en domino ; les ministres, toute la Cour, se pressent devant cette porte derrière laquelle agonise le malheureux prince, et la bigarrure de ces travestissements ajoute encore à l'horreur du spectacle, si près de ce lit de mort, dans ce lieu consacré au plaisir.

Le nombre des arrivants, qui augmente sans cesse, intercepte l'air et fait régner dans la pièce une chaleur étouffante, le prince respire avec peine et se sent dévoré par une soif ardente. « Que de monde, dit-il à plusieurs reprises, et que de gens inutiles ! Je souffre horriblement ! Cette

nuit est bien longue! Que la mort est lente à venir ! » Car le prince, malgré ses souffrances, garde toute la lucidité de son esprit; il ne s'illusionne plus sur son sort et adresse ses adieux à tous ceux qui lui sont chers, faisant à tous les siens ses dernières recommandations. Mais la venue du Roi, qu'il a déjà demandé à plusieurs reprises, est sa principale préoccupation. Il veut implorer la grâce de son assassin. Louis XVIII était couché et endormi lorsque le comte Decazes s'est décidé à l'éveiller pour lui annoncer, avec ménagements, le crime dont le malheureux prince vient d'être victime. « Qu'on me lève ! » dit aussitôt le Roi, en fondant en larmes. Mais, se conformant aux instructions du comte d'Artois, soucieux de ne pas effrayer son frère outre mesure, le comte Decazes a décidé Louis XVIII à différer son départ, lui disant que Monsieur le ferait prévenir si la situation empirait. Quelques heures plus tard, les nouvelles devinrent trop alarmantes pour lui dissimuler plus longtemps le danger, le Roi alors quitte son lit sans perdre une minute et monte en voiture pour se rendre à l'Opéra. Il était près de cinq heures lorsque le duc perçut le bruit de l'escorte. « Voilà le Roi ! » s'écria-t-il. Un long moment se passa encore; l'escalier qui conduisait à la loge était étroit et difficile; et l'on put craindre un instant qu'il ne fût pas possible d'y faire passer le fauteuil royal. Enfin, on parvient à la dernière marche. « Sire, s'écrie le mourant d'une voix rauque et sourde, je vous attendais pour vous demander une dernière grâce, car désormais je ne vous importunerai plus. Accordez-moi la vie de l'homme ! » Et comme le Roi interdit veut lui rendre quelque espoir, il réitère sa prière : « Grâce, grâce pour l'homme !... » — « Mon fils, vous n'êtes pas si mal que vous croyez, nous en reparlerons », lui répond Louis XVIII. Cependant, le dernier moment approche; sur un signe du monarque, Madame de Reggio et Madame de Béthisy entraînent la duchesse de Berry dans la pièce voisine, mais elle s'échappe de leurs mains et se précipite une seconde fois sur le corps de son époux, dont on a peine à l'arracher. L'agonie devient affreuse et le pouls baisse progressivement; Dupuytren demande un miroir; le Roi lui donne sa tabatière dont un verre forme le couvercle pour la

présenter devant les lèvres du prince. Le verre ne se ternit pas, le duc a cessé de vivre.

La duchesse de Berry est tombée évanouie, et le vicomte Sosthène de la Rochefoucauld a profité de ce moment pour la porter dans sa voiture. On s'approche alors du Roi et on le supplie de s'éloigner de cette scène de désolation. « J'ai un dernier devoir à remplir envers mon fils, répond-il, et je ne crains pas le spectacle de la mort », puis, appuyé sur Dupuytren, il s'approche du lit et ferme pieusement les yeux du prince après lui avoir baisé la main.

La salle d'opéra, à la porte de laquelle avait été commis le crime, n'existe plus aujourd'hui ; la démolition de cet édifice souillé fut aussitôt votée par les Chambres, et l'on décida de construire sur son emplacement une chapelle expiatoire qui aurait rappelé le monument élevé en souvenir de Louis XVI. Les devis étaient faits sur les plans des architectes Lefuel et Hurtaut, et les sculpteurs Cartelier et Dupaty avaient presque achevé leur œuvre ; les quatre statues représentant la France, la Ville de Paris, la Force et la Charité étaient déjà sur leur socle, et trois sur quatre des bas-reliefs étaient terminés ; ils représentaient le duc frappé par Louvel, le duc sur son lit de mort, sa veuve en pleurs, et enfin la Famille royale autour du mourant. La chute de la monarchie légitime vint brusquement interrompre les travaux. Par ordre supérieur, le chantier fut fermé et seul un gardien fut maintenu pour veiller sur les statues et les marbres. Pendant un an ou deux, les choses restèrent en l'état, puis, un beau jour, les ouvriers reparurent, mais ce n'était pas pour terminer le monument inachevé. Lorsque les palissades disparurent, la maçonnerie avait été rasée et les bas-reliefs transportés à Saint-Denis, où ils gisent oubliés au fond d'une crypte. Une fontaine se dresse maintenant au milieu du square où devait s'élever le monument expiatoire, et des enfants jouent gaiement sur le lieu même où fut assassiné le duc de Berry.

En arrivant à l'Élysée, la duchesse de Berry s'est précipitée avec désespoir dans l'appartement de son mari ; la vue des préparatifs ordinaires de son coucher renouvelle sa douleur avec une telle violence qu'on craint un

moment pour sa raison; elle prend Mademoiselle des bras de Madame de Gontaut et la serre si éperdument contre elle que l'enfant se met à crier. On doit la lui enlever malgré sa résistance. A peine entrée dans la chambre, elle saisit brusquement, sur une toilette, une longue paire de ciseaux avec laquelle elle coupe, au ras de la tête, les deux longues tresses de ses cheveux blonds. « Ces cheveux qu'il aimait tant, dit-elle avec égarement à Madame de Gontaut, je ne veux plus les conserver, faites-en deux parts : on placera l'une dans sa bière, l'autre sera pour ma fille, qui se rappellera que j'en ai fait le sacrifice le jour de la mort de son père. »

Enfin elle se résigne à quitter ses vêtements encore humides de sang. Bien qu'elle ait déjà échangé, à l'Opéra, sa toilette décolletée contre un autre costume, de larges traînées sanglantes rougissent cette seconde robe, ses légères chaussures même en sont imprégnées; c'est un de ces souliers de satin blanc, tout taché du sang du prince, qu'elle donnera au vicomte de la Rochefoucauld, touchante relique que conserve encore pieusement le duc de la Rochefoucauld-Doudeauville.

C'est en vain qu'on la supplie de rentrer chez elle, elle s'obstine à demeurer dans l'appartement de son époux, et l'on se décide à fermer les portes; il est six heures du matin lorsque la malheureuse princesse, brisée par tant d'émotions, tombe anéantie sur le lit du duc de Berry, où elle s'endort d'épuisement, de fatigue, de jeunesse et de douleur. A son réveil, elle revêt un costume de veuve et se retire dans son oratoire, où elle entend la messe, dite par son aumônier, pour le repos de l'âme de son mari; mais son désespoir est déchirant, ses larmes ne cessent de couler et ses sanglots continuent sans trêve; enfin, on lui parle de l'enfant qu'elle porte dans son sein, et c'est cette seule considération qui la fait consentir à prendre un peu de nourriture. Quelques heures plus tard, Monsieur arrive, changé à tel point qu'il est méconnaissable; son visage, bouffi par les pleurs, est d'une pâleur effrayante, et ses cheveux, en une nuit, sont devenus tout blancs. Il cherche à soutenir son courage, et tous deux confondent leur douleur.

Mais, dans son affolement, la princesse ne songe plus qu'à quitter la

France. Déjà, durant l'agonie de son mari, elle s'est jetée aux pieds du Roi pour lui demander à retourner dans son pays. « Puisque Charles n'est plus, a-t-elle dit dans une sorte de crise nerveuse, je ne veux plus vivre ici, dans ce pays où on l'a assassiné. Accordez-moi la grâce de retourner en Sicile avec ma fille. — Le chagrin vous égare, mon enfant », lui a seulement répondu le Roi avec douceur.

Maintenant, son beau-père la raisonne, il lui fait comprendre l'impossibilité de la réalisation d'un pareil projet, et la décide à partir pour Saint-Cloud, où elle se rend le soir même. « Ce fut là, dit la duchesse de Reggio, que notre lugubre cortège arriva à la nuit tombante et par un froid glacial. C'était à ne pas reconnaître ce riant palais, à peine éclairé, qu'on n'abordait jamais que dans la belle saison, lorsqu'il était préparé pour la résidence royale.

« Quel départ de l'Élysée, quel trajet, quelle arrivée !... La princesse, allongée dans une voiture, fut portée dans un des appartements les plus vastes et les plus commodes du château royal ; je fis dresser mon lit près du sien et je ne perdis rien de ses sanglots durant cette seconde nuit, si terrible aussi ! »

Une heure après que le pauvre prince avait rendu le dernier soupir, on avait procédé hâtivement à l'ensevelissement, et ce fut dans cette même voiture qui l'avait conduit la veille, plein de vie et de santé, à l'Opéra, qu'on plaça le corps, enveloppé d'un drap, sur une planche étendue dans toute la longueur de la voiture. L'escalier était si étroit que ce fut à grand'peine que MM. de Clermont et de Montéligier réussirent, avec MM. d'Astorg et de Nantouillet, à descendre sans encombre leur funèbre fardeau ! Personne n'avait songé à prévenir, au Louvre, M. d'Autichamp, qui en était gouverneur, et son saisissement fut tel à la vue du contenu du carrosse qui s'arrêtait à sa porte qu'il fut pendant de longs moments incapable de prendre les mesures que commandaient les circonstances. Les aides de camp du duc, épuisés par cette nuit d'angoisse, s'étaient retirés, et le corps de l'infortuné prince resta étendu sur la table de la salle à manger du gouverneur pendant plusieurs heures. Ce fut là que

CHAPELLE ARDENTE AU PALAIS DU LOUVRE POUR L'EXPOSITION DU CORPS DU DUC DE BERRY

FÉVRIER 1820

Aquarelle peinte par Hippolyte Lecomte

Cab. des Manuscrits

le trouva le comte Decazes, sans cierges, sans veilleurs et sans prières...

On fit choix, pour la chapelle ardente, de la grande salle du Louvre dont les fenêtres donnent sur le fleuve en face du pont des Saints-Pères Toute la galerie méridionale avait été drapée et somptueusement décorée, et, sur la haute estrade, où le corps avait été placé on avait déposé les insignes de sa dignité, l'épée, la couronne, le manteau à la royale et les colliers des ordres. Aux deux autels qui s'élevaient de chaque côté du catafalque, des messes étaient dites toute la matinée, et, la nuit, on y récitait l'office des morts. Les officiers de la maison du prince, accompagnés de hérauts d'armes, se relayaient constamment auprès du cercueil. Les quatre grandes salles qu'il fallait traverser pour parvenir à cette pièce produisaient un effet saisissant, entièrement tendues de draperies noires qui aveuglaient les fenêtres, et éclairées uniquement par des candélabres. Dans la salle dite de Henri IV, la statue du grand Henri, une écharpe de crêpe en sautoir sur la poitrine, se dressait seule, au milieu de la salle vide, sur un piédestal drapé de noir. C'est dans ce lieu même que le corps du premier roi bourbon avait été déposé lorsqu'il était tombé sous le couteau de Ravaillac, et l'on ne pouvait se défendre d'une émotion poignante à l'idée qu'à deux siècles de distance son huitième descendant était à son tour couché sous ces mêmes voûtes, victime comme lui de la haine d'un fanatique.

Cependant, c'était vainement qu'on avait interrogé Louvel. Celui-ci avait déclaré n'avoir point de complices; c'était en vain qu'on l'avait confronté avec sa victime; mais, dans cette salle basse tendue de noir, en présence de ce cadavre encore revêtu de sa chemise sanglante, qu'un rideau tiré brusquement avait mis subitement devant ses yeux, le misérable était resté impassible et aucun aveu n'était sorti de sa bouche. En revanche, il était un homme que l'opinion publique désignait tout haut comme le complice de l'assassin. « Le vrai coupable, disait-on, est M. Decazes, qui, depuis des mois, a prêché la révolte, développé tous les mauvais instincts et déchaîné le tigre révolutionnaire! » L'accusation terrible portée par M. Clauzel de Coussergues, à la tribune de la Chambre, avait trouvé dans le pays un

écho considérable. « Son pied a glissé dans le sang ! » s'était-il écrié dans l'excès de sa douleur et de sa colère.

Lors de l'arrestation de Louvel, le comte Decazes avait procédé à un interrogatoire sommaire, et, en voyant le ministre de la Police se pencher vers lui pour lui demander à voix basse si le poignard n'était pas empoisonné, on avait osé l'accuser d'être de connivence avec le régicide. C'est en vain que le duc de Fitz-James, qui avait entendu les paroles échangées, avait protesté contre cette monstrueuse accusation, le nom du ministre était traîné dans la boue et la famille d'Orléans était englobée dans cette réprobation générale. Les voitures sortant du Palais-Royal avaient été accueillies par des huées et des insultes : « C'est le sang de nos princes ! » s'écriait-on en montrant les livrées écarlates de la maison d'Orléans. C'est en vain que le comte Decazes s'efforçait de résister à l'orage, l'exaspération contre lui augmentait à chaque heure, le moindre mot amenait des scènes de désordre et l'exaltation était devenue aussi grande dans les salons que sur les places publiques. Les mêmes cruelles divisions existaient dans la Famille royale ; le Roi soutenait d'autant plus son ministre qu'il le voyait odieusement calomnié, et le renvoi de M. Decazes lui semblait une véritable abdication. « Les loups, disait-il avec tristesse, ne demandent jamais au berger que de sacrifier le chien ! » Mais la situation, en se prolongeant, s'aggravait de plus en plus, et les choses arrivaient à l'état le plus aigu ; le 14 au soir, le Roi avait dîné avec Monsieur et le duc et la duchesse d'Angoulême, sans qu'un seul mot eût été prononcé pendant le repas ; le lendemain, il en avait été de même, et, le 16 au matin, aucun des princes n'avait paru au déjeuner de Louis XVIII ; seule, Madame entra un instant dans le cabinet du Roi, mais en ressortit presque aussitôt, toute en larmes, et regagna ses appartements.

Cinq jours durant, le ministre, courageusement, tint tête à l'opinion publique, et, sans vouloir écouter les avis anonymes qui le prévenaient de l'exaspération des gardes du corps décidés à lui faire un mauvais parti, il paraissait bravement aux Tuileries, toujours soutenu par Louis XVIII. Mais une dernière scène, plus violente que les autres, triompha des dernières

résistances du monarque ; le comte d'Artois le mit en demeure de choisir entre lui et le comte Decazes, et lui annonça sa résolution de quitter les Tuileries si le ministre ne lui cédait la place. Le Roi se résigna alors à céder, et, le 21 février, une ordonnance parut au *Moniteur,* annonçant que le duc de Richelieu remplaçait le comte Decazes. Ce dernier, nommé ambassadeur à Londres, allait quitter Paris. Mais Louis XVIII, pour bien faire voir que l'éloignement de son favori n'était pas une disgrâce et qu'il ne s'en séparait que pleinement satisfait de ses services, lui avait conféré, la veille, le titre de duc.

Le séjour à Saint-Cloud de la duchesse de Berry ne devait pas être de longue durée, juste le temps nécessaire pour préparer aux Tuileries le Pavillon de Marsan, dont elle allait occuper désormais le rez-de-chaussée, habité par le duc de Berry avant son mariage. Pour obvier à l'exiguïté de l'appartement, Madame de la Bouillerie consentit à quitter son logement, tout voisin, pour aller habiter à l'Élysée, et l'on convertit en cuisines, pour Mademoiselle, le souterrain qui se trouvait au-dessous. Ce sous-sol fermé par une trappe, avait eu jadis une destination bien différente : divisé en plusieurs pièces, avec des cases carrées dont chacune pouvait contenir un million, il avait contenu autrefois le trésor particulier de l'Empereur.

La pauvre veuve dut faire de tristes réflexions lorsqu'elle retrouva toute tendue de noir cette chambre où elle avait passé la première nuit de sa triomphante arrivée à Paris. Pour obéir à l'étiquette, en effet, on avait drapé de drap noir tous les appartements, du parquet au plafond, en couvrant toutes les glaces et toutes les dorures. Pendant le jour, la lumière était assombrie par ces lugubres tentures, et, le soir, l'obligation de se servir de bougies de cire jaune changeait chacune des pièces en véritable tombeau. La seule concession qu'on eût pu obtenir, était que, dans la chambre de la duchesse, le drap gris remplaçât le drap noir. Du reste, Marie-Caroline était uniquement absorbée par la pensée de celui qu'elle avait perdu ; elle avait commandé au peintre Gérard un portrait en pied du duc, et elle voulait l'avoir constamment devant les yeux ; son unique désir était de s'occuper de lui toujours et sans cesse.

Sa douleur s'épanche en de longues lettres qu'elle adresse à tous les siens. C'est à sa sœur l'infante Luisa-Carlotta, femme de l'infant François-Antoine, qu'elle écrit une des premières :

Chère sœur, lui dit-elle, je viens de recevoir votre chère lettre du 24 février, je vous remercie de l'intérêt que vous prenez à ma santé. Grâce à Dieu, je suis aussi bien portante qu'on peut l'être après un aussi horrible malheur. Étant enceinte de deux mois, mon devoir est de me conserver pour mon enfant ; ce sont les derniers mots de cet ange qui est au ciel ; il me regarde et prie pour nous ; c'est la seule consolation que je puisse avoir maintenant. Je ne fais que pleurer ; il était si bon pour moi et pour sa fille ! maintenant ma devise est la même que celle de la pauvre Valentine de Milan : « Plus ne m'est rien, rien ne m'est plus ! » J'espère que Dieu, dans sa miséricorde, m'accordera un garçon, ce sera ma consolation. Ma petite Louise vous baise la main. Pauvre enfant, elle me sourit et m'embrasse... Adieu, écrivez-moi souvent, vous ou votre mari, et croyez-moi pour la vie votre affectionnée sœur et amie.

CAROLINE.

Quelques jours plus tard, elle écrivait à l'empereur d'Autriche, son oncle par son second mariage avec l'impératrice Marie-Thérèse :

Mon frère et très cher et bien aimé oncle, je suis extrêmement sensible à la part affectueuse et paternelle que Votre Majesté prend à l'événement horrible qui vient de me priver du meilleur et du plus tendre des époux. Le ciel seul a pu me donner assez de forces pour survivre à une chose qui fait frémir l'imagination..... Si quelque chose a pu, dans ce moment affreux, soutenir mon courage, c'est la fin héroïque et chrétienne de celui auquel j'étais unie et qui, dans ses adieux déchirants et solennels, m'a commandé de vivre pour notre fille chérie et pour le gage de son amour que je porte dans mon sein...

Le corps du duc de Berry fut transporté en grande pompe, le 22 février, du Louvre, où tout Paris avait défilé devant son cercueil, à l'abbaye de Saint-Denis, dans un char surmonté d'une urne d'argent ; à chaque angle s'élevaient des Génies tenant une torche renversée. Là, il fut exposé dans une chapelle ardente jusqu'au 14 mars, date à laquelle devaient avoir lieu les obsèques solennelles. Louis XVIII fit à son neveu des funérailles grandioses. La vieille basilique, tendue de noir dans toute sa hauteur, semblait un gigantesque tombeau qu'éclairaient plus de quarante mille lampes ou cierges de cire.

Mgr de Quélen, coadjuteur de l'archevêque de Paris, prononça l'oraison funèbre devant cette immense assemblée émue et recueillie, que présidait

PIED DE LA DUCHESSE DE BERRY

Marbre

[illegible]

le Roi, entouré de la duchesse d'Angoulême, de la famille d'Orléans et du duc de Bourbon. Et, lorsque les gardes du corps soulevèrent le cercueil pour le descendre dans le caveau des Bourbons, où reposaient déjà deux des enfants du prince morts en bas âge, une invincible émotion secoua toute l'assistance. Puis le roi d'armes appela les honneurs que portaient les aides de camp et les gentilshommes du feu duc de Berry, et les déposa sur le cercueil. « Monseigneur le duc de Berry, votre maître et le mien, est mort », cria alors M. de Nantouillet, et, se présentant à l'entrée de la sépulture royale : « Officiers, pourvoyez-vous. » Puis, par deux fois, le roi d'armes, avant que le caveau fût refermé, proclama à nouveau la mort de l'illustre défunt : « Très haut et très puissant prince Charles-Ferdinand, duc de Berry, est mort; priez Dieu pour le repos de son âme! »

FOLICHE

CHIEN DE LA DUCHESSE DE BERRY

Aquarelle peinte par Ferdinand-Philippe d'Orléans, duc de Chartres, 1825

[illegible]

III

LA MÈRE DU DUC DE BORDEAUX

L'ENFANT DU MIRACLE

URANT plus d'un mois, après la nuit tragique, la duchesse de Berry se renferma dans ses appartements sans vouloir se montrer en public ; le 20 mars seulement, elle se décida à paraître sur la terrasse du Bord de l'Eau, entièrement vêtue de crêpe et accompagnée de Mademoiselle, qui, elle, portait en blanc le deuil de son malheureux père. La grossesse maintenant était officielle, et des acclamations répétées accueillaient, aussitôt qu'elle franchissait le seuil des Tuileries, cette veuve qui portait dans son sein l'espoir de la France. Les rassemblements qui se formaient

chaque jour dans le jardin à l'heure de sa promenade avaient fini par inquiéter ceux qui ne voulaient pas voir dans le crime du 13 février un fait isolé et qui croyaient à une vaste conspiration révolutionnaire menaçant la Famille royale tout entière. Afin d'obvier au danger qui pouvait résulter pour la princesse de ce contact trop immédiat avec la foule, on lui avait proposé de se servir des souterrains qui partent du château pour aboutir sur la terrasse en passant sous les jardins; elle n'y avait pas voulu consentir. « On croirait que j'ai peur, avait-elle déclaré avec énergie, et d'ailleurs je suis heureuse de me montrer à ces braves gens qui partagent notre joie et notre espoir. »

Les craintes cependant n'étaient que trop fondées; le 28 avril 1820, à onze heures du soir, un pétard fut placé près des fenêtres du Pavillon de Marsan, sous un des guichets du Carrousel, près de la rue de Rivoli; au bruit de la détonation, tout le château fut sur pied, et la garde courut aux armes: on espérait sans doute que cette violente secousse produirait chez la princesse une vive commotion nerveuse qui amènerait une fausse couche, mais Marie-Caroline conserva, au contraire, un sang-froid admirable. « Ils voudraient bien m'effrayer, s'était-elle contentée de dire, mais ils n'y parviendront pas. » Quelques jours plus tard, la tentative fut renouvelée, mais la police était sur ses gardes et elle parvint à arrêter un homme qui, aux approches de minuit, cherchait à allumer une mèche attachée à une pièce d'artifice placée près de l'appartement de la princesse. C'était un nommé Gravier, qui avait un complice du nom de Bouton. Tous deux passèrent en jugement, et, peu après la naissance du duc de Bordeaux, furent condamnés à mort; mais la duchesse de Berry s'empressa d'intercéder en leur faveur. Elle écrivit au Roi le 31 octobre 1820 :

« Mon cher et bon oncle, comme je ne puis pas voir le Roi aujourd'hui, je lui écris pour lui demander la grâce des deux malheureux qui ont été hier condamnés à mort pour tentatives contre ma personne. Je serais au désespoir qu'il puisse y avoir des Français qui meurent à cause de moi. L'ange que je pleure, en mourant, demandait la grâce de son meurtrier; il sera toujours l'arbitre de ma vie. Me permettrez-vous, mon oncle, de l'imiter, et de supplier Votre Majesté d'accorder la grâce de la vie à ces deux infortunés... ?

« L'auguste exemple du Roi nous a habitués à la clémence, daignera-t-il permettre que les premiers instants de l'existence de mon Henri, de mon cher fils, du vôtre, du fils de la France

soient marqués par un pardon? Excusez, mon oncle, la liberté que je prends de vous ouvrir mon cœur, mais dans toutes les occasions, votre indulgente bonté m'y a encouragée et je supplie le Roi d'excuser ma hardiesse... »

Les attentats ne devaient pas réussir à ébranler le courage de la princesse ; il semblait que depuis qu'un événement tragique était venu traverser sa vie, la jeune femme un peu futile avait fait place à une princesse énergique entre toutes, consciente du rôle important que lui avait dévolu la Providence; bien loin de se laisser entraîner, comme dans ses précédentes grossesses, à quelque imprudence qui pouvait compromettre sa santé, elle ne se relâchait pas une seule minute des précautions les plus minutieuses; elle avait renoncé aux longues marches, s'était interdit la voiture, et restait des heures entières étendue sur sa chaise longue. Elle était récompensée, du reste, de ces précautions incessantes, par une grossesse magnifique, et sa ferme croyance dans l'avenir la soutenait en toutes circonstances. Dès les premiers mois, elle avait eu la certitude qu'elle accoucherait d'un Dauphin, et un songe qui l'avait vivement frappée, l'avait confirmée dans cet espoir.

Pendant une nuit du mois de mai, elle avait rêvé qu'elle se promenait dans le jardin de l'Élysée avec deux enfants, un fils et une fille. Tout à coup, sous les grands arbres, saint Louis lui était apparu ; et, comme la princesse se jetait à ses genoux, le saint roi lui avait tendu les bras et avait attiré son fils sur sa poitrine. Puis il avait posé sur la tête de l'enfant sa couronne royale et jeté sur ses épaules un pan de son manteau fleurdelisé. La vive imagination de la Napolitaine avait vu dans ce songe, non pas seulement un présage de bon augure, mais encore une promesse certaine, car la croyance de la princesse aux rêves et aux prophéties avait été de tout temps une des petites faiblesses qu'elle devait conserver toujours. — « Saint Louis en sait plus long que vous, mon père », avait-elle répondu, sans souci de l'étiquette, à Louis XVIII qui, craignant pour elle une trop cruelle déception, s'efforçait de lui faire comprendre que sa certitude était anticipée. Si bien que le Roi, soucieux avant tout de lui épargner la contrariété la plus légère, s'était contenté de sourire en ajoutant : « Donnez-nous un gros garçon, ma chère nièce, et prouvez-nous que vous avez raison. »

Et la duchesse de Berry s'était empressée de commander une très belle statue de vermeil représentant Louis IX tel qu'il lui était apparu; elle avait pu se procurer des reliques du saint monarque, qu'elle avait fait placer dans le socle, et elle faisait chaque jour devant sa statue une prière fervente. Toute la France se passionnait maintenant pour la jeune princesse, et tous les yeux semblaient fixés sur sa personne. Depuis longtemps, le Roi avait promis que, si la duchesse de Berry accouchait d'un prince, il porterait le nom de duc de Bordeaux, en souvenir de la fidélité de la ville qui avait été la première à arborer le drapeau blanc en 1814. Deux fois déjà, le 13 juillet 1817 et le 13 septembre 1818, l'espoir des Bordelais avait été déçu, et la naissance de Mademoiselle, le 21 septembre 1819, était venue accroître leur désillusion, mais cette fois il semblait que tout le monde partageât la confiance de la duchesse de Berry, et une députation populaire, présidée par trois dames de la halle de Bordeaux, Mesdames Aniche, Dasté et Duranton, vint présenter à la princesse un berceau magnifique, au-dessus duquel une colombe portait un rameau d'olivier. Elles lui exprimèrent en outre les vœux ardents que formait la population bordelaise pour que la jeune mère consentît à venir faire ses couches dans la capitale du duché de son fils. En même temps arrivaient du Béarn, envoyés par le chevalier de Gré, la gousse d'ail symbolique et le vin de Jurançon, dont le roi de Navarre jadis avait, à sa naissance, frotté les lèvres de Henri IV, ainsi que l'antique complainte de Notre-Dame du Bout du Pont, que Jeanne d'Albret, vaillamment, avait chantée en lui donnant le jour. Cette tradition devait plaire infiniment à la duchesse de Berry, éprise de toutes les anciennes légendes, aussi son premier soin est-il d'apprendre par cœur les paroles de la vieille chanson béarnaise.

Puis vient la question du choix de la nourrice, qui nécessite de nombreuses négociations; il ne suffit pas que la nourrice soit saine et bien portante, il faut encore que le prince qui va naître « suce avec son lait des principes vertueux et moraux » ; il s'agit donc de trouver dans les ascendants et l'entourage de chaque postulante ces nombreuses garanties. Enfin, l'oiseau rare semble découvert : c'est Sophie de Witte, épouse

de M. Bayart, notaire à Armentières. Au moment des Cent-Jours, âgée à peine de vingt ans, cette vaillante jeune fille a correspondu avec les personnages les plus marquants de la cour de Gand, et l'on raconte même qu'elle a traité de la reddition d'une place forte. En tout cas, elle est venue en Belgique déposer aux pieds du Roi une somme de 500,000 francs, produit d'une souscription organisée par elle parmi les royalistes de son département.

« C'est par uniformité de principes, écrit-elle le 22 mars 1820, à Madame de Gontaut, dans sa lettre de demande, que j'ai uni mon sort à celui de M. Bayart, que je rencontrai, en 1815, à Gand, au poste de la fidélité. »

Et Madame de Gontaut, lorsqu'elle est décidément agréée, lui adresse une lettre non moins curieuse, le 14 mai. Elle lui exprime tout d'abord le désir de lui voir entreprendre son voyage un mois avant le temps où elle entrera dans le neuvième mois de sa grossesse. « Ne vous fatiguez pas, ajoute-t-elle, et écrivez-moi le moment où vous vous mettrez en route. Vous serez à Bagatelle très bien soignée, et je vais y passer tous les jours trois heures de la matinée avec Mademoiselle. Je pourrai vous voir souvent et m'assurer que vous y serez bien et heureuse. Je désire autant que vous, Madame, que vos couches puissent bien se passer et que vous soyez en bonne santé pour nourrir l'enfant, objet de toutes nos espérances. Le lait d'une personne aussi vertueuse et aussi courageuse que vous l'êtes, nous est envoyé par la Providence pour cet enfant destiné au plus beau trône de l'univers. »

Madame Bayart arrive, elle s'installe à Bagatelle et, lorsque ont lieu ses couches, tout se passe pour le mieux ; on la traite en personnage de marque et le comte de Nantouillet et le prince de Croÿ-Solre ne dédaignent pas de correspondre avec elle. Plus tard, lorsqu'elle quittera les Tuileries, Monsieur lui fera présent d'un médaillon enrichi de brillants et renfermant une mèche des cheveux du duc de Bordeaux. Le choix semble des plus heureux. Il n'est pas jusqu'au nom de cette importante personne qui ne paraisse de bon augure, et comme la future nourrice est mère d'un superbe petit garçon, cette situation prête à des plaisanteries faciles : on répète en souriant que le duc de Bordeaux sera le frère de Bayard.

Enfin, toutes les dispositions sont prises ; le mois de septembre touche à sa fin et la jeune princesse attend avec calme et courage le moment solennel.

Depuis plusieurs mois cependant, l'esprit révolutionnaire avait fait des progrès gigantesques, et en juin surtout, l'agitation en France avait été à son comble. Le contre-coup des révolutions d'Espagne et d'Italie se faisait sentir jusque dans Paris, et, pendant quelques jours, on avait eu la crainte que le gouvernement ne pût se rendre maître de l'émeute qui grondait d'une si inquiétante façon. Enfin la loi électorale avait pu être votée et les Chambres s'étaient séparées ; mais l'esprit de parti était arrivé à un tel degré de violence que beaucoup s'obstinaient à nier la grossesse de la princesse et osaient prétendre qu'il y aurait supposition d'enfant. Le Roi avait donc voulu prendre les précautions nécessaires pour avoir raison de cette absurde calomnie, et il avait choisi comme témoins officiels de la naisssance le maréchal duc de Coigny et le maréchal Suchet, duc d'Albuféra, dont la droiture et la loyauté étaient proverbiales. Tous deux étaient depuis plusieurs jours installés aux Tuileries, au Pavillon de Flore. L'accoucheur Deneux se trouvait également à son poste, et la princesse, se rappelant combien ses premières couches avaient été difficiles, lui avait recommandé de n'avoir qu'une seule préoccupation, celle de sauver l'enfant, pour le cas où quelque accident viendrait à se produire. « Ma vie n'est rien, lui avait-elle dit avec simplicité, la sienne est tout. » La jeune princesse se montrait admirable de sang-froid et d'énergie ; elle avait décidé que, lorsque le moment serait venu, ce serait dans son salon qu'elle ferait placer son lit ; au-dessus de sa tête serait le portrait du duc de Berry, peint par Gérard, et devant ses yeux le tableau de Kinson, actuellement à Frohsdorf, où elle est représentée pleurant avec sa fille au pied du buste de son mari. « Je le sentirai près de moi, avait-elle déclaré, et cela me donnera plus de courage. »

Le 28 septembre, à neuf heures du soir, le Roi, à l'ordre, dit à haute voix : « Je ne crois pas que Madame la duchesse de Berry accouche avant cinq ou six jours. » Rien n'annonce en effet que l'événement soit proche ; le matin, Marie-Caroline a déjeuné dans un petit pavillon dissimulé au milieu des

BERCEAU OFFERT AU DUC DE BORDEAUX

PAR LA VILLE DE PARIS

ombrages de la terrasse du Bord de l'Eau ; toute la journée, elle a été bien portante et elle s'est montrée calme et paisible. Vers onze heures, son accoucheur vient prendre de ses nouvelles, elle le congédie et dit bonsoir à la duchesse de Reggio et à toutes ses dames. La maréchale remonte au second, dans son appartement situé au-dessus de celui de Monsieur, et Madame de Gontaut regagne sa chambre près de Mademoiselle.

Aucune alerte pour cette nuit ne semble possible. A deux heures du matin, cependant, Madame de Vathaire, la première femme de chambre, et Madame Lemoine, la gouvernante, couchées dans un cabinet voisin, sont réveillées par la voix de la princesse, qui appelle sa garde. « Madame Bourgeois, s'écrie-t-elle, vite, vite, il n'y a pas un moment à perdre ! » Aussitôt, on tire les sonnettes, on rallume à la hâte les lumières, et Madame de Vathaire court en toute hâte avertir M. Deneux, la duchesse de Reggio et Madame de Gontaut. Pendant ce temps, Madame Lemoine n'a que le temps de s'approcher du lit pour recevoir l'enfant, dont la princesse accouche presque sans douleur. « C'est un garçon ! » s'écrie-t-elle en triomphe, et, lorsque Deneux descend sans même prendre le temps de se vêtir, il entend l'enfant crier et le voit posé sur le couvre-pied tout contre sa mère. « Ne vous occupez pas de moi, lui dit-elle, je suis bien, mais n'y a-t-il pas de danger à le laisser ainsi ? — Non, répond Deneux, l'enfant respire bien, il peut rester ainsi jusqu'à la délivrance, alors même qu'elle n'aurait lieu que dans une heure. — Vous l'entendez, reprend la princesse. Je veux qu'on voie l'enfant tenant à moi, mais amenez vite des témoins. — En voilà un », s'écrie Madame de Gontaut, qui vient d'entrer suivie par son domestique. Mais la duchesse de Berry a conservé toute sa présence d'esprit. « Il ne peut servir, puisqu'il est de la maison, courez et qu'on en amène d'autres ! » La duchesse de Reggio, réveillée en sursaut, n'a pris que le temps de passer une robe et de jeter un grand cachemire sur ses épaules ; lorsqu'elle se précipite dans la chambre, Marie-Caroline, à demi assise sur son séant, lui désigne, d'un geste triomphant, l'enfant qui vient de naître. « C'est un Henri, voyez ! » Stupéfaite tout d'abord de la rapidité avec laquelle se sont produits tous ces événements, elle jette un regard autour

d'elle et frémit en s'apercevant qu'aucun des témoins officiels désignés par le Roi n'est encore présent ; ni le Roi, ni aucun des membres de la Famille royale ne sont arrivés. « Personne n'a pu être prévenu encore, répond la duchesse de Berry à ses questions éperdues, je n'ai eu que deux douleurs ; la première m'a fait appeler ma femme de chambre, et, à la seconde, elle a reçu mon enfant. » La maréchale ne prend pas le temps de se réjouir de l'événement, elle comprend l'importance énorme qu'il y a à le rendre public et officiel dès la première minute, et s'élance jusqu'à l'appartement de Monsieur, situé à l'étage supérieur ; elle y pénètre malgré l'opposition de M. de Saint-Aubin, le premier valet de chambre, qui proteste contre un semblable manquement à l'étiquette, et réveille Monsieur, qui se lève en toute hâte.

Madame de Gontaut n'a pas perdu une seconde ; en jupon court, bas noirs et peignoir flottant, elle a couru jusqu'à l'escalier et au vestibule, et en a ramené de vive force les deux factionnaires de garde. L'un est un garde national, l'autre fait partie de la Garde royale. Trois autres, également de service, arrivent bientôt aussi et pénètrent dans la chambre. « Approchez-vous, Messieurs, leur dit la princesse, vous êtes témoins que c'est un prince et qu'il n'est pas encore détaché ! » Les témoins officiels arrivent et la duchesse de Berry leur tient le même discours. « Nous attendons, Monsieur le maréchal, dit-elle en souriant au duc d'Albuféra, que vous veniez rendre vos devoirs à M. le duc de Bordeaux. » Au milieu de l'affolement général, la jeune mère garde une présence d'esprit et un courage au-dessus de tout éloge ; c'est elle qui s'occupe de tous les détails, fait allumer les bougies des girandoles et détacher sa chienne favorite, qui couche chaque soir au pied de son lit. C'est un beau loulou à longs poils blancs frisés, répondant au nom de *Chicorée,* qu'on emmène dans une pièce voisine. Cependant le Roi et la Famille royale arrivent. « Dieu soit béni, s'écrie Louis XVIII, vous avez un fils ! », et il remet à la princesse un magnifique bouquet de diamants. « Ceci est pour vous, et cela pour moi », ajoute-t-il, en prenant l'enfant dans ses bras ; puis, faisant apporter la gousse d'ail et le vin de Jurançon, à l'instar du Béarnais, il lui en frotte

LA CHAMBRE DE LA DUCHESSE DE BERRY AU PAVILLON DE MARSAN
AU CHATEAU DES TUILERIES

Aquarelle peinte par Garneray

A M. le duc Della Grazia

légèrement les lèvres et lui en humecte la bouche. L'enfant ne sourcille pas pendant cette épreuve, à laquelle, appuyée sur son coude, la mère de Henri V assiste avec attendrissement. « Je voudrais, dit-elle, savoir l'air de la chanson de Jeanne d'Albret ; j'aurais eu le courage de la chanter, afin que tout se passât ici comme à la naissance de Henri IV. » Mais c'est trop d'émotions successives, et une pâleur effrayante envahit peu à peu le visage de la jeune accouchée. Les médecins s'alarment et supplient que l'on évacue la pièce. On donne de l'air et la princesse reprend connaissance.

Les vingt et un coups de canon ont annoncé à la population parisienne l'arrivée du prince si impatiemment attendu, et une foule nombreuse se presse dans la rue et dans le jardin devant le Pavillon de Marsan. De bruyantes acclamations s'élèvent, le Roi fait ouvrir les fenêtres et présente au peuple l'enfant, qu'il a pris dans ses bras. L'enthousiasme devient indescriptible ; il est cinq heures du matin, la nouvelle s'est répandue dans la ville comme une traînée de poudre ; malgré l'heure matinale, les rues s'emplissent de monde ; l'allégresse est générale ; sur les trottoirs, les gens s'abordent sans se connaître pour se témoigner réciproquement leur bonheur, tandis que partout éclatent des fanfares et que les églises retentissent d'actions de grâces. A six heures, la princesse, qui a repris quelques forces, donne l'ordre de faire entrer tous les militaires, sans distinction de grade ni de rang, et il s'en présente plus de cinq cents qui défilent devant le jeune duc et le contemplent avec une joie admirative. Leurs réflexions naïves charment la princesse, qui cause familièrement avec eux et leur parle avec la plus grande bonté.

A dix heures et demie, les maréchaux et les grands dignitaires viennent apporter leurs félicitations au Roi, qui les reçoit dans son cabinet, où M. Mennechet, le futur historien, donne lecture d'un impromptu sur l'air du *Premier Pas,* qui recueille tous les suffrages. A midi, a lieu la messe d'actions de grâces, dans la chapelle des Tuileries, avec le *Te Deum,* chanté en grande pompe. Au retour de la cérémonie, le Roi s'arrête sur le balcon du Pavillon de l'Horloge et se présente entouré de toute sa famille. Une acclamation immense s'élève et ne s'interrompt que pour permettre d'écouter,

dans un religieux silence, les paroles que prononce Louis XVIII : « Mes amis, dit-il d'une voix forte, il nous est né un enfant à tous, et votre joie centuple la mienne. Cet enfant deviendra un jour votre père et vous aimera comme je vous aime, comme vous aiment tous les miens! Nous ne faisons tous qu'une même famille, ajoute-t-il, et vous êtes tous mes enfants. »

La duchesse de Berry, cependant, entend faire partager à tous son allégresse, et, à trois heures, elle donne l'ordre que le Pavillon de Marsan soit ouvert au public; quinze mille personnes au moins viennent successivement admirer le jeune prince, que sa nourrice porte dans ses bras. On ne fait que traverser les appartements, et le service est fait de telle sorte que personne ne puisse s'arrêter. Lorsque tombe la nuit, des illuminations et des réjouissances sont organisées, dans le jardin des Tuileries, par les troupes de la garnison; on distribue aux soldats des cartouches préparées, qui laissent échapper une étoile au moment où elles éclatent. La duchesse de Berry, qui, déjà dans l'après-midi, avait voulu se lever pour paraître à la fenêtre avec son fils et répondre aux acclamations, le demande de nouveau avec instances, et, pour calmer son impatience, on roule son lit près des croisées de façon que, elle aussi, puisse prendre sa part de ce spectacle féerique. Elle se soulève à demi et se montre à la foule enthousiaste, qui ne se lasse pas de l'acclamer. « Voilà le meilleur des réconfortants », dit-elle à ses médecins, inquiets de ces émotions répétées.

Le soir, les restaurants sont pleins de monde, on chante des chansons célébrant la naissance du nouvel Henri ; Véry, Beauvilliers, Lambert, Borel, tous les établissements regorgent; on organise des banquets, et, dans tous, c'est le vin de Bordeaux qui est en honneur. On compte que, dans cette seule journée, Paris en a consommé plus de deux cent mille bouteilles. Dans tous les postes des Tuileries, on distribue des viandes, des pâtés et du vin. Les théâtres sont pleins; l'Opéra se réunit à la Comédie-Française pour donner *Athalie* avec les chœurs, et jamais peut-être les spectateurs ne se sont passionnés davantage pour le petit Joas. Cet enfant, espoir d'Israël, est la fidèle image de celui qui règne en ce moment dans les cœurs. A Feydeau, aux Variétés, à la Gaîté, on joue aussi des pièces

de circonstance, et on chante des couplets appropriés à la situation, qui sont repris en chœur par l'assistance tout entière.

Nombreuses sont les chansons et les rondes populaires composées en l'honneur du duc de Bordeaux ; mais il en est une, aussi naïve par le fond que par la forme, qu'on entend répéter dans tous les carrefours :

I

Une grande princesse
A fait un gros garçon.
Pour nous, quelle allégresse,
C'est encore un Bourbon.

II

On craignait qu'une fille
Ne trompât notre espoir.
Mais il vint un bon drille
Qu'à tous on a fait voir.

III

Comme ce diable à quatre
Que nous chérissons tant,
De boire, aimer et battre,
Il aura le talent.

IV

Princesse, dont les larmes
Ont fait couler nos pleurs,
Oubliez vos alarmes,
Vous régnez dans les cœurs.

L'enthousiasme est à son comble, tout Paris s'est illuminé ; même aux logis les plus modestes on voit, en signe de joie, briller des lumières, et les rues et les places se sont changées en salles de bal, où l'on rit et l'on danse jusqu'à l'heure la plus avancée de la nuit. Au Pavillon de Marsan, après cette journée qui n'a été qu'une longue ovation pour la jeune mère, le silence s'est fait enfin d'une façon complète, mais la duchesse de Berry n'a pas voulu demeurer éloignée de cet enfant dont la naissance cause tant d'allégresse ; et, dans la galerie encore tendue de noir sur laquelle ouvre sa chambre, Madame de Gontaut, sur les vives instances de la princesse, fait rouler les deux berceaux. En contemplant avec orgueil ce fragile nou-

eau-né sur la tête duquel reposent tant d'espérances, la veuve du duc de Berry oublie le deuil cruel que rappellent les lugubres tentures, et la mère du duc de Bordeaux s'endort souriante en reprenant confiance dans l'avenir.

La présence d'esprit et la vaillance dont Marie-Caroline avait fait preuve dans la nuit du 29 septembre avaient excité une universelle admiration. Le maréchal Suchet, qui se connaissait en bravoure, n'avait pas dissimulé la sienne : « Le fils d'une pareille femme, s'était-il écrié, ne pourra être qu'un grand homme !... »

La duchesse de Berry n'avait pas seulement, en effet, le courage qui consiste à braver les balles sur les champs de bataille et dont elle devait donner les preuves dix ans plus tard, pendant la campagne de Vendée; elle avait cette énergie morale qui soutient dans les dangers les plus graves et permet de se hausser au niveau de toutes les circonstances. Il semble qu'en elle il y ait eu deux femmes : l'une futile et charmante, éprise de divertissements et de plaisirs, l'autre intrépide et courageuse, n'hésitant jamais devant son devoir. Elle s'était montrée, en cette circonstance, la digne fille de Henri IV, et chacun se plaisait à remarquer sa présence d'esprit, son courage et son endurance.

Le Béarnais, dont l'image de bronze se dressait à nouveau sur le terre-plein du Pont-Neuf, continuait à être le héros symbolique de la Restauration, et le matin de la naissance du nouvel Henri, une marchande de fleurs de la Halle avait eu l'idée charmante de déposer un bouquet de lis au pied même de la statue. La joie de tous les royalistes était sans mélange, et personne n'était tenté de les taxer d'exagération lorsqu'ils déclaraient que, dans la naissance de cet enfant, on voyait apparaître clairement l'intervention divine. On l'appelait « l'enfant du miracle », et le nonce, Mgr Macchi, portant la parole au nom du corps diplomatique pour féliciter le Roi en audience solennelle, l'avait appelé « l'enfant de l'Europe ». « Cet enfant de douleurs, de souvenirs et de regrets, avait-il ajouté, est le présage et le garant de la paix et du repos qui doivent suivre tant d'agitations. » La venue, en effet, de cet héritier tant désiré semblait consolider à jamais le trône des Bourbons, et, par cela même,

LE SALON DE LA DUCHESSE DE BERRY AU PAVILLON DE MARSAN
AU CHATEAU DES TUILERIES

Aquarelle peinte en 1829 par Garneray

Les personnages représentés sont le Roi et la Reine des Deux-Siciles

A M. le duc Della Grazia

mettre fin aux troubles et aux révolutions qui avaient si longtemps bouleversé l'Europe. Les souverains étrangers avaient pris leur part de l'allégresse générale, et de toutes parts étaient venues des lettres de félicitations, des délégations et des ambassades.

Pendant plusieurs jours, les fêtes se succèdent sans interruption, et une grande revue a lieu dans la cour des Tuileries. Puis ce sont les forts de la Halle qui se réunissent sous les fenêtres de la duchesse de Berry; celle-ci fait rouler son lit derrière les vitres, et, tenant son fils dans ses bras, applaudit les danses de caractère qu'ils exécutent devant elle. Mais ces braves gens veulent admirer de plus près leur futur maître, et ils viennent deux à deux défiler tour à tour devant le berceau du duc de Bordeaux. Malgré la crise douloureuse que la princesse vient de traverser, elle reçoit elle-même les députations. « Je suis bien touchée, dit-elle à M. de Chabrol, qui lui présente le Corps municipal, des sentiments que vous m'exprimez au nom des magistrats de la ville de Paris ; cet enfant est né parmi vous, qu'il vous soit cher ! La joie que les Français ont manifestée à sa naissance a été le seul adoucissement que j'aie encore éprouvé dans ma douleur. »

« Le ciel a eu pitié de moi, répond-elle au Conseil des Ministres ; voilà mon fils, je le recommande à la France et à vous, Messieurs; ce sera pour moi une tâche bien douce que celle de le rendre digne de la France et des sentiments qui ont été exprimés généralement lors de sa naissance. »

Des protestations de dévouement arrivent de tous les points de la France. Parmi les délégués que Marie-Caroline admet en sa présence, on voit venir un vieillard de cent seize ans, qui a été enfant de troupe à la fin du règne de Louis XIV. Il bénit le petit prince de ses mains tremblantes. « J'ai le bonheur de voir la huitième génération des Bourbons », dit-il en le regardant avec attendrissement. La princesse lui offre un verre de ce vin de Jurançon dont Louis XVIII avait humecté les lèvres du duc de Bordeaux naissant, et lui remet une médaille d'or commémorative.

L'opposition semble désarmée par la naissance d'un dauphin, la duchesse de Berry est l'objet de l'adoration universelle, et jamais peut-être aucune

princesse n'a été aussi populaire. L'enthousiasme qu'elle excite est aussi ardent dans les salons que dans les demeures les plus humbles, les chansonniers et les poètes rivalisent à l'envi pour célébrer la naissance de cet enfant donné par la Providence, Béranger lui dédie ses couplets fameux des « Deux Cousins » et Victor Hugo lui consacre un hymne triomphal. Les éloges ne connaissent plus de bornes, et c'est à la vierge Marie qu'on compare la princesse, dans une ode en vers latins : « C'est au ciel que l'une des deux règne, c'est sur la terre que l'on voit briller l'autre. — *Hæc cœlo regina micat, micat altera terris.* »

* * *

LA FRANCE RASSURÉE

La naissance du duc de Bordeaux devait avoir des conséquences trop importantes pour qu'on ne s'efforçât pas d'en attaquer la légitimité. Une protestation n'avait pas tardé à paraître, imprimée en Angleterre; la police avait bien saisi, à Calais, le ballot des exemplaires, mais le *Morning Chronicle* s'était empressé de la reproduire. On y dénonçait naturellement une substitution d'enfant, opérée dans la nuit du 29 septembre, et, malgré la publicité donnée à la naissance du jeune prince pour rendre sa légitimité incontestable, l'auteur du libelle avait su grouper avec habileté toutes les particularités et les circonstances étranges dans lesquelles l'événement s'était produit, de façon à jeter un doute dans l'esprit des lecteurs. Depuis la soudaineté de l'accouchement en présence d'une seule femme, à la faveur de l'obscurité de la nuit, jusqu'à la force morale de la princesse dans un pareil moment, tout était, pour le pamphlétaire, la preuve certaine d'un subterfuge évident.

Si la multiplicité des témoins ne devait pas suffire à démontrer clairement l'authenticité des couches de la princesse, son journal familier, dont nous avons donné des fragments, montre qu'à maintes reprises, dès les mois de janvier et de février 1820, elle ressentait des malaises, symptômes évidents d'une grossesse. Plus tard encore, s'il était besoin d'autres preuves, la duchesse

de Berry donnait à la comtesse de la Tour, sa seconde mère qu'elle appelle affectueusement « sa bonne la Tour », dans des lettres tout intimes, des détails circonstanciés sur sa santé et lui parlait des troubles auxquels elle était sujette depuis sa dernière grossesse; mais toutes ces preuves accumulées demeurent superflues, car la postérité a fait bonne justice de ces injurieux soupçons. De pareilles accusations, du reste, ne sont pas une nouveauté dans l'histoire, et, un siècle auparavant, à la naissance de Jacques II, on avait prétendu que la reine d'Angleterre avait simulé une grossesse et fait introduire dans son lit un enfant nouveau-né au moyen d'une bassinoire.

C'est sous la signature du duc d'Orléans qu'avait paru le pamphlet. Le prince s'était empressé de protester de la façon la plus formelle, car il savait mieux que personne à quoi s'en tenir sur l'inanité de semblables accusations. Le jour même de la naissance, il s'était adressé au duc d'Albuféra pour le sommer de lui dire si réellement la duchesse de Berry était la mère d'un prince. Et, devant la déclaration si nette du maréchal, il n'avait pu que s'incliner et aller présenter à sa nièce les félicitations d'usage.

Cette naissance, en effet, qui enlevait au duc d'Orléans tout espoir d'arriver au trône, pour lui ou pour ses enfants, avait fait cesser comme par enchantement l'agitation populaire; la mort du duc de Berry avait ému et frappé, la naissance du duc de Bordeaux avait achevé de ramener aux Bourbons la majorité de l'opinion publique. Cet heureux événement avait été en outre le signal de nombreuses grâces et largesses ; par ordre de la duchesse de Berry, tous les sous-officiers et soldats de la Garde royale et les troupes d'infanterie de la garnison de Paris recevaient une gratification prise sur sa cassette particulière ; le Roi distribuait trente-quatre cordons du Saint-Esprit, et vingt prisonniers pour dettes étaient mis en liberté. De plus, cinquante mille francs étaient consacrés par Louis XVIII à acquitter les dettes contractées au bureau des nourrices par les pères et les mères domiciliés à Paris, et l'éducation de tous les enfants mâles nés le 29 septembre, de parents indigents, était prise à sa charge. L'année s'achevait au milieu des fêtes et des réjouissances. Des adresses, des députations arrivaient chaque jour de tous les coins du royaume. Des

cadeaux et des présents affluaient aussi de toutes parts; parmi ceux de la ville de Paris il en est un qui mérite d'être décrit, en raison de sa beauté et de son aspect symbolique. C'est un vaisseau de ligne en vermeil haut de plus d'un mètre, admirablement ciselé, dont les mâts et les voiles, sont en argent fin. L'équipage, au grand complet, est à son poste sur le pont et dans les vergues, et la simple pression d'un ressort met en mouvement tout ce monde d'automates; en même temps, un jeu de flûtes, caché dans le socle de citronnier, fait entendre des hymnes et des airs royalistes, tandis que le vaisseau, sur une mer de satin vert, s'incline gracieusement en cadence pour figurer le tangage.

La ville de Bordeaux, « la cité fidèle », comme on se plaît à l'appeler, a offert à Marie-Caroline, outre un berceau pour le nouveau-né, un couvre-pied brodé représentant l'enfant du miracle que protège l'archange saint Michel terrassant le dragon. L'enthousiasme éclate de toutes parts avec tant d'unanimité qu'il semble que cette allégorie soit devenue une réalité positive; l'opposition se tait, découragée, et l'avenir, un instant si sombre, est redevenu clair et serein.

Après s'être arrêtée à cette date du 12 février, veille du jour où elle allait devenir veuve, la duchesse de Berry se décidait, le 1er janvier 1821, à reprendre son journal, interrompu pendant onze mois.

1er janvier 1821.

A neuf heures et demie je me rends avec Louise, en voiture, chez la duchesse d'Angoulême, tandis que Henri y arrive en chaise à porteurs, dans les bras de Madame de Gontaut. A dix heures nous montons chez le Roi, qui donne aux enfants de superbes étrennes. Après leur départ je reste au déjeuner du Roi. Mais que ce déjeuner a été pour moi douloureux et différent des autres années ! Mon Charles n'était plus là, et pourtant tout me le rappelait; à chaque minute, je croyais l'apercevoir, me souriant doucement, à l'autre bout de la table ; je tournais la tête et je ne le trouvais plus à sa place ! Mon cœur alors se brisait, les larmes me venaient aux yeux, et malgré moi je fondais en larmes...

A onze heures je reviens avec Monsieur dans ses appartements et je lui donne le portrait de mes enfants. Il est si bon pour eux et pour moi, ce cher papa ! En descendant je vais, avec mes enfants et nos maisons, entendre la messe, accompagnée par le duc et la duchese d'Angoulême. Puis je reçois les ministres du Roi, les témoins de mon accouchement, le duc de Fernan-Nunez, ex-ambassadeur d'Espagne, et le duc de San Carlos. A deux heures viennent Louise et Charlotte; je reste avec elles jusqu'à trois heures, puis je les conduis chez Monsieur. Charlotte m'a donné une bourse au filet faite par elle, et Louise un tabouret en tapisserie. A cinq heures,

les princes du sang viennent me faire leur cour, et à cinq heures trois quarts, je vais dîner chez le Roi. Je rentre à huit heures et demie chez moi; Madame de Gontaut m'a offert une jolie lampe et nous avons regardé avec Louise la superbe lanterne magique que le Roi a donnée à Henri. Celle-ci a reçu pour sa part une calèche charmante. Lorsque le petit va se coucher, je me mets à jouer au billard, puis à l'écarté avec M. et Madame de Rohan-Chabot, M. et Madame de Choiseul, M. de Montélégier, le duc de Coigny, Madame de Bouillé et la duchesse de Reggio. Je perds dix francs, et à minuit je vais me coucher.

Charlotte et Louise, que la duchesse vient de nommer ensemble, sont les deux filles naturelles que le duc de Berry a eues à Londres de sa longue liaison avec Amy Brown. Ces deux enfants, Marie-Caroline a promis à son mari mourant d'être désormais leur mère, et elle ne cessera plus, en effet, de s'occuper d'elles, même après les avoir mariées au prince de Lucinge et au baron de Charette. Ce ne sont pas les seuls enfants illégitimes du prince qu'elle voudra protéger car il en a laissé plusieurs qui révéleront les faiblesses auxquelles a été sujet son époux, même depuis son mariage. Sous le titre de : *Les Enfants du duc de Berry,* j'ai consacré tout un volume à l'étude de cette curieuse question. Mais la jeune épouse s'est sentie trop aimée, pendant le temps si court de son bonheur, pour vouloir considérer ces fautes comme des injures, elle les pardonne avec une indulgence attendrie, et les êtres qui leur ont dû le jour trouveront en elle une protectrice, s'ils savent se montrer dignes de ses bienfaits. Le comte Charles-Ferdinand de la Roche, dernier fils survivant du duc de Berry, est encore là pour attester toutes les bontés dont il a été l'objet de la part de la princesse, près de laquelle il est resté comme secrétaire intime pendant de longues années.

5 janvier.

Je me réveille à neuf heures et demie, je dis mes prières, puis je mets de l'ordre dans mes affaires. Je travaille avec M. de Nantouillet, et avec le marquis de Sassenay, qui me présente ses comptes; ensuite je monte chez les enfants. A onze heures et demie je déjeune avec ma Louise, Madame de Gontaut et Madame d'Hautefort. A une heure je vais entendre la messe, puis je reçois la visite de mon père, avec lequel je reste à causer pendant une heure. Il me déclare qu'il s'oppose à ce que j'aille à la campagne cet été avec les enfants, ce qui me fait beaucoup de peine. Ah! mon cher Charles ne m'aurait pas refusé si j'avais eu ce désir! A ce moment j'étais heureuse, je ne le suis plus! Il faut bien se résigner mais il est maintes choses qui viennent à tous moments renouveler mes peines. Il est certain pourtant que j'ai montré un peu de vivacité pour répondre à mon père et je le regrette, il est si bon pour moi! Après son départ, j'ai choisi des bijoux et rangé des livres, puis écrit jusqu'à la nuit. J'ai dîné avec « Lulu » et suis restée chez moi où sont

venus mon père et mon frère et ma sœur. Ils m'ont apporté une parure en onyx et une superbe table.

Samedi 6.

Je me suis éveillée à onze heures ; je m'habille, dis mes prières et me rends chez les enfants. Je déjeune à l'ordinaire, puis à midi et demi je vais entendre la messe. Je retourne ensuite avec Monsieur chez les enfants, où je me cache derrière le lit de la nourrice pour voir les gardes du corps qui viennent les saluer. A deux heures, je rentre chez moi, où je prends une leçon de fleurs en chenilles. A trois heures, je me mets à lire jusqu'à trois heures et demie, heure à laquelle je prends ma leçon d'anglais. A cinq heures et demie, je m'habille et, à six heures, je vais chez le Roi, où dînent les princes du sang. Or, Mgr le duc de Bourbon est malade, et Madame la duchesse d'Orléans est à la campagne, aussi malade. A dîner on tire le gâteau des rois ; mon frère atteint la fève et choisit Madame la duchesse de Bourbon pour reine. Ah ! quel supplice pour moi que toutes ces fêtes ; j'ai l'air de ne pas souffrir, mais la douleur la plus profonde reste dans mon cœur, car je n'ai plus la seule personne que j'aimais. Mon Dieu, donnez-moi la force de supporter la vie !...

Mardi 23.

Réveillée à dix heures et demie, je pars pour Maisons, où je monte à cheval. La promenade aurait été charmante, sans la musique d'un cor de chasse qui a renouvelé toutes mes douleurs, car la dernière fois que je l'ai entendu c'était mon Charles qui le sonnait, et il montait ce même « Libéral » que je montais moi-même aujourd'hui. Pauvre Libéral ! il avait l'air de pleurer son maître, et moi je voyais à peine devant moi, tant les larmes me suffoquaient. Ah ! mon Dieu, je n'ai plus de repos, je suis bien malheureuse ! Après le dîner, je me suis fait apporter, par Madame de Gontaut, des objets ayant appartenu à mon pauvre époux, j'en ai distribué quelques-uns à ces Messieurs. Pauvre Charles, tu es heureux, et nous, nous sommes bien malheureux !

Samedi 27 janvier.

J'apprends, en rentrant de Rosny, qu'un baril de poudre a sauté sous le château des Tuileries..

Mardi 30.

Je vais me promener à Saint-Ouen, où l'on bâtit un pavillon, je me promène dans le parc, puis je rentre chez moi m'habiller pour aller dîner aux Tuileries. En revenant, je trouve sur ma toilette un billet où l'on a écrit : « Vous sauterez tous ! »

12 février.

Je suis entrée dans ce terrible jour ! Mon Charles, je ne te verrai donc plus, pourquoi m'as-tu laissé des enfants à soigner, à veiller ? Sans ce lien qui me tient encore à la terre, quel serait mon bonheur, celui de te rejoindre ! Mais tu m'as recommandé de vivre pour eux, mon ange tutélaire, mon époux bien aimé, mon Charles !

Mardi 13 et mercredi 14.

Je n'ai pas la force de rien écrire, ma douleur étant terrible !

Malgré les consolations que lui avait apportées la naissance du duc de Bordeaux, la douleur de la duchesse de Berry, on le voit, était restée toujours aussi vive ; par un sentiment pieux, elle avait voulu perpétuer la mémoire du duc de Berry en composant la maison de son fils de tous ceux qui avaient formé celle de son mari, et, le jour même où l'enfant était

venu au monde, le comte d'Artois leur avait annoncé à tous qu'ils allaient reprendre leurs fonctions dans la maison de son petit-fils. « Je suis bien sûr, avait-il ajouté avec sa bonne grâce habituelle, que vous serez aussi tendrement attachés au fils que vous l'étiez au père! »

Pendant bien des années, ces fonctions seront tout honorifiques, aussi tous les services en sous-ordre ont été organisés, tant pour le duc de Bordeaux que pour Mademoiselle. La nourrice touche 3,600 francs; les gages des berceuses montent à 2,000 francs, et ceux des femmes de chambre à 3,000 francs. Au total, la dépense prévue pour la Maison des Enfants de France s'élève à 136,400 francs. On a accompli de sérieuses réformes, et l'on est loin des quatre-vingts personnes dont se composait, sous le règne précédent, la maison de Madame Royale, âgée d'un mois à peine.

Cependant, la cérémonie du baptême du duc de Bordeaux approchait; le Roi en avait fixé la date au mois de mai, anniversaire de sa rentrée en France, et les pompes en allaient être grandioses.

Une revue au Champ de Mars ouvre la série des fêtes officielles et Louis XVIII dans sa calèche en coquille attelée de chevaux blancs y était accueilli par des acclamations unanimes. La duchesse de Berry disait dans son journal :

30 avril.

Je prends place avec ma sœur, à midi trois quarts, dans la voiture du Roi. Les princes suivent à cheval. La revue est superbe. Toute la troupe défile sur le Champ de Mars, devant la voiture du Roi placée en face l'École militaire. Malheureusement la pluie survient et le Roi veut absolument changer de voiture, ce qui est « un aria ». Nous descendons et entrons dans l'École militaire; cela dure une demi-heure. Il faut ensuite repasser au milieu d'une boue liquide; aussi deux écuyers du Roi me soulèvent pour me faire faire le trajet. Nous sommes de retour aux Tuileries à cinq heures, mortes de froid et de fatigue.

1er mai.

Réveillée à neuf heures, je m'habille en grand habit lamé et diamants. J'ai mes deux honneurs et les huit dames pour accompagner. Nous déjeunons fort mal et fort vite, puis nous nous rendons chez le Roi, dans son cabinet du Conseil. Nous partons, le Roi, ma sœur et moi, accompagnés par les princes, pour Notre-Dame, où le baptême s'est fait; il a été superbe et s'est terminé à midi. Alors les enfants sont partis et nous sommes restés à la messe et au *Te Deum*. Le soir, je dîne chez le Roi, encore en grand habit et me rends avec Sa Majesté au spectacle de la Cour. On donne *Blanche de Provence* et *l'Heureuse Rencontre*, ce qui ne constitue guère un spectacle. Nous rentrons à dix heures trois quarts et je reste à ma fenêtre jusqu'à onze heures et demie à écouter les chansons.

J'avais envoyé mes petites Louise et Charlotte avec Aglaé de Mesnard au Louvre pour voir passer le cortège, et le soir au spectacle, dans la loge n° 5, au second.

La cérémonie du baptême, en effet, avait été magnifique. Le carrosse du duc de Bordeaux, attelé de huit chevaux, s'avançait le premier, précédant celui du Roi, escorté par les pages et les hérauts d'armes. Madame de Gontaut y avait pris place avec Monseigneur, et Madame de Foresta avec Mademoiselle. Dans le fond de la voiture royale, Louis XVIII était assis auprès de la duchesse d'Angoulême, ayant devant lui la duchesse de Berry. Trois salves, de vingt coups de canon chacune, avaient annoncé la mise en marche, et vingt-huit carrosses à huit chevaux, contenant les princes et princesses de la Famille royale avec leurs maisons, fermaient le cortège ; les quais, les places étaient encombrés de monde, et toutes les fenêtres et toutes les façades décorées de drapeaux blancs, de guirlandes et de fleurs. Après un arrêt au Pont-Neuf, où les dames de la Halle présentèrent un bouquet au duc de Bordeaux, le cortège arriva sur la place du Parvis, où un immense portique avait été construit devant la façade, supportant des étendards, des écussons, et quatre grandes statues dorées représentant Clovis, Charlemagne, saint Louis et Henri IV. Sur les énormes gradins, disposés en amphithéâtre tout autour de la place, se pressait une foule immense de spectateurs. L'intérieur de la cathédrale, dont chaque pilier avait été recouvert de gaze d'or et d'argent, présentait un coup d'œil éblouissant, et les grands corps de l'État mêlaient les broderies de leurs uniformes aux toilettes brillantes des femmes qui remplissaient les tribunes établies à droite et à gauche de la nef. Madame de Gontaut entra seule la première, portant le duc de Bordeaux, précédée par le marquis de Dreux-Brézé, grand maître des Cérémonies ; le Roi s'avançait à la suite, traîné lentement dans son fauteuil, entouré des princes et des princesses, et prit majestueusement place à son prie-Dieu, installé au milieu du chœur. Le cardinal de Périgord, archevêque de Paris, n'avait pu, selon l'étiquette, aller recevoir Louis XVIII au seuil de la cathédrale, son grand âge et ses infirmités le clouaient, comme lui, dans un fauteuil, au pied de l'autel, et ce fut le coadjuteur, Mgr de Quélen, qui se rendit au-devant de Sa Majesté pour prononcer le discours

d'usage. Le cardinal alors entonna le *Veni Creator* et versa sur la tête de l'enfant l'eau sainte contenue dans une aiguière d'or ciselé, chef-d'œuvre de Fauconnier. Monsieur représentait le roi de Naples, parrain, et la duchesse d'Angoulême remplaçait, comme marraine, la duchesse de Calabre, princesse héréditaire des Deux-Siciles. Des acclamations enthousiastes retentirent lorsque Madame de Gontaut, montant les marches de l'autel, y déposa un instant le jeune prince, auquel on venait de donner le nom de Henri-Dieudonné, puis se retourna, l'élevant dans ses bras pour le présenter à l'assistance, qui figurait la France entière. « Que la vie de cet enfant, Monsieur le Cardinal, répondit Louis XVIII au discours de l'archevêque de Paris, soit consacrée au bonheur de la France et à la gloire de notre sainte religion ! » La cérémonie s'acheva en grande pompe, et le cortège rentra aux Tuileries dans le même ordre. En passant devant la statue de Henri IV, on s'arrêta un instant pour admirer un tableau qu'une délégation venait d'y déposer. « Français, disait l'inscription qui s'y trouvait peinte, aimez mon petit-fils comme j'ai aimé vos pères. — Jeanne d'Albret, 1553; Caroline, 1820. »

Le soir, des feux d'artifice et des illuminations embrasèrent la ville; plus de dix mille paquets de dragées furent jetés à la foule, qui témoignait d'une joie folle. Le lendemain 2 mai, eut lieu le banquet offert par le Conseil municipal à la Famille royale, dans la salle Saint-Jean, à l'Hôtel de Ville. Au repas, auquel avaient été conviées avec les princes douze dames de la bourgeoisie, succéda un intermède d'Alissan de Chazet, que Boïeldieu avait mis en musique; puis un rideau se leva, découvrant des transparents où l'on vit tour à tour le duc de Bordeaux reposant dans le vaisseau des armes de Paris comme dans un berceau symbolique, l'arrivée triomphale de la princesse à Marseille, en 1816, et une vue de Palerme, où s'était écoulée sa jeunesse.

Pendant que ces tableaux passaient sous les yeux des spectateurs, les artistes de l'Opéra exécutaient des cantates et faisaient entendre des romances composées pour la circonstance. Une d'elles surtout, intitulée : *Dieu l'a donné,* charma particulièrement la duchesse de Berry, qui portait une robe ronde d'argent, ornée de lilas blanc. La soirée se termina par

un bal organisé dans la magnifique salle construite, pour la circonstance, dans la cour même de l'Hôtel de Ville, à la hauteur du premier étage ; elle était entourée tout entière d'immenses arcades de glaces enguirlandées de fleurs. Le bal, qui réunissait plus de cinq mille personnes, se prolongea jusqu'à sept heures du matin.

Les jours suivants, avaient lieu de nouvelles fêtes ; le 3 mai, la princesse parcourut, avec Monsieur, les principales rues et les marchés les plus importants de la capitale dans une calèche découverte où se trouvaient les enfants, la nourrice et Madame de Gontaut. L'enthousiasme était indescriptible. Chaque soir, il y avait spectacle à la Cour, et, dans tous les quartiers de Paris, divertissements et bals populaires. Le 6, une dernière fête militaire, offerte aux princes par les officiers généraux de la garnison de Paris, clôtura la série des réjouissances. Quatre mille personnes prirent place dans la vaste salle de l'Odéon, décorée pour la circonstance de gaze d'argent parsemée de croix colossales de Saint-Louis et de la Légion d'honneur. Après un spectacle approprié et une admirable cantate intitulée : *Dieu l'a donné,* un bal et un souper magnifique terminèrent la fête.

Quinze jours plus tard, la duchesse de Berry se mettait en route pour accomplir le vœu qu'elle avait fait un an auparavant d'aller elle-même à Notre-Dame de Liesse en pèlerinage, si le ciel exauçait ses vœux et lui donnait un prince. Le 22 mai, accompagnée de son aumônier, Mgr de Bombelles, et d'une suite nombreuse, Marie-Caroline arriva à Laon, où toute la population des environs s'était donné rendez-vous, et gravit en calèche, escortée par les cuirassiers du régiment de Berry, la haute colline que couronne la ville. Après avoir passé la revue des troupes, elle entra à la préfecture pour y recevoir les dames, les autorités et les députations du commerce, qui lui offrirent successivement des batistes, des robes et autres produits de l'industrie du département, puis elle alla prier dans la célèbre cathédrale dont les tours sont gardées par des taureaux de pierre, et se rendit enfin à Liesse pour y entendre la messe et y communier pieusement. Vêtue d'une simple robe de mousseline, la tête couverte d'un voile blanc, entourée de vingt jeunes filles qui, comme elle, s'appro-

LA DUCHESSE DE BERRY VISITANT LA MANUFACTURE DE SAINT-GOBAIN

24 MAI 1821

Tableau peint par Pingret

A la Société des Glaces de Saint-Gobain

chaient de la table sainte, la princesse demeura longtemps agenouillée dans l'antique sanctuaire où, depuis plusieurs centaines d'années, les rois et les reines étaient venus tour à tour implorer la Providence pour lui demander la grâce de donner un dauphin à la France. Une fois encore ces ardentes prières avaient été exaucées.

Curieuse de tous les souvenirs archéologiques, la duchesse de Berry profita de sa présence dans le département pour y faire de nombreuses excursions ; l'antique donjon de Coucy reçut sa visite, et le maire ne manqua pas de rappeler le souvenir qu'évoquait le vieux nom de Coucy, porté par la duchesse de Reggio, qui se trouvait aux côtés de la princesse remplissant les devoirs de sa charge. Une halte encore eut lieu au château de Folembray, chez le baron de Poilly, et enfin une visite à la manufacture de Saint-Gobain, où une coulée de glace fut faite spécialement pour elle, au milieu de la nuit, par les soins de l'administrateur, le duc de Montmorency. C'est au cours de cette visite qu'un ouvrier, profitant avec adresse d'un jeu de mots trop facile, adressa à la princesse cette phrase qui eut grand succès : « Tout est de glace ici, Madame, tout excepté nos cœurs. »

Cependant, malgré le fidèle souvenir qu'elle gardait à son époux, la duchesse de Berry avait repris peu à peu les habitudes des premiers temps de son mariage, et, mûrie par les cruelles épreuves qu'elle avait traversées, elle se pliait avec moins de répugnance aux obligations de sa situation ; les dîners de chaque soir chez le Roi, les soirées qu'elle passait avec le duc et la duchesse d'Angoulême, les réceptions du lundi qu'elle devait présider, et les nombreuses audiences qu'il fallait accorder. Se souvenant du désir qu'avait le prince de lui voir conserver le goût de l'occupation, elle avait repris tous les maîtres et les professeurs que lui-même lui avait autrefois indiqués. Le piano, le dessin, la peinture, la harpe, les langues étrangères occupaient successivement ses instants. Ses dispositions pour la musique étaient incroyables, et son professeur Paër n'avait qu'à exécuter devant elle un morceau pour qu'elle en retînt l'air en entier avec la plus rigoureuse exactitude. La harpe, qui mettait toute

sa grâce en valeur, était son triomphe. Sa timidité avait diminué et lui permettait de se faire mieux juger et mieux connaître. Les qualités sérieuses et incontestables qui se révélaient en elle lui attiraient chaque jour de nouvelles sympathies et sa popularité allait grandissant. Bonne, charitable, accessible à tous, elle faisait le bien sans ostentation, répandant sans compter de nombreuses aumônes, apostillant elle-même, chaque soir, les placets qui lui semblaient dignes d'intérêt, et qu'elle avait eu la jolie idée de faire remettre ensuite au Roi par Mademoiselle, pour en assurer le succès d'une façon plus certaine. Les arts avaient retrouvé en elle une protectrice éclairée, et elle ne ménageait aux artistes ni ses secours ni ses encouragements. C'est avec une grâce charmante qu'elle rendait au commerce et à l'industrie tous les services qui dépendaient d'elle ; elle avait répandu et développé autour d'elle le goût du luxe et de l'élégance, et chaque jour on la voyait pénétrer dans des magasins de toutes sortes, où elle ne dédaignait pas de faire elle-même de nombreuses emplettes. Nulle faveur n'était plus recherchée par les fournisseurs que ces visites royales, qui leur donnaient un brevet d'élégance et de bon ton ; aussi, dans l'impossibilité de se rendre dans toutes les boutiques où l'on sollicitait sa présence, la princesse avait trouvé le moyen de consoler ceux qu'elle avait négligés, en envoyant sa voiture attelée d'alezans clairs et ses cochers à la livrée bleue que tout Paris connaissait stationner devant leur porte. Son seul but semblait être de plaire et elle y réussissait dans une large mesure. L'éducation et les soins à donner à ses enfants lui prenaient de longs moments. Fière de son fils, qui devait, elle n'en doutait pas, faire un jour le bonheur de la France, elle jouissait de la popularité qu'elle avait conquise, du culte et de la vénération qu'elle inspirait à tous. Il lui suffisait de se montrer pour gagner les cœurs, et son voyage au Mont-Dore, commencé le 28 août 1821, en avait été une preuve convaincante. Dans son journal quotidien, elle a raconté gaiement l'accueil enthousiaste qu'elle avait reçu en Auvergne, les montagnards accourant en habits de fête sur son passage, pour escorter sa litière ou sa voiture, et les feux de joie et les torches s'allumant, innombrables, pour éclairer sa route dès l'entrée de

la nuit. Intrépide écuyère, on la voyait parcourir à cheval, dans les montagnes, les routes les plus difficiles et les sentiers les moins fréquentés ; puis, charmée par les vieilles chansons et les danses auvergnates, elle-même se chaussait de sabots du pays et revêtait le costume des paysannes de Clermont.

Avant d'arriver à Rochefort, écrit-elle le 1er septembre, je trouvai des paysans dansant *la Montagnarde* et *la Bourrée*, ces danses m'ont beaucoup amusée par leur originalité, je leur donnai quatre-vingts francs. J'ai été fréquemment arrêtée par les harangues des maires de toutes les communes ; ces braves gens manifestaient leur joie à leur manière : les uns s'agenouillaient, les autres chantaient des cantiques et ils criaient de toutes leurs forces : « Vive le Roi ! vive la duchesse de Berry ! vive le duc de Bordeaux ! »

A son entrée en Auvergne, elle est accompagnée par Mesdames de Castéja, de Bouillé et de Reggio ; MM. de Mesnard et de Lévis sont aussi du voyage ; Foliche, la chienne favorite du moment, n'a pas été oubliée, et mille incidents viennent égayer la monotonie du traitement qu'elle suit à l'établissement thermal.

6 septembre.

M. Bertrand, médecin des eaux, qui jouit d'une grande réputation, a aussi celle d'être fort sévère pour ses malades, mais elle n'est pas méritée, car il est fort complaisant et raisonne en outre à merveille. Ce matin je me suis levée à six heures et j'ai été prendre à la fontaine mon premier verre d'eau qui était trop grand et m'a pesé sur l'estomac ; pour le digérer j'ai été me promener sur la route et sur l'esplanade et suis rentrée à onze heures à la maison où le déjeuner m'attendait. J'ai ensuite entendu la messe et suis montée à cheval pour aller à la Bourboule où se trouvent également des eaux minérales. J'ai vu trois sources dans un espace de cinq pieds carrés, dont l'une est fort chaude, l'autre froide et l'autre tiède. J'ai goûté de toutes ces eaux, à l'exception de celle d'une des sources qui me paraissait la plus mauvaise. Je m'amusai à en faire boire à Madame de Bouillé pour lui faire une niche....

8 septembre.

Je me suis réveillée à six heures et demie, et M. Bertrand m'ayant trouvée assez bien pour prendre mon premier bain, est allé le faire préparer. On est venu alors me prendre en chaise à porteurs, ce qui ne me plaît guère. Le costume obligatoire se compose d'une chemise de flanelle, de longs bas de laine et d'un grand voile dont on se couvre la figure. On ajoute un grand schall pour s'envelopper la tête. Le cabinet qui a été aménagé pour moi par M. Bertrand est fort propre ; sans en sortir on peut prendre sa douche, qui se donne différemment qu'à Tivoli. On est couché sur un cadre et ce n'est pas agréable. Le costume de M. Bertrand est assez plaisant. Il a une grande redingote de flanelle grise et une petite casquette sur la tête. Comme il est dans un bain de vapeur perpétuel, s'il n'était aussi chaudement vêtu, il s'enrhumerait continuellement. Au bout de vingt-cinq minutes, on m'a reportée chez moi dans cette même horrible chaise. Je me suis couchée pendant une demi-heure ; j'aurais bien voulu rester dans mon lit, mais M. Bertrand

m'obligea de le quitter; je pris mes deux verres avec moins de dégoût que le jour précédent et j'allai faire une promenade.

14 septembre.

Je me suis levée à l'heure accoutumée et le reste s'en est suivi de même; après le déjeuner je montai à cheval, voyant que le temps était beau, avec le dessein de prendre en cachette le chemin de la gorge d'Enfer, où je désirais très fort aller. M. Bertrand ne s'était pas encore soucié de me permettre cette promenade à cause de la fatigue et plus encore de la température différente que l'on trouve quand l'on y est parvenu. Étant partie assez tard, je n'ai pu revenir au Mont-d'Or *(sic)* qu'après six heures. Je trouvai tout mon monde inquiet mais se doutant bien cependant que j'avais été faire quelque escapade. Il faut beaucoup grimper pour arriver à la gorge d'Enfer, qui se trouve au pied du pic de Sancy. On y voit des rochers d'une très belle forme. Dans le fond de la gorge se trouve de la glace qui ne fond jamais. N'osant pas y pénétrer à cause du froid, j'ai envoyé l'officier des gardes, M. Benoist, chercher un morceau de glace pour le rapporter à ces dames et au duc de Lévis. J'avais seulement avec moi M. de Mesnard et Madame de Castéja. Je m'attendais à être fort grondée par M. Bertrand, mais il prit la chose en homme d'esprit et se contenta de m'engager à ne plus risquer une autre fois de nuire ainsi à mon traitement. Cette course ne m'a pas trop fatiguée, j'en ai été quitte pour avoir les pieds écorchés, mais je me suis couchée à dix heures avec grand plaisir.

Pendant toute la durée de son séjour, elle visite sans relâche les vieilles tours et les châteaux, gravit les pics les plus escarpés et va admirer successivement tous les lacs, les points de vue et les cascades; ses dames bien souvent ont de la peine à la suivre, et la princesse s'égaye volontiers sur le manque d'intrépidité de Madame de Bouillé :

En revenant du château de Murol, écrit-elle, je voulus varier la promenade, et bien qu'on m'eût dit que le chemin côtoyant le lac Chambon était fort mauvais, je préférai le prendre. Madame de Bouillé n'était guère à son aise, fort heureusement elle avait changé de monture, car son cheval du matin s'abattit trois fois et on le crut mort. Elle se mit alors à crier au secours de toutes ses forces d'une voix terrifiée pour qu'on vînt à l'aide de son palefrenier, qui restait engagé sous le malheureux cheval.

... Le lendemain, après une excursion au lac de Guerri, un vent fort aigre s'éleva, accompagné de pluie. J'avais promis à M. Bertrand de ne pas me mouiller, je cédai mon cheval à Madame de Castéja et je pris sa place dans la litière avec Madame de Reggio. Madame de Bouillé s'était affublée d'un manteau et d'un capuchon de toile cirée, ce qui lui donnait une tournure des plus risibles. Ces dames passèrent au milieu d'un essaim de guêpes et faillirent être culbutées, tant leurs chevaux étaient piqués par ces vilaines bêtes. Madame de Reggio, dans la litière, n'était guère rassurée, mais faisait bonne contenance. Nous pûmes rentrer à la nuit.

Au retour, sa saison terminée, elle s'arrête à Vichy, où le comte de Castellane, le futur maréchal, lui donne la représentation d'une petite guerre, et, le 28 septembre, la princesse est de retour à Paris.

La duchesse de Berry remplissait, à la cour de Louis XVIII, le rôle

qu'avait tenu jadis, à la cour de Louis XIV, la duchesse de Bourgogne ; elle était, pour le vieux souverain, le sourire qui venait égayer cette cour un peu morose dans ce milieu compassé et solennel. Pleine d'optimisme en toutes choses, c'était avec une sérénité confiante qu'elle envisageait l'avenir. Tout autour d'elle lui souriait ; dans sa propre famille, le roi Ferdinand semblait avoir triomphé des émeutes d'une façon définitive, et, à l'aide de l'armée autrichienne, entrée à Naples au mois de mars 1821, s'être établi définitivement sur le trône des Deux-Siciles. En France, l'année 1822 avait vu également la droite l'emporter sur le parti révolutionnaire, et la Restauration paraissait plus solide que jamais elle ne l'avait été encore. Les Bourbons allaient, en 1823, triompher également à Madrid comme à Paris et à Naples. Le roi d'Espagne, presque prisonnier à Cadix avec sa famille, avait imploré le secours de la France, et le duc d'Angoulême était parti à la tête d'une armée de cent mille hommes. La duchesse de Berry qui continuait, comme du vivant de son mari, à ne pas vouloir s'occuper de la politique intérieure, s'était montrée pourtant cette fois résolument favorable à cette guerre qui allait rétablir le trône de Ferdinand VII. Celui-ci, veuf de la princesse Marie-Antoinette des Deux-Siciles, devait, six ans plus tard, prendre pour quatrième femme Marie-Christine, sœur de Marie-Caroline. Cette campagne, du reste, n'allait être, pour l'armée du duc d'Angoulême, qu'une sorte de promenade victorieuse. Le 2 décembre 1823, le prince rentrait victorieux aux Tuileries après s'être emparé du fort du Trocadéro et avoir libéré Ferdinand prisonnier des Cortès. Il avait vaillamment rempli la tâche que lui avait donnée le Roi son oncle.

Son retour avait été un triomphe de Cadix à Paris ; à son arrivée, Louis XVIII le serra dans ses bras avec émotion ; puis, le prenant par la main, il le conduisit sur le balcon du Pavillon de l'Horloge et le présenta à la foule au milieu des vivats et des applaudissements.

Le 15 décembre, une fête superbe eut lieu à l'Hôtel de Ville, pour célébrer le retour de l'armée victorieuse, dans une salle magnifique, entièrement bâtie sur pilotis sur le jardin et décorée de tableaux représentant les hauts faits de la dernière campagne ; c'est là que Madame la duchesse

de Berry ouvrit le bal, qui fut suivi d'un souper où cinq cents femmes purent trouver place assises. Le triomphe des trois branches de la Maison de Bourbon semblait accompli d'une façon définitive, et jamais la Restauration n'avait atteint un pareil degré de puissance et de sécurité.

* * *

LOUIS XVIII ET MADAME DU CAYLA

Au Château, les dissentiments qui s'étaient élevés si longtemps au sein même de la Famille royale semblaient presque entièrement apaisés ; le départ de M. Decazes avait donné satisfaction à la faction ultra-royaliste, et, sous l'influence de la belle comtesse du Cayla, une politique plus réactionnaire avait succédé peu à peu au libéralisme conseillé par l'ancien favori.

Zoé-Victoire Talon, comtesse du Cayla, était née en 1784 ; sa mère avait été dame d'honneur de la comtesse de Provence, et son père, Omer Talon, conseiller aux enquêtes, avocat et lieutenant civil au Châtelet en 1789, avait joué dans l'affaire Favras un rôle important. Après avoir émigré, il était rentré en France sous le Directoire, et, chargé d'entretenir la correspondance des princes avec les royalistes restés dans l'intérieur, il n'avait pas tardé à être arrêté et jeté en prison. Ce fut au dévouement de sa fille qu'il dut d'être remis en liberté au bout de trois années. Fouché et Savary, tout-puissants à cette époque, n'avaient pas su résister aux prières de cette jeune femme, dont la piété filiale rendait la beauté plus touchante et dont les yeux noirs devenaient si attendrissants lorsqu'ils se mouillaient de larmes ! Élevée au pensionnat de Madame Campan, la maison d'éducation à la mode, Mademoiselle Zoé Talon, à la première rentrée de l'émigration, avait épousé un grand seigneur, le comte du Cayla, dont le père avait été attaché au prince de Condé ; mais cette union n'avait pas été heureuse, et une profonde incompatibilité d'humeur n'avait pas tardé à séparer les deux époux. Cependant, la jeune femme, qui avait su se concilier les bonnes grâces du gouvernement impérial, tout en restant fidèle aux traditions royalistes de sa famille, avait eu également l'habileté de

VICTOIRE-ZOÉ TALON, COMTESSE DU CAYLA

Tableau peint par Louis David

conserver les sympathies de sa belle-mère, qui l'avait soutenue de la façon la plus bienveillante dans ses difficultés conjugales. Sentant la mort s'approcher, et désireuse de lui prêter un dernier appui, la vieille comtesse lui avait remis une lettre qui devait lui servir d'introduction auprès de Louis XVIII et dans laquelle elle le suppliait de protéger désormais cette jeune femme orpheline, qui allait se trouver sans défense avec deux enfants. Ce fut peu de temps après la mort de sa belle-mère que la comtesse du Cayla fut conduite aux Tuileries par le vieux prince de Condé en personne. Elle se présentait en suppliante, en mère éplorée qui venait demander protection pour ses enfants, qu'un mari tyrannique voulait arracher de ses bras ; elle n'eut pas de peine à intéresser tout de suite le Roi à son sort. Elle obtint que la garde de ses enfants lui serait conservée et que son indépendance serait sauvegardée.

Sa douleur si touchante, sa situation si digne de pitié, jointes à sa beauté éclatante et à sa grâce souveraine, avaient fait sur Louis XVIII l'impression la plus vive. Cette femme de trente-cinq ans, aux yeux bruns pleins de douceur, à la fois si vifs et si veloutés ; dont la bouche, toujours souriante, s'ouvrait si gracieusement pour montrer des dents éblouissantes, avait une élégance dans la démarche et une distinction dans la tournure qui attiraient à la fois et retenaient le regard. Ses cheveux noirs faisaient ressortir la blancheur de sa peau, dont la transparence laissait voir l'azur des veines, et la splendeur de ses épaules, gracieusement arrondies, faisait ressortir la sveltesse de sa taille. Un goût exquis dans sa toilette toujours sobre et harmonieuse, un talent merveilleux pour choisir la coiffure ou l'ajustement qui lui siéraient le mieux, lui donnaient une séduction à laquelle venaient s'ajouter le désir et la volonté de triompher et de plaire. Le charme de son esprit délié allait achever bien vite la conquête du vieux monarque, également captivé par sa conversation brillante et par l'adroite et intelligente attention qu'elle savait prêter à ses discours. Quelques entretiens avec elle allaient le fixer pour toujours. La nouvelle faveur, qui avait commencé de la façon la plus discrète, s'était peu à peu étalée au grand jour, et la visite, d'abord hebdomadaire, de Madame du Cayla,

s'était, au bout de peu de temps, répétée plusieurs fois la semaine. Les audiences données à jour fixe finirent par ne plus suffire à Louis XVIII, dont la sympathie première s'était changée bientôt en un véritable engouement. Il s'était mis d'abord à écrire à son amie dans les intervalles de ses visites, puis ensuite tous les jours, et enfin plusieurs fois dans la même journée. Ce commerce littéraire de petits billets, savamment tournés, où il triomphait, plaisait à son intelligence cultivée, qui mettait de la recherche et du bel esprit jusque dans ses inclinations. « A l'expression fine et délicate de ses sentiments, se joignait, dit dans ses mémoires le baron de Vitrolles, la plus entière confiance sur le sujet de ses préoccupations, les affaires publiques et ses rapports plus ou moins gracieux avec les membres de la famille. Cette correspondance a été recueillie et sera publiée religieusement par la personne à qui elle est adressée, après sa mort. Elle donnera une idée favorable du bon goût, de la grâce, des pensées et des sentiments du Roi. »

Malheureusement, l'espoir exprimé par M. de Vitrolles ne s'est pas réalisé, et ces précieuses lettres, qui eussent éclairé bien des événements du règne de Louis XVIII, sont perdues pour la postérité; héritier de la princesse de Beauvau, fille de Madame du Cayla, le comte René Talon n'a trouvé aucune trace de cette correspondance inestimable et il m'a fait part lui-même des amers regrets que lui a causés sa disparition.

Les infirmités du Roi ajoutées à son âge, car il avait alors près de soixante-cinq ans, éloignaient de cette nouvelle intimité toute idée de galanterie; aussi les personnalités les plus marquantes et les plus sévères du parti des ultras étaient-elles acquises à la favorite. Le vicomte Sosthène de la Rochefoucauld et l'abbé Liautard lui-même, confesseur de la comtesse, l'encourageaient sans relâche à jouer ce rôle d'Esther auprès d'Assuérus. On plaisantait cependant quelque peu sur les plaisirs autres que ceux de l'esprit que le vieux souverain pouvait goûter avec une jolie femme, et l'on avait fini par prétendre que, priseur endurci, il avait obtenu la faveur de humer son tabac sur le beau sein de Madame du Cayla comme il l'aurait fait dans le cœur d'une rose.

On raconte qu'au sortir d'une longue audience de Louis XVIII, Madame du Cayla fut accueillie par les gardes du corps, qui se tenaient dans le salon d'attente, par des éternuements prolongés qui lui prouvèrent que l'histoire de la prise de tabac avait trouvé crédit, quelque invraisemblable qu'elle pût être.

La favorite, du reste, ne paraît pas avoir été fort populaire près de Messieurs les gardes du corps. Un jour que le Roi s'était fait conduire chez la belle comtesse, à Saint-Ouen, ceux-ci, trouvant sans doute que le Roi prolongeait outre mesure sa visite, saccagèrent les pelouses et pillèrent les parterres. Louis XVIII, instruit de cette gaminerie, eut la sagesse de garder le silence, mais désormais, chaque fois qu'il se rendait à Saint-Ouen, l'escorte restait en dehors des grilles, et la voiture royale était seule à pénétrer dans le parc.

L'après-midi du mercredi, après le Conseil des ministres, avait été pendant longtemps le jour d'audience habituel de Madame du Cayla, et le Roi, pour donner un prétexte à ces longues visites, faisait préparer ostensiblement une table à jeu et des cartes dans son cabinet; mais il est probable que la conversation étincelante de sa belle amie avait bien des charmes pour l'amoureux monarque, car le baron Hüe, chargé de préparer les cartes, s'aperçut bientôt, après chaque visite, que jamais elles n'étaient dérangées.

Pourtant, s'il faut en croire le maréchal de Castellane, le Roi et Madame du Cayla occupaient quelquefois, par des jeux de hasard ou d'adresse, leurs longues heures de tête-à-tête; dans ce cas, chaque partie d'échecs était payée, par le Roi, 2,000 écus à sa séduisante partenaire lorsqu'elle était victorieuse, et, si la chance ne l'avait pas favorisée, il récompensait ses efforts et son bien jouer par une somme encore fort ronde. La future princesse de Beauvau, Mademoiselle du Cayla, suppléait quelquefois sa mère dans ces parties auxquelles l'enjeu ajoutait tant d'intérêt, mais sa science des échecs était sans doute inférieure à celle de sa mère, car elle devait se contenter de 4,000 francs.

En tout cas, les heures que passait Louis XVIII en compagnie de sa belle amie lui paraissaient courtes, et souvent, lorsqu'elle le quittait, il faisait

rouler son fauteuil jusqu'à sa fenêtre pour la voir monter en voiture et prolonger le plaisir infini que lui causait sa présence. L'apercevoir, même de loin, était une joie pour le vieux Roi, et, pendant l'hiver de 1823, où la neige avait couvert longtemps la terre, Madame du Cayla venait, en traîneau, évoluer dans la cour du Carrousel, tandis que, de sa fenêtre, celui-ci la suivait tendrement des yeux. Cette affection passionnée se retrouvait dans les plus petites choses; on voyait que sa pensée était presque constamment présente à son esprit, et lorsqu'il s'agissait, au coucher, de donner au capitaine des gardes le mot d'ordre, composé selon l'usage d'un nom propre et d'un nom de ville, c'étaient celui de la favorite ou des localités voisines de ses terres qu'il choisissait le plus volontiers et sainte Zoé revenait souvent sur les lèvres de l'amoureux monarque.

Au point de vue pécuniaire aussi, Madame du Cayla n'était pas toujours épargnée non plus par la malveillance. « Que peut-elle y gagner ? » demandait-on un jour, en parlant de ses fréquentes audiences aux Tuileries. — « Des roupies », répondait alors avec sang-froid la duchesse d'Escars, dont l'esprit était mordant et qui se montrait sceptique sur son désintéressement. La favorite avait fait preuve pourtant, paraît-il, de la plus grande délicatesse, malgré la modicité de sa fortune, et avait refusé, dès le commencement de leurs relations, un rouleau de cent billets de mille francs que Louis XVIII avait vainement essayé de lui faire accepter.

Mais Madame du Cayla savait tout obtenir sans jamais rien solliciter, et ce n'est qu'à l'aide des plus galants subterfuges que le Roi parvenait à l'empêcher de repousser ses nombreuses libéralités. Quelques-unes de ces délicates attentions sont restées célèbres.

Un soir, il demande à admirer la toilette de sa brillante amie avant son départ pour le Pavillon de Marsan, où elle se rend au bal de la duchesse de Berry, et, tandis qu'il feint de redresser une boucle rebelle de sa coiffure, c'est une branche de diamants du prix de 200,000 livres qu'il attache subrepticement dans ses cheveux. La comtesse n'a rien vu et son étonnement est sans bornes lorsque, en arrivant au bal, chacun la complimente, en souriant, sur la splendeur de sa parure.

Quelques semaines plus tard, c'est un portefeuille qu'il demande à lui offrir pour conserver, dit-il, les lettres qu'il lui adresse ; mais sur le maroquin sont sertis, en abondance, des diamants du plus grand prix. — Un autre jour, c'est une Bible dont il veut lui faire présent, Madame du Cayla ayant dû avouer qu'elle ne possède dans sa bibliothèque ni le Nouveau ni l'Ancien Testament. Peu de temps après arrive le pieux volume, soigneusement emballé : l'édition est superbe et les gravures merveilleuses, mais, pour préserver chacune d'elles, la main royale a remplacé le papier de soie protecteur par un billet de mille francs tout frais sorti des presses de la Banque de France !

Au jour de l'An, c'est un sac de pralines qu'il lui adresse, mais chaque praline est roulée dans un précieux billet bleu. Sa chevelure brune, qui boucle si harmonieusement sur son front, sert de prétexte à de nouvelles galanteries. Il lui envoie un fer à friser en or et, comme papier à papillotes, un gros paquet de coupures de la Banque de France.

Le Roi n'allait pas tarder, du reste, à lui faire un cadeau princier qui allait donner à sa faveur une publicité complète. Il avait acheté le château de Saint-Ouen, propriété du comte Branicki, et y faisait construire un château pour remplacer celui qu'on avait démoli. C'était là qu'en 1814 il avait promulgué la Charte constitutionnelle, et il avait voulu que ce lieu célèbre, où s'était accompli l'acte le plus important de son règne, devînt la propriété de son amie la plus chère. Lui-même avait donné les plans du luxueux pavillon carré à trois étages qui s'élevait, dominant la Seine, au milieu d'un parc de cent arpents, dont il avait pris plaisir à dessiner les allées, les bosquets et les parterres. Rien n'avait été négligé à l'intérieur de l'habitation, où toutes les ressources de l'art s'étaient pliées aux exigences du confort moderne ; et, dans le grand salon, en face du portrait du Roi, une plaque de marbre blanc portait, en lettres d'or, une inscription commémorative :

« Ici a commencé une ère nouvelle le 2 mai 1814. »

On raconte que, pour triompher des scrupules de la favorite, le Roi dut lui faire remarquer avec une douceur attendrie combien Saint-Ouen était

voisin de Saint-Denis et combien il serait consolant pour lui de songer que sa dernière demeure serait si rapprochée de celle où elle vivrait.

Le jour où Madame du Cayla consentit à prendre possession de sa nouvelle demeure, Isabey fut chargé de la fête d'inauguration, et tout Paris défila à Saint-Ouen pour rendre hommage à la favorite. Après la bénédiction de la chapelle par Mgr Frayssinous, un déjeuner servi en maigre en raison du vendredi réunit 425 convives de marque, puis, aux sons d'une cantate exécutée par les chœurs de l'Opéra, on vit tomber le voile de soie verte qui cachait le portrait du Roi, où Gérard l'avait représenté assis devant le modeste bureau de bois blanc rapporté d'Hartwell. Les applaudissements et les vivats éclatèrent devant cette apothéose et la journée se passa en réjouissances et en divertissements de toutes sortes.

Le pavillon de Saint-Ouen est encore debout, mais aucun meuble ne garnit plus les vastes pièces solitaires et la fameuse inscription n'a pas même été respectée. En moins de cent ans, cette demeure célèbre est devenue une ruine presque ignorée qui ne respire plus que la tristesse et l'abandon, et où l'on ne se rappelle même plus le nom de la favorite.

Pendant la dernière année du règne de Louis XVIII, la faveur de Madame du Cayla fut à son comble ; on ne peut donc s'étonner que sa haute situation lui ait créé des envieux, et qu'elle ait été l'objet de violentes attaques. On jugeait sévèrement son passé. « Madame du Cayla, disait un journal satirique, a déjà eu de nombreuses amitiés ? — Oui, *ça varie*, » répondait-on en faisant allusion à la liaison qu'on l'accusait d'avoir eue avec le duc de Rovigo. Mais ce n'est point, en tout cas, dans la Famille royale qu'elle avait rencontré quelque animosité ; tout au plus raconte-t-on que la duchesse de Berry, qui avait son franc parler avec tous et même avec son oncle, se laissa aller à lui dire un jour « que sa troisième fille était fort laide ». Il s'agissait de la princesse de Beauvau-Craon, fille de Madame du Cayla, que le Roi se plaisait souvent à appeler sa troisième fille.

Du reste, les bons rapports qui existaient entre Marie-Caroline et la favorite de Louis XVIII devaient subsister même après la révolution de 1830. Madame du Cayla demeura fidèle à la cause de la princesse, et, durant ses

longs séjours en Italie et en Allemagne, elle travaillait à lui gagner des partisans. Elle était restée une de ses fidèles correspondantes; ce fut peut-être le zèle qu'elle témoignait pour la mère du duc de Bordeaux qui fit baisser plus tard son crédit près de la petite cour de Prague. On trouva sans doute qu'elle entretenait la duchesse de Berry dans d'inutiles illusions, et, à plusieurs reprises, Charles X ajourna les audiences qu'elle sollicitait. Mais, au temps de sa puissance, Monsieur lui témoignait sa confiance et son estime, et l'avait engagée maintes fois à ne pas se préoccuper des propos que pouvaient tenir contre elle la sottise et la méchanceté, l'encourageant « à jouir en paix du noble usage qu'elle faisait de la confiance et de l'affection du Roi ». La duchesse d'Angoulême, de son côté, était trop pieuse pour jamais oublier quelle pénible mission Madame du Cayla avait remplie près de Louis XVIII pour le décider, tandis qu'il en était temps encore, à remplir ses devoirs de chrétien et de croyant à son lit de mort.

En effet, dès le printemps de 1824, on avait vu décliner la santé de Louis XVIII, et les caractères graves de sa maladie s'étaient accentués de telle sorte qu'il n'avait bientôt plus été possible de se faire illusion. Il était âgé de soixante-huit ans, et la maladie qui allait l'emporter n'était que le dernier symptôme d'une affection qui durait depuis de longues années. Dès sa jeunesse, son embonpoint lui avait rendu pénibles tous les exercices corporels; son buste s'était développé exagérément au détriment de ses jambes, et la goutte et les érésipèles l'avaient éprouvé au point que, lors de son arrivée en France, en 1814, tout mouvement pour lui était déjà une fatigue. Depuis plusieurs années, il avait dû renoncer complètement à se tenir sur ses pieds démesurément enflés, qui souvent n'étaient qu'une plaie que la prudence des médecins empêchait de fermer. La vente du château de Valençay nous a montré, il y a quelques années, le fauteuil de cuir vert où il passait ses journées, et que trois roues reliées ensemble permettaient de diriger sans secousse à travers les appartements. Tant que le père Élysée, son chirurgien qu'il avait ramené d'Hartwell, avait vécu, il n'avait pas perdu l'espoir de surmonter ses crises; ce dernier savait lui faire à propos des pansements fort simples qui lui apportaient beaucoup

de soulagement. Mais les médecins, qui regardaient ce frater avec dédain, n'avaient même pas voulu connaître sa méthode, et, lorsqu'il disparut, il devint impossible de donner les mêmes soins à Louis XVIII. Le mal avait fait alors des progrès rapides.

J'ai ouï-dire par M. de Meffray, qui le tenait de sa mère, que le grand remède était de saupoudrer ses jambes ouvertes de quinquina pilé, préparation qui n'avait point, à ce moment, la vogue qu'elle a eue depuis. Deux personnes avaient, paraît-il, pour unique fonction aux Tuileries, d'un bout de l'année à l'autre, d'écraser, pour la réduire en poudre, la précieuse écorce qui raffermissait les chairs du Roi, séchait ses plaies et lui conservait la vie. Cependant, quoiqu'il vît sa fin approcher, il voulut se raidir contre la marche grandissante de la maladie, ne rien changer à sa vie officielle et se survivre en quelque sorte à lui-même. « Il est permis au roi d'être mort, disait-il, mais il lui est défendu d'être malade. »

Le 25 août 1824, malgré une chaleur accablante, il quitta Saint-Cloud pour n'y plus revenir, et rentra aux Tuileries pour y célébrer la Saint-Louis. La duchesse de Berry, qui se trouvait à Dieppe depuis trois semaines, était rentrée à Paris pour lui souhaiter sa fête, et la princesse fut effrayée du changement qui s'était opéré depuis son départ. La réception et la présentation habituelles eurent lieu pourtant comme il l'avait voulu, mais c'est à peine si le malheureux Roi pouvait se soutenir sur son trône, où on l'avait assis, courbé en deux et regardant de côté. Sa tête était devenue de la grosseur de celle d'un enfant, et était ployée presque à la hauteur de sa ceinture.

C'est à peine s'il put articuler quelques mots aux personnes qui défilaient devant lui et qu'il se faisait nommer; enfin, il finit par s'assoupir au milieu de la stupeur qu'avait causée son état. Quelques jours plus tard, il essaya, le 29 août, de regagner Saint-Cloud; les voitures étaient attelées, l'escorte rassemblée et les relais préparés; mais au dernier moment il se trouva si mal qu'il fallut renoncer au départ. Pas une seconde l'énergie dont il faisait preuve ne lui avait fait défaut; cependant, le mal s'accroissait rapidement; le 7 septembre, après avoir reçu le corps diplomatique, sa vue s'était obscurcie, et l'un de ses yeux, devenu trouble, s'était presque

vidé, lui refusant désormais tout service ; la décomposition montait, augmentant chaque jour d'une manière effrayante, et la gangrène dévorait peu à peu ses pieds et ses jambes. Le 10, à l'heure du coucher, son fidèle valet de chambre Baptiste, en retirant ses bas, y trouva des fragments des doigts du pied gauche, dont l'orteil et le médius étaient à moitié détachés. Toutes ses chairs devenaient peu à peu comme mortes et insensibles, et le malheureux roi s'en allait, tout vivant, par morceaux.

Mais sa volonté lui donnait la force de surmonter ses souffrances pour remplir jusqu'au bout ses devoirs de souverain ; la tête soutenue sur des oreillers, il présidait le Conseil des ministres, trouvant encore l'énergie de discuter les affaires courantes. Le 11 septembre fut la dernière fois qu'il parut à table, le corps courbé en cercle et le menton reposant presque sur ses genoux. Sa mémoire semblait s'égarer par intervalles, et il eut à plusieurs reprises des moments d'absence. C'est après un court instant de trouble que, craignant d'avoir blessé involontairement la duchesse d'Angoulême, il crut devoir s'excuser avec une résignation et une douceur admirables. « Ma nièce, lui dit-il en lui prenant la main, qu'il pressa sur ses lèvres, il faut me pardonner, quand on meurt on ne sait pas bien ce qu'on fait ! » Nul ne manifesta plus de calme et de résignation à ses derniers moments, et c'est avec raison que le maréchal Macdonald a écrit dans ses mémoires qu'il ne vit jamais plus admirable spectacle. Il se montra grand devant la mort, où tant d'hommes sont faibles, sans ostentation comme sans bravade. Aussi faut-il restituer à la légende le prétendu mot d'ordre, trop répété, qu'il aurait donné le dernier jour : « Saint Denis-Givet. »

Cependant, personne n'osait encore publier des bulletins de santé, ni l'engager à se confesser, Mgr d'Hermopolis ayant essuyé un dur : « Vous êtes bien pressé », lorsqu'il lui avait parlé d'amener un prêtre. Cependant le temps passait, la Famille royale dut se résigner à prier Madame du Cayla de remplir près du mourant ce douloureux devoir et le décider à se mettre en règle avec sa conscience. La favorite se montrait peu soucieuse d'assumer une pareille tâche ; mais comme toujours, lorsqu'elle eut pénétré près de lui elle sut le convaincre, et Louis XVIII voulut, par une coquetterie

dernière, lui faire, ce jour-là même, ses derniers adieux. Après son départ, il se mit au lit, fit appeler à son chevet l'abbé Rocher, son confesseur ordinaire, et, le lendemain, demanda les sacrements. La duchesse de Berry, qui s'était rendue, pour une journée, à Rosny, en avait été rappelée dans la nuit par un courrier, et elle put, avec la Famille royale, assister à la cérémonie. A travers les grands appartements, la princesse, accompagnée de Monsieur, du duc et de la duchesse d'Angoulême, suivit processionnellement un cierge à la main, le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois et le cardinal de Croÿ, grand aumônier de France, qui, après être allé prendre le viatique dans la chapelle des Tuileries, se dirigeaient vers la chambre royale.

La cérémonie fut simple et grandiose. « Je veux, avant de vous quitter, vous donner ma bénédiction, mettez-vous à genoux, mes enfants », dit le Roi, après avoir reçu l'extrême-onction avec un sang-froid incroyable et une résignation parfaite; puis il ajouta : « Je vous fais mes adieux, venez m'embrasser. Dieu soit avec vous ! »

Le 13 septembre, il demanda à voir le duc de Bordeaux et Mademoiselle, que Madame de Gontaut lui amena de Saint-Cloud en toute hâte. « Pauvre enfant, dit-il au duc de Bordeaux, qu'on avait soulevé jusqu'à la hauteur de son visage, puisse-tu être plus heureux que nous ! »

Les bulletins, qui se succédaient d'heure en heure, ne laissaient plus d'espérance; deux jours encore le Roi lutta contre la mort, qu'il essayait de vaincre, mais les forces déclinaient peu à peu, et le mercredi 16, l'agonie commença ; toute la Famille royale vint se ranger au pied du lit où Louis XVIII donnait un si bel exemple de résignation et de courage. C'est à peine si ses pauvres mains pouvaient soutenir le crucifix qu'il essayait de temps en temps de porter à ses lèvres; le râle était affreux, et le bruit de sa respiration haletante coupait seule le silence lugubre qui régnait dans la chambre.

Madame Adélaïde, sœur de Louis-Philippe, qui avait assisté, avec la Famille royale, aux derniers moments de Louis XVIII, nous en a laissé un récit dont les détails, presque macabres, prennent une grandeur vraiment tragique. « Dans la pièce où le Roi était étendu sur sa petite couchette à

TRANSLATION DU CORPS DE LOUIS XVIII A LA BASILIQUE ROYALE DE SAINT-DENIS

24 SEPTEMBRE 1824

Aquarelle par Chapelat

Garde-Meuble national

rideaux de soie verte, près de ce grand lit de parade qu'il n'occupait jamais, l'odeur était à renverser et la chaleur excessive. Les lumières finissaient alternativement, le silence n'était interrompu que par la respiration du mourant qui, par moments, cessait de se faire entendre, ou par les prières du grand aumônier et des prêtres. Cependant, tout d'un coup nous entendîmes un bruit plus fort. Je crus que c'était le râle qui prenait au Roi, mais point du tout, c'était ce pauvre M. d'Havré qui s'était endormi et qui ronflait d'une force affreuse! Nous étions toujours à nos places dans la chambre. Madame étouffait et sortit pour respirer un peu dans le cabinet, nous la suivîmes; peu de temps après, la duchesse de Berry vint, donnant le bras à Monsieur, pour le faire respirer. Elle ne le quitta plus et rentra dans la chambre quelque temps après avec lui. »

A trois heures du matin, le souffle s'arrêta et les extrémités se refroidirent; le baron Portal, premier chirurgien, approcha une bougie de la bouche royale pour s'assurer que Louis XVIII avait cessé de vivre, et, voyant la flamme rester droite, il se tourna vers Monsieur en disant à haute voix : « Le Roi est mort, Vive le Roi !..... »

« Lorsque nous sortîmes de la chambre, ajoute encore Madame Adélaïde, et qu'on ouvrit les portes de la Galerie de Diane, toute la foule des courtisans se mit en mouvement pour suivre le nouveau roi. C'était un bruit sourd, et, en un clin d'œil, la Galerie de Diane fut déserte... Je ne vis que le chancelier, M. de Semonville, qui, je crois, était là pour dresser l'acte de décès. »

M. de Talleyrand disait : « Le duc d'Orléans est mort en homme qui sait vivre » ; on peut ajouter que la fin de Louis XVIII fut celle d'un roi qui sait mourir. Jusqu'à la dernière minute, il était resté pour tous le modèle et l'exemple. Et, en descendant dans la tombe, il laissait à son successeur, après dix ans de règne, ce royaume qu'il avait pris si épuisé par les guerres, si déchiré par les révolutions, fortifié et raffermi à nouveau et ayant repris en Europe la place prépondérante qu'il avait occupée autrefois.

Le roi Charles X était parti pour Saint-Cloud le matin même qui avait suivi la mort de Louis XVIII, et la duchesse de Berry l'y avait accompagné avec le duc et la duchesse d'Angoulême. L'arrivée avait été lugubre ;

rien n'était prêt dans le château, où seuls les enfants habitaient avec Madame de Gontaut; la saison était froide et pluvieuse, et on gelait dans les appartements sans feu; car l'usage établi dans les résidences royales était de ne chauffer qu'au 1er novembre. La semaine se passa tristement, occupée seulement par la réception des grands corps de l'État et des députations des villes; pendant ce temps, le corps du feu Roi avait été embaumé puis déposé sur un lit de parade placé dans les grands appartements des Tuileries. Le second jour, Charles X, vêtu d'un habit violet, couleur du deuil des rois de France, et accompagné des princes et des princesses, vint jeter l'eau bénite sur le corps de son frère; puis les portes furent ouvertes au public, qui fut admis à défiler devant le cercueil de dix heures du matin à six heures du soir. Plus de cinquante mille personnes, dit-on, vinrent tour à tour faire cette pieuse visite. Le 23 septembre, le corps fut transporté à Saint-Denis, où il devait demeurer exposé pendant un mois tout entier.

Le canon des Invalides et le bourdon de Notre-Dame avaient annoncé à tous le départ du cortège des Tuileries pour Saint-Denis. Le corbillard portant la dépouille royale était d'une magnificence extraordinaire, surchargé de broderies, de chiffres, d'armoiries et d'emblèmes. Quatre statues d'argent, représentant des Renommées, soutenaient à chaque angle le dôme sur lequel se voyaient deux anges, également d'argent, portant une couronne royale colossale.

Conduit à Versailles après la cérémonie, le char funèbre de Louis XVIII gît, oublié, au fond d'une humide remise de Trianon; les statues, les broderies sont empilées dans le fond du carrosse, et personne, depuis quatre-vingts ans, n'a soulevé la housse de toile grise qui les recouvre et qui tombe en lambeaux.

Le 24 octobre, le corps fut transporté de la chapelle ardente sur le catafalque élevé au milieu de la basilique, et, le lendemain, eurent lieu les funérailles définitives. Conformément à l'étiquette, Charles X n'y assista pas et resta aux Tuileries en compagnie de la duchesse de Berry, avec laquelle il assista à une messe de *Requiem,* dite à onze heures dans la chapelle du château.

LES ARMES DE FRANCE

BRODERIE D'OR SUR VELOURS BLANC

Fonds du lit du roi Louis XVIII

(Garde-Meuble national)

Le Dauphin, la Dauphine et la famille d'Orléans s'étaient rendus à Saint-Denis, où la cérémonie se déroula avec une solennité majestueuse, copiée par M. de Dreux-Brézé sur la pompe funèbre de Louis XV le dernier des rois de France mort paisiblement dans son lit comme Louis XVIII ; puis le cercueil, porté par douze gardes du corps, entre une double haie de hérauts d'armes, fut descendu dans le caveau où, selon l'usage consacré, il devait attendre, pour recevoir sa sépulture définitive, que son successeur vînt prendre sa place. Mais Charles X n'est jamais venu reposer dans la crypte de Saint-Denis, auprès des rois ses ancêtres, et c'est sur la terre étrangère, dans le caveau de Goritz, entre son fils et son petit-fils, exilés comme lui, qu'il dort son dernier sommeil.

LE CARROUSEL DE SAUMUR

20 JUIN 1828

Aquarelle peinte par Aubry

à M. le duc [illegible]

IV

MADAME

LES DÉBUTS DU RÈGNE DE CHARLES X

Le règne de Charles X s'ouvrait sous les plus heureux auspices. Les complots, les agitations et les violences dont la France avait été si longtemps le théâtre avaient disparu, et, au moment où il montait sur le trône, la popularité la plus complète et la plus indiscutée semblait acquise au nouveau roi qui, pour employer le langage de Chateaubriand, « savait puiser dans son cœur la grâce de bien dire ». On vantait partout sa bonté et sa justice, on voyait en lui le « modèle de l'honneur, le gage de la paix du monde et le principe vivant des lois! » Nulle note discordante ne s'élevait dans ce concert de louanges unanimes et l'opinion qui avait donné à son frère

le nom de *Louis le Désiré,* lui décernait déjà celui de *Charles le Noble.* « Charles X, c'est deux fois Charles V ! » s'écriait Villemain dans un élan d'enthousiasme. Mais l'amour des peuples, comme l'a dit le maréchal Marmont dans ses mémoires, est de toutes les amours le plus fragile et le plus sujet à s'évanouir, et des orages inattendus allaient bientôt troubler étrangement cet horizon qui paraissait sans nuages.

Si l'on avait été intimidé par l'aspect et le ton imposants de Louis XVIII, il n'en était pas de même pour Charles X dont la figure gracieuse ne savait exprimer que des intentions bienveillantes ; on était séduit par l'amabilité de son accueil et l'affabilité de son langage, et nul ne songeait encore à remarquer la banalité de son sourire ou le vide décevant de ses phrases un peu creuses. On ne voyait alors en lui que son sincère désir de bien faire et sa constante volonté de plaire à tous ses interlocuteurs. Dès le premier instant, la sveltesse de sa tournure, l'élégance de sa démarche et enfin cette grâce innée qu'il avait conservée des beaux jours de sa jeunesse lui avaient valu bien des suffrages et avaient conquis ceux-là même qui raillaient impitoyablement naguère la lourde corpulence de Louis XVIII et les infirmités déplorables qui avaient cloué si longtemps le roi de France dans un fauteuil de malade. En même temps qu'on louait à l'envi ses avantages physiques, on rendait un juste hommage à ses qualités morales ; on vantait l'union parfaite dans laquelle il vivait avec tous les siens, et les vertus de l'homme privé ajoutées aux qualités du monarque recevaient leur égal tribut d'admiration et d'amour.

Tout d'ailleurs dans le présent semblait un sûr garant de l'avenir et personne ne songeait à élever le moindre doute sur les destinées de la monarchie ! Les royalistes ne pouvaient admettre, même un seul instant, que l'ère des révolutions ne fût pas définitivement close. La cause de Bonaparte paraissait avoir perdu toute chance de retour. Napoléon était mort oublié à Sainte-Hélène, et nul ne paraissait tourner le regard vers l'enfant de Schœnbrünn, vers le petit roi de Rome qui, devenu duc de Reichstadt, n'était plus maintenant, pour tout le monde, qu'un simple prince autrichien. Marie-Louise n'était pas plus dangereuse ; on savait dans quels liens elle

était engagée et l'on n'ignorait pas que, loin d'ambitionner une régence, elle ne s'exerçait plus qu'à oublier le temps où elle avait porté la couronne impériale.

La République n'était guère à redouter davantage ; les souvenirs de la Terreur étaient trop rapprochés pour que les libéraux les plus avancés désirassent le rétablissement d'un tel état de choses, et les adversaires les plus déclarés de cette monarchie, que les fautes de Napoléon étaient venues rétablir, ne souhaitaient même pas le retour d'un régime qui n'évoquait dans tous les esprits que des sentiments de réprobation pour cette période de tyrannie et d'horreur !

Le parti de l'opposition, réduit à une infime minorité, gardait maintenant le silence ; toutes les espérances, toutes les tendresses politiques allaient vers le duc de Bordeaux, vers l'enfant du miracle, dont la destinée paraissait si certaine et dont la naissance était venue consolider d'une façon si heureuse le trône ébranlé des Bourbons.

C'était donc avec la plus entière confiance que la duchesse de Berry envisageait l'avenir, légitimement fière du succès de ses enfants ; c'était avec une émotion attendrie, en effet, qu'on acclamait ce bel enfant qui portait si crânement son uniforme militaire et qu'on admirait la grâce enfantine de la petite Mademoiselle chaque fois que tous deux se montraient en public. Le frère et la sœur étaient aussi populaires dans le public que dans l'armée, et, à leurs côtés, la princesse apparaissait comme le symbole vivant de l'amour maternel.

Lorsque Charles X fit son entrée dans Paris, le 27 septembre 1824, le duc de Bordeaux et la future duchesse de Parme avaient été installés à l'Élysée, en compagnie de Madame de Gontaut, à une fenêtre de l'entresol, au coin du faubourg Saint-Honoré, d'où ils guettaient avec impatience l'arrivée du cortège royal. Tous deux se faisaient une fête de voir passer leur grand-père entouré d'un si pompeux appareil. Enfin Charles X parut au milieu d'un brillant état-major, affable et souriant comme toujours, et maniant avec grâce le cheval arabe magnifique qui lui servait de monture. De la petite fenêtre, un cri clair, argentin, jaillit : « Bon papa ! bon papa ! »

et le Roi, levant la tête, aperçoit ses petits-enfants la mine ravie et triomphante. La joie du grand-père l'emporte sur son souci du protocole et, malgré les protestations du grand maître des Cérémonies, il fait tourner son cheval pour s'approcher de la fenêtre où il adresse à ses petits-enfants quelques tendres paroles. Cette manœuvre inattendue a mis le désordre dans le cortège et, énervé par le bruit et la foule qui l'enserre, le cheval ombrageux se cabre et se débat. Mais Charles X est trop bon cavalier pour se laisser désarçonner; il calme sa monture et reprend sa place après avoir salué avec grâce la foule qui l'applaudit.

Sur tout le parcours du cortège, en effet, les acclamations n'avaient cessé de retentir. Charles X, en uniforme de colonel général des Carabiniers, avait quitté Saint-Cloud vers onze heures. Une salve de cent un coups de canon l'avait accueilli à son arrivée à la barrière de l'Étoile, et le comte de Chabrol, à la tête de son Conseil municipal, lui avait présenté les clefs de la Ville en lui souhaitant la bienvenue : « Gardez ces clefs, lui avait répondu Charles X, je ne saurais les remettre en des mains plus fidèles. » Puis, s'avançant seul sur son cheval blanc, en avant de sa brillante escorte de maréchaux, le monarque descendit les Champs-Élysées, suivi par le carrosse où la duchesse d'Angoulême avait pris place avec la duchesse de Berry, accompagnée de la duchesse et de Mademoiselle d'Orléans. Depuis l'avènement du nouveau roi, la duchesse d'Angoulême et la duchesse de Berry portaient un nouveau titre : la première était devenue Madame la Dauphine, la seconde avait pris le titre de Madame. Le temps, couvert depuis le matin, s'était éclairci et, aux rayons du soleil qui s'était décidé à se montrer, le coup d'œil était magnifique.

Tous les régiments de Paris faisaient la haie sur le parcours du cortège, et, au milieu des rues jonchées de fleurs, le Roi attirait tous les regards. Malgré ses cheveux blancs et ses soixante-sept ans, il donnait réellement l'illusion de la jeunesse, qu'accentuait encore le contraste formé entre sa courtoisie et ses grandes façons et la gaucherie et l'aspect dégingandé du duc d'Angoulême, qui suivait son père à peu de distance.

Après avoir tourné dans l'avenue Marigny et avoir suivi le faubourg

Saint-Honoré, le cortège gagna la rue Saint-Denis par les grands boulevards. C'est dans la décoration de ce quartier le plus commerçant de Paris, que les habitants s'étaient surpassés et avaient fait des merveilles.

Lorsque Charles X arriva sur la place du Parvis, devant Notre-Dame, il fit halte un instant pour donner au cortège le temps de se déployer et recevoir les nombreux placets qui lui étaient présentés. Au nombre des porteurs de suppliques, se trouvait une députation de cinquante religieuses de l'Hôtel-Dieu qui venaient lui demander sa protection pour leurs malades : « Le Roi, dit un témoin oculaire, a répondu avec bonté à ces saintes filles, dont le costume de bure faisait, avec les riches uniformes, un contraste si frappant; puis il s'est avancé jusqu'au portail de la cathédrale où l'attendait l'archevêque, entouré de son clergé, pour offrir l'eau bénite. Mgr de Quelen a prononcé le discours de circonstance; et c'est au son du *Domine salvum*, entonné par les prêtres et répété par les députations et les fonctionnaires de tous rangs qui remplissaient la cathédrale, que Charles X a pénétré dans l'antique basilique. »

Le retour eut lieu par les quais et, malgré le mauvais temps qui était revenu, le cortège royal ne reçut pas un accueil moins chaleureux; la foule ne se lassait pas d'applaudir, ni le Roi de saluer avec une bonne grâce parfaite.

Le chaleureux accueil fait à Charles X avait été un triomphe véritable et la duchesse de Berry était rentrée aux Tuileries rayonnante de joie : « De Saint-Cloud à Notre-Dame et de Notre-Dame aux Tuileries, écrivait-elle dans un court billet envoyé le soir même à la gouvernante de ses enfants, le Roi a été escorté d'acclamations et de signes continuels d'approbation et d'amour. »

Le 30 septembre eut lieu, au Champ de Mars, la première grande revue passée par le Roi depuis son avènement au trône, et l'enthousiasme plus grand encore, s'il est possible, que le jour de l'entrée, se trouva doublé par l'ordonnance royale parue dans les journaux du matin, qui abolissait le censure et rétablissait la liberté de la presse. C'était le don de joyeux avènement du nouveau monarque.

Le duc de Bordeaux partagea avec Charles X le succès de la journée. En uniforme de colonel de cuirassiers, ce colonel de quatre ans se rendit au Champ de Mars, en carrosse de gala, aux côtés de la duchesse de Berry, répondant par un correct salut militaire aux acclamations qui s'élevaient de l'immense multitude qui couvrait les talus des deux côtés de l'École militaire. Et la foule souriait avec complaisance en voyant le sérieux avec lequel l'enfant jouait son rôle.

Dès son plus jeune âge, le petit prince avait témoigné d'un goût prononcé pour tout ce qui était militaire. Fort et adroit, il était étranger à tout sentiment de crainte ; son plus grand plaisir était d'aller voir les soldats faire l'exercice, et l'objet de son ambition était de devenir assez grand pour commander un régiment.

La duchesse de Berry, éprise de tout ce qui touchait à l'armée, avait développé chez lui ce goût naturel : « Henri raffole du militaire ! » disait-elle plus tard, avec satisfaction, dans la prison de Blaye. Pour encourager ces heureuses aptitudes, elle lui avait permis de réunir dans sa chambre, aux Tuileries, tout ce qui pouvait se rapporter à ses occupations favorites : un lit de camp, une guérite, des armes et des uniformes, des casques, des cuirasses, des trompettes et des drapeaux ; et l'enfant passait de longues heures au milieu de tous ces emblèmes guerriers appropriés à sa taille. On raconte qu'à cinq ans, son passe-temps favori consistait à établir une sorte de campement sur la pelouse du jardin de l'Élysée. Revêtu de son uniforme de grenadier de la garde, avec le sac, le bidon et tout l'équipement d'un soldat, il allumait alors un grand feu en plein air, faisait bouillir une marmite et ne manquait jamais d'envoyer le bouillon fait de cette manière à sa mère et au Roi, qui se prêtaient de bonne grâce à ses fantaisies de bivouac.

Le caractère du duc de Bordeaux était vif et enjoué, et, dès les premières années, son intelligence s'appliquait à tout avec une facilité singulière. Mais s'il témoignait en toutes circonstances d'une excessive bonté, il savait fort bien, malgré cela, faire preuve d'un amour-propre extrêmement développé.

LE DUC DE BORDEAUX EN GRENADIER

DANS SA CHAMBRE AU PALAIS DES TUILERIES EN 1823

Tableau peint par le comte de Tissa

Au cours d'un de ces divertissements préférés où il aimait à jouer à la guerre, il lui arriva par mégarde, avec son petit sabre, d'écorcher la figure d'un de ses jeunes compagnons ; mais, lorsque Madame de Gontaut voulut lui retirer des mains la cause même de l'accident, le jeune prince, qui n'avait guère que cinq ans, refusa avec une dignité grave : « Je ne rendrai jamais mon sabre à une femme ! » s'écria-t-il, et ce fut à l'officier de garde qu'il voulut lui-même aller remettre son arme.

Ces petits traits, qui rappelaient l'enfance de Henri IV, plaisaient singulièrement à la duchesse de Berry qui montrait à ses enfants une affection passionnée.

Déjà elle avait fait pour lui des projets d'union et se berçait de l'espoir de lui faire épouser sa demi-sœur Caroline, née en 1820, qui était en même temps sa filleule. Son père, le roi François I[er], partageait ces mêmes désirs :

Je ne puis assez vous remercier, lui écrivait-il, mon aimée, bien bonne et très chère fille, de me parler ouvertement d'une affaire qui nous tient si fort à cœur ! Moi je pense toujours de la même manière vis-à-vis de Bordeaux et j'espère que vous ne changerez pas, car je me flatte que ma Caroline se montrera tous les jours davantage digne de votre affection. Pour moi, je prie Dieu sans cesse de faire reussir ce projet ; sa réalisation sera le gage de la sincérité de votre tendresse pour moi.

Dans une lettre, datée de Naples le 13 janvier 1828, il exprimait les mêmes vœux :

Je veux t'écrire encore ces quelques lignes pour t'exprimer toute ma gratitude pour la manière avec laquelle, dans toutes tes lettres, tu montres ton affection presque de mère pour ta petite commère la petite Caroline, qui vraiment est une agréable créature, si bonne, tranquille, obéissante, appliquée, que c'est un plaisir ! Elle a un caractère si affectueux pour toute la famille, que je prie vivement le Seigneur de la faire grandir ainsi pour que, si notre projet favori se réalise, elle fasse le bonheur de mon bien-aimé petit-fils.

Puis, le roi des Deux-Siciles faisait allusion aux deux autres mariages que projetait Marie-Caroline :

Quant à Louise d'Orléans, nous y pensons pour Ferdinand, mais il faut réfléchir encore et attendre à connaître le sentiment des deux enfants, car nous ne voulons rien faire sans leur consentement, puisqu'il s'agit de leur éternel bonheur. De Louise d'Orléans, tous me disent du

bien. Je ne puis vous cacher non plus que la duchesse d'Orléans nous a fait part de vos projets d'union entre Chartres et votre fille, mais il faut laisser le bon Dieu diriger nos destinées, et ce sont choses si graves qu'on n'y saurait trop réfléchir.

Le 30 octobre 1828, il revenait sur le même sujet :

Ma très chère fille, ma chère femme m'a dit ce que tu lui as écrit avec tant d'affection, en date du 7 septembre, et je puis t'assurer que cela a été pour moi une vraie consolation de voir que tu lui écris avec le cœur ouvert, car elle t'aime comme sa fille. Les détails que tu donnes de ta cousine Louise d'Orléans m'ont fait le plus grand plaisir, comptant sur ta manière sûre de penser et sur ta sincérité. Quand tu nous dis qu'elle est parfaite sous tous les rapports et que tu crois qu'elle rendrait heureux Ferdinand, tu auras sûrement bien tout approfondi pour t'assurer de ses qualités morales. Ces bases sont, pour moi, essentielles et, comme tu le penses, touchent trop notre cœur pour ne pas tâcher d'assurer de toute manière le bonheur de notre fils et la tranquillité de la famille. Pour cela, je désire vivement que tu me donnes tous les détails possibles, aussi bien sur cette jeune fille dont j'entends généralement dire du bien que sur cette famille, sur laquelle tu dois être exactement informée, d'après la prudence avec laquelle tu diriges tes vues sur Chartres et ce que tu en as écrit à ma femme. Tu peux croire combien nous pensons à l'idée chère à notre cœur de voir unir en son temps ton précieux fils à ta bien aimée filleule. En mettant de côté mon affection de père et en considérant ses seules qualités, je puis t'assurer qu'elle a le meilleur des caractères et que c'est un petit ange véritable.

Ton affectionné père,

François.

Aucun de ces trois mariages ne devait se réaliser : la princesse Caroline épousa le comte de Montemolin et le duc de Bordeaux, la princesse de Modène; Ferdinand, duc de Noto, qui régna sous le nom de Ferdinand II, devint l'époux de l'archiduchesse Thérèse d'Autriche, tandis que Louise d'Orléans montait sur le trône de Belgique. Enfin Mademoiselle épousa le duc de Parme, et le duc de Chartres, marié à la princesse de Mecklembourg, mourut comme on le sait, victime d'un tragique accident sur la route de la Révolte en 1842.

La duchesse de Berry était la mère la plus tendre; son premier mot, dès son réveil, était pour appeler ses enfants auprès d'elle; et bien souvent dans l'après-midi elle les accompagnait à Bagatelle où les jeunes princes se rendaient presque chaque jour avec Madame de Gontaut.

C'était au moment de son mariage que Charles X avait donné au duc de Berry ce ravissant domaine. « Mon père m'a donné une jolie maison de campagne aux portes de Paris, écrivait le prince à Marie-Caroline alors

sa fiancée; j'espère qu'elle vous plaira; nous nous y rendrons souvent. »

Le comte d'Artois n'avait que dix-huit ans lorsqu'il était devenu propriétaire de Bagatelle. Ce n'était, à cette époque, qu'un petit château et un parc fort ordinaires dont Louis XVI, en montant sur le trône, avait fait cadeau à son frère. La Reine, en apprenant la libéralité royale, demanda en souriant au jeune homme quand il lui donnerait à déjeuner dans son nouveau domaine : « Quand vous l'ordonnerez, Madame, lui répondit-il galamment. — Hé bien! à mon retour de Fontainebleau, où mon séjour sera de six semaines. »

Le prince s'inclina, mais la Reine demeurant incrédule, un pari fut engagé et l'enjeu fixé à une somme énorme. Il s'agissait, dit-on, de cent mille livres. Ce fut le comte d'Artois qui gagna. Quarante-deux jours plus tard, à la place du pavillon bâti par Mademoiselle de Charolais, bâtisse légère et en mauvais état qui avait déjà quarante ans d'existence, on vit s'élever, par les soins de Bellangé, le pimpant château de Bagatelle, avec ses eaux, ses rochers, ses plantations et ses cascades; mais neuf cents ouvriers avaient été employés et six cent mille livres avaient été dépensées pour ce tour de force. « *Parva sed apta* », avait inscrit le jeune prince au fronton de sa nouvelle demeure; modeste devise qui ne répondait guère aux splendeurs que renfermaient les appartements de la Folie d'Artois! Peintures, dorures, sculptures étaient l'œuvre des premiers artistes de l'époque. Longtemps il ne fut bruit, dans le public, que des fêtes galantes qu'y donnait le comte d'Artois, et l'on parla surtout d'un boudoir fameux, dont le plafond, les murailles et même le plancher étaient entièrement revêtus de glaces. S'il faut en croire la légende, elles se trouvaient disposées de si ingénieuse façon, que les imprudentes qui s'y risquaient ne tardaient pas à se repentir de leur curiosité, et leur confusion devenait extrême, lorsqu'elles constataient l'indiscrétion de tous ces miroirs qui ne laissaient rien ignorer de leurs beautés les plus secrètes.

Les glaces traîtresses ont disparu et, avec elles, les peintures fort libres décorant la petite maison du prince dont les jeunes années

avaient été absorbées par des passe-temps libertins que son âge seul rendait excusables. Lors de la Restauration, le comte d'Artois, assagi par les infortunes et demeuré fidèle au souvenir de Madame de Polastron, la grande passion de sa vie, avait donné Bagatelle à son fils, le duc de Berry. Le petit château, témoin jadis de tant de galantes intrigues, abrita bientôt les amours légitimes du duc de Berry et de la princesse Marie-Caroline.

La Révolution avait respecté l'élégante construction de Bellangé, devenue un restaurant d'été, et lors du mariage, en 1816, peu de travaux furent nécessaires pour l'approprier. On voit encore la chambre et le cabinet de toilette aménagés à cette occasion. La cheminée, en marbre gris, a pour montants des canons ornés de cuivres finement ciselés, et des médaillons de bronze doré portent des C et des F entrelacés, initiales des deux époux. Sur les boiseries, des rinceaux et des attributs, d'une tonalité très douce, s'enroulent gracieusement, rappelant l'époque Louis XVI.

La fenêtre s'ouvre sur les jardins et les pelouses ombragées qui s'étendent derrière le petit château.

Mais, si les constructions sont restées les mêmes, le parc a subi de notables changements. De toutes ces « fabriques », curieuses manifestations du goût de la société française au XVIII^e^ siècle pour ces jardins où abondaient les scènes romantiques et les ruines factices, bien peu ont subsisté. Le tombeau de Mahomet, l'Hermitage, l'Isle des Tombeaux, la Tour des Paladins, le Pont chinois, ont peu à peu disparu ; seuls la Maison du Philosophe et l'Obélisque sont demeurés debout, derniers témoins de ces artifices puérils et charmants qu'ont tant aimés nos pères. La ruine gothique avec sa voûte ogivale, son clocheton et ses gargouilles qu'on peut voir encore au sommet d'un monticule, est une des créations du duc de Berry. C'est un curieux spécimen de l'étrange mode de l'époque.

Tant qu'avait vécu le duc de Berry, et surtout avant l'acquisition de Rosny, le prince et la princesse venaient faire à Bagatelle de fréquentes visites ; souvent le prince y chassait et les deux époux y oubliaient souvent pour quelques jours les rigueurs d'une étiquette qui leur était à charge.

FRANÇOIS Ier

ROI DES DEUX-SICILES

(1777-1830)

Peinture anonyme

I. N. A. R. le comte d'E.

Lors de la naissance de Mademoiselle et du duc de Bordeaux, ce petit château en miniature, avec son parc ombreux et charmant, devint le lieu de promenade ordinaire des Enfants de France. Souvent il y avait goûter, jeux et divertissements de toutes espèces auxquels les deux jeunes princes conviaient les enfants de leur âge. Leurs compagnons habituels étaient les jeunes de Maillé, de Meffray, de Nadaillac, de Bourbon-Busset, Josselin de Chabot, Aglaé de Mesnard, Mademoiselle de Cossé, et aussi les deux jeunes Anglaises, Charlotte et Louise Brown, dont la duchesse de Berry s'occupait avec tant de bonté et de dévouement.

On a vu figurer, à la dernière exposition universelle, l'élégante et curieuse voiture qui servait à promener le duc de Bordeaux et à laquelle on attelait deux moutons blancs dressés et dociles. C'est une petite calèche à huit ressorts, doublée de blanc et capitonnée de vert aux couleurs d'Artois. Sur la caisse peinte en jaune, les armes de France se détachent encadrées par des guirlandes de roses que soutiennent des Amours et, au-dessous de chaque portière, les deux marchepieds dorés s'abaissent comme ceux des carrosses de gala.

Le premier hiver du règne de Charles X apporta à la duchesse de Berry un deuil de famille. Le roi Ferdinand IV, le vieux roi « Nasone », comme l'appelaient irrespectueusement ses sujets en raison de la longueur de son nez, était mort après un règne long mais agité, laissant la couronne au prince héréditaire qui prenait, en montant sur le trône, le nom de François I^er^. Madame n'avait pas vu son grand-père depuis son départ de Naples; elle apprit cette douloureuse nouvelle le 3 février 1825, par une lettre que lui remit le courrier Kœnig, spécialement préposé au service de la correspondance entre Naples et Paris : « Je reporterai sur toi, ma très chère fille, lui écrivait le nouveau roi, l'affection que ton grand-père t'avait longtemps témoignée, et tu peux être assurée que, comme prince ou comme roi, je t'affectionnerai toujours avec la même tendresse. Rappelle-toi de moi dans tes prières, pour que Dieu m'assiste de ses lumières et me donne la force de me conduire en roi, en procurant le plus de bien possible au peuple qu'il a bien voulu me confier. »

Les fêtes du sacre allaient arracher Marie-Caroline à ses tristes préoccupations. A la séance d'ouverture des Chambres, le 22 décembre 1824, Charles X avait annoncé officiellement son intention de se rendre à Reims pour s'y faire sacrer en grande pompe. « Je veux, avait-il déclaré dans son discours, que la cérémonie de mon sacre termine la première session de mon règne, et c'est au pied du même autel où Clovis reçut l'onction sainte que, en présence de Celui qui juge les peuples et les rois, je renouvellerai mes serments et remercierai la divine Providence. »

Louis XVI était le dernier roi qui se fût rendu à Reims pour s'y faire sacrer, en 1775; la royauté de Louis XVII n'avait duré que quelques mois et Louis XVIII n'avait pu, quel que fut son désir, suivre la tradition de ses prédécesseurs. On s'est plu à attribuer son abstention au doute qu'on a voulu faire planer sur la mort de Louis XVII ou à un soi-disant refus exprimé par le Pape de consentir à cette cérémonie tant que Bonaparte, sacré par lui-même, serait encore vivant; la raison en était beaucoup plus simple : les infirmités nombreuses du vieux roi lui interdisaient les fatigues excessives que lui eût imposées la cérémonie et à ces motifs s'ajoutaient les embarras d'une nouvelle étiquette à établir, les changements nécessités par les idées nouvelles et les mœurs du temps présent, enfin, pardessus tout cela, une dépense énorme dont s'alarmait la sagesse prudente du souverain.

Charles X jouissait d'une santé vigoureuse, les finances de la France s'étaient rétablies depuis dix ans de royauté et il n'hésita pas une minute à accomplir un acte que sa haute dévotion rendait indispensable à ses yeux et qui lui semblait la consécration réelle de son avènement au trône.

On se contenta d'abréger sensiblement les détails de l'étiquette et de modifier certaines parties de la cérémonie qui ne pouvaient plus cadrer avec l'époque actuelle. C'est ainsi qu'on supprima le serment prêté par le roi de France d'exterminer les hérétiques et qu'on y substitua celui de maintenir la charte.

Dans tous les temps, la foule a été éprise des fêtes grandioses et des spectacles pompeux ; l'idée du sacre ne rencontra donc dans le public

SACRE DE CHARLES X A REIMS

29 MAI 1825

aucune hostilité, et six millions votés par les deux Chambres permirent d'entreprendre, dès le mois de janvier 1825, les préparatifs nécessaires pour célébrer dignement cette solennité.

La date avait été fixée au dimanche 29 mai 1825 ; le 27, le Roi avait quitté Compiègne pour aller coucher à Fismes, et, le 28, il faisait, dans le carrosse doré qu'on voit encore à Versailles, son entrée dans la ville.

Ce fut sous une longue voûte d'arcs de triomphe, de trophées et de guirlandes, que Charles X, accompagné du Dauphin, du duc de Bourbon et duc d'Orléans, traversa la ville pour se rendre à la cathédrale, où la duchesse de Berry et la Dauphine occupaient une vaste tribune avec les princesses du sang royal.

Après une courte cérémonie pendant laquelle le cardinal de la Fare fit, du haut de la chaire, l'éloge du Roi et des princes, on chanta le *Te Deum,* et Charles X se retira jusqu'au lendemain dans les appartements somptueusement décorés qui lui avaient été préparés au palais archiépiscopal.

Un accident faillit troubler cette première journée d'une façon tragique ; au moment d'entrer dans la ville, les chevaux de la voiture royale, effrayés par les décharges de mousqueterie, prirent le mors aux dents et jetèrent le désordre dans le cortège. Seule l'adresse des postillons put sauvegarder la personne du Roi, mais plusieurs des voitures de la suite furent culbutées, et le comte Curial et le duc de Damas furent sérieusement blessés. D'immenses préparatifs avaient été faits dans la cathédrale et d'innombrables étrangers, depuis plusieurs jours, étaient accourus dans la ville pour jouir de la splendeur de ce spectacle dont quelques rares vieillards survivants ont gardé le souvenir.

Le 29 mai, dès quatre heures du matin, les carrosses circulent dans les rues remplies de monde, et chacun se hâte, impatient, vers la basilique où la cérémonie est annoncée pour sept heures. Sitôt que les portes s'ouvrent, les tribunes sont remplies par les privilégiés munis de billets d'invitation ; les hommes sont en uniforme ou en habit de cour ; les femmes, malgré l'heure matinale, sont en robe décolletée et en grande

parure, portant toutes à leur coiffure, pour obéir à l'étiquette, de longues barbes de dentelles flottant sur les épaules.

Dans la cathédrale, un immense jubé a été construit, auquel on accède par un escalier de trente marches. C'est là qu'a été élevé le trône royal sur lequel, tout à l'heure, Charles X prendra place.

Dans le chœur, au-dessus du fauteuil royal, un dais colossal, en velours cramoisi fleurdelisé d'or, descend de la voûte. Sur le devant de l'autel, le manteau royal déploie ses vingt-quatre pieds de longueur et, sur un carreau semé de fleurs de lis, on voit déposés les attributs de la royauté, parmi lesquels la couronne que tout à l'heure Charles X placera sur sa tête et au sommet de laquelle le « Régent » étincelle. Il est sept heures du matin lorsque le Roi paraît, conduit par les deux cardinaux de la Fare et de Clermont-Tonnerre ; il est vêtu d'une longue tunique de satin blanc, coiffé d'une toque ombragée de plumes et enrichie de diamants. A défaut de qualités plus solides, Charles X sait s'acquitter, avec une bonne grâce irréprochable, des représentations extérieures de la royauté, et un respectueux murmure d'admiration et de sympathie s'élève sur son passage, lorsqu'il s'avance portant, avec une élégance majestueuse, ce costume suranné et théâtral qui pourrait prêter au sourire.

Devant lui, quatre chevaliers du Saint-Esprit présentent les offrandes : le vase d'or, renfermant le vin, porté par le duc de la Vauguyon ; le pain d'or, par le duc de Luxembourg ; le pain d'argent, par le duc de la Rochefoucauld, et les aiguières remplies de médailles par le duc de Gramont. C'est la main sur les Évangiles où se trouve déposée la relique de la vraie croix, que Charles X prononce le serment du sacre.

Puis le pompeux appareil se déroule : le Roi se dépouille de sa tunique blanche, et, vêtu maintenant d'un pourpoint de satin rouge, il se chausse de bottines de velours violet semé de fleurs de lis d'or, que lui présente le grand chambellan, le prince de Talleyrand. Enfin, après lui avoir remis l'épée de Charlemagne, l'archevêque ouvre la sainte ampoule renfermant le Saint Chrême, dont de pieuses mains ont pu conserver quelques parcelles lors de la profanation de 1793. A l'aide d'une aiguille d'or,

l'officiant procède aux onctions prescrites, pour lesquelles des ouvertures dans le pourpoint ont été spécialement ménagées. C'est à ce moment que le souverain est revêtu des insignes de la royauté : la dalmatique de velours violet, le manteau doublé d'hermine, les gants, l'anneau, le sceptre et la main de justice ; puis la couronne d'or est placée par l'archevêque sur la tête du Roi : « *Accipe coronam regni in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti.* »

Lorsque Charles X, dans toute la splendeur de ce magnifique costume, gravit les marches du jubé et s'assoit sur son trône, l'enthousiasme longtemps contenu éclate en longs cris de : « Vive le Roi ! » ; les fanfares retentissent, les cloches sonnent à toute volée et la voix lointaine du canon répond aux salves d'artillerie tirées sur la place.

En même temps, les médailles sont lancées à poignées, dans la nef, par les hérauts d'armes, et des milliers d'oiseaux de toutes espèces sont lâchés sous les voûtes. Il y a cinquante ans que Charles X, alors comte d'Artois, dans cette même cathédrale, à peine âgé de dix-sept ans, a vu déployer les mêmes pompes pour le sacre de son frère, l'infortuné Louis XVI, ayant à ses côtés la malheureuse Marie-Antoinette.

La cérémonie se termine, le Roi communie sous les deux espèces et, à onze heures et demie, il regagne le palais archiépiscopal par la galerie couverte qui a été construite tout le long de la cathédrale, suivi par son immense cortège de gardes du corps, de pages et de hérauts d'armes.

Une heure plus tard, il est conduit par les grands officiers de la Couronne dans la grande salle de l'archevêché pour le festin royal auquel prennent part le Dauphin et les ducs de Bourbon et d'Orléans. Le Roi et les trois princes gardent, pendant tout le repas, leur couronne sur la tête, tandis que les maréchaux de France se rangent, debout autour de la table, après avoir déposé sur le couvert les insignes de la royauté.

Cinq autres tables, étincelantes d'orfèvrerie, sont occupées par les grands corps du royaume et, le soir, la fête se termine par une illumination magnifique.

La duchesse de Berry, placée dans une tribune à l'entrée du chœur,

avec la duchesse d'Angoulême et Mademoiselle d'Orléans, a assisté à tous les détails de cette longue cérémonie, attirant tous les regards par l'éclat de sa riche toilette étincelante de diamants. Le lendemain, elle est présente encore à la solennité de l'Ordre du Saint-Esprit, à laquelle prennent part tous les Chevaliers de l'Ordre, revêtus du grand costume avec le manteau de velours vert semé de flammes d'or.

La journée du 31 est la dernière que passe à Reims la Famille royale.

Monté sur un cheval blanc dont la selle de velours écarlate est entièrement brodée d'or, le monarque se rend, accompagné des princes et des princesses de sa famille, à l'hôpital de Saint-Marcoul où cent vingt et un scrofuleux ont été rassemblés. Charles X descend de sa monture et leur fait à tous, du doigt, une croix sur le front : « Dieu te guérisse, le Roi te touche ! » leur dit-il, pour obéir à la vieille tradition monarchique qui veut que le Roi ait le pouvoir de guérir les écrouelles. Puis il va passer en revue les troupes du camp de Saint-Léonard, suivi par la voiture des princesses, et, le lendemain, il reprend la route de Paris où, le 6 juin, il rentre en grand appareil.

Son voyage a duré six jours.

Durant plusieurs semaines, des fêtes de toutes sortes et de toutes espèces furent données à cette occasion. Un grand gala eut lieu aux Tuileries où la duchesse de Berry, en grand habit, ouvrit le bal avec le duc de Northumberland, venu pour le sacre comme ambassadeur extraordinaire, en face du prince Esterhazy et de la reine de Wurtemberg. Madame s'acquitta de son rôle avec la grâce dont elle était coutumière, et tout le monde remarqua l'adresse avec laquelle, malgré l'inexpérience de la reine et des deux princes, elle sut diriger le quadrille, dont elle était seule à connaître les figures.

Cette série de fêtes et de réjouissances se prolongèrent pendant une si longue période qu'elles devinrent la cause, à en croire Castellane, de nombreuses indispositions et que les femmes de la Cour tombèrent malades en grand nombre à la suite de ce surmenage. Malgré sa bonne grâce infatigable, le Roi lui-même finit par succomber à la peine et, au bout

REVUE PASSÉE PAR LE ROI CHARLES X AU CAMP DE SAINT-LEONARD, A REIMS

31 MAI 1825

Tableau peint par Gr[illegible]

Musée de Versailles

de quelques jours, il se réfugia à Saint-Cloud pour y reprendre ses chasses et s'y livrer, sans contrainte, à son plaisir favori.

* * *

LA BONNE DUCHESSE

L'habitude des bains de mer est entrée dans nos mœurs d'une façon si complète depuis quelques années et s'est en même temps étendue si vite à toutes les classes de la société, que nous avons peine à nous imaginer qu'il y a quatre-vingts ans à peine que cet usage s'est établi parmi nous. Jusqu'au commencement du siècle dernier, on n'usait des bains de mer que dans deux cas spéciaux dont la rareté ne pouvait fort heureusement donner aux plages une clientèle bien nombreuse. Ils n'étaient ordonnés, en effet, qu'aux aliénés et aux infortunés atteints de la rage. L'application de ce remède rudimentaire emprunté à la médecine des anciens se faisait de la façon la plus simple : on conduisait les malades en pleine mer, on les suspendait à une longue corde et on les jetait à l'eau où on les laissait « l'espace d'un *ave Maria* ». Pendant de longues années, ce fut à Dieppe qu'on envoya les malheureux menacés d'hydrophobie. Dans une de ses lettres les plus piquantes, Madame de Sévigné nous a conté l'histoire de Mesdemoiselles de Ludres, de Coëtlogon et de Rouvray. Ces trois filles de la Reine, mordues par une petite chienne, furent prises d'une crainte terrible d'être atteintes de la rage et n'hésitèrent pas à faire le voyage de Dieppe pour s'y faire, à trois reprises, plonger dans la mer. « La mer les a vues toutes nues », écrivait la spirituelle marquise ; et le remède, il faut le croire, avait été efficace, car les trois belles étaient reparties radicalement guéries.

Ce n'était pas seulement, comme nous l'avons dit, cette terrible maladie qu'on venait soigner à Dieppe ; c'était aussi la démence et, chaque année, quelques aliénés y étaient conduits pour y être immergés sans miséricorde. L'année qui vit le plus grand nombre de malades fut, prétend-on, celle

qui suivit la chute du système de Law; maintes cervelles s'étaient égarées à la suite de ces fortunes colossales qui s'édifiaient en quelques heures et qui s'évanouissaient en un jour. L'histoire ne nous dit pas si les cures furent efficaces; toujours est-il que, pendant de longues années, les baigneurs continuèrent à être fort rares et l'on peut dire que ce fut sous l'Empire seulement que la réputation des bains de Dieppe commença avec le séjour qu'y fit la reine Hortense. La gracieuse souveraine de Hollande avait montré tout de suite une vive prédilection pour cette longue plage de galet; elle y avait fait construire un élégant pavillon à Offranville, et chaque jour elle se rendait aux bains, devancée par un courrier habillé de rouge, en culotte courte et en bas blancs, qui précédait sa voiture. Hortense était accompagnée par ses deux fils (dont l'un était le futur Napoléon III), que l'on voyait jouer sur le sable, vêtus de vestes à la turque, de couleur amarante, ornées de glands noirs.

La mode avait commencé de suivre la Famille impériale, et, après la chute de l'Empire, on continua à venir à Dieppe ; la belle duchesse de Montebello s'y rendait à chaque saison, mais c'était à la duchesse de Berry qu'il devait appartenir d'assurer le succès de Dieppe d'une façon définitive. Chateaubriand, par ses descriptions énergiques, la beauté de ses évocations de nature, avait fait aimer la mer, la majesté tranquille du soleil se couchant sur l'immensité de l'océan, ou la vision grandiose des éléments déchaînés aux jours de tempête; à son exemple, on se piquait de comprendre la grandeur, la majesté de tels spectacles, comme en témoigne « *le Voyage à Dieppe* », une petite comédie de Vuafflart et Fulgence, représentée avec un vif succès en 1821, et qui, à l'heure actuelle, n'est pas encore complètement oubliée.

Une autre influence, moins poétique que celle de Chateaubriand, allait contribuer à amener les Parisiens sur les côtes de l'océan : l'exemple des Anglais qui venaient chaque année, fidèles à leurs habitudes d'hygiène, s'y installer en grand nombre pendant l'été pour y prendre des bains. L'Empire avait longtemps proscrit tout ce qui venait des Anglais, la Restauration les avait remis à la mode, et l'on se plut à imiter leurs usages

et leurs habitudes pratiques. Le sous-préfet de l'arrondissement, le comte de Brancas, avait fait élever déjà depuis deux ans, pour les bains, une modeste construction sur la plage de Dieppe, lorsqu'en 1824 la duchesse de Berry eut l'idée de s'y rendre. Partie de Saint-Cloud le 22 juillet, à cinq heures du matin, la princesse était arrivée le soir du même jour à Rouen, où elle allait présider à de nombreuses fêtes. « Tous les paysans, nous dit le *Moniteur*, vêtus à la mode de leur pays, s'étaient rendus au-devant d'elle en costumes de moissonneurs, l'acclamant sans relâche et jetant des fleurs sous ses pas. »

On conserve, au château de Brunnsée, un curieux souvenir du séjour de Marie-Caroline dans la capitale de la Normandie. C'est un petit maillet en bois noir, monté en argent, qui lui avait servi lors de la pose de la première pierre du grand pont; sur l'inscription qui décore l'une des extrémités, on lit la phrase suivante : « *Bois tiré des fondations du pont bâti à Rouen, en 1150, par l'impératrice Mathilde, aïeule de Richard Cœur-de-Lion, offert à Madame la duchesse de Berry par les Ingénieurs du pont de Rouen, en 1824.* »

La princesse admire pendant toute une semaine les merveilles de la capitale de la Normandie, l'hôtel Bourgtheroulde, Saint-Ouen, la cathédrale, la grosse horloge et parcourt les environs.

Le samedi 24, dit-elle dans son journal, je me réveillai à 5 heures, et, à 6 heures, nous nous sommes embarqués sur le *Galibi*, navire qui tire nom d'une peuplade indienne. C'est un petit vapeur très doux commandé par un jeune officier très distingué, neveu du duc de Raguse. Après avoir vu à droite la chaise de Gargantua, grand rocher à pic, puis les moulins d'où l'on découvre tout le pays de Caux, nous arrivons à midi devant Jumièges où je suis reçue à ma descente du canot par le maire, le curé et un notaire boiteux très instruit. L'aspect de la grande église en ruine est très beau avec ses énormes clochers et un arc pointu d'une hauteur prodigieuse. Seulement on ne peut penser sans horreur qu'on en vend les pierres et les sculptures aux Anglais et que nous sommes assez barbares pour le permettre. On m'a fait voir les fragments des tombeaux des fils de Clovis et de saint Philibert fondateur de l'abbaye. On m'a montré aussi la place où Agnès Sorel, maîtresse de Charles VII, a été enterrée. Auprès de sa tombe il y a un lierre magnifique que l'on dit avoir été planté par elle. Au moment de la Révolution les moines habitaient l'abbaye et tout existait encore...

25 juillet. Je me réveillai à 9 heures, j'allai entendre la messe à la cathédrale où je fus reçue par l'archevêque, et, après avoir passé en calèche sur le Cours-la-Reine où étaient rangées la

Garde royale et la garde nationale et les avoir vues défiler je me rendis à Canteleu. Sur la montagne, qui est presque à pic, je contemplai un point de vue magnifique d'une terrasse toute garnie d'orangers appartenant à M. de Reiset, le receveur général.

Le 31 juillet, à sept heures du soir, Marie-Caroline fit son entrée à Dieppe. Une députation de femmes des pêcheurs du Pollet l'attendait à l'entrée de la ville et elle se montra, dès l'abord, charmée de leur pittoresque costume : tablier blanc et rouge, jupe courte, coiffe haute et longs anneaux aux oreilles. Puis ce fut le tour des jeunes demoiselles dieppoises venant lui offrir un petit navire d'ivoire portant le nom de *Saint-Ferdinand,* en souvenir du vaisseau qui, en 1816, l'avait accompagnée lors de son arrivée en France. « Henri IV, répondit avec à-propos la jeune duchesse au maire qui la complimentait, avait bien raison lorsqu'il appelait les Dieppois ses bons amis ; j'imiterai mon aïeul dans leur amour pour eux. » Tout le temps que dura le séjour de l'aimable princesse, Dieppe présenta une animation extraordinaire. On ne lui épargna pas la visite du château et des principaux édifices, et vingt et un coups de canon saluèrent son entrée dans la vieille citadelle. A vrai dire, l'artillerie du château, pour parler comme le pompeux procès-verbal dressé en la circonstance, se composait d'un seul tout petit canon d'environ deux livres de balles. Mais qu'importe! Ne rappelait-il pas à la petite-fille de Henri IV la voix plus forte des obusiers et des bombardes qui avaient tonné sur ses vieux remparts pour son vaillant aïeul?

Ce premier voyage de Madame à Dieppe fut brutalement écourté par de tristes événements. Trois semaines s'étaient écoulées depuis son arrivée, lorsque les nouvelles alarmantes de la santé du Roi l'obligèrent à se mettre en route. « Déjà! » s'était écrié la princesse lorsqu'on lui avait parlé de départ. Le 23 août, elle quitta Dieppe qu'elle avait conquis par une simplicité et une bienveillance qui l'avaient rendue accessible à tous, et, le 25, elle rentra aux Tuileries pour souhaiter sa fête à Louis XVIII qui célébrait la Saint-Louis pour la dernière fois. Mais Dieppe l'avait séduite. Elle avait compris qu'elle y pourrait mener la vie simple, active, familiale, qui plaisait à sa nature et à son caractère. Chaque année, jus-

qu'en 1830, sauf pendant l'été de 1828 où elle voyagea, elle revint dans la vieille cité normande. A son premier séjour, elle avait logé à l'hôtel de ville, ses dames étaient installées dans une grande maison réunie à l'hôtel de ville par une galerie de bois et qui appartenait à M. Quenouille-Olivier. Cette maison plut à Madame qui la jugea plus confortable, et, dès 1825, elle s'y installa. La grande salle du rez-de-chaussée de l'hôtel de ville servit à ses réceptions, et la jeune princesse ne tarda pas à organiser cette demeure selon son goût, pour y choisir ses coins préférés. D'une petite mansarde d'où l'on voyait les bains froids et la rade, elle fit un atelier où, les jours de pluie, elle dessinait les bateaux rentrant au port, coloriait des estampes, travaillait à quelque ouvrage de broderie ou touchait de la harpe.

A son arrivée, en 1825, plus de vingt mille personnes s'étaient rendues au-devant d'elle, à la limite de l'arrondissement et, deux jours plus tard, les acteurs du Vaudeville et du Gymnase, venus pour elle, donnèrent une représentation avec couplets de circonstance. Son retour avait causé une unanime allégresse; chérie de toute la population, elle la chérissait à son tour, ravie de cette petite royauté, joyeuse et familière. Une étiquette scrupuleuse pourtant présidait, dit-on, à son premier bain et un coup de canon annonçait le moment où elle entrait dans la mer; mais faut-il croire à la légende qui veut que l'inspecteur des bains, vêtu d'un habit de ville, lui offrît en cérémonie sa main gantée de blanc pour faire avec elle ses premiers pas dans l'eau? Ce qui ne fait pas de doute, c'est que ce premier jour passé, Madame reprenait sa liberté et se baignait à sa guise comme une simple mortelle. Sans s'astreindre à aucun cérémonial, nageuse intrépide, elle échappait bien vite aux mains de son baigneur qui se nommait Coursaux, et s'ébattait joyeusement dans les flots, se divertissant avec ses dames à maintes espiègleries d'enfant.

Ses familiers l'accompagnaient dans ses voyages et le ton affectueux dont elle parle de chacun d'eux dans son journal intime, montre à quel point son entourage lui était sympathique. En qualité de dame d'honneur,

la duchesse de Reggio quittait rarement sa personne, ainsi que M. de Mesnard, le duc de Lévis et le comte de Brissac, l'un comme premier écuyer et les deux autres comme chevaliers d'honneur. Mais les dames pour accompagner, qui prenaient leur service pour trois mois seulement, se renouvelaient fréquemment. Dans ce brillant escadron de jeunes femmes presque toutes belles et élégantes, on voyait figurer Madame de Talleyrand-Périgord, la comtesse de Noailles, la comtesse de Rosambo, la comtesse de Bouillé, la comtesse d'Hautefort, la marquise de Béthisy, la comtesse de Meffray, la marquise de Gourgues, la vicomtesse de Castéja, la marquise de Podenas, la marquise de Lauriston, la comtesse Charles de Gontaut et la vicomtesse de la Rochejaquelein. Bien rarement Marie-Caroline demeurait chez elle, et, le plus souvent, sans souci de l'étiquette, elle allait et venait gaiement, parcourant la ville, se promenant sur les quais, sur la plage, ou sur la jetée au gré de son caprice. C'était une nageuse intrépide, une amazone accomplie, une marcheuse infatigable, et elle n'usait de ses voitures que lorsque l'éloignement d'une excursion les rendait indispensables.

Malgré ces exercices violents et cette activité incessante, la princesse, quand vient le soir, n'a rien perdu de son entrain. Une heure de sommeil avant le dîner suffira pour lui faire oublier la fatigue d'une promenade en mer ou d'une course dans les bois ; et le soir, fraîche et reposée, elle se rendra au théâtre ou se livrera à la danse. Car, dans la salle de bal construite en son honneur, fréquemment, on lui donne des fêtes auxquelles elle n'a garde de manquer ; la danse est un de ses plaisirs favoris, elle y réussit à merveille et triomphe surtout dans les quadrilles qui sont la danse à la mode, car la valse est une nouveauté encore peu admise en province et rigoureusement interdite aux jeunes filles. Scrupuleusement, elle marque sur son journal le nombre de ses contredanses et le nom de ses danseurs. Quelquefois cependant sa mémoire a une lacune et le nom reste en blanc. Est-ce volontairement qu'elle n'a pas inscrit celui du commandant en second du cutter le *Rôdeur* ? Cet officier s'appelle Louvel. Or, il est d'usage qu'après la promenade en mer les officiers

soient invités au dîner, à la table de la duchesse. Lorsque vient le moment de la présentation, Madame s'informe du nom de son convive et s'étonne de voir sa question rester sans réponse ; surprise de l'embarras qu'elle lit sur tous les visages, elle répète sa demande et c'est M. de Mesnard qui se décide à lui en donner la raison. « Oh ! répondit-elle, ce nom m'est odieux, mais je serais bien peinée qu'une exclusion, à cause de cela, frappât un brave officier ; qu'on l'invite et que, de plus, on lui dise que je veux ouvrir le bal avec lui. »

Le *Rôdeur* était un petit navire de guerre mis tous les ans à la disposition de Madame, afin qu'elle pût se promener en mer au gré de son caprice. Parfois aussi, elle prenait le canot royal, le *Triton,* commandé par M. de Flaisselles, où s'élevait une tente en soie cramoisie, surmontée d'un drapeau blanc. C'est sur cette barque somptueuse qui portait à l'avant un grand Triton doré, que Louis XVI, jadis, avait visité la digue de Cherbourg.

En date du 8 août, Madame, dans son journal, parle de ses promenades : « Ce canot dont je me sers, écrit-elle, est le même que celui de l'année dernière. L'équipage est parfaitement tenu, les matelots sont habillés d'une veste bleue et portent une écharpe verte avec un ruban de même couleur au chapeau. Aujourd'hui, pendant que j'étais en mer, les bâtiments ont tiré des salves d'artillerie. »

Jamais malade à bord, même par les plus gros temps, elle ne peut admettre que les dames de sa suite n'aient pas le cœur aussi solide. Elle ignore la peur. Un jour, à la sortie du port, le cutter sur lequel elle se trouve est heurté par le bateau de pêche le *David,* dont le beaupré brise les bastingages et renverse l'un des mâts qui tombe sur le pont. Dans ce danger si grand, Madame montre le plus rare sang-froid et s'amuse de la terreur de la maréchale de Reggio qui s'estime perdue. Surtout elle ne permet pas qu'on inquiète en rien le pêcheur maladroit qui ne s'est pas rangé assez vite devant un vaisseau portant *flamme.*

Aimant le spectacle de la tempête, souvent, par des pluies battantes, Marie-Caroline ne redoute pas d'aller contempler la mer en furie et elle

revient avec ses dames, ruisselantes des eaux du ciel et de l'Océan. Elle revêt dans ces occasions un costume spécial, blouse de soie noire ajustée et chapeau haut de forme en toile cirée décoré d'une ancre d'or.

Un jour d'angoisse inexprimable, où les femmes éplorées des pêcheurs guettaient anxieusement leur retour, elle vint au milieu d'elles, sur la jetée, accompagnée de M. de Brissac, et tint à rester jusqu'à la rentrée de la dernière barque, cramponnée à un petit mât que les vagues couvraient sans relâche, pour encourager par sa présence les courageux sauveteurs qui cherchaient à leur porter secours ; la princesse se retira la dernière et, en apprenant qu'un homme avait disparu emporté par une énorme vague, avant même de changer ses vêtements trempés, elle envoya porter des consolations et offrir une somme de cinq cents francs à sa veuve. Puis elle décommanda un bal qui devait avoir lieu le soir même et rentra chez elle pour consacrer à la prière le reste de ce jour de deuil.

Les pêcheurs n'étaient pas les seuls à ressentir les effets de sa bienveillance. Chaque année, elle s'empressait de visiter les ateliers de Dieppe où l'on sculptait l'ivoire. Elle encourageait les ouvriers, s'intéressant à leurs travaux et, à chaque visite, faisait des achats en grand nombre. Dans maintes pages de son journal, elle insiste sur le plaisir qu'elle goûte à admirer « toutes ces jolies choses ». Grâce à elle, cette vieille industrie, naguère si prospère, reprend un nouvel essor. Sa protection, en même temps, va faire renaître à Dieppe le commerce des dentelles qui, après avoir fait jadis la fortune de la contrée, est tombé peu à peu dans le discrédit le plus complet. Les plus habiles dentellières, même au prix de seize heures de travail quotidien, ne gagnent plus que quatre sous par jour ! La princesse prend en pitié le sort de ces pauvres femmes et fait les frais d'une manufacture. Sous la direction de trois sœurs de la Providence, venues de la manufacture de Cherbourg, cinquante élèves sont embauchées tout d'abord et bientôt suivies par un grand nombre d'autres jeunes filles qui y trouveront, en même temps qu'une éducation chrétienne, les moyens d'assurer leur existence. Chaque année, Madame fait des com-

mandes considérables, après avoir donné aux deux meilleurs fabricants de la ville deux brevets : l'un en son nom, l'autre au nom de Mademoiselle qu'elle veut intéresser à ses bonnes œuvres. Enfin, elle porte des dentelles de Dieppe et en fait revenir la mode. D'ailleurs, Madame s'intéresse à toutes les branches de l'industrie et consent à se rendre dans toutes les diverses manufactures des environs qui sollicitent sa visite. Les explications qu'elle y demande, avec une sûreté qui étonne, sa mémoire les retient d'une façon précise, et on les retrouve notées avec exactitude sur les feuillets où, chaque soir, elle inscrit ce qui l'a frappée davantage. C'est avec le même soin, la même faculté de vision précise et exacte, qu'elle va visiter les ruines, les vieilles églises, les antiques châteaux des alentours ; son instinct très sûr la guide en toute circonstance et la fait s'intéresser à maintes choses dont le mauvais goût de l'époque devrait l'éloigner. Tantôt elle copie une inscription, tantôt dessine un chapiteau dont la ligne l'a séduite, tantôt indignée d'un inutile vandalisme, elle tente de sauver une abbaye de la destruction.

De son enfance, qui s'était écoulée au milieu des débris glorieux de la civilisation romaine, elle avait gardé le goût des recherches archéologiques ; elle voulut donc contribuer aux fouilles opérées dans le camp de César et témoignait d'une joie d'enfant chaque fois que, devant elle, on découvrait quelques poteries, quelques fragments antiques qu'elle emportait précieusement pour son petit musée de Rosny. M. de Blainville, M. Féret, les comtes de Clerc et d'Auberville lui faisaient les honneurs de ces ombres de ville que l'on ressuscitait devant elle. Si quelques médailles étaient d'une identification difficile, on les apportait à M. Mionnet qui venait tous les ans aux bains de Dieppe raviver des forces épuisées par l'étude. Sous la direction de ce savant, la princesse n'avait pas tardé à acquérir des connaissances sérieuses en numismatique. C'est à Dieppe qu'elle commença la belle collection qu'elle devait compléter plus tard pendant ses années d'exil. Les gens de la campagne, gagnés par ce beau zèle, devenaient archéologues et tous les objets qu'on découvrait étaient réservés à la princesse. En 1826 on découvrit, dans des ruines gallo-

romaines de la cité de Lime, des sépultures antiques contenant quelques bijoux dignes d'intérêt, et au petit village de Sainte-Marguerite appelé autrefois le Mont-des-Chèvres, Caprimont, on mit au jour de curieuses mosaïques. A la vue des dessins circulaires formés de lignes bleues, rouges et blanches, Madame s'écria en riant : « Mais ce sont des cocardes tricolores ! » Ce fut une des découvertes les plus importantes : une villa romaine était là ensevelie tout entière.

La gaieté, l'entrain, l'affable bonté de la duchesse de Berry évoquait dans toutes les mémoires les aimables qualités de son aïeul Henri IV, toujours cher aux Français. Aussi ce fut sous les auspices de sa petite-fille qu'on voulut élever, à Arques, un monument commémoratif de sa victoire. A cette occasion, on organisa un simulacre de la bataille, en présence de Madame et de Mademoiselle qui assistèrent, sous une tente, à cette petite guerre. On avait fait dresser un obélisque en planche à l'endroit même où, le 21 septembre 1589, Henri IV se tenait avec ses principaux officiers, et de nombreux jalons, surmontés de drapeaux, indiquaient l'enceinte où jadis s'était déroulée la bataille. Une souscription fut ouverte au milieu des spectateurs de cette fête et, grâce au résultat qu'elle donna, on put construire un obélisque en pierre. Sur le piédestal fut gravée une inscription rappelant la victoire du grand Henri et le don généreux de sa petite-fille, à laquelle était due l'érection de la colonne.

Après les journées de 1830, les inscriptions disparurent, enlevées par une main inconnue et personne, depuis cette époque, n'a songé à les rétablir. L'inauguration eut lieu l'année suivante en présence de Madame et de Mademoiselle. Au-dessus des bivouacs où s'étaient établies les troupes de ligne et la garde nationale, on voyait flotter des oriflammes portant des légendes qui allaient au cœur de la duchesse de Berry : « *Le jeune Henri retrouverait les arquebusiers d'Henri IV.* » — « *Deux Henri même amour et même dévouement.* » Un banquet de quarante couverts eut lieu sous une tente et un bal champêtre, où Madame et Mademoiselle dansèrent sur l'herbe quelques quadrilles, termina la fête.

Le séjour de Madame à Dieppe attirait chaque année une foule si

nombreuse d'étrangers, que la salle du théâtre était devenue insuffisante. Une nouvelle salle plus spacieuse et plus digne de la princesse fut construite à proximité des bains et ouverte le 5 août 1826. Le même jour, Madame avait posé la dernière pierre de l'édifice sous laquelle fut déposée une boîte de plomb contenant une effigie de la princesse et une inscription gravée sur une plaque de cuivre : « *Cette pierre a été posée le 8 août 1826, par Son Altesse Royale Madame la duchesse de Berry qui, pour la troisième fois, honore de sa présence la ville de Dieppe.* » La truelle et le marteau dont Madame fit usage étaient en ivoire sculpté. Ce dernier contenait les plus petits modèles en ivoire de tous les outils qui avaient servi à la construction de la salle. J'ai vu moi-même, à Brunnsée, le marteau enfermé dans un étui de maroquin au chiffre de Marie-Caroline et la clef de vermeil ciselé qui fermait sa loge au nouveau théâtre. Sur la terre d'exil, la princesse avait emporté et précieusement gardé ces souvenirs de ses années de triomphe. Le soir même de l'inauguration on donna spectacle.

Madame écrit dans son journal :

C'est une salle charmante pour les détails et la commodité ; ma loge y est très bien. Il y a un petit salon charmant dont on m'a donné les clefs qui sont des bijoux. A huit heures nous sommes allées au spectacle qui était très bien éclairé ; il y avait beaucoup de monde. La troupe du Vaudeville a joué un prologue d'ouverture, par M. Lambert, de Rouen. Il est fort joli, ainsi que la pièce de circonstance du même auteur. Elle est aussi pleine d'esprit et très amusante. Ensuite *Rattely* et *le Château de mon Oncle*, le tout a fini à minuit.

La pièce de Lambert était intitulée « *La Poste Royale* ». Madame allait presque tous les soirs au théâtre, dans sa loge située au centre de la première galerie, entièrement garnie de velours bleu avec des peintures en grisaille relevées de légères dorures. C'est là qu'elle donnait de ses mains mignonnes le signal des applaudissements. La duchesse de Berry notait régulièrement le titre des pièces qu'elle avait entendues et ajoutait le plus souvent une brève appréciation. Elle semble généralement avoir été « bon public » et avoir pris aisément du plaisir aux pièces qu'on lui jouait, sans même se blaser sur celles qu'elle voyait souvent à plusieurs

reprises. Au hasard, je relève dans son journal quelques-uns de ces titres de comédies jouées à Dieppe : *le Cadran bleu* et *la Courtille* (assez amusant), *un Dîner à Pantin* ou *l'Amphitryon à la diète...* (très amusant), *Va de bon cœur* (très joli), *la Sourde muette* (très intéressante), *le Quinze ou les déménagements* (assez bête), *Gaspard l'avisé* (assez joli), *le Dîner de Madelon, le Nécessaire et le Superflu* (très bête).

On comprend facilement que, stimulés par une telle présence, les auteurs les plus en vogue soient accourus maintes fois à Dieppe pour se faire entendre par la princesse qui se montrait si bienveillante spectatrice.

Le 16 août 1827, jour de l'inauguration de son portrait peint par Dubois-Drahonet, que Madame venait d'offrir à la ville, Rossini composa une cantate qu'exécutèrent les artistes de l'Opéra-Comique et dont il dirigea lui-même les répétitions. C'était la première fois que le grand musicien écrivait sur des paroles françaises. Depuis 1830, le portrait de la princesse n'orne plus les murs de la grande salle de l'hôtel de ville, c'est à la bibliothèque qu'elle avait enrichie de ses dons, qu'on l'a déposé à l'écart. Deux jours plus tard, le maestro dirigea les répétitions du *Barbier de Séville*. Cette même année, dans une soirée donnée par Madame et à laquelle assista la princesse héréditaire de Hesse-Darmstadt, Rossini ne dédaigna pas de tenir le piano ; il chanta avec sa femme, Bohrer joua du violoncelle et Nadermann de la harpe.

Tout est prétexte à de nouvelles fêtes et l'affection pour Madame se manifeste souvent sous la forme la plus délicate. Un jour qu'elle a projeté une excursion au château d'Arques, Rossini s'y rend avant elle, en grand mystère, avec une troupe d'artistes qui, par une large brèche, pénètrent avec lui dans l'une des grosses tours en ruines qui commandent l'entrée de la forteresse. A peine la princesse a-t-elle mis pied à terre et commencé à gravir la montée circulaire au sommet de laquelle se dresse le château qu'elle s'arrête stupéfaite : le son d'une harpe se fait entendre au milieu des ruines, et des voix se mêlent à ce murmure harmonieux. Puis, le chant peu à peu s'anime et se transforme en un hymne guerrier

évoquant de glorieux souvenirs de combats et de victoires. L'air que joue Nadermann a été écrit tout exprès par le grand compositeur sur des paroles de M. Féret, archiviste de Dieppe, et ils ont secrètement préparé à Marie-Caroline cette surprise romantique...

Entre la princesse et sa bonne ville de Dieppe, c'est aussi un touchant échange de bienfaits et d'attentions délicates. A chaque fête correspond toujours une bonne œuvre. « Je veux bien m'amuser, disait-elle, mais il faut que les pauvres y aient également leur compte. » Partout où elle passait, en effet, les misères étaient secourues, les chagrins étaient adoucis, les catastrophes réparées. Les Polletais aimaient à l'appeler *leur bonne Duchesse* et jamais princesse ne mérita mieux son surnom. Aussi ce fut presque un deuil public dans la ville, lorsqu'en 1828 son voyage dans l'Ouest de la France l'empêcha de venir à Dieppe. En 1829, elle y revint encore, mais c'était pour la dernière fois. Accompagnée par Mademoiselle dont le charme, la douceur, l'amabilité précoce faisaient déjà merveille aux yeux de tous, elle arriva le 6 août sur sa plage favorite et y reçut la visite de la duchesse d'Angoulême.

A tant d'attraits qui rendaient à Madame le séjour de Dieppe si aimable, venait s'ajouter l'agrément du voisinage de la famille d'Orléans qui, chaque année, passait au château d'Eu les plus chauds mois d'été. Elle-même allait voir ses cousins dans le vieux manoir des Guises et l'affection la plus tendre semblait unir la princesse à sa tante Marie-Amélie. Pendant l'été de 1829, toute la famille d'Orléans vint lui faire visite dans un grand char à bancs assez large pour la contenir tout entière et qu'on peut voir encore dans les remises du château d'Eu. L'entente semblait parfaite. On visita le manoir d'Angot et le phare d'Ailly, et chacun remarqua les attentions du jeune duc de Chartres pour Madame qui paraissait heureuse de se retrouver au milieu de ses jeunes cousins. La duchesse quitta Dieppe avec sa fille à la mi-septembre. Elle venait d'acheter, derrière le château, une ferme dont elle voulait faire l'habitation de Mademoiselle pour l'année suivante et qu'elle comptait agrandir par de nouvelles constructions : « Mes amis, dit la jeune fille en s'en

allant, je reviendrai l'année prochaine et j'aurai mon frère avec moi. » Ni elle, ni lui ne devaient jamais revenir.

Cependant, en juillet 1830, Mademoiselle se préparait à partir pour Dieppe où elle devait recevoir sa tante et lui faire les honneurs de la villégiature préférée de Madame. Ce projet avait été élaboré gaiement avec le Roi, et Charles X, en bon grand-père, avait voulu connaître la façon dont Mademoiselle entendait distraire ses hôtes. Dieppe attendait impatiemment la venue de la petite princesse. Déjà, des courriers étaient partis emportant l'argenterie, le linge de table et tous les accessoires qui devaient monter la maison de Dieppe, un peu incomplète pour de grandes réceptions. Tout était prêt déjà pour la venue de Marie-Caroline qui allait se rendre pour la sixième fois dans sa résidence favorite. La composition des quatre quadrilles d'honneur où elle devait figurer était déjà décidée pour le bal de bienvenue, et la fête militaire historique qui devait avoir lieu sur la falaise du Pollet : « *La prise de la Bastille des Anglais* », était déjà préparée. Enfin, une toilette d'ivoire, chef-d'œuvre de sculpture, venait d'être terminée pour être offerte à Madame le jour même de son arrivée. A ce moment même, la Révolution éclatait et revenait détruire tous ces joyeux projets ! Quelques années plus tard, lorsque la famille d'Orléans se rendit à Dieppe, Madame et Mademoiselle n'étaient plus là et le duc d'Orléans avait fait place à Louis-Philippe ! La ville de Dieppe, cependant, ne montra pas trop d'ingratitude envers la princesse qui l'avait comblée de tant de bienfaits et à laquelle elle était redevable de son succès et de sa vogue ! En 1830, on couvrit d'un crêpe noir le nom de Caroline inscrit à l'entrée des bains dont elle avait accepté le parrainage ; au théâtre, la loge de Madame fut laissée vide et la partie du grand salon réservée à la princesse fut entourée d'une défense de rubans. Un complot même fut tramé : « la conspiration des rubans verts. » Des jeunes femmes et des jeunes filles, fidèles au souvenir de *la bonne Duchesse,* s'étaient parées avec des guirlandes vertes, couleurs du jeune Henri, mais au bal où devait éclater cette conspiration peu dangereuse, on ne vit apparaître que quelques-unes seulement des belles affiliées. Par raison

ou par prudence, la plupart, au dernier moment, étaient restées chez elles. On cita longtemps le nom de celles qui n'avaient pas craint de témoigner ouvertement leurs regrets et leurs préférences, et on ne les appela plus que « les Jolies Boudeuses ».

Deux ans plus tard, retirée à Prague, la princesse eut la joie de constater que les Dieppois n'avaient pas oublié leur protectrice ; une députation de jeunes gens vint tout exprès en Bohême lui apporter des présents. C'étaient des sculptures sur ivoire exécutées pour elle. « Répétez à mes bons amis de Dieppe, leur dit Marie-Caroline avec attendrissement, combien je suis touchée de leur amitié constante ; moi aussi, je les aime et je les aimerai toujours. »

Ce n'est pas seulement à Dieppe que Madame se montra la protectrice éclairée du théâtre. Une autre salle de spectacle, à Paris, lui est redevable, sinon de son premier établissement, au moins de la conservation de son existence et de sa brillante prospérité. Comme son nom l'indique, le Gymnase, dont l'origine remonte à 1820, n'avait servi tout d'abord qu'à des commençants impatients de se faire connaître, simple scène de début pour les jeunes élèves du Conservatoire autorisés seulement à y venir représenter des fragments de pièces de tous les répertoires. Peu à peu, le petit théâtre avait prospéré : aux morceaux classiques avaient succédé des pièces inédites et les jeunes débutants du Conservatoire avaient fait place aux acteurs les plus en vogue. Le petit Gymnase était en plein succès. L'autorité, tout d'abord, s'était montrée indulgente et avait fermé les yeux, mais M. de Corbière, à son arrivée au ministère de l'Intérieur, se montra impitoyable et prétendit faire exécuter les règlements dans toute leur rigueur. En vain, le Gymnase implora la tolérance administrative, il allait succomber devant la rigueur du ministère, lorsque la princesse voulut prendre elle-même en mains la défense d'acteurs qui lui jouaient des vaudevilles auxquels elle prenait un si vif plaisir. « J'espère, Monsieur, écrivit-elle un jour à M. de Corbière, que vous ne tourmenterez plus le Gymnase, car désormais il portera mon nom. » Et, dès le mois de septembre 1824, en effet, on lut, écrit

en lettres d'or sur la façade de l'ancien Gymnase : « *Théâtre de Madame.* »

Ce fut grâce à cette bienveillante protection que Scribe, l'auteur attitré du théâtre de Madame, put donner un libre cours à sa verve intarissable. Sur les quatre cents pièces que, durant sa longue carrière, il fit représenter sur divers théâtres, il en est plus de cent cinquante qui furent composées pour le Gymnase. C'est donc à l'intelligent appui de Marie-Caroline que nous sommes redevables de ces nombreuses comédies spirituelles et alertes qui, même à l'heure actuelle, se trouvent n'avoir pas vieilli et restent une peinture si exacte des mœurs, des idées et du langage sous la Restauration.

Souvent la princesse eut fort à faire pour défendre son protégé contre les colères des ultras qui l'accusaient de faire parler ses personnages avec trop de libéralisme. Le fragment ci-joint d'une lettre de la duchesse d'Angoulême montre à combien d'hostilité le fécond écrivain se trouvait en butte : « Votre Gymnase, écrivait de Saint-Cloud, la duchesse d'Angoulême, le 9 juillet 1828, vient de se mal conduire; il a donné une pièce détestable sous tous rapports : *Avant, Pendant, Après.* C'est une histoire de la Révolution : critique de l'ancien régime, relation du régime révolutionnaire avec toutes ses horreurs, ridicule sur le régime actuel royaliste; je ne conçois pas que Scribe ait fait un pareil ouvrage qui a révolté tout le monde! » Les quelques critiques sur la royauté que la Dauphine juge de façon si sévère, nous paraissent bien anodines à l'heure actuelle! La duchesse de Berry se trouvait à Dieppe lorsque sa belle-sœur lui adressait cette épître, et les acteurs de son théâtre, pendant le temps qu'elle passait sur sa plage de prédilection, ne la laissaient pas privée de sa distraction favorite. Nous avons vu, dans son journal, qu'à maintes reprises, le directeur Franck se rendit à Dieppe avec les meilleurs artistes de sa troupe, et les noms les plus illustres avaient paru sur la scène du Gymnase : Léontine Fay, Numa, Ferville, Déjazet et Mademoiselle Mars elle-même.

Lorsque éclata la Révolution de Juillet, le nouveau régime voulut, là

VUE DU CHATEAU DE ROSNY

Aquarelle peinte par la duchesse de Berry

A M. le baron de Mestaret

encore, effacer le souvenir de la princesse resté si vivant et si populaire; le nom de Madame disparut de la façade du théâtre, qui reprit son ancienne dénomination. Il n'a pas cessé, depuis, de s'appeler le Gymnase.

* * *

Pour satisfaire les goûts de simplicité de Marie-Caroline toujours désireuse de vivre au grand air, loin de toute représentation et d'y goûter, au milieu d'amis de son choix, des distractions sans fracas et sans tapage, le duc de Berry s'était décidé à acquérir pour elle, en 1818, la terre et le château de Rosny. Situé à quelques kilomètres de Mantes, dans un site pittoresque, au milieu d'un parc admirable planté d'arbres séculaires, Rosny semblait réunir tout ce qui pouvait plaire à la jeune princesse. Elle allait trouver dans cette belle demeure, en même temps qu'un aliment à son activité naturelle, une retraite isolée et charmante où elle pourrait, sans contrainte, se livrer à ses goûts de vie indépendante et oublier pour un temps, avec ses hôtes, les lois de l'étiquette qui lui étaient à charge.

Élevé par Sully, le château construit en briques et pierres, coiffé de hauts toits pointus, avait gardé le caractère imposant de la fin du XVI[e] siècle; et le souvenir du grand Henri, qui était venu rendre visite à son ministre favori, semblait encore planer sur ces vieilles murailles.

Jusque sous la Régence, Rosny était resté la propriété des Béthune-Sully, puis, après avoir passé successivement dans les familles de Senozan et de Talleyrand-Périgord, il avait été acquis, en 1817, par un M. Monrouet, négociant à Paris.

Ce fut à lui que le duc de Berry s'adressa pour l'acquisition de ce magnifique domaine qui comprenait la forêt de Rosny, avec des bois, des prés et des fermes répandus sur le territoire de dix-huit communes adjacentes. En quelques jours, le marquis de Sassenay, secrétaire des commandements de la duchesse de Berry, terminait les négociations et, le 14 août 1818, le prince devenait acquéreur pour la somme de deux millions.

La princesse était trop avancée dans sa grossesse pour accompagner son mari lorsqu'il alla, quelques jours plus tard, visiter sa nouvelle demeure et ce fut au prince que le maire de Rosny vint, à la tête des notables, adresser un compliment de bienvenue : « Le comble sera mis à nos vœux, Monseigneur, disait en terminant ce brave fonctionnaire, quand nous pourrons contempler le royal modèle de grâce et de bonté qui fait le charme de vos jours, quand nous posséderons les destinées de la France et que nous verrons un nouvel Henri IV croître à l'ombre des bosquets de Rosny. »

Quatre à cinq heures suffisaient, avec les rapides voitures de l'Élysée, pour parcourir la distance qui séparait Rosny de la capitale ; aussi voyons-nous la princesse se rendre, à de fréquents intervalles, dans cette demeure de prédilection qu'elle aime à orner et à embellir. De fines aquarelles de l'époque, que la princesse avait précieusement conservées, nous montrent dans leurs plus petits détails les principales pièces du château où elle se plaît à réunir les tableaux, les objets d'art et les souvenirs. Voici la chambre aux boiseries grises finement sculptées, dont les cartouches fleuronnés tombent sur les corniches, avec des grands rideaux bleus doublés de taffetas jaune qui drapent le lit et les fenêtres, son ameublement en bois de citronnier et la pendule de Lepaute que Louis XVIII lui a donnée à un premier janvier pour ses étrennes. Dans un angle, le portrait du duc de Berry à cheval, par Carle Vernet, et, sous les inévitables globes imposés par la mode, des vases de marbre envoyés d'Italie par son père, dans lesquels sont placées les fleurs artificielles qu'elle-même a copiées d'après nature. Le boudoir est couleur tabac avec le mobilier assorti, les murs tendus de même étoffe et la cheminée de marbre vert. Le grand salon a ses hautes fenêtres drapées de rideaux de quinze-seize jaune à bordures vertes ; sur les murs, des tapisseries des Gobelins rappellent les hauts faits de Henri IV et, sur une console, son buste de bronze fait pendant à celui de Sully, à côté de l'image du roi Soleil. Dans cette vaste pièce, de multiples rangs de chaises et de fauteuils s'alignent pour les réceptions nombreuses ; c'est là que, les jours de mauvais temps, on

fait de la musique, on danse, on joue, on lit et l'on cause. Souvent, dans la bibliothèque qui est là tout proche, la princesse consacre de longs moments à l'étude ; curieuse de littérature autant que d'histoire, de géographie ou de science, elle questionne sans relâche ceux de ses visiteurs dont elle apprécie l'érudition et le savoir. En maîtresse de maison modèle, elle s'intéresse en même temps aux moindres détails de son intérieur, et il m'a été donné de voir à Brunnsée le passe-partout d'argent minuscule, chef-d'œuvre d'orfèvrerie fabriqué pour son usage, qui lui ouvre toutes les portes de chacun des étages du château.

C'est à Rosny que, comme jadis Marie-Antoinette au petit Trianon, elle aime à venir se reposer et à vivre en simple particulière. Elle devient là une aimable châtelaine occupée de ses plaisirs et de ceux de ses hôtes. On se promène, on chasse et chacun agit à sa guise. Le théâtre, les arts, le livre de la veille, la nouveauté du lendemain, sont le sujet ordinaire des conversations, car elle sait que la politique fuit devant la gaieté, et si quelqu'un par mégarde aborde ce sujet défendu, elle l'interdit gentiment en mettant un doigt sur ses lèvres.

Le bien n'est pas oublié ; chaque séjour est marqué par quelque nouveau trait de générosité et, grâce à elle, le village de Rosny se trouve transformé ; des maisons confortables remplacent les chétives chaumières d'autrefois, et les enfants des familles nécessiteuses sont élevés à ses frais. En même temps, elle honore les paysans de sa visite, distribuant elle-même des secours qu'elle sait accompagner de bonnes paroles qui en doublent le prix. A Rosny comme à Dieppe, la résidence rivale de ses affections, « la bonne Duchesse » a su conquérir tous les cœurs. La chasse, la pêche, l'équitation l'occupent tour à tour ; dans ses longues promenades elle emporte un album et dessine les sites, les coins de taillis qui la frappent davantage, et c'est avec une justesse d'observation qu'on ne s'attend guère à rencontrer dans cette nature frivole et prime-sautière, qu'elle sait rendre l'aspect imposant du château ou la beauté majestueuse des jardins qui l'environnent.

Après ses couches, en 1820, ce fut à Rosny que Madame voulut se

retirer pour se dérober aux transports de joie que la naissance du duc de Bordeaux faisait éclater partout sur son passage ; ces rejouissances bruyantes cadraient mal avec sa douleur encore trop récente. C'est dans ce séjour préféré que s'étaient écoulées, pour elle, ses plus douces heures d'intimité avec son époux ; c'est là qu'elle voulut qu'un monument vînt rappeler son nom et perpétuer son souvenir.

Après les funérailles du prince, les viscères avaient été transportés à Lille et Mgr de Bombelles avait déposé provisoirement son cœur à l'abbaye de Saint-Denis. Quelques semaines plus tard, on vint demander à la duchesse ses ordres pour les dispositions à prendre à l'égard de ce précieux dépôt :

« Mes intentions sont arrêtées, répondit la princesse, je vais faire construire, à Rosny, un bâtiment composé d'un pavillon et de deux ailes. Dans l'une on soignera les malades, dans l'autre on élèvera des enfants pauvres, le milieu sera une chapelle où l'on priera Dieu pour mon mari. »

A la fin du mois de mars 1824, eut lieu la translation du cœur du prince dans la chapelle de l'hospice consacré à Saint-Charles, son patron, dont la statue haute de dix pieds, œuvre du sculpteur Rutchiel, s'élevait au-dessus d'un cénotaphe de marbre blanc. Marie-Caroline avait confié à l'architecte Frœlicher l'exécution du monument et des constructions et, après en avoir elle-même surveillé les plus petits détails, elle voulut que tous les frais d'entretien restassent à sa charge. Ces dépenses, d'après le témoignage de M. de Mesnard, s'élevaient, chaque année, à plus de vingt-cinq mille francs. La chapelle fut bénie solennellement par les évêques d'Amiens, de Rouen et de Chartres, mais une autre cérémonie plus intime avait eu lieu auparavant le 20 mai 1823. Sous le dallage même de la chapelle, dans un caveau dissimulé derrière l'autel, la duchesse de Berry avait fait déposer une caisse de chêne doublée de plomb qui contenait le linge et les vêtements ensanglantés que portait le prince au moment de son assassinat ; un procès-verbal fut signé par l'abbé Doremus, le marquis de Sassenay et le comte de Nantouillet, puis le caveau fut refermé en présence

SCÈNES DE LA VIE AU CHATEAU DE ROSNY

24 JUILLET 1824

Grisailles par J.-B. Isabey

des témoins sur ces pieuses reliques qui reposent encore à l'heure actuelle sous les dalles de marbre.

Ce fut seulement à l'âge de huit ans que Mademoiselle apprit dans quelles tragiques circonstances elle était devenue orpheline. Pour la première fois elle venait à Rosny, et ce fut agenouillée dans la chapelle, au pied du monument funèbre qui renfermait les précieux restes du duc de Berry, qu'elle entendit, de la bouche de Madame de Gontaut, les touchants détails de ses derniers moments, sa résignation admirable et son pardon sublime à son assassin. En écoutant ce triste récit de la mort du malheureux prince, la petite princesse se mit à sangloter et, entourant de ses bras frêles le marbre où reposait le cœur de son père, elle pria longtemps près de sa mère pour celui auquel toutes deux gardaient un fidèle souvenir. Dans cette tranquille retraite, qu'elle avait parée pour la joie, Marie-Caroline aimait à venir cacher sa douleur et chaque année il semblait qu'elle s'attachât davantage à la vieille demeure de Sully. Pendant la belle saison, dès le lundi matin, presque chaque semaine, elle arrivait en poste avec son escorte pour ne rentrer que le samedi suivant à Paris, où la messe du Roi aux Tuileries nécessitait sa présence. Plus d'une fois, sa prédilection pour Rosny, où elle eût voulu vivre l'année entière, lui attira des remontrances de la Famille royale et en particulier de la duchesse d'Angoulême.

« Je vous remercie de votre lettre, ma chère sœur, lui écrivait cette dernière, je vois avec plaisir que vous vous portez bien et que vous vous plaisez toujours à Rosny; mais j'avoue que je vois avec peine que vous avez pris le séjour ici en horreur, car tout désagréable qu'il peut être, on peut dire pour suivre le proverbe que : « Où la chèvre est attachée il faut qu'elle broute. » Qui peut plus souffrir que moi de se retrouver dans ces lieux où j'ai été avec mes parents et où je les ai vus si malheureux? eh bien mon devoir est d'y être, et mon cœur m'y retient puisque j'y retrouve ce qui me reste de ma famille. Pour vous, vous y trouvez assez de sujets d'attachements par la présence de vos chers enfants qui ne peuvent s'en éloigner, pour que cela puisse vous faire passer sur le désagrément du lieu ! Quant aux intrigues, lorsqu'on réfléchit, on se met bien au-dessus de cela, surtout lorsqu'on est résolu à ne pas les écouter et à suivre une marche uniforme et sage ; pour moi, je ne m'en suis jamais tourmentée, ayant bien déclaré que je ne voulais pas chez moi en entendre parler. — Quant à l'ennui, on l'éprouve partout, et pourtant vous avez plus de moyens que d'autres de vous en préserver, pouvant ici contenter vos goûts par toutes les différentes occupations que vous entreprenez. Vous aimez le monde, le plaisir, rien de si naturel à votre âge, quoique votre position ne vous le permette pas autant qu'à une autre.

J'avoue que la vie que nous menons ici est triste pour vous à votre âge, mais j'ai eu vingt ans aussi une fois dans ma vie, chère sœur, et j'ai mené à cette époque la même vie qu'à présent, peut-être même plus sévère et plus assujettie, parce que j'ai senti que c'était mon devoir et je n'en ai jamais éprouvé ni regret ni ennui. — Voilà bien de la morale qui peut-être va venir vous troubler dans votre cher Rosny; aussi je finis bien vite en vous assurant que nous n'avons d'autre désir que votre bonheur et que nous désirons qu'en calmant votre tête, vous soyez heureuse avec nous et éprouviez toutes les consolations et satisfactions dont on peut jouir en ce bas monde; soyez certaine que nous voudrions toujours vous voir amusée et heureuse et que tous nos vœux et nos soins tendront toujours à cela.

Votre bien attachée sœur,
Marie-Thérèse.

Après la Révolution de Juillet, Rosny fut vendu au banquier anglais Stowe, par acte passé à Londres en 1831. Lui-même le céda, sept ans plus tard, au comte Le Marois et, en 1869, il fut acquis par M. Gustave Lebaudy, l'ancien député de Mantes. C'est à son fils Paul qu'il appartient aujourd'hui.

Mais si le domaine et le château ont changé de maître, il n'en est pas de même pour la chapelle de l'hospice, que des mains pieuses ont protégée tour à tour après la duchesse de Berry; ce fut d'abord le comte de Chambord qui devint le gardien du précieux dépôt, et c'est maintenant son neveu, Mgr le duc de Parme, qui veille sur les restes de son grand-père. En 1830, le cœur du duc de Berry avait été enlevé dans la crainte de profanations possibles, par les soins du marquis de Rosambo, neveu du comte de Mesnard. Mais, un an après la mort du comte de Chambord, au mois de juillet 1883, l'urne est venue reprendre sa place dans le cénotaphe de marbre par les soins de son détenteur.

* * *

LES DERNIERS TRIOMPHES

Ce fut en 1828 que Madame entreprit ce voyage dans l'Ouest de la France, qu'elle désirait faire depuis si longtemps; voyage qui devait avoir une si grande influence sur son esprit, marquer si puissamment dans sa mémoire, et préparer en quelque sorte les tentatives, les luttes, les cruels

insuccès de 1832. Elle allait trouver sur sa route des populations enthousiastes ; elle allait être entourée des protestations les plus ardentes de dévouement et de fidélité ; elle allait, en un mot, savourer un long triomphe dont il était difficile qu'elle ne se laissât pas enivrer.

Madame quitta Paris le 16 juin 1828, et après s'être arrêtée un moment chez le duc de Bellune, elle repartit pour Avaray où elle arriva le même soir ; le 18, le comte A. de Calonne lui faisait visiter Chambord qui, depuis sept années, était la propriété du duc de Bordeaux.

Deux mois, en effet, avant son baptême, le jeune prince avait reçu en cadeau, de la France tout entière, ce joyau inestimable. Cette royale demeure, construite par François Ier sous la direction du Primatice et où, pendant douze années travaillèrent sans relâche plus de dix-huit cents ouvriers, était menacée, à l'époque de la Restauration, de devenir la proie de la bande noire qui, dans un but de spéculation, rasait sans pitié les plus beaux spécimens de notre architecture nationale.

Ce magnifique château où Louis XIV avait séjourné, qui avait servi de refuge au roi de Pologne Stanislas Leczinski et qui avait été la récompense du maréchal de Saxe, le vainqueur de Fontenoy, était devenu, sous la Révolution, domaine national ; son sort avait été celui de toutes les demeures nationales ; il avait été mutilé et dégradé, son mobilier splendide avait été pillé et vendu ; et, après avoir arraché les plombs des toitures on avait brûlé les fenêtres, les planchers et les charpentes. Le prince de Wagram, qui l'avait reçu en cadeau de Napoléon, n'avait ni pu ni voulu consacrer à sa restauration les trois millions qui eussent été nécessaires, et sa veuve, en 1819, avait obtenu l'autorisation d'aliéner ce somptueux domaine qui allait, sans aucun doute, tomber sous la pioche des démolisseurs.

Ce fut M. de Calonne qui, au cours d'un voyage dans l'Ouest, ayant par hasard visité le château, eut l'idée d'essayer d'empêcher cet acte de vandalisme, en ouvrant une souscription nationale qui aurait pour but de racheter Chambord et de l'offrir au duc de Bordeaux.

Ce qu'on a peine à croire, c'est qu'au premier abord le projet n'avait

pas été favorablement accueilli aux Tuileries. L'éloignement de Paris de ce château, rayé depuis cent cinquante ans des déplacements de la Cour, effrayait les princes et leur entourage, et le Roi n'envisageait pas sans craintes les dépenses considérables auxquelles allait l'entraîner la restauration et l'entretien des bâtiments. Cependant, malgré les efforts de l'opposition, dont Paul-Louis Courier se faisait le porte-parole, une telle émulation de zèle et de générosité s'était manifestée dans les villes comme dans les campagnes, que Louis XVIII dut céder à l'enthousiasme populaire et, le 5 mars 1821, le domaine de Chambord fut adjugé au prix de quinze cent quarante-deux mille francs, sans les frais, à M. de Calonne, représentant la Commission générale de la souscription, « pour être fait hommage dudit domaine de Chambord et de toutes ses dépendances, au nom de la France, à S. A. R. Mgr le duc de Bordeaux ».

En examinant les vues et les plans du château, la duchesse de Berry s'était passionnée pour l'architecture merveilleuse de Chambord et l'histoire de ses transformations successives ; elle avait fait aussitôt la promesse aux habitants d'aller les visiter, mais sept années devaient s'écouler avant qu'il lui fût possible de réaliser son désir. Le jour de son arrivée, cent cinquante enfants vinrent à sa rencontre : les garçons portaient le béret béarnais et la veste basque, les filles étaient vêtues de robes blanches à rubans verts, et tenaient des branches de laurier à la main. La duchesse, accompagnée de Mesdames de Reggio et de Podenas et de Messieurs de Mesnard et de Verdalle, suivit l'allée du maréchal, longue de plus d'une lieue et demie, et entra au château par la place d'armes et la porte royale. Elle voulut parcourir dans tous ses détails, cette résidence magnifique, cadeau fait à son fils dans une occasion si touchante ; elle visita successivement l'appartement de François I^er^ où apparaissent des F couronnées, et celui de Louis XIV qui a conservé ses soleils emblématiques ; elle admira la beauté des parquets en mosaïque et des boiseries finement sculptées, et resta stupéfaite devant les quatre cents cheminées et les treize escaliers de ce château colossal. Elle-même, à l'aide d'un poinçon, grava son nom dans la lanterne de la fleur de lis qui domine

LA DUCHESSE DE BERRY

Tableau peint par Dubois-Drahonet en 1827

(Musée de la Guerre)

l'édifice, et elle voulut copier les inscriptions et les devises placées sous les écussons des rois. Enfin elle voulut boire à la fontaine Caroline, qu'on venait d'élever en son honneur, et les enfants du pays offrirent à Mademoiselle une biche apprivoisée et des agneaux enrubannés.

Mais le voyage de la duchesse avait aussi pour but la restauration du château, et elle avait voulu poser solennellement la première pierre des nouveaux travaux que l'évêque de Blois, entouré de son clergé, était venu bénir. Elle-même reçut des mains du prélat l'auge et la truelle, chef-d'œuvre de marqueterie, heureuse de commencer ainsi à faire revivre dans sa splendeur première un monument d'art incomparable, où elle se plaisait à penser que son fils viendrait plus tard abriter ses loisirs et se reposer des soucis du pouvoir.

Le 19 juin, Madame arriva à Blois dont elle visita le château, où elle s'arrêta longtemps dans la salle des États et dans la chambre étroite où était tombé assassiné le duc de Guise. Le 20, elle arriva à Saumur, dont la forteresse est comme la porte de cette Vendée historique qui soutint si longtemps contre la Révolution une lutte héroïque et grandiose. A son entrée dans la ville, on lui présenta galamment les clefs fleurdelisées du château, reliées par une chaîne d'argent soutenant un écusson à ses armes, et un carrousel militaire fut donné en son honneur. Elle-même distribua les récompenses et on lui offrit, comme souvenir, l'anneau d'or qui avait été l'objet du tournoi et la récompense remportée par le vainqueur.

Le 21, elle faisait son entrée, à Angers, sous des voûtes de verdure et de feuillage, et, le 22, elle était acclamée à Saint-Florent, cette petite ville, si grande par les glorieux souvenirs royalistes que son nom rappelle. C'était là que l'armée vendéenne avait opéré autrefois le célèbre passage de la Loire et là qu'avait été donné pour la première fois le signal de la guerre de Vendée. Lorsque Madame monta à l'église de Milleraye qui se dresse sur une hauteur, en face même de Saint-Florent, ce fut au milieu d'une escorte nombreuse de Vendéens en armes, sous un dais placé sur une haute estrade, qu'elle assista à la messe que tous enten-

dirent dévotement à genoux. « J'avoue, écrit la princesse dans son journal, que, depuis ma naissance, je n'ai jamais prié avec tant de ferveur et de si bon cœur ! » Le spectacle imposant qui s'offrait à ses yeux ravis, avait ému profondément Marie-Caroline. Sur le côté opposé dominant la Loire et sur les bords du fleuve lui-même, partout où la vue pouvait s'étendre, on apercevait une foule compacte accourue pour saluer la mère du duc de Bordeaux. Partout flottaient des drapeaux blancs, sur les clochers, sur les châteaux, sur les chaumières; quelques-uns même, plantés sur les tombes des cimetières, semblaient inviter les héros morts pour la bonne cause à se réjouir, avec leurs descendants, de l'hommage que venait rendre à leur fidélité et à leur courage, la fille de ceux pour lesquels ils étaient tombés au champ d'honneur. Le soleil qui brillait d'un vif éclat faisait étinceler les eaux du fleuve sillonné de barques pavoisées et couvertes de guirlandes, et, tandis que le canon tonnait, quinze mille Vendéens faisaient entendre des acclamations ininterrompues en déployant fièrement les vieux restes de leurs drapeaux déchirés par les balles. Madame s'arrêta longtemps devant le monument de Bonchamp : « Il a l'air de commander encore ! » disait-elle en admirant sa fière et martiale attitude ; puis elle voulut aller faire un pèlerinage à la maison où il avait rendu le dernier soupir, et se fit présenter sa veuve. Vers le milieu de l'après-midi, Marie-Caroline dut s'arracher à ces ovations, et descendre sur les bords de la Loire où un bâtiment l'attendait pour la conduire à Nantes. Montée sur la partie la plus élevée du bateau à vapeur, la duchesse de Berry, vêtue d'une simple robe de soie brune avec une longue chaîne d'or au col, se tenait seule sur la passerelle pour être mieux reconnue par la foule. Sur le parcours, des flottilles de bateaux enguirlandés, chargés de monde, avaient par intervalles rapproché les deux rives au milieu desquelles la duchesse de Berry passait debout sur son bâtiment, répondant gracieusement de la voix et du geste aux acclamations qui retentissaient sans relâche.

A sept heures du soir, elle arriva à Nantes et mit pied à terre

à l'extrémité du Cours où elle s'arrêta un instant pour admirer les statues d'Anne et d'Arthur de Bretagne ; puis, suivie par une foule innombrable qui se pressait autour d'elle en lui faisant fête, elle se rendit à pied à l'hôtel de la Préfecture pour y recevoir les autorités, les députations et même les dames de la halle, figuration obligée en pareille circonstance.

Le 23, elle était à Savenay où elle s'arrêtait devant le monument élevé aux victimes de la retraite du 23 décembre 1793. Elle note sur son carnet ses impressions sur le pays qu'elle traverse, et celle-ci est intéressante : « Le pays devient très laid, mais ressemble à la Sicile. »

Sainte-Anne d'Auray, ce lieu de pèlerinage vénéré dans toute la Bretagne, où elle arrive le 26 juin, lui rappelle les mêmes souvenirs de son pays d'enfance : « La chapelle de Sainte-Anne, écrit-elle, est comme une chapelle de Sicile avec ses ex-voto ! » Elle fait don à la basilique d'une riche lampe d'argent ciselé, puis se rend à Quiberon, où elle va prier devant le mausolée consacré à la mémoire des émigrés qui, trente-trois ans auparavant, ont rougi de leur sang le sol du champ des Martyrs. C'est sur ce lieu même où, malgré la capitulation consentie, ont été fusillés tant de braves, que le frère de Georges Cadoudal doit présenter à Madame ses anciens compagnons d'armes ; mais la mort de sa femme, enlevée le matin même à son affection, empêche la réalisation de ce projet ; la princesse se contente de s'agenouiller sur le sol consacré, entourée par une multitude innombrable, et c'est au milieu d'un recueillement profond qu'on chante le *De Profundis*. Lorsque Marie-Caroline se relève, elle est saluée par des acclamations enthousiastes : « Vive le Roi ! vive le duc de Bordeaux ! vive la duchesse de Berry ! »

A Lorient, le lendemain, Madame posa la première pierre du monument de Bisson, le héros de l'expédition de Grèce, mort en octobre 1827, et, le 26 au matin, elle fit route vers Rennes. Mais, à Hennebont, un essieu de sa voiture se brisa. Pendant près de deux heures que dura la réparation, Madame se mêla familièrement au groupe qui s'est formé autour de la berline, causant et plaisantant avec une petite paysanne, la seule parlant

français, dont elle vante dans son journal l'intelligence et la gentillesse. Au camp de Mirevon, vingt mille personnes acclamèrent la princesse, et, après avoir voyagé toute la nuit du 27, elle arriva à Rennes à quatre heures. Le 28, elle est de nouveau à Nantes. Le 29, elle passe en calèche, sur le grand Cours, devant le front des troupes : le 7e léger et le 15e d'infanterie de ligne. La journée est employée à visiter les couvents, les filatures, les hospices et les promenades. « Nos fleurs, nos fruits, nos cœurs sont à Madame », ont inscrit les marchandes de fruits et de fleurs sur leur arceau de verdure. On lui donne un bal magnifique et on lui présente le mari de la rosière couronnée par le comte d'Artois — le futur Charles X — en 1777. « Il s'appelle Jeanneau, écrit Madame, et garde précieusement le ruban que le Roi a donné à sa femme, il y a plus de cinquante ans. »

Ce n'est pas sans intérêt qu'elle va visiter, à Melleray, le couvent des Trappistes qu'on dispense pour un jour, en son honneur, de l'obligation du silence. Madame les questionne sur leur règle et sur leur vie solitaire partagée entre la prière et les plus humbles travaux. L'un des pères retient son attention plus longtemps que les autres et, sur son journal, elle prend soin de relater son nom. Il s'appelle le colonel Murray et a fait, sous les ordres de Wellington, les campagnes d'Espagne et de Portugal. Et comme elle se récrie sur le singulier et violent contraste qu'offrent ces deux périodes de son existence, le religieux lui assure qu'il n'a jamais été si heureux et que c'est à la Trappe qu'il a vraiment trouvé le bonheur.

De là, Madame, par le canal de Nantes à Brest, descend à la Trémicinière, propriété de la baronne de Charette, belle-sœur du célèbre et vaillant chef vendéen, où quatre mille Chouans défilent devant elle.

C'est après avoir traversé la ville de Nantes, une fois encore, qu'elle pénètre dans le Bocage. Là, pour chevaucher dans les chemins défoncés, impraticables aux voitures, à travers les bruyères ou les halliers, dans ces étroites sentes qu'encaissent de hauts talus plantés d'arbres, Madame adopte un costume spécial, aux couleurs de l'armée vendéenne, qui lui permettra d'affronter les obstacles de tout genre. Vêtue d'une amazone

verte et coiffée d'un feutre gris qu'entoure un long voile de gaze, elle galope entre Mesdames de Charette et de la Rochejaquelein, franchissant bravement de longues distances dans les chemins les plus difficiles. En la voyant passer sur son cheval, si intrépide et si vaillante, les paysans croient voir revivre ces belles et courageuses brigandes qui, trente ans auparavant, guerroyaient aux côtés de leurs maris et de leurs pères. L'enthousiasme se manifeste par des inventions qui nous semblent puériles. « Reposez tranquille, la Vendée veille sur vous! » telle est la devise que la princesse lit sur sa veilleuse, lorsqu'elle pénètre dans la chambre à coucher qu'on lui a préparée au château de la Grange, chez le marquis de Goulaine. Mais la nature un peu enfantine de Marie-Caroline se plaît à tous ces naïfs témoignages d'affection et de dévouement ; l'accueil qu'elle reçoit lui cause une joie profonde, et partout elle voudrait prolonger son séjour. Rien ne peut triompher de son endurance, ni modérer son entrain ; la chaleur a beau être écrasante, les chevaux éreintés refuser tout service, elle se rit de toutes ces difficultés ; les voitures culbutent au fond des fossés, l'eau fraîche ou les vivres viennent à faire défaut, rien de tout cela ne la décourage, et les pires incidents ne font qu'ajouter à son gré à l'imprévu du voyage. Sur la route, tout l'amuse et l'intéresse, et elle note le soir, sur ses carnets, les traits de mœurs caractéristiques qu'elle a saisis au passage.

A Rie, nous avons trouvé un bon paysan sur sa jument, avec sa grand'mère en croupe, son fusil en avant, son petit garçon le suivant à pied, ses sabots à la main, et le poulain tétant sa mère. J'ai fait la conversation avec lui, il raisonnait fort juste et c'est de bien bon cœur qu'il nous a donné d'excellent lait et n'a point voulu recevoir d'argent.

Le 5 juillet, Madame fut reçue au château de Mesnard par la fille de son premier écuyer, qui devait devenir Madame de Rosambo. Là encore, les événements de la guerre de Vendée avaient laissé de vivants souvenirs, et ce fut avec un des vétérans de ces glorieuses luttes, que la princesse voulut, au son du biniou et de la vèze, ouvrir le bal champêtre donné en l'honneur de son passage. Le soir, elle couchait au château de Landebaudière, chez le comte de la Rochejaquelein, le fils du

vaillant chef vendéen sur la tombe duquel elle était allée la veille prier au champ de Mattes : « Après dîner, disait la princesse dans son journal, M. de Baudry d'Asson nous a chanté une ronde royaliste très drôle sur le roi Bourbon, et nous l'avons dansée au piano. »

Partout, dans tous les coins de ce Bocage, elle retrouvait d'héroïques souvenirs : c'était le champ de bataille de Torfou ou bien la chapelle de Girmet où avait été braquée la fameuse pièce de canon la *Marie-Jeanne ;* c'était la colonne élevée à l'héroïque d'Elbée, dont elle posait elle-même la première pierre, ou bien encore la chaumière de Cathelineau. Au château de Maulevrier, c'est le mausolée de Stofflet, élevé par les soins de M. de Colbert, et, à Saint-Aubin, c'est un autre monument qu'elle inaugure, consacré à la mémoire de Douisson, des la Rochejaquelein et de Lescure. A chaque pas, elle foule le sol d'un champ de bataille, et c'est ainsi qu'on la conduit de victoire en victoire, de tombeau en tombeau.

Le 14 juillet, Madame quittait la Vendée. La veille au soir, au château de la Pélissonnière, M. de Candé, dans quelques couplets, lui avait dit adieu au nom des Vendéens :

Vous nous quittez ; cette heureuse contrée,
Qui, vous voyant, oublia ses malheurs,
Conservera la mémoire sacrée
Du court séjour qui sécha tant de pleurs.
Des Vendéens accueillez la prière,
Ils ne voudraient, pour prix de leur amour,
Que l'espoir, seul, en possédant la mère,
Au milieu d'eux de voir son fils un jour.

A Bordeaux, où, dans une représentation de gala, la statue du duc de Bordeaux, couronnée de lauriers, fut portée en triomphe sur la scène ; à Pau, où on lui présenta, décorée de panaches blancs, l'écaille de tortue, berceau de Henri IV ; partout et dans toutes les villes qu'elle traversa en poursuivant son itinéraire avant de rentrer à Paris, la duchesse de Berry fut accueillie par des ovations enthousiastes et des applaudissements frénétiques.

De même qu'en Vendée, elle s'était mêlée aux rondes joyeuses des

paysans, aux sons de leurs rustiques instruments de musique, de même, en arrivant en Béarn, elle avait voulu prendre le béret de feutre et la ceinture rouge en usage dans cette province ; partout, en causant avec ces braves gens, elle avait su trouver des paroles qui leur allaient au cœur ! Comment aurait-elle pu s'imaginer que les élans qui lui répondaient n'étaient pas sincères ? Comment aurait-elle pu deviner que, dans cette ville de Nantes où on lui avait fait une réception digne d'une reine, elle serait, trois ans plus tard, traquée et proscrite, et comment aurait-elle pu croire que la citadelle de Blaye, dont les canons tonnaient en son honneur, lui servirait un jour de prison ?

En pénétrant, quatre ans plus tard, comme prisonnière dans cette même forteresse, elle fera un triste retour en arrière en voyant à ses côtés ce même général Janin qui, en 1828, l'a reçue presque en souveraine. Lorsqu'il lui « protestera de son désir de l'entourer des égards dus à son infortune », elle lui montrera que les années écoulées n'ont rien effacé de sa mémoire : « J'y compte, général, lui répondra-t-elle, *après comme avant !* »

Cette tournée dans les provinces de l'Ouest avait fait, sur Madame et sur ses compagnons de voyage, une impression trop profonde pour que les événements qui suivirent pussent en effacer la trace, et la campagne de 1832 ne fut que la conséquence naturelle et logique du voyage de 1828.

Bercée par ces dangereuses illusions, Madame jouissait, sans arrière-pensée, de la situation exceptionnelle qui lui était faite sur les degrés du trône auquel son fils serait appelé un jour. La seconde, par le rang hiérarchique, à la cour de son beau-père, puisque la duchesse d'Angoulême était l'épouse de l'héritier immédiat du trône, elle n'en était pas moins la première par l'éclat dont elle brillait dans toutes les réunions et les fêtes mondaines. Autour d'elle, rayonnait, dans toute sa splendeur, l'élite de la société française et étrangère composée des femmes les plus illustres par leur naissance, leur esprit, leur fortune ou leur beauté. La princesse, affable et charmante, avait su grouper au Pavillon de Marsan

une petite cour qui, comme autrefois à l'Élysée, se distinguait, de celle des Tuileries, moins jeune et plus austère. C'était le « petit château », et nulle faveur n'était plus recherchée que d'avoir accès dans ce cénacle et de faire partie intégrante de cette élite qui donnait le ton.

La duchesse de Berry était la reine de la mode, et, peu d'années après son arrivée à Paris, son influence n'avait pas tardé à se faire sentir sur ce chapitre délicat et charmant. Si, dès 1820, les robes s'étaient raccourcies au point de ne plus dépasser la cheville, c'était uniquement grâce à elle, parce qu'elle avait, nous l'avons dit, le pied d'une petitesse excessive et que son instinctive coquetterie l'avait engagée à user d'un avantage dont elle tirait à juste titre une certaine vanité. Je possède une paire de ses souliers, les derniers qu'elle ait portés, et qui mesurent vingt-deux centimètres et demi de longueur sur cinq centimètres de largeur; ils portent le nom de Hubert, chausseur breveté, 111, faubourg Saint-Honoré; ce sont d'étroits cothurnes en taffetas noir, auxquels viennent s'attacher les rubans qui se croisaient sur le bas de la jambe; ils sont carrés du bout, tout à fait plats et sans talons; mais la semelle, mince comme du papier de soie, se renfle sous une talonnette dont la princesse rehaussait le manque d'élévation de sa taille. Lorsqu'elle se promenait sur la terrasse des Tuileries, les passants s'arrêtaient pour admirer ce pied de Cendrillon.

Faut-il croire à la légende qui veut qu'un jour elle ait fait avec son beau-père le pari de se risquer en omnibus sous un déguisement et de ne pas être reconnue? Un carton au bras, suivie d'un seul laquais, méconnaissable sous un travestissement, elle se rend place de Louis XV pour y attendre le passage d'une des citadines ou diligences qui viennent d'être établies; la voiture s'arrête et le conducteur baisse le marchepied en tendant la main à cette jeune grisette, vêtue d'une robe d'indienne et coiffée d'un bonnet de linge blanc; mais, dans ce mouvement, il aperçoit le pied de l'aimable voyageuse, ce pied qui n'est comparable à nul autre, et il s'écrie : « Le pied de Madame ! » en se découvrant et en saluant respectueusement la princesse. Elle avait perdu son pari, mais

BAL COSTUME AU CHATEAU DES TUILERIES

LE QUADRILLE TURC

Tableau peint par Hardivilliers

n'est-il pas vraisemblable que sa coquetterie dut l'en consoler! Une autre fois, ce fut au bal de l'Opéra que, malgré le domino et le masque, ce pied indiscret lui joua le même tour. Ces innocents amusements plaisaient au caractère enjoué de l'enfant gâtée qu'elle était restée, sous Charles X comme sous Louis XVIII, et au désir qu'elle avait d'échapper à l'ennui de la Cour par des fantaisies toujours nouvelles. Un jour qu'elle voulait encore engager un pari avec son beau-père au sujet d'une excentricité qu'elle projetait : « Je m'en garderais bien, répondit le Roi en souriant, vous seriez assez folle pour le faire ! »

Tout en montrant son pied, Marie-Caroline, nous l'avons vu, n'oubliait pas de grandir sa taille, et c'était elle qui avait mis à la mode les coiffures surélevées chargées de plumes. L'arrivée à Paris, le 30 juin 1827, de la girafe offerte au Roi par le Pacha d'Égypte, devint l'excellente occasion de se surpasser. C'était le premier de ces animaux que l'on voyait vivant dans la capitale. La girafe devint un engouement, une fureur; la duchesse de Berry alla la voir à plusieurs reprises ; tout fut à la girafe et d'immenses peignes d'écaille, destinés à grandir démesurément la coiffure, en prirent aussitôt le nom. Ils furent adoptés par toutes les élégantes, et Madame ne fut pas la dernière à abandonner « le nœud d'Apollon » pour adopter la « coiffure de la girafe ». Les registres de Leroy, le grand costumier en renom, conservés au département des Manuscrits, à la Bibliothèque nationale, nous donnent les détails de ses commandes, dont le chiffre nous paraît bien modeste pour une princesse qui tient le sceptre de l'élégance : quinze louis de chapeaux par mois, et vingt-cinq louis tout au plus pour le reste; aux fastueux habits de cour et aux joailleries qui l'écrasaient, elle préférait les costumes de fantaisie, les fleurs et les enroulements de gaze qui seyaient mieux à sa gentillesse.

L'hiver de 1829 fut plus brillant peut-être encore que celui des années précédentes, et le souvenir du bal donné par la duchesse de Berry pendant le carnaval de cette année, la dernière qu'elle devait passer aux Tuileries, est resté présent dans toutes les mémoires.

Éprise de tous les souvenirs du passé, Madame se plaisait à ces fêtes qui, en rappelant par leurs costumes les différentes époques et les personnages les plus fameux de notre histoire, faisaient intervenir les beaux-arts dans les plaisirs. L'année précédente, après le « bal candide » où toutes les femmes étaient en blanc, elle avait organisé un bal turc dont Dubois-Drahonet nous a laissé une image charmante ; Marie-Caroline y apparaît vêtue de velours rose et de gaze d'argent brodée d'or, au milieu d'une cour orientale, où se reconnaissent les visages de son entourage familier. Encouragée par ce succès, Madame avait eu l'idée originale et heureuse, au printemps de 1829, de faire revivre pour quelques heures la cour des Valois, sous le règne fugitif de Marie Stuart. Cette époque plus qu'aucune autre devait plaire à la duchesse de Berry en raison des affinités existant entre elle et les princesses qui avaient compté parmi ses ancêtres. En vraie Valois, elle avait le goût des arts et des fêtes somptueuses, elle avait pour les lettres le même amour que la Marguerite des Marguerites, sœur de François Ier, dont elle descendait par Henri IV, et, à défaut de la beauté, elle avait le charme de l'autre Marguerite de Valois, belle-sœur de l'infortunée Marie Stuart. C'était à la duchesse de Berry qu'était échu le rôle de représenter la reine de France, et au jeune duc de Chartres, celui de réincarner François II, tandis que le duc de Nemours portait avec aisance et gentillesse le pourpoint des pages de la cour de France.

Dans une suite d'aquarelles restées célèbres, Eugène Lamy, qui avait dessiné tous les costumes d'après des gravures et des portraits de l'époque, a perpétué les splendeurs du cortège. « C'est la nuit des revenants ! » s'était écrié le vicomte d'Arlincourt, à la vue de cette reconstitution si minutieuse et si exacte.

Lady Stuart de Rothsay, femme de l'ambassadeur de la Grande-Bretagne, personnifiait la reine Marie de Lorraine ; sa fille, Luisa Stuart, représentait un page portant un étendard aux armes de France et d'Écosse ; la marquise de Podenas apparaissait sous les voiles de veuve de Catherine de Médicis. Puis c'étaient la duchesse de Caylus, en Diane de Poitiers ;

LE QUADRILLE DE MARIE STUART

BAL DE LA DUCHESSE DE BERRY (2 MARS 1829)

Aquarelle peinte par Eugène Lami

la comtesse de Pastoret, en duchesse de Montpensier, et la comtesse Auguste de Juigné, en Jeanne d'Albret. Le comte de Mesnard personnifiait l'amiral de Coligny ; le comte de Rosambo, le duc de Guise, et le baron de Charette, le duc François de Lorraine.

A tous ces noms, s'ajoutait la fine fleur de l'aristocratie anglaise ; puis, par une idée originale et piquante, Marie-Caroline avait voulu que quelques-uns des grands seigneurs de la cour des Valois fussent représentés par ceux de leurs descendants qui portaient encore leur illustre nom. C'est ainsi qu'on voyait les comtes de Brissac, de Cossé et de Biron, revêtus du costume des trois maréchaux de France, leurs ancêtres, et le marquis de Douglas, de celui du duc de Hamilton, dont il devait plus tard relever le titre. Le comte Charles de Mornay, modèle d'élégance et de recherche, portait même, disait-on, le pourpoint authentique et l'épée de son célèbre aïeul, pieusement conservés parmi ses souvenirs de famille.

Pour rehausser tous ces somptueux costumes, Marie-Caroline avait prêté libéralement non seulement ses bijoux, mais encore ceux de la Couronne. Vêtue d'une longue robe de velours bleu garnie d'hermine, ouverte sur une jupe de satin blanc, les épaules encadrées par une haute collerette de toile d'argent, la princesse, portant la couronne royale étincelante de diamants, attirait tous les regards dans ce brillant cortège, compensant, par la grâce, ce qui pouvait lui manquer en beauté pour personnifier la reine d'Écosse. Quelques mois plus tard, exilée comme la malheureuse souveraine dont elle portait le costume, c'était dans son propre palais, dans ce sombre château d'Holyrood, qu'elle allait trouver asile et y recevoir cette hospitalité chantée par Victor Hugo dans une ode célèbre :

Qu'on reçoit et qu'on rend de Stuarts à Bourbons.

Revêtues uniformément d'une robe de satin blanc recouvert de gaze d'argent, toutes les dames invitées qui ne faisaient pas partie du cortège, étaient rangées dans la salle de bal où, sur une haute estrade, se dressait le trône préparé pour Marie Stuart. Lorsque le duc de Chartres lui eut donné la main pour gravir les degrés, Marie-Caroline lui désigna, à

ses côtés, le siège où il devait prendre place. Mais le jeune prince, retirant sa toque à longues plumes blanches, s'inclina avec grâce devant elle : « Madame, je connais une place », lui dit-il avec galanterie, et ce fut appuyé sur son fauteuil que, sans consentir à s'asseoir, il voulut se tenir derrière elle.

En présence du Roi, du Dauphin et de la Dauphine, du duc et de la duchesse d'Orléans, le marquis de Huntly ouvrit le bal avec la petite Mademoiselle. Grand seigneur écossais, âgé de près de quatre-vingts ans, le vieillard battit quelques entrechats à la mode de Versailles, où il avait eu jadis l'honneur de danser un menuet avec la reine Marie-Antoinette; puis les quadrilles commencèrent. Les contre-danses avaient la vogue, c'était la véritable danse française, celle où chacun s'efforçait de faire les plus jolis pas. Marie Stuart et François II dansèrent en face l'un de l'autre, resplendissants tous deux sous leurs riches costumes.

Durant le long défilé de l'immense cortège qui, précédé par la musique des Gardes du corps, s'était déroulé à travers l'escalier d'honneur et les appartements des Enfants de France, chacun avait été frappé de l'élégance et de la beauté du duc de Chartres, alors dans tout l'éclat de ses dix-huit ans; il était l'âme de toutes ces fêtes et se montrait plus assidu que jamais auprès de la duchesse de Berry et de Mademoiselle.

Le projet de mariage entre lui et la jeune princesse, sans être officiel, était universellement connu dans le public et souriait de plus en plus aux deux familles qui allaient se trouver unies une fois de plus par un nouveau lien. L'idée n'était pas nouvelle. Lors de la naissance de la princesse qui devait être la duchesse de Parme et qui eut une si mélancolique destinée, le jeune duc de Chartres, en entendant le premier coup de canon, s'était écrié :

« C'est ma femme ou mon roi qui vient au monde. »

Le duc de Berry, avec sa rondeur habituelle, s'amusait de ce projet : « Charles, allez donc embrasser votre femme! » dit-il un jour au jeune prince en lui montrant la petite Mademoiselle que la nourrice venait d'amener dans ses bras.

LE QUADRILLE DE MARIE STUART

BAL DE LA DUCHESSE DE BERRY 2 MARS 1829

Aquarelle peinte par Eug.e Lami

Depuis cette époque, il n'était guère de jour où Madame ne donnât à la branche cadette de nouvelles preuves de son affection. Après la mort de Louis XVIII, l'une de ses premières démarches avait eu pour but d'obtenir, pour Louis-Philippe, le titre d'Altesse Royale, dont l'absence le privait, dans certaines cérémonies, d'une foule de prérogatives que possédait Marie-Amélie, et piquait à tout instant son amour-propre. C'est ainsi qu'aux Tuileries, comme fille de souverain, Marie-Amélie voyait s'ouvrir devant elle les deux battants de chaque porte, tandis qu'un vantail se refermait devant son mari avant de lui livrer passage. Elle avait sa place sur le tapis de velours fleurdelisé étendu devant le trône royal, et lui ne pouvait en franchir la limite! La princesse avait vite obtenu gain de cause auprès de Charles X, trop disposé déjà à prodiguer à son cousin les témoignages de sa bienveillance. En cette circonstance comme en tant d'autres, Madame n'avait pris pour guide que la générosité de son esprit et la bonté de son cœur, oublieuse des paroles de Louis XVIII, qui s'était énergiquement refusé à donner satisfaction aux sollicitations du futur Louis-Philippe. « Le duc d'Orléans est assez près du trône, ma fille, avait dit le vieux roi avec sagesse, je me garderai bien de l'en rapprocher davantage; si j'agissais autrement, vous seriez la première à le regretter. »

Au milieu des fêtes où elle brillait au premier rang, la Dauphine, mélancolique et austère, ne pouvant être comparée ni pour l'âge, ni pour l'éclat, ni pour la grâce à la duchesse de Berry, il était difficile que cette jeune femme, veuve de si bonne heure et depuis plusieurs années déjà, ne fût pas parfois en butte à la médisance. Il est certains esprits enclins à la malignité et aux observations indiscrètes qui ne peuvent se figurer que la victime d'une séparation cruelle, encore dans tout le charme de son printemps, sache et veuille se résigner à la solitude du cœur pour laquelle sa fraîcheur ne semble pas faite! Aussi la princesse a-t-elle été l'objet d'une foule de calomnies qui ne reposent sur aucune donnée sérieuse et qu'aucun fait précis n'est jamais venu appuyer. La cause de ces injustes propos, il faut la chercher, je crois, dans l'indépendance de son caractère. On a trop oublié ce qu'était cette

jeune fille qui débarquait en France dans la fleur de ses dix-huit ans pour se trouver lancée seule et sans guide au milieu d'une cour où tout lui était étranger! Élevée libre de toute contrainte dans une île lointaine, rien n'était venu la préparer au rôle difficile qu'elle avait à jouer, et personne ne se trouvait auprès d'elle pour lui signaler des dangers et des embûches que son inexpérience ne pouvait même pas soupçonner. Avide de liberté et de mouvement, elle devait se plier moins qu'une autre aux rigueurs de l'étiquette et aux contraintes du cérémonial; aussi, sa franchise trop inconsidérée peut-être, jointe à sa gaieté toute napolitaine, l'entraînait parfois, dans ses propos ou dans ses actes, à des oublis ou à des étourderies que les esprits malveillants ne manquaient pas d'interpréter de façon fâcheuse. On lui reprochait la familiarité de ses façons, la liberté de ses manières et même son goût prononcé pour cette vie simple et familière qu'elle aimait à mener à Rosny ou à Dieppe, entourée d'un petit cercle d'amis.

Il est bien peu de princesses étrangères venues s'asseoir sur le trône de France qui n'aient été l'objet, comme Marie-Caroline, des critiques les plus sévères et des plus perfides insinuations. Elles apportaient de leur pays d'origine des usages qui n'étaient pas les nôtres et des habitudes auxquelles nous n'étions pas faits. Marie-Antoinette, elle aussi, aimait à oublier les pompes du château de Versailles et à jouer à la fermière dans les bosquets de Trianon. Elle a été victime des mêmes accusations! Comment, dans ces journées si remplies, dont la duchesse de Berry nous donne le détail circonstancié dans son journal intime, pourrait-il y avoir place pour la moindre intrigue; comment, dans cette existence de princesse royale, au milieu d'un palais où tout est réglé minute par minute, serait-il possible de cacher une aventure à tant d'yeux ouverts et clairvoyants? La princesse n'a jamais été coupable que d'étourderies et d'imprudences, et la droiture de son naturel l'a même empêchée de croire qu'il fût possible de la soupçonner. Madame de la Tour, qui l'avait élevée, connaissait sa loyauté et sa franchise, et elle s'effrayait pour elle des médisances auxquelles elle pouvait donner prise.

LA SAINT-HENRI

LA DUCHESSE DE BERRY — LE COMTE DE MESNARD — LA DUCHESSE DE GONTAUT — MADEMOISELLE
LE DUC DE BORDEAUX

[illegible]

« Il ne suffit pas de bien faire et de laisser dire ! » lui écrivait-elle en lui adressant de prudentes recommandations.

Sans doute, sa coquetterie instinctive lui donnait le désir de plaire, mais c'est tous ceux qui l'approchaient qu'elle voulait conquérir. Il semble, du reste, que le nom même de celui qu'on a cité maintes fois comme ayant été le plus avant dans les bonnes grâces de Marie-Caroline, soit en réalité la meilleure preuve de l'invraisemblance de cette accusation. M. de Mesnard avait près de cinquante ans lorsque l'estime de Louis XVIII l'avait placé, en 1816, près de sa nièce, dont il eût pu facilement être le père. A côté de cette enfant enjouée et frivole, c'était un vieillard, aussi bien par le nombre des années que par le sérieux du caractère, et s'il n'avait par tardé à obtenir la première place dans sa confiance, c'est qu'elle avait sans peine reconnu en lui un guide éclairé, mûri par l'expérience. J'ai dépouillé à Brunnsée les nombreuses liasses qui forment la correspondance du comte de Mesnard et, dans ces centaines de lettres du fidèle écuyer de Madame, il n'en est pas une où un seul mot puisse donner lieu à une interprétation fâcheuse. D'après le ton même de ces longues missives, on peut juger que M. de Mesnard n'était pas enclin à la galanterie ; c'était un homme froid et sévère et les conseils qu'il donnait respectueusement à Madame ne sont empreints ni d'indulgence ni de faiblesse. C'était un sage mentor qu'on ne saurait confondre avec un Don Juan. On connaît la jolie lettre que la princesse lui écrivit, en 1822, en lui envoyant le buste de Sully « pour le remercier de savoir lui dire, à l'instar du fidèle conseiller du Grand Henri, des vérités parfois désagréables qu'on ne dit pas assez souvent aux princes ». Plus tard, le 22 mai 1833, elle lui écrivait encore : « Vous avez toujours été pour moi comme un père ! » Tout cela ne ressemble guère à une correspondance amoureuse ! Faut-il parler aussi de l'invraisemblance d'une liaison avec le gendre de M. de Mesnard, le comte de Rosambo, qu'elle avait marié elle-même à Aglaé de Mesnard ? Peut-on supposer que ce dernier, s'il avait justifié un pareil reproche, aurait eu l'indélicatesse de venir, après le deuxième mariage de Marie-Caroline, faire de fréquents séjours

à Brunnsée, au risque de troubler la paix de son propre ménage et d'éveiller la jalousie du comte Lucchesi?

Si la duchesse de Berry avait été calomniée aux jours de sa puissance, elle le fut plus encore au moment de ses malheurs. Lorsque, au cours de sa cruelle captivité de Blaye, Madame se vit, en 1833, contrainte d'avouer son mariage avec le comte Lucchesi-Palli, cette révélation trouva bien des incrédules; on se plaisait à répéter que cette prétendue union morganatique avait été inventée pour les besoins de la cause et uniquement dans le but de donner un père à l'enfant qui allait venir au monde. La publication de l'acte officiel du mariage, antérieur de dix-sept mois à la naissance, est venue donner un démenti formel à ces criminelles allégations. Les recherches que j'ai tenu à faire moi-même, au Vatican, avec l'aide du père Hœrlé et de Mgr Wenzel, archiviste en chef, ont confirmé en tous points les renseignements donnés par M. Thirria. La pièce, dont voici la copie authentique, se trouve inscrite à son rang de date, le 14 décembre 1831, sur un registre spécial *in libro primo Matrimoniorum,* à la page 117, aux archives secrètes du Vicariat :

14 décembre 1831. — Je soussigné certifie que S. A. R. Marie-Caroline-Ferdinande-Louise, Madame, duchesse veuve de Berry et M. Hector-Charles comte Lucchesi-Palli de Campo-Franco, s'étant adressés à moi confesseur, afin de s'unir secrètement par les liens du mariage; des raisons de la plus haute importance l'empêchant de le faire publiquement, muni de toutes les facultés spéciales nécessaires pour procéder à cette union dans le plus grand secret, je les ai conjoints en mariage légitime, sans présence de témoins, comme j'en avais le pouvoir. En foi de quoi trois copies du présent acte ont été écrites de ma main, dont deux pour les parties contractantes, la troisième devant rester déposée dans les archives secrètes du Vicariat de Rome, en témoignage de la vérité. A Rome, 14 décembre 1831. Jean-Louis Rozaven, soussigné certifions la vérité de l'acte ci-dessus.

Rome, ce 14 décembre 1831.

Marie-Caroline. Hector-Charles Lucchesi-Palli.

Comme on le voit, le père Rozaven, jésuite, avait reçu du Pape, pour bénir ce mariage, des dispenses spéciales à cette occasion, et l'on peut affirmer, de source à peu près certaine, que le cardinal de Rohan avait célébré la messe.

S'il était besoin d'un autre témoignage, je pourrais citer une curieuse

lettre absolument inédite, que j'ai trouvée moi-même aux archives du château de Brunnsée et dont le duc della Grazia lui-même, le fils de la duchesse de Berry, ne connaissait pas l'existence. Elle est écrite par le comte Lucchesi à la princesse, à Nantes, à l'époque où le mariage était encore secret, et l'authenticité de cette pièce n'est pas contestable.

En voici la traduction :

Combien de temps me laisserez-vous dans cet état, mon angélique épouse *(angelica mia sposa),* votre course rapide qui vous a exposée à tant de dangers, a été pour moi un tourment de plus, bien que je lui doive le bonheur de vous avoir revue. Je dois au monde et à vous de rester indifférent à tout ce qui vous touche et même si vous étiez obligée de déclarer mon bonheur, vous voulez que mon nom reste ignoré! Quel sort est le mien! Vous, toute à votre devoir, moi tout à mon désespoir!

Déliez-moi, je vous en conjure, de cette parole, qui fait le malheur de chaque instant de ma vie, et comptez sur ma prudence. Croyez-vous que mon cœur ne veillerait pas sur vous?

H. L.

Cette lettre a une double importance, car après avoir nié l'existence du mariage, on a voulu contester la légitimité de l'enfant de Blaye, en arguant la séparation des deux époux. Or, le comte Lucchesi, après s'être plaint du mystère que la princesse l'oblige à garder sur son mariage, fait au voyage qu'elle a accompli près de lui, en Hollande, une allusion aussi précise que possible. Sans parler, en effet, de la venue, à Nantes, du comte Lucchesi au moment où Marie-Caroline s'y cachait dans la maison de Mesdemoiselles du Guiny, on avait raconté à plusieurs reprises, d'après divers témoignages que j'ai cités précédemment au cours d'une longue polémique dans *l'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux,* que la princesse l'avait rejoint elle-même en Hollande, sous un déguisement, au moment probable de la conception de l'enfant. Le comte Lucchesi, on le sait, était en 1832, à la Haye, ministre du roi des Deux-Siciles. Dans le courant de l'été de cette même année, mettant en défaut la police de Louis-Philippe, Marie-Caroline, escortée d'une seule compagne fidèle et dévouée, réussit à quitter mystérieusement son asile de Nantes et à gagner Rotterdam, où son mari l'attendait en secret et où l'appelaient en même temps ses intérêts politiques. Ce fut au cours de ce voyage qu'elle

dut à la courtoisie d'un officier français de ne pas être découverte dans une auberge de Montmédy. Après un court séjour en Hollande, elle revint, confiante dans le succès de son entreprise, reprendre vaillamment sa place au milieu de ses partisans; nul n'avait soupçonné son absence.

A l'appui de ce fait important rapporté par le baron de Mesnard et établi par divers témoignages, il en est un particulièrement probant que j'ai recueilli moi-même, qu'on ne saurait passer sous silence, c'est celui de Madame Harson, confidente et familière de la duchesse de Berry, dont elle fut pendant trente ans la lectrice et la première femme de chambre et qui a conservé, malgré ses quatre-vingt-dix ans, toute la lucidité de ses souvenirs. Ce sont ces importantes déclarations que la lettre du comte Lucchesi vient confirmer aujourd'hui d'une façon si complète.

D'ailleurs, comme on a voulu le prétendre, si M. de Mesnard avait été le père de la petite Anna, est-il vraisemblable que lui-même eût accompagné Marie-Caroline, lorsqu'en quittant la prison de Blaye elle se rendit au-devant de son époux? Enfin est-il possible d'admettre que lorsque mourut à Livourne, au mois de novembre de la même année, la petite princesse, la duchesse l'eût fait enterrer à Palerme, dans le caveau de la famille du comte Lucchesi, si elle n'eût pas été réellement sa fille?

Charles X qui, peut-être, lui aussi, cédant à de fâcheuses suggestions, avait eu quelques doutes sur la date du mariage de sa belle-fille, avait exigé, avant de la recevoir pour la réunir à ses enfants, qu'on lui fournît les preuves formelles de sa célébration.

J'ai reçu votre lettre, ma chère petite, lui écrivait-il le 25 août 1833, et appris avec intérêt les détails de votre situation. Je ne vous fais pas de reproches sur les torts que vous avez pu avoir envers moi et ma famille. Vous m'assurez qu'ils n'ont été causés que par la très fâcheuse position où vous vous trouviez, et j'aime à n'en pas douter. Croyez aussi que j'ai vivement senti les malheurs qui sont tombés sur vous et que je désirerais pouvoir les adoucir... Henry et Louise ne savent rien de ce qui vous concerne depuis votre arrestation à Nantes, sauf votre longue captivité, votre départ de Blaye et votre arrivée à Palerme. A présent, il faut, avant qu'ils puissent vous revoir, qu'ils soient instruits des nouveaux liens que vous avez formés et de la naissance de l'enfant qui en est résulté, mais, avant que je puisse leur parler de la situation où vous vous trouvez maintenant, il est indispensable que j'aie entre les mains l'acte de votre mariage avec le comte Lucchesi ou du moins une copie de cet acte authentique et légalisée. Hâtez-vous de m'envoyer cette pièce qui m'est absolument nécessaire, et lorsque je l'aurai reçue,

je verrai d'après votre véritable intérêt les démarches que je pourrai faire auprès du roi de Naples et de l'Empereur d'Autriche pour assurer votre voyage jusqu'à Prague. Croyez, ma chère petite, à ma tendresse pour vous et à la peine profonde que m'ont causée tous vos malheurs. Je vous embrasse de tout mon cœur.

CHARLES.

Or, à la date du 25 septembre 1833, il lui écrivait que les pièces parvenues par l'entremise de M. de Montbel, l'avaient pleinement satisfait.

Je n'hésite plus maintenant, ma chère petite, à instruire vos enfants de votre nouveau mariage et je m'empresse en même temps de vous les conduire. En conséquence, ma belle-fille partira après-demain avec Louise, et moi je pars le 28 avec Bordeaux. C'est à Léoben que nous nous rendons et c'est à cet endroit que nous aurons le plaisir de vous retrouver. A nous revoir bientôt ma chère petite, lui disait-il en terminant, je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur. Je vous prie de dire au comte Lucchesi que je serai fort aise d'avoir le plaisir de le voir.

Nous connaissons les raisons qui avaient engagé la princesse à tenir son mariage secret; elle craignait que cette déclaration ne lui fît perdre son prestige au moment de la campagne de Vendée, et que Charles X, mécontent, ne lui retirât ses pouvoirs de régente. Son désir eût été de ne l'annoncer publiquement qu'après la majorité du comte de Chambord. Mais si, au point de vue de l'avenir monarchique de son fils, il eût été préférable peut-être qu'elle restât la veuve du duc de Berry, elle ne pouvait pourtant avoir à rougir de l'union qu'elle avait contractée et il était impossible d'élever contre celui qu'elle avait choisi la critique la plus légère. Le comte Hector Lucchesi-Palli, duc della Grazia, prince de Campo-Franco, portait un des plus grands noms de la Sicile, et ses ancêtres avaient régné à Lucques, au temps de Désiré, roi des Lombards. Jusqu'à son dernier soupir, la princesse devait trouver en son époux une affection respectueuse et tendre, un appui sûr et fidèle au milieu de ses traverses, et une consolation au cours de ses longs malheurs.

Le voyage de la duchesse de Berry, en 1829, dans les départements du Midi, fut aussi triomphal que celui qu'elle avait fait en Vendée pendant l'année précédente. Les Bourbons de Naples se disposaient à traverser la France pour conduire en Espagne la princesse Christine qui allait épouser

Ferdinand VII, veuf pour la deuxième fois, et Marie-Caroline avait saisi avec joie l'occasion de venir embrasser son père, ses sœurs et sa belle-mère, dont elle était restée séparée depuis son mariage. L'accueil qu'elle reçut dans toutes les villes fut aussi enthousiaste qu'elle pouvait le souhaiter; mais, là aussi, les transports qu'excitait sa présence devaient être plus ardents que durables.

Le 10 octobre, la princesse avait quitté Saint-Cloud et, à Valence, elle avait retrouvé sa demi-sœur, Marie-Isabelle, mariée à l'Infant François de Paule, frère du roi Ferdinand VII. Tous trois allaient se rendre ensemble au-devant de Leurs Majestés Siciliennes. Ce fut à Grenoble, le 31 octobre, que les deux cortèges se rencontrèrent. L'entrevue fut à la fois solennelle et touchante.

Avec la simplicité de ton qui faisait le charme de sa nature à la fois si sincère et si vive, Madame nous peint l'impatience avec laquelle elle attendait ses parents et le bonheur qu'elle éprouva à se retrouver en leur présence :

Samedi 31 octobre. Réveillée à 7 heures, je m'habillai et, après avoir pris une tasse de chocolat, je partis à 8 heures avec mon frère et ma belle-sœur dans leur calèche; la route qui suit la vallée est extrêmement jolie. A tout moment nous trouvions des courriers des voitures de papa. Au bout de quelques heures, nous avons rencontré M. de Blacas qui nous a dit que papa venait après lui. Nous sommes descendus et nous nous sommes trouvés dans les bras de papa, de maman et de Christine qui est charmante; ma joie a été extrême de revoir mes parents après treize ans de séparation...

Pour recevoir les princes, au château de Trouvet, le marquis de Marcieu avait fait élever un arc de triomphe formé de trois portiques portant les armes de France, les armes de Naples et les armes d'Espagne. Toute l'avenue était pavoisée de guirlandes et trente jeunes filles, vêtues de blanc, offrirent aux princesses des fleurs et des fruits dans d'élégantes corbeilles. A Grenoble, le maire vint au-devant du roi de Naples pour le complimenter au nom des habitants : « Sire, dit-il, la ville de Grenoble s'estime heureuse d'être la première de France à présenter à Vos Majestés l'hommage de ses respects et à vous remercier du noble présent que vous avez fait à notre patrie dans la personne de votre illustre fille, Madame,

LA FAMILLE DU PRINCE ROYAL DES DEUX SICILES

Aquarelle de Garneray

A M. le Duc Decazes

1. Antoine-Pascal de Bourbon, comte de Lecce (1816-1843).
2. Marie-Christine-Ferdinande de Bourbon (plus tard reine d'Espagne) (1806-1873).
3. Marie-Antoinette-Anne de Bourbon (plus tard grande duchesse de Toscane) (1814-1898).
4. Charles-Ferdinand de Bourbon, prince de Capoue (1811-1862).
5. François, prince héréditaire des Deux-Siciles (roi en 1825).
6. Marie-Amélie de Bourbon (plus tard mariée à l'Infant d'Espagne, Don Sébastien de Bourbon et Bragance) (1818-1857).
7. Buste de la duchesse de Berry.
8. Marie-Caroline-Ferdinande de Bourbon (mariée au comte de Montemolin) (1820-1861).
9. Marie-Isabelle de Bourbon, princesse héréditaire (reine en 1825) (1789-1848).
10. Léopold-Benjamin-Joseph de Bourbon, comte de Syracuse (1813-1860).
11. Ferdinand, duc de Noto (Ferdinand II, roi des Deux-Siciles) (1810-1859).
12. Buste du roi Ferdinand IV.
13. Buste de Louise-Charlotte-Marie-Isabelle de Bourbon (mariée à l'Infant d'Espagne, Don François de Paule).

duchesse de Berry. Puisse la future reine d'Espagne embellir longtemps le trône où elle va s'asseoir, et régner sur le cœur de ses nouveaux sujets comme son héroïque sœur règne sur les nôtres. »

Depuis Grenoble jusqu'à Perpignan, Madame et les Majestés Siciliennes rencontrèrent le même enthousiasme. Le roi et la reine de Naples, la duchesse de Berry et la future reine d'Espagne voyageaient ensemble dans une calèche découverte; c'était avec joie que les Bourbons de Naples se retrouvaient dans le pays de leurs ancêtres et c'était avec une satisfaction bien légitime que François Ier contemplait ces riches contrées dont son petit-fils serait un jour le maître, tandis que sa fille Christine régnerait bientôt sur cet autre pays s'étendant au delà des montagnes qui, depuis Louis XIV, ne sont plus une frontière. Une fois encore le mot du grand Roi allait se trouver justifié par une nouvelle alliance entre les rameaux des Bourbons. Madame accompagna ses parents jusqu'aux Pyrénées et ce fut à Perthus, à la frontière, qu'elle les quitta dans la journée du 12 novembre.

A l'arrivée de la voiture royale, les canons du fort de Bellegarde se mirent à tonner, tandis qu'une foule immense d'Espagnols saluaient par des acclamations unanimes l'arrivée de leur future reine sur le sol de son royaume.

Voici en quels termes la duchesse de Berry raconte, dans ses carnets, la réception faite à sa sœur Christine :

Aussitôt mon réveil à 6 h. 1/2 je montai chez papa où je restai à bavarder avec Christine et à jouer avec François jusqu'à 9 h. 3/4 où nous sommes partis. Le chemin d'abord fort triste devient promptement très pittoresque, il est taillé dans le flanc même de la montagne jusqu'au bord de la Teck que l'on passe à gué avec des hommes dans l'eau qui soutiennent la voiture. Après avoir admiré à droite les restes d'un fort mauresque en face du Canigou nous sommes arrivés à Perthus vis-à-vis la montagne et le fort de Bellegarde. Les troupes françaises ont accompagné les voitures du roi de Naples jusqu'à la frontière, où nous sommes descendus tous. Deux régiments de la garde espagnole et un escadron de gardes du corps nous y attendaient; le comte d'Espagne, commandant de la Catalogne, a complimenté Christine et lui a fait un fort joli compliment; il y avait, en outre, beaucoup d'Espagnols et d'Espagnoles qui baisaient la main de leur future reine; un évêque espagnol; des magistrats, en velours, avec un rabat de dentelle; le spectacle était fort imposant et le temps le plus beau du monde! C'est là que nous avons quitté mes parents et Christine! Dieu la garde...

Les adieux de Madame à son père et à la princesse Christine furent des plus touchants. Les deux sœurs ne pouvaient croire, sans doute, après les jours heureux qu'elles venaient de vivre, que la destinée leur réservait tant d'amertumes ! « Ne regarde pas trop la France, tu ne pourrais plus l'oublier ! » avait dit la duchesse à sa sœur qui ne se lassait pas, durant le voyage, d'admirer les sites qui passaient devant ses yeux. Enfin, toutes deux s'arrachèrent aux bras l'une de l'autre, et tandis que les Bourbons de Naples pénétraient en Espagne, Marie-Caroline reprenait la route de Perpignan. Le retour aux Tuileries n'allait être qu'une longue suite d'ovations, et cette animation méridionale, surexcitée par sa présence, amusait et charmait la princesse en lui rappelant les habitudes expansives de son pays. Elle prit un plaisir extrême aux antiques fêtes instituées par le roi René, aux danses au tambourin, aux jeux de la tarasque, aux farandoles et aux pégoulades qui se déroulaient à la lueur des torches de résine que brandissaient gaiement les danseurs. Entre temps, elle s'arrêta à Arles pour voir le cloître de Saint-Trophime, et, à Orange, pour y visiter les ruines imposantes du théâtre romain. Le 28 novembre, elle était aux Tuileries pour dîner.

Comment ces cris d'amour pour les Bourbons qui avaient, pendant deux mois, retenti à ses oreilles, n'auraient-ils pas trompé son cœur et abusé son esprit ! Elle revint du Midi triomphante, convaincue que, là encore, son fils ne comptait que des amis et des partisans dévoués et fidèles, tout prêts à se lever en masse pour soutenir ses droits et défendre sa couronne au jour où elle se trouverait menacée.

Pourtant l'état secret des esprits n'était rien moins que rassurant ; le ministère Polignac, constitué par décret du 9 août 1829 et fort mal accueilli, n'avait pas cessé de voir diminuer peu à peu son prestige et sa popularité ; il semblait, en revanche, que, chaque jour, Charles X perdît davantage le sentiment des ménagements à garder envers une opposition irritée et menaçante. Madame, qui avait regretté Villèle et qui avait osé dire au Roi, lorsque ce dernier s'était décidé à écarter son ministre : « Sire, vous descendez aujourd'hui la première marche du trône ! » Madame

aurait peut-être pu s'apercevoir que l'avenir était menaçant et que les pires événements étaient à craindre devant cet orage qui grossissait chaque jour. Mais sa perspicacité était endormie par l'éclatant succès qu'elle venait de remporter dans le Midi. Elle s'était persuadée faussement que la France l'aimait autant qu'elle aimait la France, et ces illusions, qu'elle avait puisées dans ses voyages, allaient préparer lentement les désastres de l'avenir.

Le roi de Naples avait pris l'engagement, en quittant sa fille, de s'arrêter à la cour de France avant de regagner son royaume. La duchesse de Berry, retenue par sa santé, ne put aller au-devant de ses parents jusqu'à la frontière, comme elle en eût eu le désir, et ce fut à Chambord qu'elle voulut les recevoir pour leur faire les honneurs de ce magnifique domaine au nom du duc de Bordeaux. Ce fut là qu'avec une fierté bien légitime elle présenta ce dernier à son grand-père. La réception de Chambord avait eu lieu le 17 mai, trois jours plus tard Leurs Majestés Siciliennes firent leur entrée à Paris. Leur arrivée en France fut le signal de nombreuses réjouissances. Il y eut une grande réception aux Tuileries, un spectacle au château de Saint-Cloud, une fête magnifique à Rosny et une visite à la Monnaie. A la représentation de gala donnée à l'Opéra, le choix du programme ne sembla pas heureux : *la Muette de Portici,* qu'on représenta devant le roi François I^er^, lui remettait sous les yeux les scènes de la révolution de Naples qui ne pouvaient évoquer chez lui que des souvenirs douloureux. Une grande chasse à Compiègne vint faire, quelques jours plus tard, diversion à cette impression fâcheuse. On y admira l'adresse de la reine qui abattit quinze pièces, à la carabine, en un court laps de temps. S'il faut s'en rapporter au maréchal de Castellane, peu indulgent dans ses appréciations, la reine n'était pas séduisante : « Une petite cloche, nous dit-il, donne une idée de la grâce de sa taille. » La tournure du roi, à l'en croire, n'était pas plus avantageuse : « Il est voûté, a la tête penchée sur la poitrine et quoiqu'il n'ait que cinquante-trois ans, il en porte bien soixante-dix. » Le duc d'Orléans, qu'une parenté si étroite unissait aux Bourbons d'Italie, voulut

à son tour célébrer leur arrivée par une fête dont la magnificence perpétuât le souvenir de leur visite. Toute la Famille royale s'y était rendue et le Roi lui-même avait voulu l'honorer de sa présence. Les splendides appartements du Palais-Royal étincelaient de lumières et, du haut des terrasses ombragées d'orangers et de plantes vertes, on admirait le coup d'œil féerique qu'offrait le jardin entièrement illuminé et éclairé par des feux de toutes couleurs. Mais, tandis qu'on dansait dans tous les salons et que, aux sons joyeux des nombreux orchestres, les invités se livraient en toute sécurité à la joie et au plaisir, il se produisit, au dehors, une sorte d'émeute; des chaises avaient été amoncelées jusqu'à la hauteur du premier étage et des malfaiteurs y avaient mis le feu. L'incendie menaçait de se propager; la foule à laquelle, par amour de la popularité, le duc d'Orléans avait permis l'accès des jardins, avait renversé les grilles et la panique devenait générale; le Roi essayait vainement de calmer les danseuses éperdues, quand les secours arrivèrent et l'incendie fut éteint; mais les recherches pour trouver les coupables demeurèrent infructueuses et l'on ignora toujours les auteurs du désastre. Cet événement inexplicable avait produit dans tous les esprits une sorte de panique, et il semble que ç'ait été à partir de ce moment que l'opinion publique, troublée par les divisions politiques, ait commencé à s'inquiéter de l'état des choses; c'était avec une émotion grandissante qu'on se répétait la phrase prononcée, ce soir-là, au Palais-Royal, par un diplomate influent; elle ne semblait dépeindre que trop bien l'état alarmant de la France : « Nous dansons sur un volcan ! »

* * *

LA ROUTE DE L'EXIL

Ce fut le 9 juillet 1830 que parvint, à Paris, la nouvelle de la prise d'Alger, et ce fut au cours de la représentation de l'Opéra que fut lue la dépêche annonçant que, depuis quatre jours, le maréchal de Bourmont était maître de la vieille cité des corsaires barbaresques; mais l'hostilité

qui couvait sourdement, depuis de longs mois, contre le gouvernement de Charles X, commençait à se faire jour d'une façon si menaçante, que l'annonce de cette magnifique conquête fut accueillie avec une indifférence presque complète et n'apporta pas au parti monarchique le regain de popularité qu'il eût été en droit d'attendre. Pourtant, lorsque, le 11 juillet, dans la voiture dorée du sacre, Charles X, accompagné de la Dauphine, du Dauphin et de la duchesse de Berry, se rendit à Notre-Dame pour le *Te Deum* d'actions de grâces, des vivats et des acclamations l'accueillirent à son passage, et le vieux roi reprit, le soir, le chemin de Saint-Cloud, l'esprit satisfait et le cœur tranquille, ne se doutant guère que c'était pour la dernière fois qu'il venait de parcourir les rues de sa capitale.

La duchesse de Berry, justement fière du succès de nos armes, avait voulu associer ses enfants à la joie que lui avait causée cette brillante victoire. Elle leur permit de donner une collation aux compagnons ordinaires de leurs jeux, dans le jardin de Saint-Cloud qui, depuis la campagne d'Espagne, portait le nom du Trocadéro, et, le soir, un feu d'artifice termina cette fête enfantine. Ce devait être le dernier tiré en l'honneur des Bourbons.

Quinze jours plus tard, le dimanche 25 juillet, rien encore ne pouvait laisser supposer, au château de Saint-Cloud, que quelques heures plus tard des événements considérables allaient troubler l'ordre des choses en transformant la vieille monarchie et en renversant le trône de Charles X. Ce fut le lundi matin, seulement, que les Ordonnances parurent au *Moniteur* et furent rendues publiques; mais ce fut avec une lenteur que, à l'heure actuelle, nous ne nous expliquons guère, que cette nouvelle sensationnelle se répandit dans Paris. Aucun mouvement, ce jour-là, n'eut lieu dans les faubourgs, et la foule se porta fort nombreuse à la fête de la Villette. une des plus courues de l'époque; l'amour du plaisir l'emportait sur les passions politiques. Le Roi et le Dauphin chassèrent à courre dans la forêt de Rambouillet, et le duc de Bordeaux et Mademoiselle, après être allés à Versailles visiter une manufacture, s'étaient rendus, pour dîner, au Petit Trianon.

Au moment où Charles X adressait ses adieux à ses petits-enfants, en partant pour la chasse, il demanda à Madame de Gontaut si elle avait lu le *Moniteur,* et, comme elle répondait, en souriant, qu'elle se dispensait généralement de cette lecture peu captivante : « Aujourd'hui, il ne vous ennuierait pas et vous étonnerait peut-être. Vous y verrez quatre Ordonnances que je viens de signer : Modification de la loi électorale, suspension du régime constitutionnel, suppression de la liberté de la presse, dissolution de la Chambre. » Puis, la duchesse se récriant sur les dangers de mesures aussi rigoureuses, Charles X répliqua tranquillement qu'elles lui paraissaient nécessaires, en ajoutant avec son optimisme coutumier : « Calmez-vous, jouissez de cette belle journée, moi, je vais la passer à Rambouillet. »

La confiance du Roi était si grande et sa tranquillité était si complète, que le maréchal Marmont, duc de Raguse, gouverneur militaire de Paris, appelé pourtant, par ses fonctions, à réprimer les troubles qui pourraient se produire, n'eut connaissance que dans l'après-midi des Ordonnances parues le matin au *Moniteur.*

En rentrant le soir, Charles X apprit que la nouvelle, connue à la Bourse, avait fâcheusement influencé le cours de la rente qui avait baissé de quatre francs. Cette manifestation, inquiétante pourtant, ne troubla pas sa tranquillité ni celle de son fils : « Les fonds remonteront ! » se contenta de dire avec assurance le Dauphin ; et la duchesse de Berry, qui partageait les illusions de la Famille royale, se jeta dans les bras de son beau-père en le félicitant d'être enfin roi !

La nuit fut paisible ; mais la journée du lendemain, 27, fut houleuse ; le maréchal Marmont la passa à préparer les dispositions les plus indispensables, car rien n'avait été prévu et aucune précaution n'avait été prise pour réprimer une émeute.

Dès le matin du 28 juillet, on put constater avec quelle rapidité la situation avait empiré et combien l'effervescence devenait extrême : « Ce n'est plus une émeute, c'est une révolution ! » écrivait, dès la première heure, le maréchal à Charles X.

C'était en vain que les insurgés dressaient partout des barricades, et que la fusillade la plus meurtrière éclatait sur le passage des troupes royales, le Roi s'obstinait dans sa quiétude, résolu à ne s'en rapporter qu'aux petits billets trop rassurants du prince de Polignac.

L'effroyable chaleur de cette journée d'été abattait le courage des soldats et exaltait l'esprit des insurgés. On se massacra sous un soleil éclatant : dans la rue de Rivoli, les habitants précipitaient de leurs fenêtres des pianos, des commodes, tous les objets mobiliers dont ils pouvaient disposer, sur les soldats massés sur les trottoirs. La lutte devenait rapidement de plus en plus meurtrière.

En percevant le son du tocsin et le bruit du canon qui arrivent jusqu'au château de Saint-Cloud, la duchesse de Berry se désespère de ne voir rien tenter pour enrayer cette crise effrayante dont chaque heure et chaque minute emportent une des chances de la monarchie. « Quel malheur d'être femme ! » s'écrie-t-elle navrée de se voir immobilisée à Saint-Cloud ; et, confiante dans la popularité dont elle a eu tant de preuves, elle veut courir à Paris et s'y montrer avec son fils. Elle supplie Charles X de lui permettre cette suprême tentative qui peut sauver peut-être la couronne du duc de Bordeaux.

Mais Charles X oppose son autorité de roi et de père à ce dangereux voyage, et, comme la princesse continue ses instances, il l'invite sèchement à se tenir tranquille.

Cependant, vers le soir, une accalmie semble se produire ; le combat a cessé faute de munitions et le Roi, avec son optimisme ordinaire, se rassure en n'entendant plus le bruit du canon ni de la fusillade ; il aime à se persuader qu'on a triomphé de l'insurrection ; tout reprend, à Saint-Cloud, son train coutumier et la soirée s'écoule dans le calme habituel : promenade sur la terrasse aussitôt après le dîner, puis la partie de whist que Charles X fait régulièrement chaque soir.

Cependant l'insurrection marche toujours ; des pourparlers ont bien été engagés, mais on n'a pu traiter lorsqu'on avait en mains encore un reste de forces ; toute la Cour est d'accord pour attribuer à l'infortuné maréchal

les malheurs de ces derniers jours. Dès le début, le Dauphin a eu le plus vif désir d'aller combattre l'insurrection et il décide Charles X à remettre entre ses mains le commandement en chef des troupes de la capitale. Le duc de Raguse va désormais porter tout le poids de fautes qu'il n'a pas commises, et il reçoit du fils du Roi l'ordre de rallier sur Saint-Cloud toutes les troupes dont il dispose.

Dans la soirée, la duchesse de Berry qui, d'une des fenêtres du second étage, dirige sur les principaux monuments une forte lunette d'approche, s'aperçoit tout à coup que le drapeau blanc a cessé de flotter au-dessus des Tuileries : « Ah ! mon Dieu, s'écrie-t-elle, je vois le drapeau tricolore ! »

Cependant, quand vient le soir, on se fait encore des illusions au château ; Charles X s'est résigné à confier la présidence du Conseil à M. de Mortemart ; il se persuade que le nouveau ministre pourra prendre possession paisiblement de son poste aux Affaires étrangères, et pas une minute il ne met en doute que le retrait des Ordonnances ne ramène le calme dans tous les esprits.

La Cour a toujours son aspect accoutumé ; devant le balcon, la table de whist encore une fois est dressée pour le Roi et ses deux partenaires, MM. de Polignac et de Mortemart, tandis qu'au fond du salon le Dauphin continue paisiblement sa partie d'échecs habituelle.

Mais les événements se précipitent, et l'insuccès du duc de Mortemart dans la journée du lendemain va enlever aux plus confiants, d'une façon définitive, leurs dernières illusions.

Le 30 au soir, vers minuit, le bruit se répand tout à coup que les insurgés, rassemblés entre Auteuil et Boulogne, vont profiter de l'obscurité pour surprendre le château ; en peu d'instants l'alarme est donnée, on va réveiller le Roi qui repose depuis une heure à peine et le vieux souverain, mis au courant de ce qui se passe, se résigne tristement à se mettre en route et à donner le signal du départ. La duchesse de Berry ne soulève pas d'objections, on lui a dit que ses enfants étaient en danger, et elle a hâte de les savoir à l'abri. Elle est prête à lutter vaillamment en plein jour contre l'émeute, mais elle redoute une surprise au milieu de la nuit.

LA DUCHESSE DE BERRY A ROSNY

Tableau peint par Dubois-Drahonet

A M. le Cte Delamarre

Les Gardes du corps sont, depuis huit heures du soir, couchés près de leurs chevaux, la bride au bras ; ils se lèvent en silence et viennent sans bruit se ranger en bataille dans le parc intérieur, en face du château.

Il fait à peine jour lorsque se mettent en marche les voitures dans lesquelles ont pris place le Roi et la Famille royale, et c'est à six heures du matin que le cortège arrive au Grand Trianon, en longeant les boulevards de la Reine, pour éviter la place d'Armes, encombrée de gardes nationaux ayant déjà arboré la cocarde tricolore.

Ce fut seulement quand la Famille royale se trouva réunie dans le grand salon de marbre du Palais que Charles X s'aperçut du costume d'homme porté par Marie-Caroline. Cette dernière était vêtue d'une redingote verte à collet de velours et d'un pantalon large, avec deux petits pistolets à la ceinture. Ses cheveux étaient ramassés sur son front sous un chapeau d'homme. « Pourquoi ce singulier costume, ma fille, lui demanda le vieux roi en lui frappant sur l'épaule, et à quoi bon ces armes ? — Pour défendre mes enfants, Sire ! » avait répondu la princesse. Le Roi s'était contenté de sourire en hochant la tête, puis avait ajouté : « Croyez-moi, quittez cette toilette d'héroïne de Walter Scott ! » Ce ne fut qu'à Saint-Lô que la princesse put se rendre au désir de son beau-père ; le départ avait été si brusque qu'on manquait des choses les plus élémentaires, et ce fut Madame d'Estourmel, la femme du préfet, qui dut lui prêter des chemises et des vêtements de rechange.

Dans ce cadre de Trianon, qui avait été celui de ses jeunes années, de ses succès brillants, le vieux Roi eût voulu s'attarder et dire un lent adieu à toutes ces choses familières qui lui rappelaient tant de mélancoliques et doux souvenirs. Mais on le pressait de nouveau de se remettre en route. Le Dauphin, resté en arrière à Saint-Cloud, était arrivé à une heure, porteur de mauvaises nouvelles ; ses troupes avaient essuyé avec pertes le feu des insurgés, et son avis était de gagner Rambouillet sans plus attendre. La confusion était partout, et les soldats désertaient par bandes. A deux heures et demie, le cortège royal reprit sa marche. En passant sous les murs de Saint-Cyr, le Roi s'arrêta un instant pour remercier de leur

fidélité les élèves, qui venaient de regagner leur école. Pendant deux jours, en effet, ils étaient demeurés à Saint-Cloud, accourus dès la première heure avec quatre pièces de canon. « Ah! Messieurs, défendez bien mon frère! » leur avait dit avec gentillesse la petite Mademoiselle à leur arrivée, et les braves enfants avaient montré tant d'ardeur pour se rendre à Paris qu'on avait dû fermer les grilles pour empêcher leur départ.

Ce fut au bras de Marie-Caroline que Charles X pénétra, le soir même, dans le château de François Ier, où jadis Henri III s'était réfugié, fuyant les barricades, et où Marie-Louise, s'éloignant de la capitale, avait trouvé un dernier asile.

Rien n'avait été préparé pour l'arrivée de la Famille royale, et Madame de Gontaut raconte dans ses mémoires que ce fut à grand'peine qu'elle put procurer un dur morceau de pain à Mademoiselle, qui se plaignait de la faim et se coucha en pleurant. Ce fut à Rambouillet, son séjour de prédilection pour les chasses, que Charles X, accablé sous le poids de ses malheurs, se décida à abdiquer, espérant, par cet acte d'abnégation, sauver le trône de son petit-fils. Ce fut là qu'il reçut les cinq commissaires envoyés par le duc d'Orléans, et ce fut là, enfin, qu'il se résigna à partir, soucieux avant tout d'éviter à ses sujets une lutte fratricide. On l'avait indignement trompé sur les forces des insurgés, et ce que les commissaires lui avaient représenté comme une armée redoutable n'était, en réalité, qu'un ramassis de canaille presque sans armes, qu'une simple démonstration des troupes restées fidèles aurait suffi à disperser. L'ensemble représentait encore en effet des forces imposantes qui, avec la maison militaire s'élevait à près de 10,000 hommes auxquels venaient s'ajouter 42 pièces de canon.

Une seconde fois, Marie-Caroline avait tenté une dernière démarche auprès de Charles X et l'avait adjuré de lui permettre de se rendre à Paris en tenant son fils par la main. Mais le Roi s'était montré inflexible, se refusant à laisser son petit-fils courir des chances aussi périlleuses et s'exposer à la fureur des partis. « Eh bien, avait repris la princesse avec une énergie croissante, je n'emmènerai pas Henri et c'est moi seule

LA DUCHESSE DE BERRY EN 1830

Miniature par J. B. Isabey

[illegible]

qui me rendrai à Paris ! » Le Roi n'avait pas cédé davantage, et la défense opposée par lui avait été si formelle que la princesse avait dû renoncer à son généreux dessein ; la lutte pourtant avait été longue et opiniâtre, car, pendant l'après-midi tout entier, une chaise de poste à six chevaux resta attelée dans la cour. A sept heures du soir, le Roi persistant encore dans sa résolution inébranlable, Madame, qui avait espéré jusqu'à la dernière minute, vint donner, en pleurant, l'ordre de contremander son départ.

En se soumettant à la volonté de son beau-père, la duchesse de Berry avait le pressentiment qu'elle manquait à sa destinée, et peut-être ne se berçait-elle pas d'un chimérique espoir. Elle seule, de la Famille royale, était restée populaire, et les insurgés, qui brisaient les armoiries de Charles X, avaient partout respecté les siennes. L'apparition, à Paris, de la princesse tenant son fils par la main, eût pu changer bien des choses ! Plus tard, Marie-Caroline continuera à regretter amèrement cette défense rigoureuse dont son amour-propre féminin a eu à souffrir, et, lors de l'expédition de Vendée, le désir de montrer ce dont elle est capable viendra s'ajouter aux nobles causes qui ont déterminé sa généreuse entreprise. En tout cas, ce courageux projet émanait d'elle seule, et lorsque M. Mazas et le comte d'Allonville dans leurs deux ouvrages sur la Révolution de 1830 en ont attribué l'initiative au duc de Montmorency, la princesse, dans une lettre du 25 avril 1839 rendue publique, a protesté pour en revendiquer toute la responsabilité.

Cette fois encore, on avait vu apparaître la grandeur de son caractère qui, malgré l'apparente futilité des goûts, savait se hausser à toutes les circonstances et qui s'était révélée déjà à deux reprises, le 13 février et le 29 septembre. Plus tard, lorsque la trahison de l'infâme Deutz l'aura livrée à ses pires ennemis, il lui échappera un mot qui peint toute la noblesse de son âme haute et courageuse : « Je suis trahie, s'écrie-t-elle, mais, Dieu merci, c'est par un Allemand et non par un Français ! »

Le Dauphin et la Dauphine semblaient du reste approuver la décision prise par Charles X et blâmaient l'entreprise hardie que voulait tenter

Marie-Caroline. Depuis le 1er août, la duchesse d'Angoulême se trouvait réunie à la Famille royale. Les événements l'avaient surprise à son départ de Vichy, où elle venait de faire une saison d'eau, et c'était à travers mille dangers qu'elle avait pu achever son voyage. Le matin du 1er août elle arriva à Rambouillet après avoir tourné Paris et Versailles pour éviter des manifestations hostiles. « Ne nous quittons plus, dit-elle à Charles X qui la serrait dans ses bras, ce sera la plus grande des consolations ! »

Le Roi avait abandonné définitivement les projets de résistance qu'il avait formés un instant, et il n'était plus question de se retirer en Vendée pour y tenir en échec le pouvoir révolutionnaire qui siégeait à Paris. Il avait consenti à quitter la France.

Le 3 août, à neuf heures du soir, Charles X, cédant à de perfides représentations, se décida à s'éloigner de Rambouillet et à se retirer devant un ennemi moins à craindre qu'à mépriser. La route d'Épernay était encombrée de fuyards et de déserteurs, et il était trois heures du matin lorsque, le 4 août, le Roi pénétra, à cheval, dans la cour du château de Maintenon, où le duc et la duchesse de Noailles l'attendaient au bas du perron.

Tout était illuminé à l'intérieur et des torches répandaient au dehors une vive lumière. Pâle et abattu, le Roi monta péniblement l'escalier; il semblait succomber sous le poids de la fatigue et de l'émotion, et, après quelques instants d'entretien, il gagna sa chambre, préparée dans l'ancien appartement de Louis XIV. La Dauphine occupait celui de Madame de Maintenon. La duchesse de Berry était logée au rez-de-chaussée avec ses enfants. Le lendemain, la messe eut lieu à dix heures, dans la petite chapelle du château, puis, avant de se mettre en route, le Roi voulut faire ses adieux à tous les régiments des Gardes dont il allait se séparer, car, seules, les quatre compagnies des Gardes du corps devaient demeurer auprès de lui. Lorsque les drapeaux et les étendards lui furent présentés pour la dernière fois, la physionomie de Charles X prit l'expression d'une douleur poignante, et la duchesse d'Angoulême ne put retenir ses larmes.

L'émotion de la duchesse de Berry n'était pas moins vive ; penchée en dehors de sa calèche, entourée par ses deux enfants qui envoyaient des baisers, son visage, ses gestes, tout parlait en elle et dénotait la violence de ses sentiments.

Les douloureuses étapes de cette longue route allaient être troublées par quelques alertes ; la ville de Dreux avait manifesté une hostilité inquiétante, et l'intervention seule des commissaires du gouvernement avait rendu possible, à travers les rues, le passage du cortège royal.

Le lendemain, on coucha à Verneuil, où fut fait, comme à Laigle et au Merlereau, un respectueux accueil à Charles X et à sa famille. A Argentières, l'on demeura trois jours. Le voyage se poursuivait avec une lenteur qu'expliquait facilement la vue de cet immense cortège composé, en dehors des troupes d'escorte, de toutes les voitures nécessaires aux princes et aux princesses, à leurs maisons respectives et à leurs serviteurs ! La chaleur était accablante, augmentée encore par les nuages de poussière soulevés par les pieds des chevaux. A cette longue suite de carrosses, dont les armoiries avaient été grossièrement effacées, s'ajoutait une quantité prodigieuse de fourgons, chargés de meubles, de caisses et de bagages de toutes sortes, destinés à être embarqués. Les objets précieux, la vaisselle d'argent et les bijoux emplissaient à eux seuls soixante voitures, et c'était dans ces coffres énormes que l'on accusait Charles X d'emporter une fortune de trente millions de francs. Nulle accusation n'avait jamais été moins fondée et plus injuste, et le Roi avait si peu songé à se munir de numéraire que, pour payer à Rambouillet les dépenses faites dans la ville, on dut vendre des pièces d'argenterie pour se procurer les fonds nécessaires.

Ce pompeux appareil offrait aux yeux étonnés un singulier mélange de luxe et de misère, et l'on regardait avec stupéfaction le carrosse royal, tout étincelant de glaces et de dorures, attelé de huit chevaux magnifiques, derrière lequel étaient attachées grossièrement quelques bottes de foin comme provision de fourrage !

Le 10, on coucha à Condé-sur-Noireau, petite ville remplie d'ouvriers

de manufactures, qui passaient pour peu favorables à la cause royale. Cependant, le logement de Charles X avait été préparé dans la plus belle des maisons, dont le propriétaire vint lui souhaiter respectueusement la bienvenue. « Sire, lui dit-il avec embarras, c'est un bien grand honneur que vous daignez me faire, mais je dois vous avouer que je suis protestant. — Ne vous excusez pas, Monsieur, lui dit le Roi en souriant, c'était la religion de Henri IV. »

Le 11, le coucher eut lieu à Vire, où le souverain détrôné fut reçu au château du Cotin, avec les plus grands égards. Mais ce fut à Saint-Lô que la Famille exilée reçut les marques les plus consolantes de la fidélité la plus sincère et de la sympathie la plus vive. Comme naguère, en des jours plus heureux, Charles X trouva, à la frontière du département, le comte d'Estourmel, le préfet, qui venait lui demander ses ordres et lui offrir, à l'hôtel de la Préfecture, une généreuse hospitalité.

L'exaltation de la population, dont les dispositions semblaient menaçantes, ne permit pas au Roi de coucher à Carentan, et ce fut jusqu'à Valognes qu'on dut ce jour-là pousser l'étape. On était au 14 août, veille de l'Assomption, et le Roi témoigna le désir de passer également dans la ville la journée du lendemain. La pluie avait succédé à la chaleur des journées précédentes et des torrents d'eau avaient inondé les promenades de la ville où bivouaquaient les Gardes du corps ; mais pas une plainte ne s'élevait de ce corps d'élite peu habitué pourtant à de pareilles privations ! Le samedi et le dimanche furent consacrés au repos et à des exercices religieux où la piété sincère de Charles X trouvait un adoucissement à ses malheurs. Le jour de la fête, il assista à la messe et y communia avec recueillement ; puis, voyant approcher le moment où il allait être forcé de se séparer de ses fidèles gardes du corps et du reste de son escorte, le vieux souverain voulut, dans l'après-midi, les réunir une dernière foïs. Ce fut un spectacle inoubliable. Les capitaines de chaque compagnie, à la tête de leurs officiers et d'une députation de vingt-cinq des gardes les plus anciens de chaque compagnie, vinrent successivement déposer leurs étendards aux pieds du Roi. Celui-ci, entouré de la Famille royale, embrassa

chacun des officiers qui lui apportait son étendard, et, d'une voix pleine de sanglots, il leur adressa à tous ses derniers adieux : « Je n'oublierai jamais, leur dit-il, les preuves d'attachement que vous m'avez données, je vous remercie de votre dévouement et de votre fidélité ; je reprends ces étendards, qui sont sans tache, avec l'espoir qu'un jour c'est mon petit-fils qui vous les rendra. »

La Famille royale est arrivée au terme de son long voyage. Tant qu'il a duré, en effet, on a pu se flatter qu'un événement heureux ou imprévu viendrait l'interrompre et changer le cours des funestes événements qui viennent de s'accomplir ; de là, ces lenteurs, ces arrêts et ces fréquents séjours ; mais le moment est venu où aucune illusion n'est plus possible et il faut renoncer définitivement à ce chimérique espoir. Le lundi 16 août, à neuf heures du matin, Charles X quitte Valognes pour accomplir sa dernière étape ; c'est dans l'après-midi de ce même jour que la Famille royale va s'embarquer à Cherbourg.

A une heure précise, le cortège royal, escorté par les escadrons de Gardes du corps portant toujours la cocarde blanche, entre dans la ville encore pavoisée de drapeaux tricolores arborés pour célébrer l'avènement de Louis-Philippe, et, sans s'arrêter, traverse rapidement les faubourgs pour se rendre au port militaire. C'est là que sont amarrés les deux navires américains qui doivent servir de transports. C'est le *Great Britain* et le *Charles Caroll*. Tous deux sont des vaisseaux à trois ponts, qui appartiennent, paraît-il, au roi Joseph Bonaparte, et qu'on a frêtés pour la circonstance. Le Roi s'est refusé à ce qu'on arborât à son bord le drapeau tricolore, et c'est le pavillon d'Amérique qui flotte en avant de chacun d'eux.

Les quatre compagnies de Gardes du corps se rangent en bataille en face de la mer et les carrosses s'arrêtent. Toutes les personnes de l'escorte, formant un total de six à sept cents, sont réunies sur le port pour assister à l'embarquement. On voit descendre d'une première voiture MM. de Damas et de Mesnard, puis la duchesse de Gontaut et le duc de Guiche. On abaisse le marchepied de la voiture royale et Charles X met pied à terre

avec le duc de Bordeaux. Le Dauphin prend la main du jeune prince, suivi de Mademoiselle, conduite par Madame de Gontaut, puis on voit paraître la Dauphine, les yeux rougis par les larmes, entièrement habillée de noir, qui s'appuie sur le bras de M. de la Rochejaquelein. Madame la duchesse de Berry ferme la marche, l'air égaré par le chagrin. Elle est vêtue d'une amazone, coiffée, par-dessus son bonnet, d'un chapeau d'homme à larges bords et tient un petit chien noir et feu sous son bras. C'est Foliche, dont elle n'a pas voulu se séparer. Il semble que ce costume masculin soit un présage de ses audacieuses tentatives d'avenir, et qu'elle ne s'éloigne de la France qu'en se promettant d'y revenir.

Le Roi a quitté l'uniforme bleu sans broderies et les épaulettes à couronne royale qu'il a coutume de porter, avec la plaque du Saint-Esprit et les croix de Saint-Louis et de la Légion d'honneur; il l'a remplacé par un simple frac bleu à boutons de métal, sans aucune décoration. Le Dauphin, qui ne quittait guère l'uniforme de son régiment de Cuirassiers, est vêtu d'une redingote de drap olive, chaussé de bottes à la russe et coiffé d'un chapeau gris à longs poils. L'heure du départ a été calculée sur celle de la marée; les princes s'approchent du petit pont couvert d'étoffe bleue qui conduit aux navires que commande le capitaine Dumont d'Urville; le moment suprême des adieux est arrivé. Soixante personnes de marque, environ, sont là qui entourent la Famille royale, parmi lesquelles le lieutenant général de Reiset, qui nous donne ces derniers détails; les larmes coulent de tous les yeux; le Roi a peine à retenir les siennes. « Allons, mes amis, prenez courage, dit-il aux fidèles compagnons qui l'entourent, est-ce donc à moi de vous consoler? » La Dauphine réprime avec peine le tremblement nerveux qui l'agite et les sanglots étouffés qui s'échappent de sa poitrine; la duchesse de Berry n'essaie pas de se contraindre et donne libre cours à sa douleur, qui est déchirante, tandis qu'on lui baise une dernière fois la main.

Il est deux heures, la passerelle est retirée, on donne le signal du départ et les deux bâtiments, déployant leurs voiles, sortent lentement du port, remorqués par un vapeur, pour entrer en rade. Un morne et

LA COURONNE D'OR PORTÉE PAR LE DUC D'ANGOULÊME AU SACRE DE CHARLES X

respectueux silence plane sur cette foule immense et curieuse qui se presse sur la jetée, regardant le vieux roi qui, avec son fils et son petit-fils, part une troisième fois pour l'exil. Un commandement retentit; sur le quai d'embarquement, les Gardes du corps des quatre compagnies présentent les armes, qui résonnent sur le pavé, et, sans pousser un seul cri ou une seule exclamation, ils restent en bataille en face des vaisseaux qui s'éloignent. Tant que ceux-ci sont en vue, ils demeurent immobiles, suivant des yeux avec émotion une silhouette de femme debout entre deux enfants, qu'on aperçoit au loin sur le pont d'un des deux navires et qui se détache nettement sur l'azur du ciel : c'est Marie-Caroline, les yeux fixés sur le rivage qui, entre son fils et sa fille, salue la France d'un dernier regard.

SOURCES

La duchesse de Berry est une figure trop attrayante pour que de nombreux écrivains n'aient pas entrepris, à maintes reprises, de nous faire le récit de ses aventures et de nous dépeindre ses malheurs. Mais les biographes de Marie-Caroline se sont attachés surtout à nous raconter ses hauts faits dans la campagne de Vendée, les péripéties de son arrestation dans la cachette de la maison de Nantes et les rigueurs de sa détention dans la forteresse de Blaye.

Ce n'est pas dans son rôle d'héroïne que j'ai essayé de la faire revivre. En retraçant dans ce volume la période de sa vie qui s'étend depuis son enfance jusqu'à la révolution de 1830, je me suis efforcé de la montrer sous tous les aspects de sa vie intime et de sa vie officielle : toujours bonne et indulgente, sans cesse affable et souriante dans cette cour un peu morose dont sa grâce juvénile était la joie et le charme.

Rien, pour la montrer telle qu'elle apparaît à l'Élysée ou aux Tuileries, sur la plage de Dieppe ou sous les ombrages de Rosny, ne pouvait m'être plus précieux que le journal inédit où Marie-Caroline consignait régulièrement, en quelques lignes, les événements de chaque jour. Sans doute le manuscrit contient bien des lacunes, et, à de trop nombreux intervalles, plusieurs mois ou plusieurs années font défaut. Mais les volumineux cahiers qui subsistent n'en constituent pas moins un document inestimable qui nous permet de suivre, dès son enfance, la princesse presque pas à pas.

Je ne saurais trop remercier ici M. le duc della Grazia, qui veut bien m'honorer de son amitié, d'avoir consenti à me confier ces précieux feuillets

sur lesquels Marie-Caroline a inscrit chaque soir ses impressions toutes fraîches et où elle s'est épanchée en confidences intimes. J'ai gardé le plus reconnaissant souvenir de l'accueil affectueux qui m'a été fait dans ce château de Brunnsee, où Madame la duchesse de Berry a vécu pendant tant d'années et où son fils, issu de son second mariage avec le comte Lucchesi-Palli, conserve, avec un culte pieux, son appartement entièrement intact, tel qu'il était au jour de sa mort!

Que de journées j'ai passé à rêver dans ces vastes salles à demi closes où, depuis trente-cinq ans, pas un meuble n'a été changé de place! Près du fauteuil où la princesse s'asseyait d'ordinaire, une broderie demeure inachevée sur un guéridon placé à portée de sa main; plus loin, c'est un livre ouvert encore à la page où elle s'est arrêtée dans sa lecture, et, sur le bureau de Boule, qui fut celui de Madame de Maintenon, une lettre est restée commencée, que la maladie l'a empêchée de finir... Tous ces meubles qui garnissent chaque pièce sont ceux qui ont jadis orné les appartements des Tuileries ou les salons de Rosny; toutes ces miniatures, tous ces portraits sont ceux de Marie-Caroline ou de ses enfants, ceux de ses parents les plus chers ou de ses amis les plus fidèles. Tous ces objets épars sur les tables et sur les consoles sont des cadeaux offerts par les villes de France ou les souverains étrangers, à l'occasion de son mariage, à de joyeux anniversaires ou à la naissance du duc de Bordeaux. C'est de ce musée incomparable qu'il m'a été permis de disposer pour illustrer ce volume.

Les archives du château, si riches et si complètes, demeurées jusqu'ici interdites à tous, m'ont été libéralement ouvertes avec la même confiance et la même affabilité. Elles renferment, rangée dans un ordre admirable, toute la correspondance échangée, pendant la plus grande partie de son existence, entre la duchesse de Berry et sa famille, ses familiers et ses partisans, et, là encore, j'ai fait de longs et nombreux emprunts.

Je ne saurais oublier non plus la flatteuse hospitalité que j'ai reçue chez S. A. R. Mgr le duc de Parme. Outre les intéressants portraits qu'il a bien voulu m'autoriser à reproduire, j'ai rapporté du château de Schwarzau les renseignements les plus circonstanciés et les traditions les plus curieuses. Le prince a gardé de sa grand'mère le souvenir le plus précis, et, au cours de nos longs entretiens, j'ai recueilli de sa bouche de précieuses indications,

non seulement sur la personne de Marie-Caroline, mais sur tous les membres de la Famille royale.

Les témoignages oraux des contemporains deviennent de plus en plus rares, aussi m'ont-ils paru importants à rechercher. Le comte Charles-Ferdinand de la Roche, dernier fils encore vivant du duc de Berry, m'a singulièrement facilité ma tâche en faisant appel à sa mémoire, restée si fidèle et si vivace, sur l'époque où il fréquentait aux Tuileries et sur les années passées plus tard dans l'intimité de la duchesse de Berry.

Je nommerai encore Madame Harson, ancienne lectrice et première femme de chambre de Madame, qui, pendant quarante ans, a témoigné à la princesse un si profond dévouement et qui l'a tenue dans ses bras à son heure dernière. Agée aujourd'hui de quatre-vingt-dix ans, elle a gardé présents à son esprit tous les détails des événements auxquels elle a été mêlée pendant cette longue période et elle m'a fait à maintes reprises les récits les plus attachants.

Je dois beaucoup également au baron de Mesnard, qui conserve tant de touchantes reliques dont quelques-unes figurent dans ce volume, et qui s'est trouvé à même de recueillir dans sa propre famille tant de témoignages importants.

Il me faut citer en outre le comte René de Monti de Rezé, écuyer de Mgr le comte de Chambord et l'un des familiers de Frohsdorf, dont j'ai mis bien des fois l'amitié à contribution.

Enfin maints détails ignorés m'ont été communiqués par le comte de Meffray, fils de l'amie d'enfance de Madame, et la marquise de Vesins, fille de la duchesse de Reggio, sa fidèle dame d'honneur.

Le duc Decazes ne s'est pas contenté de mettre à ma disposition les portraits par Isabey de la duchesse Decazes, sa grand'mère, et de la belle Madame Princeteau, sa grand'tante ; il a bien voulu tirer, à mon intention, de ses archives du château de la Grave, des pièces inédites et curieuses. Je lui en exprime ici toute ma gratitude.

Je dois des remerciements tout particuliers à S. A. R. Madame la comtesse de Bardi et à S. A. R. Mgr le comte d'Eu pour les miniatures et tableaux précieux qu'ils m'ont fait l'honneur de me confier, et je ne saurais omettre d'ajouter à cette liste, déjà longue, les noms de la princesse de Montléart, du comte René Talon, du comte de Grancey et du comte de la Rupelle, qui m'ont témoigné la même obligeante amabilité.

Mon distingué confrère M. de Nolhac m'a signalé dans le château de Versailles, dont il a une connaissance si approfondie et si complète, d'intéressantes scènes de la Restauration, et M. Locquet, avec une bonne grâce parfaite, m'a ouvert toutes grandes les portes du Garde-Meuble national.

Aux Archives, j'ai dépouillé de nombreux dossiers; les cartons de la « Grande Aumônerie » et du « Grand Maître », des « Fêtes et des Réjouissances » et de « l'Esprit public », m'ont fourni, avec les « Bulletins de police », de nombreux et utiles documents.

Pour les transformations successives de l'Élysée, je me suis renseigné près de M. de Gourlet, qui a été le conservateur du Palais pendant de si nombreuses années et qui en connaît si bien l'histoire.

En dehors d'un certain nombre d'archives privées qu'il m'a été donné de consulter, les notes et les papiers laissés par mon aïeul, le lieutenant général vicomte de Reiset, m'ont été d'un grand secours. Commandant des gardes du corps de la compagnie Gramont, gentilhomme de la chambre de Louis XVIII et de Charles X, il avait vécu dans l'intimité des princes et offrait cet immense avantage d'avoir été le témoin oculaire des événements dont il nous faisait le récit. Presque en toute circonstance il se montre observateur avisé et impartial.

J'ai soigneusement compulsé les Mémoires de l'époque, dont la nomenclature serait trop longue pour la donner tout entière. Citons cependant les Mémoires de Madame de Gontaut, — de la Ferronnays, — du général Thiébaut, — du maréchal de Castellane, — de la duchesse de Reggio, — du maréchal Marmont, — du comte de Mesnard, — de la baronne du Montet, — du baron de Vitrolles, — de Clermont-Tonnerre, — du comte de Rochechouart et du comte de Saint-Chamans, — de Madame de Chastenay, — du baron Hüe, — du comte Marquiset, — du comte de Puymaigre, — de Madame de Bassanville; ceux de la duchesse d'Abrantes sur la Restauration, — *les Salons,* de Madame Ancelot, — *les Mémoires des autres,* de la comtesse Dash, — *les Souvenirs,* de Caroline Bauer, — *les Mémoires secrets,* du comte d'Allonville, — le journal *la Mode,* — *les Princesses artistes,* par Valabrègue, — et les Mémoires de Th. Anne sur la cour de Charles X.

Pour Rosny, j'ai consulté les volumes de l'abbé Thomas, et pour Dieppe, les ouvrages de Féret et de Frissart; enfin, pour la révolution de Juillet et les derniers jours du règne, les relations écrites par un garde du corps :

De Saint-Cloud à Cherbourg et *la Garde royale du 26 juillet au 3 août 1830*, — *Paris et Cherbourg*, par Mazas, et *le Voyage de Charles X*, par Laugier.

Les libelles que j'ai parcourus ne valent pas la peine d'être cités.

Parmi les ouvrages plus modernes, les nombreux volumes d'Imbert de Saint-Amand, — *le Luxe français sous la Restauration*, par Henri Bouchot, — les deux études de Cherubini sur la jeunesse de Marie-Caroline; celle de M. Thirria, parue une des dernières, — l'*Histoire des deux Restaurations*, par Vaulabelle; enfin tout à part, l'histoire de la duchesse de Berry, qu'Alfred Nettement publia en 1837, et pour laquelle, j'en ai trouvé la preuve, Marie-Caroline a fourni de nombreux documents.

TABLE DES MATIÈRES

I. — DE L'ENFANCE AU MARIAGE 1
II. — LES ANNÉES DE BONHEUR 47
III. — LA MERE DU DUC DE BORDEAUX 107
IV. — MADAME 149
SOURCES 227

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Marie-Caroline-Ferdinande-Louise de Bourbon, duchesse de Berry (1798-1870), miniature anonyme peinte à l'Élysée-Bourbon vers 1819, *à M. le duc Della Grazia.*

Frontispice, en regard du titre.

I. — DE L'ENFANCE AU MARIAGE :

PAGES

Les frères et les sœurs de la duchesse de Berry : Ferdinand-Charles de Bourbon, duc de Noto (1810-1859), roi des Deux-Siciles le 8 novembre 1830; Charles-Ferdinand de Bourbon, prince de Capoue (1811-1862); Léopold-Benjamin-Joseph de Bourbon, comte de Syracuse (1813-1860); Antoine-Pascal de Bourbon, comte de Lecce (1816-1843); Louis-Charles-Marie-Joseph de Bourbon, comte d'Aquila (1824-1897); Louise-Charlotte-Marie-Isabelle de Bourbon (1804-1844), mariée à l'Infant d'Espagne, Don François de Paule; Marie-Christine-Ferdinande de Bourbon (1804-1873), mariée à Ferdinand VII, roi d'Espagne; Marie-Antoinette-Anne de Bourbon (1814-1898), mariée à Léopold II, grand-duc de Toscane; Marie-Caroline-Ferdinande de Bourbon (1820-1861), mariée à Don Charles-Louis-Marie-Ferdinand de Bourbon, Infant d'Espagne (le comte de Montemolin); Thérèse-Caroline-Marie de Bourbon (1822-1889), mariée à Pierre II, empereur du Brésil. — Miniatures anonymes représentant les fils et les filles de François, prince royal des Deux-Siciles (depuis le roi François Ier) et de sa seconde femme, Marie-Isabelle, Infante d'Espagne, *à S. A. R. le comte d'Eu* 1

Chambre dans laquelle est née la duchesse de Berry, au chateau royal de Caserte, près Naples, aquarelle de Garneray, *à M. le duc Della Grazia,* en regard de 2

PAGES

Ferdinand IV, roi des Deux-Siciles (1751-1825), grand-père de la duchesse de Berry ; Marie-Clémentine-Josèphe-Jeanne, archiduchesse d'Autriche (1777-1801), première femme de François, prince des Deux-Siciles, et mère de la duchesse de Berry. — Aquarelles peintes par la duchesse de Berry, *à M. le comte de la Rupelle,* en regard de 4

Les Ancêtres maternels de la duchesse de Berry : Léopold II, empereur d'Allemagne, d'abord grand-duc de Toscane (1747-1792); Marie-Louise de Bourbon, Infante d'Espagne (1745-1792), peintures anonymes, *à M. le duc Della Grazia,* en regard de 6

Marie-Clémentine-Josèphe-Jeanne, archiduchesse d'Autriche, première femme de François, prince royal des Deux-Siciles (1777-1801), peinture anonyme, *à M. le duc Della Grazia,* en regard de 8

Marie-Caroline-Ferdinande-Louise de Bourbon (plus tard duchesse de Berry) a l'age de trois ans, peinture anonyme, *à M. le duc Della Grazia,* en regard de. 10

Groupe de Miniatures : Ferdinand IV, roi des Deux-Siciles (1751-1825), miniature anonyme, *à M. le baron de Mesnard ;* Marie-Caroline-Ferdinande-Louise de Bourbon, duchesse de Berry (1798-1870), miniature anonyme, *à la princesse de Montléart, née La Trémoïlle ;* Léopold-Jean-Joseph de Bourbon, prince de Salerne (1790-1851), miniature anonyme, *à M. le duc Della Grazia ;* Marie-Caroline-Louise de Lorraine, reine des Deux-Siciles (1752-1814), miniature par Dumont, *à M. le duc Della Grazia ;* Marie-Caroline-Ferdinande de Bourbon (1820-1861), sœur et filleule de la duchesse de Berry, fiancée par elle au duc de Bordeaux, mariée au comte de Montemolin, miniature de Dun, *à M. le duc Della Grazia ;* Marie-Amélie-Thérèse de Bourbon (1782-1866), mariée à Louis-Philippe II, duc d'Orléans (plus tard roi des Français), miniature anonyme, *à M. le duc Della Grazia,* en regard de. 12

Translation des restes de Louis XVI et de Marie-Antoinette a la basilique royale de Saint-Denis (janvier 1815), dessin de Dugoure, *au Garde-Meuble national,* en regard de 18

Groupe de Miniatures : Louis XVIII (1755-1824), miniature peinte par J.-B. Isabey, *à M. le comte de Grancey ;* Louis-Antoine d'Artois, duc d'Angoulême (1775-1844), miniature peinte par Duchesne, *à M. le duc Della Grazia ;* La Duchesse de Berry (1798-1870), miniature peinte par Daffinger, *à S. A. R. le comte d'Eu ;* La Duchesse de Berry (1798-1870), dessin par J.-B. Isabey, *à S. A. R. le duc de Parme ;* Charles-Ferdinand, duc de Berry (1778-1820), miniature peinte à Londres durant l'Emigration, *à M. le baron de Mesnard ;* Marie-Thérèse de Savoie, comtesse d'Artois (1756-1805), miniature anonyme, *à M. le duc Della Grazia ;* Charles-Philippe de France, comte d'Artois (Charles X), 1757-1836, miniature peinte par Saint, *à M. le baron de Mesnard ;* Marie-Thérèse-Charlotte de France, duchesse d'Angoulême (1778-1851), miniature peinte par Duchesne, *à M. le duc Della Grazia ;* Henri-Charles-Ferdinand-Marie-Dieudonné d'Artois, duc de Bordeaux (1820-1883), miniature peinte par la comtesse de Fordet, *à M. le comte René de Monti de Rézé,* en regard de. 22

PAGES

Entrevue de Louis XVIII et de Marie-Caroline-Ferdinande-Louise, princesse des Deux-Siciles, a la Croix de Saint-Hérem, forêt de Fontainebleau (15 juin 1816), tableau peint par H. Lecomte, *Musée de Versailles*, en regard de . 34

Cérémonie du mariage a Notre-Dame de Paris du duc de Berry et de Marie-Caroline-Ferdinande-Louise, princesse des Deux-Siciles (17 juin 1816), tableau peint par Renoux, *Musée de Versailles*, en regard de 40

Mariage du duc de Berry avec Marie-Caroline-Ferdinande-Louise, princesse des Deux-Siciles, a l'église métropolitaine de Paris (17 juin 1816), aquarelle de Dugoure, *Garde-Meuble national*, en regard de. 42

Plaque de porcelaine de la manufacture de Sèvres aux armoiries accolées de Berry *(de* France *à la bordure engrelée de gueules)* et de Bourbon-Sicile, *à M. le duc Della Grazia* 45

II. — LES ANNÉES DE BONHEUR :

Le Libéral, cheval favori de la duchesse de Berry, présenté par Pilardeau, piqueur, en grande livrée de la maison, tableau peint par Louis Chéry, *à M. le duc Della Grazia*. 47

Charles-Ferdinand d'Artois, duc de Berry (1778-1820), tableau peint par le baron Gérard, *à M. le comte Charles-Ferdinand de la Roche*, en regard de. . . 52

Les Dames de la duchesse de Berry : Athénais du Pouget de Nadaillac, marquise de Podenas; Suzette de la Tour, comtesse de Meffray; Eugénie de Coucy, maréchale Oudinot, duchesse de Reggio; Adèle de Guermonval d'Esquelbeck, comtesse de Béthisy, tableaux peints par Dubois-Drahonet, *à M. le duc Della Grazia*, en regard de 60

Marie-Thérèse-Charlotte de France, duchesse d'Angoulême (1775-1844), dessin de J.-B. Isabey (1825 , *à S. A. R. le duc de Parme*, en regard de. 64

Louis XVIII, roi de France, tableau peint par Robert Lefèvre, *à M. le vicomte de Reiset*, en regard de. 68

Égédie Beaupoil de Sainte-Aulaire, duchesse Decazes (1782-1873), miniature peinte par J.-B. Isabey, *à M. le duc Decazes*, en regard de 82

Marie-Zélina (Zélia) Decazes. — Madame Princeteau (1787-1876), miniature peinte par J.-B. Isabey, *à M. le duc Decazes*, en regard de. 84

Les Derniers Moments du duc de Berry a l'Opéra (13 février 1820), tableau peint par Menjaud, *Musée de Versailles*, en regard de. 92

Chapelle ardente au palais du Louvre pour l'exposition du corps du duc de Berry (février 1820), aquarelle peinte par Hippolyte Lecomte, *Garde-Meuble national*, en regard de 100

Pied de la duchesse de Berry, marbre, *à M. le duc Della Grazia*. 105

III. — LA MERE DU DUC DE BORDEAUX :

Foliche, chien de la duchesse de Berry, aquarelle peinte par Ferdinand-Philippe d'Orléans, duc de Chartres (1828), *à M. le duc Della Grazia* 107

Berceau offert au duc de Bordeaux par la Ville de Paris, *Garde-Meuble national*, en regard de 112

PAGES

La Chambre de la duchesse de Berry au pavillon de Marsan du chateau des Tuileries, aquarelle peinte par Garneray, *à M. le duc Della Grazia*, en regard de. 114

Le Salon de la duchesse de Berry au pavillon de Marsan du chateau des Tuileries, aquarelle peinte en 1829 par Garneray (les personnages représentés sont le Roi et la Reine des Deux-Siciles), *à M. le duc Della Grazia*, en regard de 118

La Duchesse de Berry visitant la manufacture de Saint-Gobain (24 mai 1821), tableau peint par Pingret, *à la Société des Glaces de Saint-Gobain*, en regard de . 128

Victoire-Zoé Talon, comtesse du Cayla, tableau peint par Louis David, *à M. le comte René Talon*, en regard de 134

Translation du corps de Louis XVIII a la Basilique royale de Saint-Denis 24 septembre 1824), aquarelle par Chasselat, *Garde-Meuble national*, en regard de. 144

Les Armes de France (broderie d'or sur velours blanc), fond du lit du roi Louis XVIII, *Garde-Meuble national* 147

IV. — MADAME :

Le Carrousel de Saumur (20 juin 1828), aquarelle peinte par Aubry, *à M. le duc Della Grazia* 149

Le Duc de Bordeaux en grenadier dans sa chambre au palais des Tuileries en 1823, tableau peint par le comte de Tissac, *à M. le duc Della Grazia*, en regard de 154

François Ier, roi des Deux-Siciles (1777-1830), peinture anonyme, *à S. A. R. le comte d'Eu*, en regard de. 158

Sacre de Charles X a Reims (29 mai 1825), tableau peint par Chasselat, *Garde-Meuble national*, en regard de 160

Revue passée par le roi Charles X au camp de Saint-Léonard, a Reims (31 mai 1825), tableau peint par Gros, *Musée de Versailles*, en regard de. 164

La Duchesse de Berry, tableau peint par Sir Thomas Lawrence, *à M. le duc Della Grazia*, en regard de. 168

Vue du chateau de Rosny, aquarelle peinte par S.A.R. la duchesse de Berry, *à M. le baron de Mesnard*, en regard de 180

Scènes de la vie au chateau de Rosny (24 juillet 1824), grisailles par J.-B. Isabey, *à M. le duc Della Grazia*, en regard de 184

La Duchesse de Berry, tableau peint par Dubois-Drahonet en 1827, *à M. le duc Della Grazia*, en regard de. 188

La Duchesse de Berry, portrait peint par Madame Vigée-Le Brun vers 1828, *à M. le duc Della Grazia*, fac-similé en couleurs, en regard de 194

Bal costumé au chateau des Tuileries (le Quadrille turc), tableau peint par Hardivilliers, *à M. le duc Della Grazia*, en regard de. 196

Le Quadrille de Marie Stuart (Bal de la duchesse de Berry, 2 mars 1829), aquarelle peinte par Eugène Lami, en regard de. 198

Le Quadrille de Marie Stuart (Bal de la duchesse de Berry, 2 mars 1829), aquarelle peinte par Eugène Lami, en regard de 200

PAGES

La Saint-Henri : la duchesse de Berry, le comte de Mesnard, la duchesse de Gontaut, Mademoiselle, le duc de Bordeaux, grisaille par Hardivilliers, *à M. le duc Della Grazia,* en regard de 202

La Famille du prince royal des Deux-Siciles : Antoine-Pascal de Bourbon, comte de Lecce (1816-1843) ; Marie-Christine-Ferdinande de Bourbon (plus tard reine d'Espagne) (1806-1873) ; Marie-Antoinette-Anne de Bourbon (plus tard grande-duchesse de Toscane) (1814-1898) ; Charles-Ferdinand de Bourbon, prince de Capoue (1811-1862) ; François, prince héréditaire des Deux-Siciles (roi en 1825) ; Marie-Amélie de Bourbon (plus tard mariée à l'Infant d'Espagne, Don Sébastien de Bourbon et Bragance (1818-1857) ; Buste de la duchesse de Berry ; Marie-Caroline-Ferdinande de Bourbon (mariée au comte de Montemolin) (1820-1861) ; Marie-Isabelle de Bourbon, princesse héréditaire (reine en 1825) (1789-1848) ; Léopold-Benjamin-Joseph de Bourbon, comte de Syracuse (1813-1860) ; Ferdinand, duc de Noto (Ferdinand II, roi des Deux-Siciles) (1810-1859) ; Buste du roi Ferdinand IV ; Buste de Louise-Charlotte-Marie-Isabelle de Bourbon, mariée à l'Infant d'Espagne, Don François de Paule. — Aquarelle de Garneray, *à M. le duc Della Grazia,* en regard de. 208

Louise-Marie-Thérèse d'Artois (Mademoiselle) et Henri-Charles-Ferdinand-Dieudonné d'Artois, duc de Bordeaux, tableau peint par Dubois-Drahonet, *à S. A. R. la comtesse de Bardi, Infante de Portugal,* en regard de 212

La Duchesse de Berry a Rosny, tableau peint par Dubois-Drahonet, *à M. le duc Della Grazia,* en regard de. 216

La Duchesse de Berry en 1830, miniature par J.-B. Isabey, *à M. le duc Della Grazia,* en regard de 218

Couronne d'or portée par le duc d'Angoulême au sacre de Charles X, exécutée par Cahier, orfèvre de la Couronne, *Garde-Meuble national* 225

CETTE ÉDITION ORIGINALE

DE

MARIE-CAROLINE

DUCHESSE DE BERRY

A été imprimée

ET

LES PLANCHES EN ONT ETÉ GRAVÉES ET TIRÉES

PAR

MANZI, JOYANT & Cie

A Asnières-sur-Seine

L'an MCMV